PENSÉES DE MARC-AURÈLE

TRADUCTION NOUVELLE ET ANNOTATIONS

PAR BARTHELEMY SAINT-HILAIRE

PARIS - 1876

AVANT-PROPOS

Ne calomnions pas la nature humaine, et reconnaissons que notre âme est essentiellement dirigée vers le bien. C'est la gloire propre de l'homme. Mais il n'est pas toujours facile de discerner le bien, ni de le faire. Que de causes trop souvent l'obscurcissent à nos yeux, ou nous en détournent, en dépit des meilleures intentions ! Aussi, devons-nous une gratitude profonde à ceux qui nous ont tracé la voie par leurs écrits ou par leurs exemples ; leurs efforts encouragent et soutiennent les nôtres. Quelque puissante que soit notre raison, quelque droite que soit notre conscience, nous ne pouvons nous suffire entièrement et nous contenter de nos méditations solitaires ; les méditations d'autrui nous sont indispensables pour augmenter nos lumières et nos forces. Il n'est que faire de s'examiner bien longuement, pour s'apercevoir que l'on doit presque tout ce qu'on pense à la société dans laquelle on naît, et aux traditions sans nombre que cette société a reçues, pour les accroître encore à son tour. Ce serait un aveugle orgueil, et une erreur fatale, de croire que l'on tire tout de son fonds personnel, et qu'on peut impunément ignorer les trésors amassés par l'expérience et la sagesse des âges écoulés. Même, parmi les plus hardis rénovateurs de l'esprit humain, fondateurs de religions ou fondateurs de systèmes, aucun n'a eu cette prétention excessive, et n'a méconnu qu'il empruntait beaucoup au passé, tout en le réformant. Le Christianisme lui-même, qui est si parfaitement original, assoit le Nouveau Testament sur l'Ancien.

A plus forte raison, chacun de nous, dans sa sphère étroite, en est-il là ; et c'est une étude équitable et utile que de consulter, avec un respect qui n'enlève rien à l'indépendance, des prédécesseurs qui ont fourni sûrement la carrière que nous avons à parcourir ainsi qu'eux, au risque de périls semblables, et dans l'espoir des mêmes triomphes. Le combat de la vie, comme disait Socrate, il y a plus de deux mille ans, est le plus beau et le plus difficile des combats. Socrate en est sorti vainqueur, nous savons à quel prix ; et il peut à jamais en instruire d'autres à tenter, et à remporter peut-être, sur ses traces, d'aussi nobles victoires.

Nous avons donc besoin de lectures habituelles, qui fournissent un texte précis à nos pensées et à nos résolutions, et qui les ramènent sur un constant objet, pour qu'elles ne s'égarent point trop aisément dans de stériles distractions. De là vient que toutes les religions positives recommandent et imposent aux croyants un livre, qui doit éclairer l'esprit, diriger la foi et régler la conduite. Mais la philosophie, qui, avant tout, est le domaine de la liberté, exerce son empire autrement. Ce sont bien encore des livres qui lui servent à propager la vérité ; mais comme elle n'accepte pas d'autre clarté que celle de la raison, et que la raison est souveraine, grâce au libre arbitre dont nous sommes doués, la philosophie se borne à offrir au genre humain le fruit de ses labeurs ; elle ne contraint personne à le prendre. Heureux ceux qui le goûtent, de leur plein gré, et qui joignant les austères conseils des sages aux inspirations de leur cœur, savent découvrir et conserver pieusement la lumière véritable ! Le salut n'est qu'à ce prix.

Mais plus l'âme est instruite et plus elle s'élève, plus le choix se resserre et s'épure. Quand on a soi-même de vastes horizons, il faut que le compagnon et le guide qu'on adopte ait des regards encore plus lointains. Même quand on voit aussi bien que lui, on aime encore à sentir son voisinage et son appui ; le pas est plus ferme, quand on marche côte à côte d'un ami fidèle. Dans la vie intime de

l'âme, ces associations sont comme celles des héros d'Homère pour une entreprise hasardeuse ; il n'est personne qui ne doive dire avec le fier Diomède[1] :

« Je serai bien plus sûr encor de mon courage,

«Si quelqu'autre guerrier avec moi veut venir ;

« Lorsque l'on est à deux, on peut mieux réfléchir ;

« On voit mieux ce qu'il faut ; et l'homme solitaire,

« Pensant d'abord moins bien, ne peut aussi bien faire. »

Ici plus que partout, les préférences sont libres ; mais si le fils de Tydée hésite entre les deux Ajax, Mérion, Antiloque, Ménélas ou Agamemnon, et s'il donne enfin sa confiance à Ulysse, nous aussi nous pouvons bien hésiter entre Platon, Cicéron, Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle ; ou dans un autre ordre de sainteté, entre les Psaumes de David, le Sermon sur la montagne, l'Imitation de Jésus-Christ et saint François de Sales. Au fond, l'intention est la même ; venant de ces grandes âmes, les conseils sont à bien peu près identiques. Sauf quelques nuances différentes mais superficielles, la règle proposée à la vie de l'homme est pareille, que cette règle émane de la sagesse grecque ou de la foi chrétienne. Sur le terrain de la morale, tous ces cœurs admirables s'accordent ; et le nôtre n'a qu'un devoir, c'est d'entendre à travers les temps cette divine harmonie, et de la suivre autant qu'il le peut.

Les stoïciens de l'empire romain ont cet incomparable mérite de n'avoir rien demandé qu'à la raison et à la pratique de la vie. Ils couronnent et ils achèvent un progrès qui commence à Pythagore et qui aboutit à eux, en passant par Socrate et Zénon. Ce sont sept à huit cents ans d'élaboration ininterrompue ; et le génie grec, sculptant la statue morale de l'homme, arrive enfin à une perfection qui égale en, beauté l'art de Phidias, et qui le dépasse de toute la supériorité de son modèle, l'âme à la place du corps.

On accuse le Stoïcisme d'orgueil et d'insensibilité ; et notre Pascal s'est fait l'écho de ces accusations, qui, dans sa bouche, sont devenues plus retentissantes sans être plus justes. Pascal va cependant jusqu'à dire qu'Épictète mériterait « d'être adoré, si, connaissant si bien les devoirs de l'homme, il avait aussi bien connu son impuissance. » Il est possible que la critique soit fondée pour des stoïciens secondaires ; mais elle ne l'est pas pour Épictète, ni surtout pour Marc-Aurèle. Où sont donc les âmes plus sincèrement humbles que celle du serviteur d'Épaphrodite, ou celle de l'Empereur romain ? Marc-Aurèle pousse la modestie si loin qu'il en devient inique envers lui-même ; il fait la part de ses parents, de ses maîtres, de tout le monde ; mais il oublie de faire la sienne. Épictète, sans y apporter autant d'insistance, cite sans cesse ses devanciers ; il ne prétend qu'à reproduire leurs doctrines, sans jamais se flatter d'aller au-delà et d'y ajouter quelque chose. Est-il un cœur plus tendre que celui qui a aimé Fronton, et qui s'est épanché dans des lettres si touchantes ? La prétendue insensibilité du Stoïcisme n'est absolument que la résignation sous la main de Dieu, et l'obéissance sans bornes à ses lois, à l'ordre universel, le dédain de toutes les choses à u dehors, le renoncement au monde extérieur, l'exclusive et magnanime préoccupation des choses du dedans, toutes vertus que le Christianisme préconise en son propre nom, et qu'il aurait tort de ne pas

---

[1] *Iliade*, X, vers 222 à 226.

accueillir en quelque lieu qu'elles se retrouvent. Le Stoïcisme ne parle pas autrement que Job ; et il a peut-être sur Job cet avantage de s'épargner les plaintes, en se préparant dès longtemps à d'inévitables épreuves.

Parmi ces rares et sûrs compagnons de notre vie intérieure, personne, même des plus délicats et des plus exigeants, ne saurait refuser d'admettre Marc-Aurèle. Il n'a écrit que pour lui et il s'adresse ses propres réflexions, dans un moment où, malade et en expédition sur les bords sauvages du Danube, il sent déjà que sa fin est proche ; il veut revoir en un souvenir résumé le passé de son existence, et juger une dernière fois la valeur des choses humaines, qu'il va quitter. Mais l'Empereur ne nous a pas exclus de son monologue ; et puisqu'il a pris la peine de le mettre par écrit, dans une langue qui n'était pas la sienne, c'est qu'il voulait que d'autres aussi en profitassent. Sachons donc en profiter ; et apprenons du souverain du monde, aussi bien que du pauvre esclave de Phrygie, quels sont nos vrais biens, si différents des biens qui enflamment les convoitises du vulgaire. Ces témoignages concordants, venus des deux extrémités, le rang suprême et la servitude, sont l'évidence même ; et si ces principes avaient besoin encore pour nous d'une confirmation, trouvons-la dans le concours de deux des plus belles et des plus fermes âmes que Dieu ait jamais formées, plaçant l'une sur le trône de l'univers, et l'autre clans les chaînes d'un maître impitoyable, fortifiées toutes deux par une même foi contre les séductions de la toute-puissance et contre celles de la misère.

Sans douté, il est parmi nous, ainsi que dans tous les temps, bien peu de cœurs dociles à cet enseignement, aussi viril que vrai, aussi pratique qu'aimable pour qui sait le comprendre. Mais si tous ne peuvent pas le suivre, tous au moins doivent l'écouter ; et nul n'a le droit de se croire, ni assez éclairé, ni assez fort, pour le négliger, quelle que soit d'ailleurs la lumière qui le guide et le fondement sur lequel il appuie sa faiblesse. Mais Épictète et Marc-Aurèle étaient des païens ! Certainement. Et qu'importe ? Les repousser à ce titre serait aussi tolérant et aussi sage que de repousser les docteurs chrétiens, au nom de la philosophie et du libre examen. Paganisme, Christianisme, ces distinctions, qui peuvent avoir leur place ailleurs, s'évanouissent devant l'intérêt suprême de la vérité ; la raison reconnaît son bien partout où elle le rencontre ; il n'y a pour elle ni temps ni nations, pas plus qu'il n'y a de conditions sociales ni de privilèges. C'est surtout en morale que règne cette « *perennis quædam philosophia* » que cherchait Leibniz, et dont Marc-Aurèle, après Épictète, est un des plus purs interprètes.

Aussi, une traduction nouvelle n'est-elle jamais inopportune ; et si celle-ci peut conquérir au bien quelques amis de plus, elle n'aura point été inutile.

LIVRE PREMIER

I

Exemples que j'ai reçus de mon grand-père Verus[1] : la bonté et la douceur, qui ne connaît point la colère.

II

Du père qui m'a donné la vie[2] : la modestie et la virilité, du moins si je m'en rapporte à la réputation qu'il a laissée et au souvenir personnel[3] qui m'en reste.

III

De ma mère[4] : la piété et la générosité ; l'habitude de s'abstenir non pas seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir jamais la pensée ; et aussi, la simplicité de vie, si loin du faste ordinaire des gens opulents.

IV

A mon bisaïeul[5], je suis redevable de n'avoir point fréquenté les écoles publiques, d'avoir profité dans ma famille des leçons d'excellents maîtres, et

---

1 Le grand père de Marc-Aurèle, du côté de son père, se nommait M. Annius Verus. Il était consul en 121, l'armée même de la naissance de son petit-fils ; il le fut encore une fois cinq ans après, en 126. Il avait été préfet de Rome, et ait patricien par Vespasien et Titus. Le père de M. Annius Verus, c'est-à-dire le bisaïeul de Marc-Aurèle, était originaire de Succube, municipe de la Bétique, en Espagne ; il avait été lui aussi créé sénateur. Marc-Aurèle était né dans la maison de son aïeul, à Rome, près de palais Lateran, en l'an 121, le 6e jour des calendes de mai. Quand il avait perdu son père, mort jeune, il avait été adopté par son grand-père, qui l'éleva. Ainsi, outre l'affection naturelle, Marc-Aurèle devait beaucoup à M. Annius Verus, qui avait en grande partie dirigé son éducation. Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. I, dit positivement : « Après la mort de son père, il fut adopté et élevé par son aïeul paternel. »

2 Marc-Aurèle emploie cette expression pour distinguer son père naturel de son père adoptif, l'empereur Antonin le Pieux, dont il sera question plus bas, dans ce même livre, § 16.

3 Marc-Aurèle pouvait juger de son père par ce qu'il en avait entendu dire plutôt qu'il ne pouvait en juger par lui-même. Il était fort jeune encore quand il devint orphelin ; mais on ne sait pas précisément quel âge il avait, sept oit huit ans peut-être ; Capitolin ne le dit pas. Son père se nommait Publius Annius Verus, fils de M. Annius Verus, dont il est parlé dans la note 1.

4 Elle se nommait Domitia Lucilla et non pas Domitia Calvilla, comme le dit Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. I. Borghesi a rectifié l'erreur de Capitolin ; voir son mémoire dans le *Giornale Arcadico*, tome I, pp. 359-369 ; et M. Noël Desvergers, *Essai sur Marc-Aurèle*, p. 3 en note. Domitia Lucilla possédait une briqueterie dans un de ses domaines, et il reste une quantité de briques qui portent son nom comme marque de fabrique. Les vertus que Marc-Aurèle attribue à sa mère sont celles qui il a lui-même pratiquées le mieux : piété, générosité, horreur du anal, simplicité ; il a suivi l'exemple maternel, qui lui avait été donné dès sa naissance. Marc-Aurèle a conservé, comme tant d'autres grands hommes, l'empreinte morale qu'il avait reçue dans les premiers jours de sa vie. La nature sans doute avait beaucoup fait pour la beauté de son âme ; mais sa mère n'y contribua pas moins ; et l'éducation acheva le reste. Marc-Aurèle ne dut qu'à lui-même de choisir et d'aimer le Stoïcisme, parmi toutes les autres philosophies. Voir plus loin, liv. III, § 3.

5 Il faut ajouter : Maternel. Il se nommait Catilius Severus ; il avait été préfet de Rome et consul en l'an 120. Capitolin dit : *Deux fois consul*, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. XXIII. — *De n'avoir point fréquenté les écoles publiques*. Capitolin, ch. III, dit au contraire que Marc-Aurèle fréquenta les écoles publiques de déclamation ; mais, sur un fait personnel de ce genre, le témoignage de Marc-Aurèle est péremptoire.

d'avoir appris par moi-même que, pour l'éducation des enfants, il ne faut ménager aucune dépense[1].

V

A mon gouverneur[2], de n'avoir jamais été de la faction des Verts ou des Bleus[3], ni de celle des Petits-boucliers ou des Grands-boucliers[4] ; il m'a montré aussi à endurer la fatigue, à restreindre mes besoins, à faire beaucoup par moi-même, à diminuer le nombre des affaires, et à n'accueillir que très difficilement les dénonciations[5].

VI

A Diognète[6], j'ai dû de ne pas m'appliquer à des riens ; de ne jamais croire à tout ce que les sorciers et les charlatans[7] débitent de leurs incantations et des conjurations de démons, ni à tant d'autres inventions aussi fausses. Je lui ai dû encore de ne pas me plaire à élever des cailles de combat[8] et de ne point me passionner pour ces puérilités ; de savoir supporter la franchise de ceux qui me parlent ; d'avoir contracté le goût de la philosophie ; d'avoir suivi d'abord les leçons de Bacchius, puis ensuite celles de Tandasis[9] et de Marcien[1] ; d'avoir

---

1 Il est évident que pour l'éducation de Marc-Aurèle on n'avait rien épargné ; et par les détails qu'il donne lui-même sur ses nombreux maîtres, on peut juger avec quels soins et quelle vigilance intelligente il avait été élevé. Il est vrai qu'il en a profité, tandis que son frère adoptif et son collègue à l'Empire, Lucius Verus, et son fils Commode, n'ont pu être adoucis et domptés par la même discipline, à laquelle ils avaient été également soumis.

2 Il est singulier que le nom de ce gouverneur ne soit pas expressément cité par Marc-Aurèle. Voir plus bas, § 8. Les leçons de cet inconnu ont été précieuses, et les principes suivis par lui dans l'éducation qu'il dirigeait sont excellents au physique comme au moral. Endurer la fatigue, restreindre ses besoins, faire beaucoup par soi-même, sont des habitudes viriles qui conviennent à tout le monde, et aux fils des grandes familles plus encore qu'à personne. Diminuer le nombre des affaires, repousser les délations, sont des qualités non moins estimables, mais encore plus rares dans un empereur. Il est donc à regretter que le nom d'un si sage et si ferme instituteur ne nous ait pas été conservé par son noble et reconnaissant élève. C'est certainement un oubli involontaire. D'après un passage de Capitolin, vie d'Antonin le Pieux, il est probable que ce gouverneur était Apollonius de Chalcis ou peut-être de Chalcédoine, philosophe stoïcien, qu'Antonin le Pieux avait appelé tout exprès pour lui confier son fils adoptif. Il parait, d'après le même passage, que Marc-Aurèle avait conservé de son gouverneur un souvenir très affectueux, et qu'il le perdit après assez peu de temps.

3 Il est à croire que ces factions avaient commencé tout récemment ; elles étaient alors dans toute l'ardeur de leur origine ; plus tard, elles en vinrent à jouer un rôle politique.

4 C'étaient sans doute des distinctions entre les gladiateurs pour lesquels se passionnait la foule qui se pressait dans le cirque et aux théâtres. Les gladiateurs Thraces spécialement avaient un petit bouclier, étroit et court, appelé *Parma*. Le grand bouclier oblong, le *Scutum*, était en général porté par l'infanterie. Les gladiateurs avaient dû adopter le bouclier de la cavalerie, qui était beaucoup plus léger.

5 Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. XI, rappelle aussi que Marc-Aurèle arrêta le cours des délations, quoiqu'elles rapportassent beaucoup au fisc, et qu'il flétrit rigoureusement les délateurs par l'infamie.

6 C'est le nom que donne Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. IV ; d'autres auteurs disent : Diogénète. Il semble, d'après Capitolin, que Diognète n'enseigna que la peinture à son élève. Suivant ce que dit ici Marc-Aurèle lui-même, les soins de Diognète se seraient étendus beaucoup plus loin.

7 Devenu empereur, Marc-Aurèle se souvint des avis de son maître, et il fit des lois contre les sorciers, qui abusaient de la crédulité populaire.

8 Non seulement on faisait battre des cailles, et l'on pariait ; mais on prétendait encore tirer de leurs luttes des pronostics sur l'avenir.

9 Ces deux personnages sont inconnus ; Capitolin ne les nomme pas parmi les maîtres de Marc-Aurèle.

composé des dialogues dès mon enfance[2], et de m'être fait une joie du grabat, du simple cuir[3], et de tous les ustensiles dont se compose la discipline des philosophes grecs.

VII

A Rusticus[4], j'ai dû de m'apercevoir que j'avais à redresser et à surveiller mon humeur ; de ne point me laisser aller aux engouements de la sophistique ; de ne point écrire sur les sciences spéculatives ; de ne pas déclamer de petits sermons vaniteux ; de ne point chercher à frapper les imaginations en m'affichant pour un homme plein d'activité ou de bienfaisance ; de me défendre de toute rhétorique, de toute poésie et de toute affectation dans le style. Je lui dois encore de n'avoir pas la sottise de me promener en robe traînante à la maison, et de me défendre de ces molles habitudes ; d'écrire sans aucune prétention[5] ma correspondance, dans le genre de la lettre qu'il écrivit lui-même de Sinuesse[6] à ma mère. Il m'a montré aussi à être toujours prêt à rappeler ou à accueillir ceux qui m'avaient chagriné ou négligé, dès le moment qu'ils étaient eux-mêmes disposés à revenir ; à toujours apporter grande attention à mes lectures, et à ne pas me contenter de comprendre à demi ce que je lisais ; à ne pas acquiescer trop vite aux propositions qui m'étaient faites. Enfin, je lui dois d'avoir connu les Commentaires d'Épictète[7], qu'il me prêta de sa propre bibliothèque.

VIII

D'Apollonius[8], j'ai appris à avoir l'esprit libre et à être ferme sans hésitation ; à ne regarder jamais qu'à la raison, sans en dévier un seul instant ; à conserver toujours une parfaite égalité d'âme contre les douleurs les plus vives, la perte d'un enfant par exemple ou les longues maladies. J'ai vu clairement en lui ; par un exemple vivant, qu'une même personne peut être tout ensemble pleine de résolution et de facilité ; et qu'on peut n'être point rude en enseignant ; il m'a donné le spectacle éclatant d'un homme qui regarde comme la moindre de ses qualités de savoir transmettre la science à autrui, avec une rare expérience et

---

1 Capitolin, ch. III, nomme Lucius Volusius Mæcianus comme ayant donné des leçons de droit à Marc-Aurèle. Peut-être faut-il confondre Marcien avec Mæcien.

2 Par opposition sans doute aux petits sermons vaniteux dont il est parlé au paragraphe suivant.

3 Si l'on s'en rapporte à Capitolin, ch. II, c'est dès l'âge de douze ans que Marc Aurèle contracta toute la discipline des philosophes grecs. Sa mère s'effrayait de tant d'austérité pour la santé de l'enfant.

4 Junius Rusticus, philosophe stoïcien, était très particulièrement aimé et estimé de Marc-Aurèle. L'empereur fut toujours plein de respect et de déférence pour ses lumières dans la guerre et dans la paix. Il l'admettait à tous ses conseils publics et privés. Il lui donnait l'accolade en présence des préfets du prétoire. Il le désigna consul pour la deuxième fois ; et après la mort de Rusticus, il demanda pour lui des statues au Sénat. On peut voir tous ces détails dans Capitolin, ch. III.

5 On ne peut pas tout à fait appliquer cet éloge aux lettres de Marc-Aurèle à son maître Fronton.

6 Ville de Campanie, au Nord-Est de Rome.

7 On ne sait pas au juste quel ouvrage Marc-Aurèle entend désigner ici. C'est sans doute celui d'Arrien, puisque Épictète n'a rien écrit lui-même. Il est d'ailleurs bien présumable que cette lecture produisit grand effet sur l'esprit du jeune homme.

8 Parmi les maîtres de Marc-Aurèle, Capitolin nomme deux Apollonius : l'un, qui est sans doute celui-ci, philosophe stoïcien, de Chalcédoine, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. II ; l'autre, qui est de Chalcis, et qui est peut-être le gouverneur dont il est parlé plus haut, § 5. Peut-être aussi les deux noms doivent-ils se confondre, et ne désignent-ils qu'un seul personnage. Cette dernière supposition est moins vraisemblable. Quoi qu'il en soit, Marc-Aurèle appréciait assez les leçons d'Apollonius pour que, déjà élevé à la dignité impériale, il allât encore chez lui l'entendre et profiter de sa sagesse. Voir Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. III.

tout en courant. C'est lui encore qui m'a appris l'art de recevoir de la main de mes amis de prétendus services, sans en être diminué, et sans y paraître insensible quand je ne croyais pas devoir les accepter.

IX

De Sextus[1], j'ai appris ce que c'est que la bienveillance, une famille paternellement gouvernée et le vrai sens du précepte Vivre selon la nature ; la gravité sans prétention ; la sollicitude qui devine les besoins de nos amis ; la patience à supporter les fâcheux et leurs propos irréfléchis ; la faculté de s'entendre si bien avec tout le monde que son simple commerce semblait plus agréable que ne peut l'être aucune flatterie, et que ceux qui l'entretenaient n'avaient jamais plus de respect pour lui que dans ces rencontres ; l'habileté à saisir, à trouver, chemin faisant, et à classer les préceptes nécessaires à la pratique de la vie ; le soin de ne jamais montrer d'emportement ni aucune autre passion excessive ; le talent d'être à la fois le plus impassible et le plus affectueux des hommes ; le plaisir à dire du bien des gens mais sans bruit ; enfin une instruction immense sans ostentation.

X

Par l'exemple d'Alexandre[2] le grammairien, j'ai appris à ne jamais choquer les gens, à ne les point heurter par une brusquerie blessante pour un barbarisme qu'ils auraient commis, pour une tournure fautive ou une prononciation vicieuse qui leur serait échappée ; mais à m'arranger adroitement dans la conversation pour que le mot qui aurait dû être choisi d'abord reparût, par manière de réponse ou de confirmation, en donnant mon avis sur la chose même sans m'arrêter du tout à l'expression malheureuse, ou en prenant soigneusement tel autre détour pour dissimuler l'allusion.

XI

De Fronton[3], j'ai pu apprendre tout ce qu'un tyran peut ressentir de jalousie, et avoir de duplicité, et de fourberie, et combien ceux que nous appelons Patriciens ont, pour la plupart, peu de bonté et d'affection dans le cœur.

---

1 Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle*, ch. III, dit que ce Sextus était de Chéronée et petit-fils de Plutarque. L'éloge qu'en fait son élève est bien complet ; et Sextus semble avoir reproduit en partie le caractère et l'érudition de son grand-père. C'était un stoïcien, si l'on en croit Capitolin.

2 Ces remarques de Marc-Aurèle ont d'autant plus d'intérêt que cet Alexandre de Phrygie a été son précepteur pour le grec, et que c'est lui qui lui a enseigné la langue dans laquelle l'Empereur a écrit ses monologues les plus intimes. Il est évident, par les détails où entre Marc-Aurèle, qu'Alexandre devait avoir grand soin d'éviter tout ce qui sentait le pédantisme. C'est une preuve de bon goût. Plus loin, § 12, Marc-Aurèle parle d'un Alexandre le platonicien, qu'il ne faut pas confondre sans doute avec Alexandre le grammairien. Capitolin, ch. II, qui cite ce dernier, ne semble pas connaître l'autre.

3 C'est le plus célèbre des maîtres de Marc-Aurèle, et celui qu'il semble avoir le plus aimé, si l'on en juge par le recueil des lettres qu'a retrouvées M. Angelo Mai, et qu'a traduites M. Cassan. Capitolin, ch. II, affirme que Marc-Aurèle honora particulièrement Fronton entre tous ses maîtres, et qu'il alla jusqu'à demander pour lui une statue au Sénat. Ce qui nous reste de Fronton ne semble pas justifier tout à fait une aussi grande admiration. Fronton était spécialement pour Marc-Aurèle son précepteur d'éloquence latine. Si d'ailleurs Fronton donnait à son élève des leçons de politique aussi hautes que celles qui sont rappelées ici, on conçoit l'estime reconnaissante que ces leçons avaient dû inspirer. Mais elles expliquent aussi comment l'Empereur put le faire consul en

XII

D'Alexandre le Platonicien[1], j'ai appris à ne pas dire aux gens à tout propos et sans nécessité, quand je leur parle ou que je leur réponds par lettre : « Je n'ai pas le temps » ; et à ne pas décliner constamment, par cette facile excuse, mes devoirs divers envers ceux qui vivent avec moi, en alléguant les affaires qui me pressent.

XIII

De Catulus[2], j'ai appris à ne jamais négliger les plaintes d'un ami, même quand il se plaint sans motif, mais à tout essayer pour l'adoucir et pour rétablir l'ancienne intimité ; il m'a appris aussi à louer mes maîtres de tout cœur[3], comme avaient coutume de le faire, à ce qu'il rapportait, Domitius et Athénodote[4] ; et à ressentir pour mes enfants le dévouement le plus sincère.

XIV

De mon frère Severus[5], j'ai appris à aimer la famille, à aimer le vrai, à aimer le juste ; grâce à lui, j'ai apprécié Thraséas[6], Helvidius[7], Caton[8], Dion[9] et Brutus[10] ; j'ai pu me faire l'idée de ce que serait un État où régnerait une égalité complète des lois, avec l'égalité des citoyens[11] jouissant de droits égaux ; et l'idée d'une royauté qui respecterait par-dessus tout la liberté des sujets. C'est lui qui m'a appris à vouer à la philosophie un culte constant et inaltérable ; à être bienfaisant ; à donner sans me lasser ; à garder toujours bonne espérance ; à me confier à l'affection de mes amis ; à ne plus rien cacher à ceux qui s'étaient

---

161, et l'employer à des choses très importantes. On ne sait pas la date précise de la mort de Fronton.

1 Il est possible qu'il s'agisse d'Alexandre de Séleucie, en Silicie, dont Philostrate a écrit la vie, liv. II, ch. V. Envoyé en ambassade auprès d'Antonin le Pieux, il l'avait choqué par la recherche de sa toilette et même par sa beauté, qui parait avoir été remarquable. Plus tard, il s'était établi à Athènes, où il s'acquit bientôt une assez grande réputation ; et c'est de là sans doute que Marc-Aurèle l'avait fait venir à son camp de Pannonie, comme secrétaire pour la correspondance grecque. Du reste, le conseil que rappelle ici Marc-Aurèle est excellent ; mais tout utile qu'il est, c'est sans contredit un de ceux qu'on a le plus de peine à suivre au milieu des affaires. Philostrate, *loc. cit*., rappelle qu'on surnommait cet Alexandre le Péloplaton, c'est-à-dire le Platon de boue ou de lie ; la boue, la lie de Platon. Ce surnom a quelque chose de bien méprisant, et ne répond guère à la distinction dont l'Empereur honora cet Alexandre.

2 Ou, comme l'écrit Capitolin, ch. III, Cinna Catullus, philosophe stoïcien, qu'il nomme en compagnie de Junius Rusticus et de Claudius Maximus. Catulus n'est pas autrement connu.

3 On voit que l'élève avait parfaitement profité de cette sage leçon.

4 Tous deux sont inconnus.

5 Le mot de Frère a fait difficulté, attendu qu'ai ne peut pas ici le prendre dans son sens strict. Marc-Aurèle n'a jamais eu qu'un frère adoptif, Lucius Verus, qui ne lui a pas donné de si bons exemples, ni de tels conseils. L'expression grecque peut aussi ne signifier que Cousin, et on se rappelle alors que, parmi les ascendants de la mère de Marc-Aurèle, il y eu avait un du nom de Severus. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il s'agit ici de Claudius Severus, le philosophe péripatéticien, que cite Capitolin, ch. III, à côté de Junius Rusticus, le stoïcien. Le mot de Frère serait alors uniquement un témoignage d'affection.

6 Voir sa mort dans Tacite, *Annales*, liv. XVI, ch. XXXV. C'est sur une phrase inachevée de ce récit pathétique que cessent les Annales mutilées du grand historien.

7 Helvidius Priscus, gendre de Thraséas, digne de son beau-père.

8 D'Utique.

9 L'ennemi du jeune Denys.

10 Le meurtrier de César. Ces exemples proposés à un empereur étaient hardis ; mais l'âme de Marc-Aurèle était capable de les comprendre.

11 Voir plus haut, § 11, ce qui est dit des Patriciens.

réconciliés, après leur pardon ; à ne pas forcer mes intimes, sans cesse inquiets, à se demander : « Que veut-il ? Que ne veut-il pas ? » mais à être toujours net et franc avec eux.

XV

De Maxime[1], j'ai appris ce que c'est que d'être maître de soi ; de ne jamais rester indécis ; de supporter de bon cœur toutes les épreuves, y compris les maladies ; de tempérer son caractère par un mélange d'aménité et de tenue ; d'exécuter sans marchander toutes les obligations qu'on a ; d'inspirer à tout le monde cette conviction que, quand on parle, on dit toujours ce qu'on pense, et que, quand on agit, on a l'intention de bien faire ; de ne s'étonner de rien ; de ne se point troubler ; de ne jamais se presser ni se laisser aller à l'indolence ; de ne jamais se déconcerter dans le désespoir en s'abandonnant soi-même et en s'anéantissant ; ou de ne pas reprendre trop subitement du courage et une confiance exagérée ; d'être serviable et prompt à l'indulgence ; en un mot, de donner de soi plutôt l'idée d'un homme qui ne change pas que celle d'un homme qui se réforme, de quelqu'un dont jamais personne n'a dû croire être dédaigné, et à qui personne ne s'est jamais cru supérieur ; enfin de tacher d'être affable pour tout le monde.

XVI

De mon père adoptif[2], j'ai appris la bonté ; l'inébranlable constance dans les jugements qui ont été une fois mûris par la réflexion ; le dédain pour ces honneurs factices qui séduisent la vanité ; la passion du travail ; l'application perpétuelle ; la disposition à prêter l'oreille à toutes les idées qui concernent l'intérêt public ; l'invariable attention à rendre à chacun selon son mérite ; le discernement à juger des occasions où l'on doit tendre les ressorts et de celles où on peut les relâcher ; la sévérité à poursuivre et à punir les amours pour les jeunes gens[3] ; le dévouement au bien de l'État ; la liberté qu'il laissait à ses amis, sans les astreindre nécessairement à partager tous ses repas, ou à le suivre dans tous ses voyages ; l'absolue égalité d'humeur, où le retrouvaient au retour ceux qui avaient dû le quitter pour quelque cause urgente ; la consciencieuse analyse des choses dans toutes les délibérations ; la persistance à ne point se départir de son examen, en se contentant des premières solutions qui se présentaient ; l'attachement rempli de soins pour ses amis, aussi peu porté à se dégoûter d'eux sans raison qu'à les aimer à la fureur ; l'indépendance d'esprit en toutes choses et la sérénité ; la prévoyance à longue vue et la vigilance à régler les moindres détails, sans en faire tragiquement étalage ; la précaution de repousser les acclamations populaires et la flatterie sous toutes ses formes ; l'économie à ménager les ressources nécessaires à l'autorité ; la

---

1 Claudius Maximus, comme l'appelle Capitolin, ch. III. C'était un philosophe stoïcien, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Maxime de Tyr, dont, Marc-Aurèle a peut-être reçu aussi quelques leçons.

2 Le texte dit seulement : Mon père, ce qui n'est pas tout à fait exact, quoique ce soit un vif témoignage d'affection. Plus haut, § 2, Marc-Aurèle a parlé de Celui qui lui a donné la vie. Le père adoptif de Marc-Aurèle était, comme on l'a dit, l'Empereur Antonin le Pieux. Il faut rapprocher le portrait qui en est fait ici de la biographie écrite par Capitolin. Tous les traits se ressemblent ; et la physionomie admirable qu'a tracée le fils adoptif ne parait pas avoir aucune exagération. C'est un modèle accompli que feraient bien de méditer tous les hommes d'Etat. Voir aussi le complément de ce portrait plus loin, liv. VI, § 30.

3 Allusion peut-être aux vices de l'Empereur Hadrien.

retenue dans les dépenses pour les fêtes, tout prêt à souffrir les critiques sur ce chapitre ; la piété sans superstition envers les dieux ; la dignité avec le peuple, qu'il ne fatigua jamais de ses adulations ni de son empressement à complaire à la foule ; la sobre mesure en toutes choses ; le solide respect de toutes les convenances, sans un goût trop vif pour les nouveautés ; l'usage, sans faste et aussi sans façon, des choses qui rendent la vie plus douce dans les occasions où c'est le hasard qui les offre, les prenant quand elles se trouvaient sous sa main avec indifférence, et n'en ayant nul besoin, si elles venaient à manquer ; l'attitude de quelqu'un dont on ne peut dire ni qu'il est un sophiste, ni qu'il est un provincial, ni qu'il est entiché de l'école, mais d'un homme dont on dit qu'il est mur et complet, au-dessus de la flatterie, capable d'être à la tête de ses affaires propres et des affaires des autres. Ajoutez-y encore l'estime pour les vrais philosophes ; l'indulgence exempte de blâme pour les philosophes prétendus, sans d'ailleurs être jamais leur dupe ; le commerce facile ; la bonne grâce sans fadeur ; un soin modéré de sa personne, comme il convient quand on n'est pas trop amoureux de la vie, sans songer à rehausser ses avantages, mais aussi sans négligence, de manière à n'avoir presque jamais besoin, grâce à ce régime tout individuel, ni de médecine, ni de remèdes intérieurs ou extérieurs ; la facilité extrême à s'effacer sans jalousie devant les gens qui s'étaient acquis une supériorité quelconque, soit en éloquence, soit en connaissance approfondie des lois, des mœurs, et des matières de cet ordre ; la condescendance qui s'associait à leurs efforts pour les faire valoir, chacun dans leur domaine spécial ; la fidélité en toutes choses aux traditions des ancêtres, sans d'ailleurs vouloir se donner l'air d'y tenir essentiellement ; un esprit qui n'était ni mobile, ni agité, irais sachant endurer la monotonie des lieux et des choses ; reprenant les occupations habituelles, dès que le permettaient des maux de tête cruels, avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais ; n'ayant pas beaucoup de secrets qui lui appartinssent, et ces secrets en très petit nombre et fort rares ne concernant guère que l'État ; circonspect et près-regardant dans la célébration des fêtes solennelles, dans le développement des travaux publics, dans les distributions au peuple ; et quand il les croyait nécessaires, ayant en vue ce que la convenance exigeait bien plutôt que le renom qu'il en pourrait retirer pour ce qu'il aurait fait ; ne prenant jamais de bains hors des heures régulières ; sans passion pour les bâtisses ; ne songeant nullement à la composition de ses repas, ni à la qualité ou à la couleur de ses habits, ni à la beauté de ses gens. Ses vêtements étaient faits de la laine de Lorium[1], sa petite ferme, et le plus souvent de la laine de Lanuvium[2] ; le manteau qu'il avait à Tusculum était d'emprunt ; et toute sa façon était aussi simple. Jamais rien de dur, rien même de brusque, rien de pressé, et comme dit le proverbe : « Jamais jusqu'à la sueur : » mais toute chose faite avec pleine réflexion, comme à loisir, sans le moindre trouble, dans un ordre absolu, robustement, et en harmonieuse correspondance de toutes les parties. C'est bien à lui que s'applique cette louange adressée jadis à Socrate[3] « qu'il savait s'abstenir et jouir de ces choses dont la plupart des hommes ne s'abstiennent qu'à contrecœur, et dont ils jouissent en s'y abandonnant avec ivresse. » Demeurer fort dans l'une et l'autre rencontre, conserver constamment

---

1 Petite ville d'Étrurie, où mourut Antonin le Pieux, à cinq ou six lieues de Rome, sur la voie Aurélienne.

2 Ou Lavinium, sur la voie Appienne, où sans doute l'Empereur avait aussi une ferme.

3 Je ne sais où cette louange est expressément formulée ; mais dans les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate, liv. I, ch. V, on peut trouver plusieurs fois des idées qui reviennent à peu près à celle-là.

sa vigueur et sa tempérance, n'appartient qu'à l'homme qui a l'âme ferme et invincible, comme fut mon père durant la maladie de Maxime[1].

XVII

Je dois aux Dieux d'avoir eu de bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur[2], de bons maîtres, des serviteurs, des proches, des amis, qui tous étaient bons également presque sans exception.

A l'égard d'aucun d'eux, je ne me suis jamais laissé aller à quelque inconvenance, bien que par disposition naturelle je fusse assez porté à commettre des fautes de ce genre ; mais la clémence des Dieux a voulu qu'il ne se rencontrât jamais un tel concours de circonstances qui pût révéler en moi ce mauvais penchant. Grâce à eux encore, j'ai pu ne pas rester trop longtemps chez la concubine de mon grand-père ; j'ai pu sauver la fleur de ma jeunesse, sans me faire homme avant le moment[3] ; j'ai pu même sous ce rapport gagner un peu de temps ; vivre sous la main d'un prince et d'un père qui devait déraciner en moi tout orgueil, et m'amener a être convaincu qu'on peut, tout en vivant dans une cour, n'avoir nul besoin ni de gardes, ni de costumes éclatants, ni de lampes, ni de statues, ni de tout ce faste inutile, et qu'on peut toujours s'arranger pour se rapprocher le plus possible de la condition privée, sans avoir pour cela plus de timidité ou de faiblesse quand il faut donner des ordres au nom de l'intérêt public. Les Dieux m'ont aussi accordé d'avoir un frère[4] dont le caractère était fait pour éveiller ma vigilance sur moi-même et qui en même temps faisait mon bonheur par la confiance et l'affection qu'il me montrait. Grâce à eux aussi, je n'ai point éprouvé le malheur d'avoir des enfants laids ou contrefaits ; je n'ai point poussé plus loin qu'il ne fallait la Rhétorique, la Politique, ni tant d'autres études où j'aurais peut-être été retenu plus que de raison, si j'avais trouvé que j'y fisse de faciles progrès. Je me suis hâté d'élever tous les maîtres qui avaient fait mon éducation aux honneurs qu'ils me semblaient désirer, et je ne les ai point bercés de l'espoir que, puisqu'ils étaient jeunes encore, ce ne serait que plus tard que je m'occuperais d'eux. Les Dieux m'ont accordé la faveur de connaître Apollonius, Rusticus, Maxime[5], qui m'ont donné l'idée claire et lumineuse de ce que doit être la vie selon la nature, et qui souvent m'en ont offert l'exemple dans toute sa réalité. De telle sorte que, du côté des Dieux, par leurs bienfaits, leurs secours et leurs inspirations, rien ne me manque plus pour vivre comme la nature le veut, et que, si je suis encore loin du but, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même de n'avoir point écouté leurs conseils, et je pourrais dire leurs leçons. Si mon corps a supporté jusqu'à cette heure les règles d'une telle vie ; si je n'ai touché ni à Bénédicta, ni à Théodote[6] ; si plus tard, livré aussi aux passions de l'amour, j'ai pu en guérir ; si dans mes fréquentes colères contre Rusticus, je n'ai jamais rien fait de plus que j'aie eu à regretter ; si ma mère[7], qui devait mourir à la fleur de son âge, a pu cependant passer avec moi ses dernières années ; si jamais dans les occasions où j'ai voulu

---

1 Dont il est fait grand éloge plus haut, § 15.
2 Annia Cornificia, comme nous l'apprend Capitolin, ch. I.
3 Cette observation est aussi délicate que profonde.
4 Lucius Verus, qui semble avoir été bien peu cligne des sentiments exprimés ici pour lui. Adopté aussi par Antonin le Pieux, il avait été associé à l'Empire par Marc-Aurèle, qui lui avait, en outre, donné sa fille en mariage, en 161.
5 Pour ces trois personnages, voir plus haut, §§ 7, 8 et 15.
6 Ce sont sans doute des noms de serviteurs, femme et homme, attachés à l'intérieur du palais.
7 Voir plus haut, § 3.

secourir quelqu'un dans un besoin d'argent ou dans tout autre embarras, je ne me suis entendu répondre que je ne pouvais avoir les fonds nécessaires à mon dessein ; si jamais nécessité pareille de recevoir quelque chose d'autrui n'a pesé sur moi ; si ma femme[1] est d'une nature docile, affectueuse et simple ; si j'ai pu rencontrer tant d'excellentes personnes pour l'éducation de mes enfants ; si des remèdes m'ont été révélés dans mes songes, particulièrement contre les crachements de sang et les vertiges, à Gaëte tout comme à Chlyse[2] ; si, dans ma passion pour la philosophie, je ne suis pas tombé aux mains de quelque sophiste ; si je ne me suis pas entêté aux ouvrages de quelque écrivain, ou à la solution des syllogismes, ou à la recherche des phénomènes célestes ; tant d'avantages ne peuvent venir que de l'aide des Dieux[3] et des grâces qu'ils daignent accorder.

Écrit chez les Quades[4], au bord du Granoua[5].

---

1 Faustine, dont on a récemment essayé de réhabiliter la mémoire. Le témoignage personnel de son mari doit être d'un grand poids.
2 Villes d'Italie.
3 Cet acte de grâces adressé aux Dieux termine parfaitement ce livre rempli des sentiments les meilleurs de gratitude.
4 Les Quades occupaient une partie de la Hongrie.
5 Aujourd'hui Gran en Madgyare, rivière dans le Comitat de Gamor ou Gœmor. Le Gran se jette dans le Danube, sur la rive gauche, à douze lieues de Bude, au Nord-Ouest. Pour les Quades, voir Tacite, *De Moribus Germanorum*, ch. XLII.

LIVRE II

I

Le matin, dès qu'on s'éveille, il faut se prémunir[1] pour la journée en se disant : « Je pourrai bien rencontrer aujourd'hui un fâcheux, un ingrat, un insolent, un fripon, un traître, qui nuit à l'intérêt commun ; mais si tous ces gens-là sont affligés de tant de vices, c'est par simple ignorance de ce que c'est que le bien et le mal. » Quant à moi, considérant la nature du bien qui se confond avec le beau et celle du mal qui se confond avec le laid ; considérant en même temps que celui qui se met en faute à mon égard se trouve, par le décret de la nature, être de ma famille, non pas qu'il vienne d'un même sang et d'une même souche, mais parce qu'il participe aussi bien que moi à l'intelligence et à l'héritage divin, je me dis deux choses : d'abord que nul d'entre ces gens ne peut me faire le moindre tort, puisque aucun ne peut me faire tomber dans le mal et le laid ; et en second lieu, que je ne puis éprouver ni de la colère ai de la haine contre un membre de la famille à laquelle j'appartiens moi-même. Nous sommes tous faits pour concourir à une œuvre commune, comme dans notre corps y concourent les pieds, les mains, les yeux, les rangées de nos dents en liant et en bas de la mâchoire. Agir les uns contre les autres est donc certainement manquer à l'ordre naturel. Or, c'est agir en ennemi que de se laisser aller à son dépit et à son aversion contre un de ses semblables.

II

Ce que je suis, après tout, c'est une misérable chair, un faible souffle ; mais il y a de plus en moi le principe directeur de tout le reste[2]. Laisse donc là les livres ; ne tarde plus un instant ; car ce délai ne t'est plus permis. Comme si déjà tu en étais à la mort, dédaigne ce triste amas de chairs[3], de liquides et d'os, ce frêle tissu, ce réseau entrelacé de nerfs, de veines et d'artères. Bien plus, ce souffle même qui t'anime, vois ce qu'il est : du vent, qui ne peut même pas être toujours égal et uniforme, rejeté à tout moment et à tout moment aspiré de

---

1 Cette admonition intime peut être bonne pour un homme public, qui doit avoir affaire dans la journée à une multitude de clients ; elle est moins utile dans une condition privée. Mais les conseils de charité et de tolérance qui terminent ce paragraphe peuvent servir à tout le monde ; et il n'est pas un de nous qui n'en puisse profiter aussi bien qui un empereur. Dans le Sermon sur la Montagne, le Christ fait des recommandations analogues, sans en donner des motifs aussi profonds. Saint Matthieu, ch. V, verset 22 : « Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, sans cause, méritera d'être condamné par le jugement. » Sous une autre forme, la philosophie stoïcienne de Marc-Aurèle exprime la même pensée et les mêmes conseils. Sénèque, avant Marc-Aurèle, avait dit : « Le sage ne sort jamais de chez lui sans se dire : Je rencontrerai beaucoup d'ivrognes, beaucoup de débauchés, beaucoup d'ingrats, beaucoup d'avares, beaucoup de gens agités par les furies de l'ambition..... Il les regardera tous avec la même bienveillance que le médecin regarde ses malades. » *De la Colère*, liv. II, ch. X. — Bossuet a dit : « Un homme ne peut être étranger à un homme ; et si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous serait aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Devant Dieu, il n'y a ni Barbare, ni Grec, ni Romain, ni Scythe. Nous avons tous une même cité dans le ciel et une même société dans la nature. » Sermon sur la *Réconciliation*.

2 Distinction toute spirituelle des deux principes dont notre nature est composée ; le principe supérieur doit commander au principe subordonné, qui est fait pour obéir. La doctrine de Marc-Aurèle est ici très platonicienne.

3 C'est le langage le plus austère de l'ascétisme stoïcien et chrétien.

nouveau. Quant au troisième élément de notre être, le principe chef et maître[1], voici ce que tu dois en penser : « Tu es vieux[2] ; ne souffre plus que ce principe soit jamais esclave[3], qu'il soit jamais lacéré par un instinct désordonné ; ne permets plus qu'il se révolte contre la destinée, ni contre un présent qu'il maudit, ou contre un avenir qu'il redoute. »

III

Tout ce que font les Dieux est plein de prévoyance[4]. Le hasard même n'agit pas sans coopérer avec la nature, et sans avoir une certaine connexité et un certain entrelacement avec l'ordre que la Providence a constitué. C'est de là que tout découle. La seule chose qui s'y ajoute, c'est la nécessité et ce qui est indispensable à l'ordre universel dont tu fais partie[5]. Pour toute fraction de la nature, quelle qu'elle soit, le bien c'est ce que comporte la nature de l'universalité des choses et ce qui tend à la conserver. Or l'univers se conserve et se maintient par les changements des éléments et par les changements des composés qu'ils forment. Que cette conviction te suffise, et que ce soient là pour toi d'inébranlables principes. Quant à la soif désordonnée des livres[6], rejette-la bien loin de toi, afin de mourir un jour sans murmures[7], avec sérénité, avec la vérité en partage, et le cœur plein d'une juste reconnaissance envers les Dieux[8].

IV

---

1 C'est la raison mise au-dessus du principe vital, et de la matière dont le corps est composé.

2 Marc-Aurèle est mort à soixante-deux ans ; et en supposant même qu'il ait écrit ceci dans les dernières années de sa vie, il semble qu'il exagère un peu en parlant de sa vieillesse dans des termes qui la feraient supposer beaucoup plus avancée. Voir plus loin, § 6.

3 C'est la lutte du principe supérieur contre le principe inférieur qui fait toute la grandeur de l'homme, et qui explique sa destinée morale. Bossuet a dit : « Le devoir essentiel de l'homme, dès là qu'il est capable de raisonner, est de vivre selon la raison et de chercher son auteur ; de peur de lui manquer de reconnaissance, si, faute de le chercher, il l'ignorait. » *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, § 2.

4 C'est la foi à la Providence, que la raison humaine sent invinciblement, sans pouvoir d'ailleurs se l'expliquer et la comprendre tout entière.

5 Grande et féconde maxime, que nous oublions trop souvent au milieu de toutes les préoccupations de la vie.

6 Voir plus haut, § 2, le conseil de laisser les livres de côté pour ne songer qu'à la pratique de la vie. Le conseil est excellent ; mais il y a temps pour tout ; et dans sa jeunesse, Marc-Aurèle n'avait pas eu tort de se livrer avec tant d'ardeur à l'étude. Sans ces exercices préalables et sans les maîtres, si justement célébrés par lui dans le livre précédent, il n'eût pas, plus tard, été si sage

7 Forte maxime d'une application très difficile et très rare, et que Socrate a sanctionnée de son admirable exemple.

8 Il n'y a pas un cœur bien fait qui, en approchant du terme, ne doive partager ces sentiments virils. Bossuet, en parlant de la Providence, a dit : « Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique, qui régit toute la nature et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers que les grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires. » Sermon sur la *Providence*.

Ailleurs, Bossuet dit encore : « Ainsi, sous le nom de mature, nous entendons une sagesse profonde, qui développe, avec ordre et selon de justes règles, tous les mouvements que nous voyons. » *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV.

Calcule un peu depuis combien de temps tu remets de jour en jour cette résolution[1] et combien de fois, trouvant l'occasion offerte par la clémence des Dieux, tu n'as pas su la mettre à profit. Il te faut donc finir nu jour par sentir de quel ordre tu fais partie et quel est l'être ordonnateur de ce monde, de qui tu n'es qu'une émanation. Tu dois comprendre que la brièveté du temps qui t'est accordé est très circonscrite et que, si tu n'emploies pas ce temps, il disparaîtra comme tu dois disparaître toi-même sans pouvoir jamais revenir.

V

A toute heure, songe sérieusement, comme Romain et comme homme[2], à faire tout ce que tu as en mains, avec une gravité constante et simple, avec dévouement, avec générosité, avec justice ; songe à te débarrasser de toute autre préoccupation ; tu t'en débarrasseras si tu accomplis chacun de tes actes comme le dernier de ta vie, en les purifiant de toute illusion, de tout entraînement passionné qui t'arracherait à l'empire de la raison, de toute dissimulation, de tout amour-propre et de toute résistance aux ordres du destin. Tu vois de quel petit nombre de préceptes on a besoin[3] quand on les observe réellement, pour mener une existence facile, qui se rapproche de celle des Dieux ; car les Dieux n'exigeront certainement rien de plus que l'observation de ces préceptes de celui qui les aura gardés.

VI

Accable-toi de reproches, ô mon âme[4], accable-toi des reproches les plus sincères ; car tu n'auras plus le temps de te faire l'honneur que tu te dois à toi-même. Chacun de nous n'a qu'une vie ; et voici que la tienne est déjà presque

---

1 Excellents conseils, dont le prix s'accroit avec la durée même de la vie. Plus on s'approche de la mort, plus on doit sentir la nécessité de se recueillir. Bossuet, dans le sermon *sur la Mort*, prêché devant le Roi, a dit : « C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et sous mille formes diverses..... et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. » Sénèque a dit : « Ce jour que vous appréhendez comme le dernier de votre vie est celui de votre naissance pour l'éternité. » Épître CIII, à Lucilius. Puis il ajoute : « Que direz-vous de « cette clarté divine quand vous la pénétrerez dans sa source ? »

2 Si la première de ces deux qualités est particulière, l'autre est générale ; et les conseils qui suivent s'adressent à tout le monde. Il n'est pas interdit de chercher dans l'idée de la patrie un' nouvel aiguillon pour bien faire ; mais la nature humaine comprise dans toute son étendue y suffit ; et les devoirs de l'homme sont encore les plus universels de tous. Ceux du citoyen ne viennent qu'en seconde ligne, à la fois comme plus étroits, et moins désintéressés.

3 Simplifier sans cesse sa vie en la purifiant sans cesse, c'est un des préceptes les plus clairs et les plus utiles de la sagesse. La pratique même des choses y mène directement pour peu qu'on sache s'observer franchement soi-même ; on se détache petit à petit avant de tomber ; et la chute dernière, en nous isolant de tout, nous isole de bien peu de choses.

4 Voilà un des rares mouvements d'éloquence pathétique que se soit permis Marc-Aurèle ; et c'est pour se faire un reproche à lui-même qu'il se permet celui-ci.

achevée[1], sans que tu aies tenu le moindre compte de toi, ne plaçant jamais ton bonheur que dans l'âme des autres[2].

VII

Les accidents du dehors te distraient de mille façons ; ménage-toi donc un peu de répit pour apprendre aussi quelque chose de bien et pour te soustraire enfin au tourbillon qui t'emporte. Voici bientôt le moment[3] où il faut songer à l'autre carrière[4] ; car c'est se moquer que de se fatiguer à agir dans la vie, sans avoir un but précis vers lequel on dirige tout son effort et même aussi son imagination.

VIII

Il ne serait pas aisé de trouver un homme devenu malheureux parce qu'il n'aurait pas surveillé ce qui se passe dans l'âme d'un autre[5] ; mais quand on néglige d'observer attentivement les émotions propres de son âme, il est inévitable qu'on tombe dans le malheur[6].

IX

Que ta mémoire se rappelle sans cesse les questions que voici : « Quelle est la nature de l'ensemble des choses[7] ? Quelle est ma propre nature ? Quelle relation ma nature soutient-elle avec l'autre ? Quelle partie forme-t-elle dans le tout ?

---

1 Voir plus haut, § 2. Il est probable que Marc-Aurèle sentait déjà sa fin prochaine quand il écrivait ceci. Bossuet, Sermon *sur la Mort* : «Je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près que nous consumons notre vie, toujours ignorants de ce qui nous touche, et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.... Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent. »

2 Réflexion profonde, dont la vérité est aussi évidente que la pratique en est difficile.

3 Ceci confirme ce que Marc-Aurèle a déjà dit plus haut, §§ 6 et 2. C'est aussi une preuve de plus que ces réflexions que l'Empereur s'adresse à lui-même, ont été écrites dans les derniers temps de sa vie. Il a toute la maturité qu'exige la sagesse.

4 On peut entendre cette expression de deux manières. La plus naturelle et la plus simple, c'est de la rapporter à l'autre vie. Mais elle peut signifier aussi une autre méthode de vie, qui consiste à rentrer en soi après en être constamment sorti sous les provocations et les entraînements du dehors. C'est la réflexion substituée à la pratique instinctive ; c'est la contemplation de la vie intérieure remplaçant le trouble du monde des affaires et des intérêts. La fin de ce paragraphe peut faire croire que cette seconde interprétation est la véritable ; et le paragraphe suivant la fortifie encore.

5 Cette réflexion fait suite à la fin de la précédente et la complète. Ce qui se passe dans Pâme des autres, même quand ces autres nous sont chers, ne nous touche qu'indirectement, et n'a, sur nous, qu'une influence relative ; au contraire, ce qui se passe dans notre âme a la plus haute importance pour nous ; et nous n'y regardons presque jamais. C'est à peine si l'on y songe quand la vie est prés de s'éteindre.

6 Il faut comprendre ce mot dans un sens plus large que le sens ordinaire. C'est surtout le mal que le sage veut éviter ; et Marc-Aurèle ne semble pas avoir jamais été très préoccupé de l'idée du bonheur. C'est la vertu seule qu'il a recherchée.

7 C'est en effet une pensée aussi juste que profonde, sagement recommandée à l'homme, de toujours considérer sa fonction dans le monde qui il habite, dans l'univers dont il fait partie. C'est le mettre à sa vraie place ; et, à cet égard, le Stoïcisme a été plus pratique que tout ce qui l'a suivi. On a trop insisté, plus tard, sur le néant de l'homme, ou même aussi sur sa grandeur. L'homme n'est ni un atome imperceptible ni un géant. Il est ce qu'il est, faisant partie d'un tout qu'il doit s'efforcer de comprendre ; et puisque ce tout est soumis à un ordre que l'homme observe et admire, son devoir est de prendre sa part de l'ordre universel et de ne pas le troubler, même dans la mesure restreinte où par son libre arbitre il peut sortir du système prodigieux qu'il n'a point fait.

Quel est ce tout dont elle fait partie ? » Et ajoute qu'il n'est personne au monde qui puisse t'empêcher jamais de faire et de dire ce qui découle comme conséquence nécessaire[1] de la nature dont tu fais partie.

X

C'est une idée bien philosophique que celle de Théophraste[2] lorsque, comparant les fautes entre elles d'une manière plus claire que personne ne l'avait fait avant lui, il établit que les fautes qu'un désir réfléchi fait commettre sont plus graves que celles qu'on commet dans l'enivrement de la colère. En effet, quand la colère nous transporte, il semble que c'est avec une certaine douleur et un entraînement dont on n'a pas conscience qu'on s'égare loin de la raison, tandis qu'au contraire celui que le calcul du désir rend coupable et qui se laisse vaincre par le plaisir, paraît en quelque sorte plus intempérant et plus relâché dans ses fautes. C'est donc une sentence bien vraie et d'une bonne philosophie que celle de Théophraste, quand il dit que la faute accompagnée d'un sentiment de plaisir mérite bien plus de blâme que celle que la douleur accompagne. Et de fait, l'un a bien plutôt l'air d'un homme qui a été provoqué et qu'on a contraint à se mettre en colère, tandis que l'autre s'est porté de son plein gré au méfait, en se laissant aller à des actes reprochables, uniquement pour contenter le désir qu'il ressent.

XI

C'est en songeant toujours qu'à l'instant même tu peux fort bien sortir de la vie, qu'il faut régler chacune de tes actions et de tes pensées. Quitter la société des hommes n'a rien de bien effrayant[3], s'il y a des Dieux ; car certainement ils ne te jetteront pas dans le mal ; et s'il n'y a pas de Dieux, ou s'ils ne s'occupent point des choses humaines, quel intérêt ai-je à vivre dans n monde qui est vide de Dieu, c'est-à-dire vide de Providence ? Mais certes il y a des Dieux, qui prennent à cœur les choses d'ici-bas. Grâce à eux, il ne dépend absolument que de l'homme de ne pas tomber dans les véritables maux. Pt, si en dehors de ces maux véritables, il se rencontre encore quelque mal, la Providence divine a également voulu que nous pussions toujours nous en garantir d'une façon absolue[4]. Or comment ce qui ne rend pas l'homme plus mauvais, pourrait-il rendre la vie de l'homme plus mauvaise ? Ce n'est pas parce que la raison universelle ignorait ce désordre apparent, ou parce que tout en le connaissant elle serait impuissante à le prévenir ou à le corriger, qu'elle l'a laissé subsister. Non, il n'est pas à supposer que ce soit par impuissance ou par inhabileté qu'elle ait commis cette grave erreur de répartir indistinctement aux bons et aux

---

1 C'est là tout le problème, qui consiste à bien distinguer ce que l'ordre exige. Ce problème d'ailleurs n'est rendu difficile que par les vices qui peuvent dégrader notre âme.

2 Marc-Aurèle n'indique pas l'ouvrage de Théophraste où cette pensée était développée ; elle est fort juste ; car il n'est pas de législation pénale qui n'ait fait et qui n'applique cette distinction. Il n'y a délit complet que là où il y a intention. D'ailleurs, Marc-Aurèle, en se rangeant à la doctrine de Théophraste, qu'il approuve, s'éloigne de celle de quelques Stoïciens exagérés, qui déclaraient que toutes les fautes sont égales. C'était un de leurs paradoxes favoris et un des plus étranges, quoiqu'il découlât très logiquement de leurs principes. Il est probable que Marc-Aurèle reproduit ici presque textuellement un passage de Théophraste.

3 C'est la pensée de Socrate dans l'*Apologie* et dans le *Phédon*, pp. 117 et suiv., et pp. 314 et suiv. de la traduction de M. V. Cousin. Voir aussi plus loin, liv. III, § 3. Si la mort est un sommeil éternel et un anéantissement, elle n'est rien. Si l'âme est immortelle, elle trouve des Dieux justes dans l'autre vie.

4 Par le libre arbitre, que Dieu nous a accordé, et par la pratique du bien qu'il nous a permise.

méchants, parmi les hommes, les biens et les maux. Le vrai, c'est que, si la vie et la mort, la gloire et l'obscurité, la peine et le plaisir, la richesse et la pauvreté sont distribuées indifféremment aux bons et aux méchants parmi nous, c'est que toutes ces choses-là ne sont ni belles ni laides[1] ; et par conséquent, elles ne sont non plus ni un bien ni un mal.

XII

Comme tout disparaît[2] en un instant : dans le monde, les personnes ; et dans la durée, les souvenirs qu'elles laissent après elles ! Qu'est-ce que toutes les choses sensibles, et surtout celles qui nous séduisent par le plaisir ou nous épouvantent par la douleur, et dont notre vanité fait tant de bruit ? Comment des objets si frivoles, si méprisables, si décousus, si périssables et si parfaitement morts, pourraient-ils occuper notre intelligence et notre raison[3] ? Que sont même les hommes dont les jugements et les suffrages distribuent la gloire ? Qu'est-ce que mourir ?[4] Si l'on considère la mort en elle-même, et si, par la pensée et l'analyse, on dissipe les vains fantômes qu'on y joint sans raison, que peut-on penser d'elle sinon qu'elle est une simple fonction de la nature[5] ? Mais pour redouter une fonction naturelle, il faut être un véritable enfant. Bien plus, ce n'est pas même là une simple opération que la nature accomplit ; c'est en outre une opération qui lui est éminemment utile. Comment l'homme entre-t-il en rapport avec Dieu ?[6] Par quelle partie de son être ? Et en quoi cette partie de l'homme doit-elle alors se modifier ?

XIII

---

1 Forte maxime, empruntée au Platonisme, très vraie, mais qui n'est à l'usage que des âmes les plus vigoureuses et les plus désintéressées. La distinction des vrais et des faut biens ; suffit à régler, comme il convient, toute la conduite de la vie. Mais combien d'hommes sont-ils capables de la faire ? Un empereur romain, pour arriver à la reconnaître aussi franchement, avait dû, sans doute, résister à bien des tentations, que les conditions privées rendent plus surmontables.

2 Sentiment vrai et profond du néant de l'homme.

3 C'est à notre sensibilité que s'adressent surtout les choses ordinaires de la vie, et si nous étions davantage en garde contre nous-mêmes, nos sens nous séduiraient moins souvent et moins grossièrement.

4 Grande et éternelle question, que la philosophie et la religion se posent et qui est toujours à résoudre. Le Christianisme a sur ce problème essentiel une solution puisée dans la Bible, et qui remonte jusqu'au Paradis terrestre. Le Platonisme a aussi la sienne, qui se fonde surtout sur l'éternité de l'âme, prouvée par la réminiscence.

5 Le vulgaire peut se plaindre de la mort, comme il se plaint de la vie elle-même. Je ne crois pas qu'on puisse citer un sage qui se soit plaint de l'une ou de l'autre. Mais il est encore plus difficile de les comprendre que de s'y résigner.

6 Il est clair d'après toutes les pensées qui précèdent que Marc-Aurèle ne peut songer ici qu aux suites de la mort. Il ne semble pas avoir le, moindre doute sur l'immortalité de l'âme, bien qu'il ne voie pas précisément par quelle partie de son être l'homme peut entrer en communication avec l'être infini, dont il tient tout, son existence, sa grandeur et aussi son infirmité. Bossuet a dit : « C'est donc là mon exercice, c'est là ma vie, c'est là ma perfection et tout ensemble ma béatitude, de connaître et d'aimer celui qui m'a fait. Par là je reconnais que tout néant que je suis moi-même devant Dieu, je suis fait toutefois à son image, puisque je trouve ma perfection et mon bonheur dans le même objet que lui, c'est-à-dire dans lui-même, et dans de semblables opérations, c'est-à-dire en connaissant et en aimant. » *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, § 10.

Est-il rien de plus méprisable[1] que de sortir sans cesse de soi-même pour parcourir tout le cercle des choses, « pour sonder toutes les profondeurs, » comme dit le poète[2], pour pénétrer à force de conjectures ce qui se passe dans l'âme du prochain, et de ne pas sentir que tout ce qu'il nous faut au monde, c'est de ne penser qu'au seul génie que nous portons en nous[3] et de le servir en toute sincérité ? Or le servir, c'est le conserver pur de toute passion, de toute imprudence, de toute impatience contre ce qui vient ou des Dieux ou des hommes ; car ce qui vient des Dieux est digne de respect à cause de leur sainte puissance ; et ce qui vient des hommes est digne d'affection[4], parce que notre famille est commune[5], et quelquefois aussi est digne d'une certaine pitié, quand le fait est causé par l'ignorance du bien et du mal, cécité qui est égale tout au moins à celle qui nous prive de discerner le blanc et le noir.

XIV

Quand même tu aurais à vivre trois mille ans[6], et trois fois dix mille ans, dis-toi bien que l'on ne peut jamais perdre une autre existence que celle qu'on vit ici-bas, et qu'on ne peut pas davantage en vivre une autre que celle qu'on perd. A cet égard, la plus longue vie en est tout à fait au même point que la plus courte. Pour tout le monde, le présent, le moment actuel est égal, bien que le passé qu'on laisse en arrière puisse être très inégal. Ainsi, ce qu'on perd n'est évidemment qu'un instant imperceptible. On ne peut perdre d'aucune façon ni le passé ni l'avenir ; car une chose que nous ne possédons pas, comment pourrait-on nous la ravir ? Voici donc deux considérations qu'il ne faut jamais perdre de vue : la première, que tout en ce monde roule éternellement dans le même cercle, et qu'il n'y a pas la moindre différence à voir toujours des choses pareilles, ou cent ans de suite, ou deux cents ans, et même pendant la durée infinie ; la seconde, que celui qui a le plus vécu et celui qui aura dû mourir le

---

1 Toutes ces réflexions de Marc-Aurèle sur l'infirmité de l'homme, qui est poussé à sortir sans cesse de lui-même, ont déjà le ton de tristesse majestueuse et de grandeur que prendra plus tard notre Pascal, au nom de la foi chrétienne, ou plus simplement peut-être au nom de sa propre nature. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être. Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. » *Pensées*, article 2, p. 23, édition Havet.
Socrate, par une réflexion tout à fait analogue à celle de Marc-Aurèle, disait : « J'en suis encore à accomplir le précepte de l'oracle de Delphes, Connais-toi toi-même ; et quand on en est là, je trouve bien plaisant qu'on ait du temps de reste pour les choses étrangères... Je m'occupe non de ces choses indifférentes, mais de moi-même. Je tâche de démêler si je suis en effet un monstre plus compliqué et plus furieux que Typhon lui-même, ou un être plus doux et plus simple qui porte l'empreinte d'une nature noble et divine. » *Phèdre*, p. 9, traduction de M. V. Copain.
2 C'est Pindare, à ce qu'on suppose ; mais je ne saurais dire où précisément.
3 Au seul génie que nous portons en nous. C'est la pensée de Socrate, qui vient d'être citée. Voir aussi plus bas, § 17.
4 C'est le *Caritas generis humani* de Cicéron, sous une autre forme
5 C'est la fraternité humaine, grande et féconde idée, que le Stoïcisme avait développée en l'empruntant à Socrate et à Platon. Bossuet a dit : « Je dois aussi aimer, pour l'amour de Dieu, ceux à qui il a donné une âme semblable à la mienne, et qu'il a faits comme moi capables de le connaître et de l'aimer ; car le lien de la société le plus étroit qui puisse être entre les hommes, c'est qu'ils peuvent tous en commun posséder le même bien, qui est Dieu. » *Traité de la Connaissance de Dieu est de soi-même*, ch. IV, § 12.
6 Toute cette réflexion est très profonde ; et elle semble parfaitement originale. Pascal a dit : « Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient ! » *Pensées*, article 3, p. 38, édit. Havet.

plus prématurément font exactement la même perte[1] ; car ce n'est jamais que du présent qu'on peut être dépouillé, puisqu'il n'y a que le présent seul qu'on possède, et qu'on ne peut pas perdre ce qu'on n'a point.

XV

Que tout soit opinion[2], c'est ce qui ressort avec la dernière évidence des démonstrations de Monime, le Cynique ; et l'utilité de son système n'est pas moins évidente, si l'on sait faire la part de ce qu'il contient de vraiment profond[3].

XVI

L'âme de l'homme ne saurait s'infliger une plus cruelle injure à elle-même que de devenir en quelque sorte un rebut et comme une superfétation de l'univers. Or, prendre jamais en mal quoi que ce soit dans ce qui arrive[4], c'est se révolter contre la nature universelle[5], qui renferme les natures si diverses de tous les êtres. En second lieu, notre rime ne se fait guère moins de tort, quand elle prend un homme en aversion et qu'elle s'emporte contre lui dans l'intention de lui nuire, avec cette passion aveugle des cœurs livrés à la colère. Troisièmement, notre âme se fait injure, quand elle se laisse subjuguer parle plaisir ou par la souffrance ; quatrièmement, quand elle commet quelque mensonge et qu'elle fait ou dit quelque chose qui n'est pas franc ou qui n'est pas exact ; cinquièmement enfin, lorsqu'elle néglige de diriger vers un but précis ses actes ou ses sentiments, et qu'elle les laisse aller à l'aventure et sans suite, tandis que c'est notre devoir de calculer nos moindres actions en les rapportant au but suprême de la vie. Or le but suprême pour des êtres doués de raison[6], c'est de se

---

1 En ce sens que l'un et l'autre ne perdent que l'instant présent, et qu'en regard de l'infini de l'éternité, la longueur de la vie humaine ou sa brièveté sont un égal néant. Mais comparativement de l'un à l'autre, la perte n'est pas la même ; et le deuil qui accompagne certaines morts le prouve bien. La société ne perd pas grand'chose dans un enfant ; elle peut perdre immensément par la mort d'un homme de génie, capable de bien des services encore après tous ceux qu'il aurait déjà rendus.

2 Cette expression est un peu vague, et elle peut présenter plusieurs sens. Nous pourrions mieux savoir quel est le véritable, si nous avions les ouvrages de Monime, le Cynique ; mais on ne le connaît que par quelques passages fort courts de Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*, liv. VII, §§ 48, 67, 88, et liv. VIII, § 5. Par *Opinion*, faut-il entendre ici ce que Pascal appelle *Imagination*, quand il dit : « Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature..... Qui dispense la réputation ? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, si ce n'est cette faculté imaginante ? Toutes les richesses de la terre sont insuffisantes sans son consentement. » *Pensées*, article 3, pp. 31 et 32, édit. Havet.

3 C'est là, en effet, toute la difficulté.
Sénèque a dit : « Considérez bien toutes les choses dont la perte nous tire des larmes et nous trouble le sens ; vous trouverez que ce qui nous afflige n'est pas tant ce que nous perdons que ce que nous croyons avoir perdu. Personne ne sent la perte que dans son imagination (*opinionem*). Celui qui se possède ne peut rien perdre ; mais il y en a bien peu qui sachent se posséder. » Épître XLII, à Lucilius.

4 Voilà l'optimisme d'une toute son énergie pratique. Ce n'est pas le quiétisme ; c'est une confiance réfléchie dans la bonté et la puissance de Dieu

5 Voir plus haut, §§ 3 et 9.

6 C'est le devoir, qui se confond avec l'obéissance aux lois qui régissent le monde. « La cité la plus auguste et le plus auguste des gouvernements, » comme le dit si bien Marc-Aurèle. Sénèque a dit : « Je consens plutôt que je n'obéis à la volonté de Dieu ; je le suis de bon cœur et non point par force. Il ne m'arrivera jamais rien que je reçoive avec un visage triste et renfrogné. » Épître XCVI, à Lucilius. — « Il est bon de souffrir ce qu'on ne saurait corriger et de suivre sans murmures les

conformer toujours à la raison, et aux lois de la cité la plus auguste et du plus auguste des gouvernements.

XVII

Le temps que dure la vie de l'homme n'est qu'un point[1] ; son être est dans un perpétuel écoulement ; ses sensations ne sont que ténèbres. Son corps composé de tant d'éléments est la proie facile de la corruption ; son âme est un ouragan ; son destin est une énigme obscure ; sa gloire un non-sens. En un mot, tout ce qui regarde le corps est un fleuve qui s'écoule ; tout ce qui regarde l'âme n'est que songe et vanité ; la vie est un combat, et le voyage d'un étranger ; et la seule renommée qui nous attende après nous, c'est l'oubli. Qui peut donc nous diriger au milieu de tant d'écueils ? Il n'y a qu'un seul guide, un seul, c'est la philosophie[2]. Et la philosophie, c'est de faire en sorte que le génie qui est en nous[3] reste pur de toute tache et de tout dommage, plus fort que les plaisirs ou les souffrances, n'agissant en quoi que ce soit ni à la légère, ni avec fausseté ou dissimulation, sans aucun besoin de savoir ce qu'un autre fait ou ne fait pas, acceptant les événements de tout ordre et le sort qui lui échoit, comme une émanation de la source d'où il vient lui-même, et par-dessus tout, attendant, d'une humeur douce et sereine, la mort, qu'il prend pour la simple dissolution des éléments dont tout être est composé. Or si, pour les éléments eux-mêmes, ce n'est point un mal quelconque que de changer perpétuellement les uns dans les autres, pourquoi regarder d'un mauvais œil le changement et la dissolution de toutes choses ? Ce changement est conforme aux lois de la nature ; et dans ce que fait la nature, il n'y a jamais rien de mal.

Écrit à Carnuntum[4].

---

ordres de Dieu, qui est auteur de tous les événements. » Épître CVII. — « Dieu, qui est notre père commun, a mis proche de nous tout ce qui pourrait nous servir pour notre bien. » Épître CX. — Bossuet a dit : « La nature humaine tonnait des vérités éternelles ; et elle ne cesse de les chercher au milieu de tout ce qui change, puisque son génie est de rappeler les changements à des règles immuables. » *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, § 6. — Ailleurs, Bossuet ajoute : « Est-on moins libre pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire à Dieu ? N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses ? » Sermon pour la Vêture d'une postulante Bernardine.

1 Ces pensées ont la grandeur de Pascal, sans en avoir l'incurable tristesse. Voir plus loin, liv. III, § X.

2 Un seul guide, un seul, c'est la philosophie. Magnifique et juste éloge de la philosophie bien placé dans la bouche d'un tel élève. Sénèque a dit : « Voulez-vous savoir ce que la, philosophie promet à tout le genre humain ? De bons avis. » Épître XLVIII, à Lucilius.

3 Voir plus haut, § 13.

4 Dans la Pannonie supérieure, un peu à l'Est de Vienne et sur le Danube. Il parait que cette ville avait été fondée par une colonie de Carnutes, venus de la Gaule ; elle devint après Marc-Aurèle un municipe romain. Il y résida longtemps pour ses préparatifs militaires contre les barbares de ces contrées. On a vu plus haut que le premier livre des réflexions intimes de Marc-Aurèle avait été écrit chez les Quades, au bord du Gran. Le second est écrit dans les mimes contrées et aussi dans les mêmes conditions. On peut remarquer qu'à quinze ou seize cents ans de distance, ce fut à peu près dans le même pays et dans un quartier d'hiver, que Descartes conçut le projet de sa Méthode, pas très loin des lieux où Marc-Aurèle avait écrit : « J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres, qui ne sont pas encore finies, m'avait rappelé, etc. » *Discours de la méthode*, 2e partie, p. 132, édit. de M. V. Cousin. Il est regrettable que Marc-Aurèle n'ait pas daté tous les livres de ses Pensées, comme il a daté les deux premiers. Autant qu'on en peut juger d'après le récit, d'ailleurs très confus, de Capitolin, l'Empereur dut faire au moins deux expéditions en Germanie, et contre les Quades sur les bords du Danube. On peut croire que c'est dans la dernière de ces expéditions qu'il écrivit ses Pensées, c'est-à-dire vers l'an 178 ou 179 après Jésus-Christ.

LIVRE III

I

Ce n'est pas le tout de se dire que chaque jour la vie se perd, et que ce qui nous en reste diminue sans cesse ; il faut aussi se répéter que l'existence fût-elle beaucoup plus longue, nous ne sommes jamais sûrs que notre esprit demeurera jusqu'au bout également capable de bien comprendre la vérité, et de s'élever à ces hautes spéculations qui nous conduisent à la connaissance des choses divines et humaines[1]. Ne se peut-il pas, en effet, qu'on tombe en un commencement de démence, sans que pour cela la respiration, la nutrition, l'imagination, les désirs et toutes les autres facultés de même ordre, viennent à défaillir en nous ? Mais jouir pleinement de soi, mesurer exactement le nombre et l'espèce de tous ses devoirs, être en état de préciser le moment où l'on doit s'éconduire soi-même de la vie[2], et tant d'autres actes qui, comme ceux-là, exigent la raison la plus éprouvée par des luttes antérieures, ce sont là des puissances qui s'éteignent prématurément en nous. Ainsi donc, voilà des motifs de se hâter[3], non pas seulement parce qu'à chaque instant nous nous rapprochons de la mort, mais de plus, parce que la conception des choses et leur enchaînement peuvent nous échapper avant la vie même.

II

Il est d'autres considérations analogues[4] qu'il ne faut pas davantage perdre de vue. Ainsi, les objets acquièrent je ne sais quelle grâce et quel attrait par les accidents mêmes qui leur surviennent. Par exemple, le pain, quand il cuit, crève sur quelques points ; et il se trouve cependant que les trous qui se forment et qui sont réellement des fautes dans l'art et le dessein de la boulangerie,

---

1 C'est une autre abréviation de la vie, et comme une mort anticipée. Le conseil est juste comme tous ceux qui recommandent l'emploi le meilleur de la vie ; mais il n'est peut-être pas très pratique, parce que les cas de démence sur la fin de l'existence sont assez rares, surtout parmi ceux qui ont vécu de l'esprit et beaucoup exercé leur intelligence.

2 C'est le suicide, permis par la sagesse stoïcienne et autorisé par de nombreux et illustres exemples dans le monde romain, avant l'Empire et sous la République. Le suicide se comprend d'autant moins dans la doctrine des Stoïciens, que le plus spécieux motif de s'éconduire de la vie serait la honte intolérable d'une faute commise, et que le sage, tel que le Portique essayait de le concevoir, ne peut pas commettre une faute de ce genre. Il peut se tromper ; mais il ne se déshonore jamais.

3 Ici *se hâter* ne signifie pas autre chose que de renoncer au plus vite à la vie des sens et de l'instinct pour se donner tout entier, dès qu'on le peut, à la vie de la sagesse et de la raison, conformément à la nature, comme disent les Stoïciens. Sénèque, dans l'Épître LVIII, à Lucilius, traite la même question et la résout aussi par l'affirmative : « Si le corps devient inutile à toutes sortes d'emplois, pourquoi ne pas délivrer l'âme qui souffre en sa compagnie, et de bonne heure, de peur qu'on ne le puisse plus faire quand il sera temps de le faire ? » A un autre point de vue, Bossuet a dit : « Se déterminer à mourir avec connaissance et par raison, malgré toute la disposition du corps qui suppose à ce dessein, marque un principe supérieur au corps ; et, parmi tons les animaux, l'homme est le seul où se trouve ce principe. » *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, § 97.

4 Les considérations qui suivent sont très justes et très délicates ; mais elles ne semblent pas se rattacher bien directement à celles qui précèdent. Il n'y a guère que la fin de ce paragraphe qui indique le rapport qui a pu s'établir dans la pensée de Marc-Aurèle, entre la vieillesse qui altère nos facultés, et les accidents fortuits qui altèrent les choses et leur communiquent une certaine grâce qu'elles n'auraient pas si elles restaient plus entières et plus complètes.

présentent une certaine convenance et stimulent en nous l'appétit des aliments. C'est de même encore que les figues se fendent quand elles sont tout à fait à point, et que, dans les olives qui sont mûres, ce goût, qui annonce l'approche de la décomposition, ajoute au fruit une saveur toute particulière. De même encore, les épis penchant vers le sol, le fier sourcil du lion, l'écume ruisselant de la gueule des sangliers, et tant d'autres choses qui, si on les regarde en soi, sont fort loin d'être belles, contribuent néanmoins à donner aux êtres un nouveau charme qui nous ravit. Concluons donc[1] que, si quelqu'un avait la passion d'étudier les phénomènes de l'univers, et les comprenait plus profondément qu'on ne le fait d'ordinaire, il ne trouverait pas une seule chose, pour ainsi dire, qui n'offrît un agrément spécial dans ses rapports avec l'ensemble, même parmi les phénomènes qui ne sont que des conséquences tout à fait secondaires. S'il considérait à ce point de vue les bêtes les plus féroces, ouvrant leurs gueules toutes béantes, il ne s'y plairait pas moins qu'à ces imitations sorties de la main des peintres et des sculpteurs. Ses regards intelligents ne manqueraient pas de découvrir dans les traits d'une vieille femme ou d'un vieillard[2] une grâce et une beauté secrètes, qui rappelleraient les charmes de l'enfance. Mais tout le monde n'est pas fait pour pénétrer ces mystères ; et ces jouissances sont réservées exclusivement au sage, qui se familiarise avec la nature et avec ses œuvres[3].

III

Après avoir guéri bien des malades, Hippocrate est mort, lui aussi, atteint par la maladie. Les Chaldéens, après avoir prédit le trépas de tant de gens, n'ont pu échapper plus que d'autres aux prises de la destinée. Alexandre, Pompée, Caïus César, après avoir tant de fois ruiné de fond en comble des cités entières, après avoir massacré un nombre incalculable de cavaliers et de fantassins en bataille rangée, ont dei à leur tour aussi sortir un jour de la vie. Héraclite, après avoir tant disserté sur l'embrasement du monde[4] détruit par le feu, est mort d'hydropisie et couvert de bouse de vache[5]. La vermine a fait mourir Démocrite[6] ; une vermine d'une autre espèce[7] a tué Socrate. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Le voici : Tu t'es embarqué sur un navire ; tu as navigué ; tu es parvenu au port ; débarque. Si c'est dans une autre vie que tu abordes, rien au monde n'est

---

1 Idée profonde, qui est en parfait accord avec le système de l'optimisme.

2 Ceci est très vrai pour quelques physionomies, que le regard de l'observateur bienveillant rajeunit très aisément, parce qu'elles sont restées jeunes et charmantes par leur expression.

3 Il semble que, pour bien marquer le lien entre ce paragraphe et le précédent, l'auteur aurait dû revenir à la pensée de la mort et à la décadence prématurée de notre esprit. — Sénèque a dit : « Admirer, étudier, méditer ces grands problèmes, n'est-ce pas franchir la sphère de sa moralité et s'inscrire citoyen d'un monde meilleur ?... Je saurai du moins que tout est borné, quand j'aurai voulu mesurer Dieu. » Préface des *Questions naturelles*.

4 Héraclite soutenait que le monde vient du feu et qu'il y retournerait en se dissolvant. Voir Diogène de Laërte, liv. IX, ch. I, § 7, édition de Firmin-Didot.

5 Diogène de Laërte, *loc. cit*., § 3, raconte le même fait, et il ajoute que les médecins ne sachant que conseiller à Héraclite pour guérir son hydropisie, ce fut lui qui imagina ce remède. L'historien de la philosophie invoque les témoignages d'Hermippe et de Néanthès de Cyzique. Héraclite n'avait que soixante ans quand il mourut.

6 Diogène de Laërte, liv. IX, ch. VII, § 43, prétend, d'après Hermippe, que Démocrite est mort à cent neuf ans, de vieillesse et sans la moindre douleur, comme le rapporte Hipparque. Diogène de Laërte cite deux quatrains qu'il avait faits lui-même sur la mort des deux philosophes.

7 Le mot n'est pas trop dur, quand on pense aux accusateurs de Socrate. Mais, dans la bouche du philosophe, l'expression dépasse peut-être les convenances. Dans l'Évangile, le Christ emploie des expressions plus dures encore contre les Pharisiens. « Races de vipères, sépulcres blanchis ! »

vide des Dieux[1], et tu les trouveras là tout aussi bien qu'ailleurs. Si, au contraire, tu dois tomber alors dans une insensibilité absolue, te voilà délivré des souffrances et des plaisirs, et tu n'as plus à te soumettre servilement à cette enveloppe matérielle, d'autant plus vile que son esclave lui est absolument supérieur ; car d'un côté, c'est l'intelligence et le génie ; de l'autre, la terre et la fange.

IV

Ne consume pas le peu qui te reste de vie[2] en des pensées qui ne concernent que les autres, à moins que ce que tu fais ne se rapporte à l'intérêt commun ; car alors tu manques à un autre devoir, quand tu penses, par exemple, à ce que fait telle personne et aux motifs qu'elle peut avoir ; quand tu penses à ce qu'elle dit, à ce qu'elle médite, ou à ce qu'elle entreprend, et que tu te laisses aller à tant d'autres détails qui te détournent de cultiver le principe directeur[3] que tu portes en toi. Ainsi donc, tu dois éviter, dans l'enchaînement successif de tes pensées, tout ce qui est désordonné, tout ce qui est sans but, à plus forte raison encore tout ce qui est inutile et immoral. L'habitude qu'il faut prendre, c'est de ne penser jamais qu'à des choses telles que si l'on te demandait tout à coup[4] : « A quoi penses-tu ? », tu pusses immédiatement répondre en toute franchise : « Voici à quoi je pense. » Il faut qu'on voie à l'instant même, sans l'ombre d'un doute, que tous tes sentiments sont droits et bienveillants, comme il convient à un être destiné à vivre en société, qui ne songe point aux plaisirs et aux illusions de la jouissance, à quelque rivalité, à quelque vengeance, à quelque soupçon ; en un mot, qui ne songe à aucune de ces pensées dont on rougirait de faire l'aveu, s'il fallait convenir qu'on les a dans le cœur. Quand l'homme a pratiqué cette règle, sans rien négliger désormais pour compter entre tout ce qu'il y a de mieux au monde, il devient, on peut dire, le ministre et l'agent des Dieux[5], en s'appuyant sur le principe inébranlable qu'il porte au dedans de lui, et qui met l'homme à l'abri des souillures de la volupté, qui le rend invulnérable à toute souffrance, insensible à tout outrage, inaccessible à toute perversité, qui en fait l'athlète de la plus noble des luttes[6], de la lutte où l'on est vainqueur de toute passion, qui trempe l'homme profondément dans la justice[7], qui le dispose à aimer de toutes les forces de son âme tout ce qui lui arrive et lui échoit en partage, à ne s'occuper que bien rarement, et jamais sans une nécessité

---

1 Voir plus haut, liv. II, § 11, la même pensée.

2 Il semble que le conseil excellent qui est donné ici ne se rapporte qu'à une époque assez avancée de l'existence, et qu'on doit songer à soi plus qu'aux autres surtout quand on approche du terme. Mais ce conseil a, je crois, plus de portée que cette application restreinte ; et dans la jeunesse tout aussi bien que dans l'âge le plus mûr, on doit ne s'occuper que fort peu de ce que font les autres, si ce n'est quand il s'agit de l'intérêt général. Que de médisances, que de discordes, que de luttes, que de fautes même on éviterait en pratiquant cet utile précepte !

3 La raison, l'intelligence.

4 Plus haut, liv. I, § 3, Marc-Aurèle loue, parmi tes vertus de sa mère, « l'habitude de s'abstenir, non pas seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir jamais la pensée. » Le moyen de surveillance perpétuelle sur soi-même qu'il indique ici est très pratique ; on est alors sur ses gardes comme mie sentinelle vigilante, toujours prête à répondre à l'appel qui lui est fait.

5 Quand l'homme fait le bien, il peut se dire sans orgueil qu'il est l'instrument de Dieu et en quelque sorte son coopérateur, dams la mesure où le comporte l'infirmité de notre nature finie.

6 Belle et simple expression, dont l'idée est empruntée à la philosophie platonicienne. Socrate parle souvent du combat de la vie, le plus périlleux et le plus noble des combats, puisque nous y sommes placés sans cesse, entre le bien et le mal, la vertu et le vice.

7 Métaphore aussi juste que grande.

pressante d'intérêt commun, de ce que dit un autre[1], de ce qu'il fait et de ce qu'il pense. Les seules affaires, en effet, dont il s'occupe, ce sont les siennes ; il réfléchit perpétuellement à la part qui lui a été faite dans le vaste écheveau de l'univers, y trouvant des choses excellentes, et croyant d'une foi absolue que celles qu'il ne connaît pas doivent être non moins bonnes ; car la part dévolue à chacun de nous, si elle est enveloppée dans l'ensemble des choses, en enveloppe aussi un bien grand nombre. Puis, il se souvient que, si tous les êtres doués de raison ne forment qu'une seule famille, et s'il est conforme à la vraie nature de l'homme d'aimer tous les hommes en général[2], il ne faut pas, quant au jugement qui est à porter sur les choses, tenir compte de celui de tous les hommes sans exception ; mais il faut regarder uniquement à l'opinion de ceux[3] qui savent vivre conformément à la nature[4]. Pour tous ceux qui ne vivent point de cette manière-là, on n'a qu'à voir ce qu'ils sont dans leur intérieur ou hors de chez eux, ce qu'ils sont le jour et la nuit, et ce que sont les sociétés dégradées qu'ils fréquentent. On n'a donc pas à faire le moindre état de la louange de pareilles gens[5], qui ne savent pas même se plaire à leurs propres yeux.

V

N'apporte jamais dans ce que tu fais ni mauvaise volonté, ni humeur insociable, ni hauteur inabordable[6], ni préoccupation qui te distraie. Que l'affectation ne soit jamais la parure de ta pensée ; ne dis jamais beaucoup de mots ; n'aie jamais beaucoup d'affaires[7]. Que le Dieu qui réside en toi[8] n'ait à y protéger qu'un être viril et fort, un être digne de respect, un ami de la société, un Romain[9], un être qui se commande en maître, parce qu'il s'est discipliné lui-même, comme un guerrier qui n'attend que l'appel de la trompette[10], toujours prêt à faire le sacrifice de sa vie, sans avoir besoin ni de prêter serment[11], ni d'être surveillé

---

1 Retour à la pensée principale de ce paragraphe.
2 Voir plus haut, liv. II, § 1.
3 Ce sont les philosophes, c'est-à-dire ceux d'entre les hommes qui ont pu prendre la peine d'approfondir leurs pensées et de se rendre un compte sérieux des choses.
4 En d'autres termes, conformément à la raison et à l'ordre universel des choses, dont l'homme fait partie.
5 L'idée n'est peut-être pas assez pratique pour tout le monde. Ce dédain peut convenir à un simple particulier plus qu'à un empereur, à un philosophe plus qu'au maître du monde. Il faut toujours dans certaines situations tenir compte de l'opinion publique ; et on ne peut la braver complètement que quand on est résolu, comme Socrate, à mettre sa vie en jeu, en y tenant aussi peu que lui. D'ailleurs on ne peut douter pour Marc-Aurèle que cet héroïsme n'eut été à son usage, si les circonstances l'eussent exigé. Il le dit dans le paragraphe suivant, et l'on ne peut le soupçonner d'une vaine ostentation. Il aurait agi comme il parle. — Sénèque a dit : « Dieu est près de vous ; il est avec vous ; il est au dedans de vous. Oui, mon cher Lucile, je vous dis qu'il réside au-dedans de nous un Esprit saint, qui observe et qui garde comme un dépôt le bien et le mal que nous faisons ; il nous traite selon que nous l'avons traité. Sans ce Dieu, personne n'est homme de bien. » Épître XLI, à Lucilius.
6 Ces préceptes sont bien dignes d'estime quand on songe au poste que Marc-Aurèle occupait.
7 Cette opposition est encore plus marquée dans le texte.
8 C'est notre raison, notre intelligence, qui est en nous, mais qui vient d'une source plus haute.
9 Voir plus haut, liv. II, § V. Ce juste orgueil que ressent une âme aussi indépendante et aussi désintéressée que celle de l'Empereur philosophe, est de toutes les nations et de tous les temps. Mais chez aucun peuple, il n'a été porté aussi loin que chez les Romains. Il est encore dans toute son énergie à la fin du second siècle de notre ère, après toutes les merveilles de courage et de patriotisme qu'il avait fait accomplir depuis la fondation de Rome. C'est comme une religion, qui a aussi ses indomptables martyrs.
10 L'expression grecque a cette force, bien qu'elle n'ait pas toute cette précision.
11 Je crois que ceci continue la métaphore sous-entendue plutôt que formellement exprimée dans ce qui précède. L'homme de bien n'a pas besoin pour faire son devoir de prêter serment, comme

par qui que ce soit. C'est en cela que consiste l'indépendance qui sait se passer de tout secours étranger, et même de cette tranquillité que les autres peuvent nous assurer ; car ce qu'il faut à l'homme, c'est d'être droit ; ce n'est pas d'être redressé.

VI

Si, dans la vie telle qu'elle est faite à l'homme, tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, le courage[1], en un mot, que la pleine domination de ta propre pensée, se suffisant à elle-même dans les choses où elle te fait agir selon la droite raison, et se résignant à la part que lui assigne le destin dans les choses qui rie dépendent pas de notre libre arbitre, si, dis-je, tu trouves quelque chose de mieux, tourne-toi de tout cœur vers ce trésor[2] ; et jouis du bien incomparable que tu auras su découvrir. Mais si tu ne trouves rien de supérieur au génie qui siége au dedans de toi[3], qui a soumis à son empire toutes les passions, qui maîtrise toutes les perceptions et qui doit t'arracher à toutes lés séductions des sens, comme le dit Socrate[4], qui obéit docilement aux Dieux et qui se dévoue à l'intérêt des humains ; si auprès de lui tout le reste devient à tes regards petit et mesquin, ne laisse plus de place en ton cœur à nul autre objet qui, en t'attirant et en te faisant dévier, t'enlèverait désormais la force de préférer invariablement à tout le reste ce bien, qui est le bien propre de l'homme et qui n'appartient qu'à toi. En face de ce bien, qui est la règle de l'intelligence et de l'activité, il n'est pas permis de rien mettre en balance de tout ce qui est d'une autre espèce que lui, ni les louanges de la foule, ni le pouvoir, ni les jouissances du plaisir[5]. Tous ces prétendus biens, pour peu qu'ils semblent à peu près d'accord avec celui-là, nous ont bien vite dominés et nous font dévier malgré nous. Prends donc uniquement, te dis-je, et avec pleine liberté, le bien qui vaut le mieux. Diras-tu : Ce bien suprême, c'est l'utile ? Oui, sans doute, si c'est ce qui t'est utile en tant qu'être raisonnable, recherche-le ; mais si c'est ce qui ne peut te servir qu'en tant qu'être animé[6], n'hésite pas à y renoncer. Garde ton jugement à l'abri de toute vanité ; ne serait-ce que pour te livrer avec le calme nécessaire aux réflexions indispensables.

VII

Ne regarde pas comme pouvant jamais t'être utile[7] rien de ce qui un jour te forcerait peut-être à te parjurer, à perdre ton honneur, à haïr un de tes semblables, à le soupçonner, à le maudire, ou à user de dissimulation, à désirer quelque chose qu'il faille cacher entre des murailles ou sous des voiles. Celui, en

---

on le demande aux soldats. Quelques traducteurs ont compris ce passage un peu différemment ; il signifierait selon eux que la parole d'un homme de bien suffit, à elle seule, sans qu'elle ait besoin d'être appuyée par un serment ou par le témoignage de personne.

1 Ce sont les quatre parties de la vertu dans la doctrine platonicienne.

2 Dans le Sermon sur la Montagne, le Christ dit : « Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Saint Matthieu, ch. VI, § 21.

3 Voir au paragraphe précédent. La Bible a dit : « Dieu fit l'homme à son image. » Sous une autre forme, le Stoïcisme a la même pensée et une idée aussi haute de la personne humaine.

4 Je ne saurais dire où se trouvent précisément des expressions semblables dans les dialogues de Platon ; mais la pensée s'y rencontre sans cesse ; et c'est elle qui fonde le spiritualisme platonicien.

5 Fortes maximes d'une application bien difficile et bien rare.

6 Nos sermonnaires du dix-septième siècle diraient : La bête ; et ils auraient raison. L'expression de Marc-Aurèle est moins dure.

7 C'est le Platonisme et le Stoïcisme dans ce qu'ils ont de plus pur et de plus pratique.

effet, qui préfère au monde entier la raison et le génie qu'il porte en lui[1] et les solennels mystères de cette puissance intime[2], n'a que faire de jouer la tragédie et de pousser des gémissements. Il n'aura besoin ni de la solitude, ni de la foule ; il vivra sans rechercher, ni fuir, la part qui lui est faite. Il ne se préoccupe absolument en rien de savoir s'il jouira pendant plus ou moins de temps de cette existence, où son âme est enveloppée dans son corps. Mais dût-il à l'instant même partir de la vie[3], il en sort comme s'il s'agissait d'un de ces actes qu'on peut toujours accomplir avec honneur et pleine sécurité, n'ayant qu'un seul souci durant le cours do sa vie entière, celui d'empêcher que jamais sa pensée ne soit dans une disposition indigne d'un être intelligent et fait pour vivre en société.

VIII

Dans un cœur qui a su se dominer et se rendre pur, on ne trouverait rien[4] qui sentît la corruption, la souillure ou la saleté du vice. Jamais non plus dans un tel homme le destin ne peut surprendre la vie en un état incomplet, comme le serait le cas d'un tragédien[5] sortant de la scène avant la fin de son rôle et le dénouement du drame. Jamais vous ne trouveriez non plus en lui rien qui sente la servilité, l'affectation, la dépendance, l'embarras, la discorde intérieure, et le sentiment de la faute, qui a besoin de se défendre ou de se cacher.

IX

Respecte en toi-même la force qui te permet de bien comprendre les choses ; car tout est là, afin que jamais en toi l'entendement ne vienne à être en contradiction avec la nature, qui est ton souverain guide[6], et avec le développement régulier de l'être doué de raison. Or la nature te recommande la circonspection la plus attentive[7], l'amour des hommes, et la soumission aux Dieux[8].

---

1 Voir les deux paragraphes précédents.

2 Ces expressions, quelque fortes qu'elles soient, ne le sont pas trop ; et c'est cette solennité mystérieuse de la vie intérieure qui explique les excès où le mysticisme se laisse emporter, même dans les âmes les mieux faites et les plus intelligentes. Elles cèdent malgré elles au charme irrésistible et infini. Marc-Aurèle prévient ces emportements d'égoïsme, en recommandant au philosophe de ne jamais oublier ce qu'il doit à la société dans laquelle il vit.

3 De quelque façon que ce soit, même sous la forme de suicide, si la raison du sage stoïcien trouvait nécessaire cette résolution extrême. Bossuet a dit, à la fin du *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, § 14 : « Lorsque quelque vérité illustre nous apparaît et que, contemplant la nature, nous admirons la sagesse qui a tout fait dans un si bel ordre, nous goûtons un plaisir si pur que tout autre plaisir ne nous parait rien à comparaison. C'est ce plaisir qui a transporté les philosophes et qui leur a fait souhaiter que la nature n'eût donné aux hommes aucunes voluptés sensuelles, parce que ces voluptés troublent en nous le plaisir de goûter la vérité toute pure. »

4 Se tenir toujours prêt à paraître devant Dieu, c'est un des préceptes les plus essentiels et les plus pratiques du Christianisme. La foi stoïcienne fait les mêmes recommandations.

5 La métaphore n'a rien d'exagéré ; et c'est bien un rôle que chacun de nous vient accomplir sur la scène du monde. La seule différence, c'est que pour nous le rôle est sérieux, et qu'il est factice pour le comédien. Sénèque a dit : « Disposons donc notre esprit à prendre en gré tout ce qui arrivera, et surtout que la pensée de notre fin ne nous afflige pas. Il faut faire ses préparatifs pour la mort avant que de songer aux provisions pour la vie. » Épître LXI, à Lucilius.

6 En d'autres termes, c'est la Providence, qui éclaire l'homme par la raison et qui le guide.

7 C'est la vigilance constante sur soi-même et la connaissance de ce qu'on est.

8 La sagesse chrétienne ne pourrait pas mieux dire. Sénèque a dit aussi : « C'est la nature, dis-tu, qui me donne tous ces biens. Ne vois-tu pas qu'en parlant ainsi tu ne fais que changer le nom de

X

Ainsi donc, jette de côté tout le reste, et ne t'attache solidement qu'à ces quelques points. Souviens-toi toujours aussi que le seul temps qu'on vive[1] est uniquement le présent, c'est-à-dire un instant imperceptible ; et que, pour les autres parties de la durée, ou bien on les a vécues, ou bien on ne sait jamais si l'on doit les vivre. C'est donc bien peu de chose que le temps que vit chacun de nous ; c'est bien peu de chose que le misérable coin de terre[2] où l'on vit. C'est peu de chose même encore que cette renommée qui nous survit, prît-on celle qui dure le plus longtemps. Et cette renommée elle-même[3] ne tient qu'à la succession de ces pauvres hommes, qui vont mourir dans un moment[4] et qui ne se connaissent point eux-mêmes, loin de pouvoir connaître quelqu'un qui est mort depuis de si longues années.

XI

A la suite des recommandations qui précèdent, en voici une autre qu'il est bon d'y ajouter. Quand on a quelque objet dans l'esprit, il faut s'en faire toujours à soi-même une définition et une esquisse, afin de pouvoir considérer ce qu'est au juste[5], et dans son essence nue, cet objet spécial, en le prenant dans sa totalité séparément de tout le reste, et afin de pouvoir se dire à part soi son vrai nom et les noms de tous les éléments qui le constituent et dans lesquels il peut se décomposer. Rien, en effet, ne contribue autant à la grandeur d'âme que de pouvoir apprécier, chemin faisant et en toute vérité, chacun des événements de la vie, et de les si bien voir en eux-mêmes qu'on puisse discerner d'un coup d'œil à quel ordre de choses ils appartiennent, quel genre d'utilité ils peuvent offrir, quel rang ils occupent par rapport au reste du monde, et par rapport à l'homme, à ce citoyen de la cité suprême, dont les autres cités ne sont en quelque sorte

---

Dieu ? La nature est-elle autre chose que Dieu et la raison divine, incorporée au monde entier et à chacune de ses parties ? » *Des Bienfaits*, liv. IV, ch. VII.

1 Voir plus haut, liv. II, §§ 14 et 17. De cette pensée si juste sur l'inanité presque complète du temps accordé à l'homme, il faut rapprocher les Pensées de Pascal, dont le fonds est identique, si d'ailleurs l'expression en est plus sublime. Pascal insiste surtout sur les deux infinis de grandeur et de petitesse entre lesquels l'homme est placé ; mais il parle aussi des deux infinis de la durée. « Que chacun examine ses pensées ; il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au temps présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin ; le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons vivre. » *Pensées*, article 3, § 6, édit. Havet. Cette préoccupation du passé et surtout de l'avenir est absolument nécessaire, puisque le présent, l'instant actuel, nous fuit sans cesse et que : « Le moment où je parle est déjà loin de moi ».

2 Que serait-ce si, éclairé par les progrès de l'astronomie, comme Pascal pouvait l'être, Marc-Aurèle se fût écrié avec lui : « Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix ! » *Pensées*, article 1, § 1.

3 Tout ceci est vrai ; mais la réponse de Pascal ne l'est pas moins : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie. » *Pensées*, article 2, § 3. Pascal donne d'ailleurs les plus fortes raisons de cette recherche instinctive de la gloire et de la renommée. C'est certainement un des liens les plus profonds et les plus puissants de la société.

4 Pascal a dit : « Notre durée vaine et chétive. » *Pensées*, article 2, § 7.

5 C'est là toute la question. Mais le conseil que donne Marc-Aurèle est excellent pour prévenir autant que possible les illusions et les écarts de l'imagination.

que les maisons. Quel est donc cet objet qui se présente actuellement à mon esprit ? De quoi se compose-t-il ? Combien de temps doit-il naturellement durer ? Quelle vertu dois-je exercer à son occasion : douceur, courage, véracité, confiance, simplicité, indépendance ? Ainsi donc, il faut se dire à chaque événement : « Ceci vient de Dieu[1] ; c'est conforme à l'enchaînement des choses, à la combinaison qu'elles forment en s'entremêlant ; c'est l'effet de telle rencontre ; c'est l'effet de tel hasard ; c'est l'acte d'un de mes semblables, de la même espèce, de la même famille, de la même société que moi, qui ignore ce que vaut la nature, tandis que moi je ne l'ignore pas comme lui ; c'est là ce qui fait que je lui montre, dans mes rapports et selon la loi naturelle de l'association, bienveillance et justice, tout en m'efforçant, dans le cours ordinaire des choses, de n'attribuer à chacune que son véritable prix. »

XII

Si, dans l'affaire qui t'occupe[2] actuellement, tu n'obéis qu'à la droite raison avec amour, avec courage, avec douceur, sans la moindre déviation, gardant toujours pur et sans tache le génie qui réside en toi[3], comme si tu avais à le restituer à l'instant même ; si tu sais remplir toutes ces conditions sans rien craindre et sans rien éviter, ne t'occupant que de l'acte que tu as présentement à faire, selon la loi de la nature, et de l'héroïque vérité qui doit régner dans tout ce que tu dis ou tu exprimes, tu te conduiras aussi bien qu'il est possible de se conduire ; et personne au inonde ne peut te ravir ce bonheur.

XIII

De même que les médecins[4] ont toujours sous la main leurs appareils et leurs instruments tout prêts, afin de pouvoir soigner sur-le-champ les accidents imprévus, de même sois toujours muni de quelques préceptes qui te permettent de comprendre les choses divines et humaines, et de tout faire, même pour les objets les plus ordinaires, en vue du lieu étroit qui les enchaîne les uns aux autres ; car il n'est pas une affaire humaine qu'on réussisse à bien conduire, si on ne la rapporte point aux choses divines ; et réciproquement.

XIV

Cesse enfin de t'égarer ; tu n'as plus le temps de lire[5], ni tes mémoires personnels[6], ni les hauts faits des anciens Romains et des Grecs, ni ces extraits d'ouvrages choisis[7] que tu avais réservés pour charmer ta vieillesse. Ne tarde donc plus à en finir ; et, si tu as quelque souci de toi-même, laisse là les

---

1 Fondement de l'optimisme et de la résignation du sage. Sénèque a dit : « Puisque le destin n'est que la succession des causes enchaînées l'une à l'autre, Dieu est la première de toutes les causes, d'où les autres découlent. » *Des Bienfaits*, liv. IV, ch. VII.

2 Suite et répétition de ce qui précède.

3 Voir plus haut, § 5 et 6.

4 Comparaison énergique et fort juste. Les préceptes sont des remèdes salutaires qui préviennent les fautes, ou qui les amputent quand la volonté est assez forte pour appliquer énergiquement les conseils de la sagesse, quelque douloureux qu'ils soient.

5 Voir plus haut, liv. II, §§ 2 et 3, et aussi § 6.

6 Il s'agit peut-être du présent ouvrage ; mais il est plus probable qu'il s'agit des papiers et documents de toute sorte que l'Empereur devait avoir rassemblés, pour en tirer sans doute l'histoire de son règne.

7 On peut, par cet ouvrage même, le seul qu'ait laissé Marc-Aurèle, se faire une idée assez juste des morceaux qu'il avait dû choisir dans les ouvrages des philosophes grecs et romains.

espérances vaines, et ne pense plus qu'à ton propre salut, tandis que tu peux encore y songer.

XV

On ne sait pas assez[1] toutes les nuances de significations diverses que peuvent recevoir des mots tels que : Voler, Semer, Acheter, Se Reposer, Voir ce qu'on doit faire ; car on ne voit pas ces nuances par les yeux du corps, mais par une vue toute différente.

XVI

Corps, âme, raison. Les sensations sont le fait du corps ; les passions se rapportent à l'âme, et les principes n'apparaissent qu'à la raison. Recevoir les impressions des phénomènes est aussi une faculté des brutes ; éprouver l'ébranlement nerveux que produisent les passions est à la portée des animaux sauvages, des hommes qui sont à moitié femmes, à la portée d'un Phalaris et d'un Néron[2] ; prendre en tout sa raison pour guide dans des devoirs purement extérieurs, ce peut être à la portée même des gens qui ne croiraient pas aux Dieux, qui trahissent leur patrie en péril, ou qui se livrent à la débauche quand ils ont une fois leurs portes fermées. Mais si toutes les autres facultés sont encore communes à ces êtres, outre celles que je viens de nommer, le caractère qui reste propre à l'homme de bien, c'est d'aimer du fond du cœur tout ce qui lui arrive[3] et le sort qui lui est tissu ; c'est de ne jamais souiller le génie intérieur qui réside en son âme[4], de ne le point laisser troubler par la foule confuse de ses idées, mais de se ménager toujours sa faveur en suivant humblement les lois de Dieu, en ne disant jamais un mot qui ne soit vrai, en ne faisant jamais un acte qui ne soit juste. Tous les hommes viendraient à nier que l'homme de bien vit ainsi avec simplicité, avec dignité, avec plein contentement, il ne s'irriterait aucunement contre eux ; et il ne se détournerait peut-être pas de cette route qui conduit au terme de la vie ; où l'on doit arriver, pur, tranquille, prêt à quitter sa chaîne[5], et s'accommodant sans peine à la destinée qui nous est faite.

---

1 Cette réflexion ne tient point à ce qui précède, ni à ce qui suit ; isolée comme elle l'est, elle reste assez obscure. Il est peu probable que ce soit l'auteur lui-même qui l'ait mise en cette place.

2 Cette réprobation de Néron est remarquable dans la bouche d'un empereur ; et elle protestait à l'avance contre les essais de réhabilitation qui ont été tentés de nos jours.

3 C'est l'optimisme dans toute l'ardeur de la foi, et la soumission à la volonté de Dieu. Voir plus haut, liv. II, § 16.

4 Voir plus haut, liv. III, § 7.

5 Ce ne sont pas des paroles vaines et déclamatoires ; Marc-Aurèle a préparé sa propre fin comme il le recommande ici ; et il est mort avec la sérénité d'un sage, tout en ayant de tristes pressentiments de ce que serait son fils et son successeur, Commode. On peut voir dans Capitolin, ch. XXVIII, comment Marc-Aurèle a su mourir.

LIVRE IV

I

Le maître intérieur[1], quand il est tout ce que veut la nature, doit prendre les choses de la vie de telle sorte qu'il soit toujours prêt à se régler sans peine sur le possible et sur les circonstances données. Il se garde bien de s'attacher jamais à une matière, qui n'est qu'en sous ordre ; et il s'élance vers les choses supérieures, où même encore il a fait son choix[2]. L'obstacle qu'il rencontre lui devient une matière à s'exercer. C'est comme le feu, quand il dévore les objets qu'on y jette ces objets seraient assez volumineux pour éteindre le maigre foyer d'une lampe ; mais le feu toujours plus ardent s'assimile en un instant les matériaux qu'on y entasse ; il les absorbe ; et, nourri par ces mêmes aliments, il n'en est que plus fort et ne s'en élève que plus haut.

II

Ne fais jamais quoi que ce soit à la légère[3] ; et règle uniquement tous tes actes d'après la réflexion, complément nécessaire de la pratique.

III

On va se chercher de lointaines retraites[4] dans les champs, sur le bord de la mer, dans les montagnes ; et toi-même aussi tu ne laisses pas que de satisfaire volontiers les mêmes désirs. Mais que tout ce soin est singulier, puisque tu peux toujours, quand tu le veux, à ton heure, trouver un asile en toi-même ! Nulle part, en effet, l'homme ne peut goûter une retraite plus sereine ni moins troublée que celle qu'il porte au dedans de son âme, surtout quand on rencontre en soi ces ressources[5] sur lesquelles il suffit de s'appuyer un instant, pour qu'aussitôt on se sente dans la parfaite quiétude. Et par la « Quiétude », je n'entends pas autre chose qu'une entière soumission à la règle et à la loi. Tâche

---

1 C'est la raison, et comme le dit si souvent Marc-Aurèle dans son langage stoïcien, le génie qui réside en nous, et nous domine en nous conduisant.

2 On peut comprendre ce passage en un autre sens, auquel se prêterait l'expression grecque, qui est un peu vague : « En s'élevant au-dessus, de soi-même, en s'arrachant à tout. » La fin du § semblerait confirmer ce second sens. — Sénèque a dit : « Il faut régler notre vie comme si tout le monde la regardait, et nos pensées comme si l'on pouvait pénétrer le fond de notre cour ; et on le peut aussi. Car que sert-il de se dérober à la connaissance des hommes, puisque Dieu connaît toutes choses, qu'il est présent dans notre âme, et qu'il se trouve au milieu de nos pensées ? » Épître LXXXIII, à Lucilius. Voir aussi plus haut, liv. III, § 4.

3 Conseil très pratique, et qu'observent instinctivement les esprits supérieurs en portant une vive attention à tout ce qu'ils font.

4 La pensée de ce paragraphe est juste au fond ; mais il ne faudrait pas l'exagérer. L'isolement des champs, la retraite dans les diverses conditions oit on peut la prendre, aident beaucoup au recueillement de l'âme, que Marc-Aurèle recommande avec tant de sagesse. Ce recueillement est beaucoup plus difficile au milieu du monde et des affaires, où, de plus, il n'est jamais assez complet. Il y a donc de bons motifs pour s'exiler. Mais ce qui est vrai, c'est que rarement les loisirs qu'on se donne par les voyages ou les séjours loin de la ville, sont au profit de l'âme. Ce sont des plaisirs divers qu'on se procure, et l'on ne rentre guère en soi-même, quoiqu'on n'eût rien de mieux à faire.

5 Un peu plus bas, on verra que ces ressources toutes morales soit les fortes maximes qui doivent régler la vie et gouverner l'homme.

donc de t'assurer ce constant refuge, et viens t'y renouveler toi-même perpétuellement. Conserve en ton cœur de ces brèves et inébranlables maximes que tu n'auras qu'à méditer un moment, pour qu'à l'instant ton âme entière recouvre sa sérénité, et pour que tu en reviennes, exempt de toute amertume, reprendre le commerce de toutes ces choses où tu retournes. A qui, je te le demande, pourrais-tu en vouloir ? Est-ce à la perversité des humains ? Mais si tu rappelles à ta mémoire cet axiome que tous les êtres doués de raison sont faits les uns pour les autres, que se supporter réciproquement[1] est une partie de la justice, et que tant de gens qui se sont détestés, soupçonnés, haïs, querellés, sont étendus dans la poussière et ne sont plus que cendres, tu t'apaiseras peut-être assez aisément. Ou bien, par hasard, est-ce que tu en veux au sort qui t'a été réparti dans l'ordre universel ? Alors considère de nouveau cette alternative : De deux choses l'une, ou il y a une Providence[2], ou il n'y a que des atomes. Pense aussi à cette vieille démonstration d'où il ressort que le monde n'est après tout qu'une vaste cité. Sont-ce les choses corporelles qui ont encore prise sur toi ? Dis-toi alors, à part toi, que la pensée, une fois qu'elle a pu se saisir elle-même et comprendre son essence propre, ne se confond plus avec les mouvements du souffle vital qui t'anime, que d'ailleurs ce mouvement soit puissant ou débile. Ou bien encore, rappelle-toi toutes ces maximes qu'on t'a apprises et que tu as acceptées sur la douleur et le plaisir. Serait-ce par hasard la vaine opinion des hommes[3] qui t'agite et te déchire ? Alors regarde un peu l'oubli rapide de toutes choses, l'abîme du temps pris dans les deux sens[4], l'inanité de ce bruit et de cet écho, la mobilité et l'incompétence des juges, qui semblent t'applaudir, et l'exiguïté du lieu où la renommée se renferme. La terre entière n'est qu'un point, et la partie que nous habitons n'en est que le coin le plus étroit. Là même, ceux qui entonneront tes louanges[5], combien sont-ils et quels sont-ils encore ?

Il reste donc uniquement à te souvenir que tu peux toujours faire retraite[6] dans cet humble domaine qui n'appartient qu'à toi. Avant tout, garde-toi de t'agiter, de te raidir ; conserve ta liberté, et envisage les choses comme doit le faire un cœur énergique, un homme, un citoyen, un être destiné à mourir. Puis, entre les maximes où la réflexion peut s'arrêter le plus habituellement, place ces deux-ci : la première, que les choses ne touchent pas directement notre âme[7], puisqu'elles sont en dehors d'elle, sans qu'elle puisse les modifier, et que nos troubles ne viennent que de l'idée tout intérieure que nous nous en faisons ; la seconde, que toutes ces choses que tu vois vont changer dans un instant[8], et que tout à

---

1 Maxime aussi pratique que profonde, qui est faite pour adoucir et faciliter la société des hommes, mais qui n'est à l'usage que des cœurs les plus magnanimes et les plus désintéressés.

2 Voir plus haut, liv. II, § 11, et liv. III, § 3, la même pensée plus développée qu'elle ne l'est ici.

3 Pascal n'est pas plus dédaigneux de l'opinion commune. La pensée n'est pas fausse ; mais il faut la bien comprendre ; et si l'homme doit supporter ses semblables et ses frères afin d'être réciproquement supporté par eux, il ne doit pas trop mépriser ce qu'ils pensent ; car, à ce prix, la vie serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, avec eux.

4 Ces deux infinis de la durée, le passé et l'avenir, que sépare sans cesse un instant, qui est lui-même insaisissable. Voir plus haut des réflexions analogues, liv. II, §§ 13, 14 et 17.

5 La colonne Antonine, qu'on voit encore à Rome, a été élevée à Marc-Aurèle *post mortem*. Quoi qu'en dise ici le philosophe, on peut croire que son âme stoïque aurait été touchée de cet hommage posthume, que lui rendait la reconnaissance d'un grand peuple.

6 C'est profondément vrai ; mais il faut une longue habitude et un ascétisme énergique pour arriver à se posséder si pleinement soi-même.

7 C'est la grande distinction d'Epictète entre les choses qui dépendent de nous, et celles qui n'en dépendent pas.

8 C'est là ce qui fait que dans la vie il ne faut jamais se décourager en face des revers, pas plus qu'il ne faut avoir une confiance aveugle à des succès passagers. Comme tout change, en effet, le

l'heure elles ne seront plus. Enfin, rappelle-toi sans cesse tous les changements que tu as pu toi-même observer. Le monde n'est qu'une transformation perpétuelle ; la vie n'est qu'une idée et une opinion.

IV

Si l'intelligence est notre bien commun à tous ; la raison, qui fait de nous des êtres raisonnables, nous est commune aussi. Cela étant, cette raison pratique qui est notre guide pour ce qu'il nous faut faire ou ne pas faire, nous est commune également. Cela étant encore, la loi nous est commune. La loi nous étant commune, nous sommes concitoyens[1] ; étant concitoyens, nous sommes membres d'un certain gouvernement. De tout cela, concluons que le monde n'est, à vrai dire, qu'une vaste cité ; car de quel autre gouvernement que celui-là serait-il possible d'affirmer que le genre humain tout entier en fait partie ? Oui, c'est de là, c'est bien de cette cité commune[2] que nous viennent essentiellement, et l'intelligence, et la raison, et la loi. S'il n'en était pas ainsi, de quelle source nous viendraient-elles ? Car, de même que la partie terrestre de mon être est une partie détachée de quelque terre, de même que le liquide en moi vient de quelqu'autre élément liquide, et que la chaleur et le feu dont je suis animé viennent d'une source particulière, puisque rien ne vient de rien et que rien ne s'abîme dans le néant ; de même aussi, l'intelligence doit nous venir de quelque part[3].

V

La mort, telle que nous la voyons, est, ainsi que la naissance, un mystère de la nature[4] : ici, combinaison des mêmes éléments ; et là, dissolution d'éléments

---

malheur est tout près de finir ; et la prospérité n'est pas moins éphémère. Mais combien d'âmes sont assez vigoureuses pour être si sensées ! Sénèque a dit : « De là ces voyages sans suite, ces courses errantes sur les rivages, cette mobilité qui essaie tantôt de la mer, tantôt de la terre, toujours ennemie du présent. Maintenant, allons en Campanie. Bientôt on se dégoûte des belles campagnes ; il faut voir des pays incultes ; parcourons les forêts du Bruttium et de la Lucanie. » *De la tranquillité de l'âme*, ch. II. Lucrèce, cité par Sénèque, avait dit avant lui : « C'est ainsi que chacun se fuit toujours soi-même. » Job, traduit par Bossuet, avait dit : « Ô vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les contrées lointaines et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous, n'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, n'avez-vous point reconnu où réside l'intelligence, et dans quelles bienheureuses provinces la sagesse s'est retirée ? » Sermon sur la Loi de Dieu, premier point.

1 Ce mot est pris ici dans toute sa force, Membres d'une même Cité, la cité du monde, comme il est dit quelques lignes plus bas.

2 Gouvernée par l'être infini, tout-puissant et parfaitement bon, Dieu, d'où nous viennent toute notion et toute pratique du bien.

3 L'intelligence doit nous venirde quelque part. Notre intelligence, toute bornée qu'elle est, doit nous paraître certainement la pins forte démonstration de l'intelligence infinie. Une inscription grecque trouvée à Enos tout récemment atteste que les idées spiritualistes avaient cours parmi les païens au temps de Marc-Aurèle, même en dehors de l'Ecole. Voir la Revue archéologique, août 1873, p. 84, article de M. E. Miller, de l'Institut. Sénèque a dit : « Embrassons par la pensée deux républiques : l'une grande et vraiment publique qui renferme et les dieux et les hommes, où nous n'adoptons pas tel ou tel coin, mais où nous mesurons notre cité par le cours entier du soleil ; l'autre, à laquelle nous attache la condition de notre naissance. » *Du repos du sage*, ch. XXXI.

4 Il est à remarquer que cette grande question de la naissance et de la mort n'a guère été traitée que par les religions. La philosophie, sauf le stoïcisme et Sénèque, l'a généralement négligée, malgré toute son importance.

toujours les mêmes. Dans tout cela, il n'y a rien absolument qui puisse révolter un être doué d'intelligence, ni qui contredise le plan raisonné du système entier[1].

VI

Telles conséquences devaient de toute nécessité, dans l'ordre de la nature, sortir de tels principes. Ne pas vouloir qu'il en soit ainsi, c'est vouloir que la figue n'ait pas de sue[2]. En un mot, souviens-toi bien de ceci : c'est que, dans le plus mince intervalle de temps, et toi et lui[3], vous serez morts tous les deux[4], et que, bientôt aussi, il ne subsistera rien de vous, pas même votre nom.

VII

Supprime l'idée que tu t'es faite[5] ; et, du même coup, tu supprimes aussi ta plainte : « Je suis blessé. » Supprime le « Je suis blessé » ; et, du même coup, la blessure est supprimée également.

VIII

Tout ce qui ne rend pas l'homme plus mauvais vis-à-vis de lui-même[6], ne peut pas non plus rendre sa vie plus mauvaise, et ne peut lui nuire ni au dehors ni au dedans.

IX

La nature du bien universel est contrainte nécessairement[7] à faire ce qu'elle fait.

X

Que tout ce qui arrive, arrive selon ce que la justice exige c'est en que tu reconnaîtras pour peu que tu y appliques ton attention. Ainsi, je dis que les choses se succèdent, non pas seulement selon l'ordre, mais en outre selon la justice[8], et comme si elles étaient disposées par un être qui les distribuerait

---

1 Dans les choses inaccessibles à notre raison, le mieux est encore de s'en fier à la Providence, infinie en bonté comme en justice, et de reconnaître avec humilité les bornes infranchissables de notre entendement fini et insuffisant.
2 Il est assez probable que c'était là un dicton proverbial.
3 Il semble qu'il y ait ici quelque lacune de pensée. Lui, peut s'adresser a un fâcheux, contre lequel Marc-Aurèle aurait eu de l'humeur, ou à tel personnage qui aurait provoqué sa juste colère.
4 Considération bien vraie, mais à laquelle on pense rarement.
5 Cette pensée a beaucoup de vrai ; mais cependant elle a aussi ses limites. Autrement, l'idéalisme absolu attrait seul raison ; le monde tout entier, avec la série infinie de ses phénomènes, se réduirait à une pure apparence, et notre pensée seule aurait une réalité qu'elle-même perdrait bientôt. Mais il est certain que, dans une foule de cas, guérir notre imagination, c'est guérir notre mal, ou du moins l'atténuer beaucoup. Sénèque a dit : « La douleur ne sera pas grande, pourvu que l'opinion n'y ajoute point. Au contraire, si vous prenez courage et que vous votas disiez en vous-mêmes : « Ce n'est rien, ou en tout cas c'est bien peu de chose, ayons patience, » elle cessera bientôt. Vous l'adoucirez même en vous figurant qu'elle est douce à supporter. » Épître LXXVIII, à Lucilius.
6 Voir plus haut, liv. II, § 11, la même pensée exprimée dans des termes presque identiques.
7 Cette pensée doit être comprise en ce sens que Dieu est nécessité au bien, puisque nécessairement il ne peut faire le mal ; ce qui serait contradictoire à sa propre nature.
8 C'est un axiome absolument incontestable en le prenant dans toute sa généralité ; mais la difficulté est de bien comprendre comment la justice s'applique dans les cas particuliers.

d'après leur mérite. Continue donc à le reconnaître[1] ainsi que tu as commencé à le comprendre ; et quoique tu fasses, fais-le toujours avec cette pensée, la pensée unique d'être homme de bien dans toute l'étendue de ce mot[2], tel que le conçoit la raison. C'est là une résolution que tu dois conserver avec toute l'énergie dont tu peur : être capable.

XI

Ne prends jamais les choses sous le point de vue où les voit celui qui t'insulte, ni au point de vue sous lequel il voudrait te les faire voir. Pour toi, ne les considère que clans leur réalité.

XII

Voici deux choses auxquelles il faut que tu sois incessamment tout prêt : la première, de ne faire absolument que ce que te recommande, dans l'intérêt de tes semblables, la raison, qui doit te régir souverainement et te dicter ses lois ; la seconde, de changer d'avis[3] si tu viens à rencontrer quelqu'un qui t'éclaire, et qui te fasse renoncer à ta première pensée. Il est évident d'ailleurs que ton changement doit toujours venir de cette conviction profonde que la chose est juste ou qu'elle est d'utilité générale ; car ce ne sont jamais que des motifs analogues et aussi sérieux qui doivent te faire varier, et non pas cette considération qu'il peut y avoir pour toi dans l'idée nouvelle que tu adoptes ou du plaisir, ou de la gloire.

XIII

As-tu la raison en partage ? — Oui, sans doute, je l'ai. — Alors, pourquoi n'en uses-tu pas ? Car, du moment que la raison remplit le rôle qui est le sien, que peux-tu vouloir de plus ?[4]

XIV

---

1 C'est comme une profession de foi d'optimisme.

2 On peut dire de ce précepte comme l'Évangile le dit d'un autre : « C'est là toute la loi et les prophètes. » Saint Matthieu, ch. VII, verset 12. — Bossuet a dit : « La règle de la raison, c'est Dieu même ; et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. » Sermon sur la Loi de Dieu. Et dans le même sermon : « La volonté divine, qui préside à cet univers, étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées. »

3 Deux préceptes excellents d'une application très difficile pour tout le monde, mais surtout pour un homme revêtu de la toute-puissance, qui ne permet guère d'être docile à la raison, ni surtout de paraître avoir jamais eu tort.

4 C'est l'absolue résignation à la volonté le Dieu, et à la soumission aux ordres de la raison, le seul et direct intermédiaire entre l'homme et son créateur. Sénèque a dit : « Ce qui sert beaucoup à la liberté de Palme, c'est de se dire que tout est composé de Dieu et de la matière, que Dieu gouverne tous les êtres, qui sont répandus autour de lui et le suivent comme leur maître et leur conducteur. Or Dieu, qui agit sur la matière, est plus paissant que la matière, qui reçoit l'action de Dieu. Le rang que Dieu tient dans le monde, notre âme le doit tenir dans l'homme. » Épître LXV, à Lucilius. — Bossuet a dit : « La divine Providence a établi la raison dans la suprême partie de notre âme pour adresser nos pas à la bonne voie et considérer aux environs les empêchements qui nous en détournent. » Sermon sur la Loi de Dieu, premier point.

Tu n'as vécu et subsisté qu'à l'état de partie dans un tout. Tu disparaîtras[1] dans le sein de l'être qui t'a produit ; ou plutôt, tu seras recueilli[2] par suite de quelque changement, dans la raison de cet être qui a créé les germes de l'univers entier.

XV

Sur le même autel[3], il y a bien des grains d'encens ; tel grain est le premier qui tombe dans le feu ; tel autre n'y tombe qu'un peu plus tard. Ce n'est pas une différence.

XVI

Dans dix jours, tu sembleras un dieu pour les gens qui te traitent aujourd'hui de bête fauve ou de singe[4], pour peu que tu t'en tiennes aux principes et au culte de la raison.

XVII

Ne te conduis pas comme si tu devais vivre des millions d'années. L'inévitable dette est suspendue sur toi. Pendant que tu vis, pendant que tu le peux encore, deviens homme de bien.

XVIII

Que de temps on pourrait se ménager en ne regardant point à ce qu'a dit le voisin[5], à ce qu'il a fait, à ce qu'il a pensé, et en ne songeant qu'à ce qu'on fait, afin de rendre toutes ses actions justes et saintes ! Oui, à l'exemple de l'homme de bien[6], il faut ne point plonger ses regards dans les mœurs ténébreuses, mais marcher tout droit sur la ligne, sans le moindre écart.

XIX

---

1 L'expression est un peu trop forte ; et la preuve qu'elle ne rend parc la pensée de Marc-Aurèle, c'est qu'il se reprend pour l'atténuer par une autre, qu'il trouve sans doute plus exacte.

2 L'expression peut encore sembler un peu vague. Mais du moins elle n'implique pas comme la précédente une idée d'anéantissement.

3 Cette métaphore délicate et très juste mérite d'être remarquée d'autant plus que ces formes de style sont fort rares dans Marc-Aurèle. Bossuet a employé une image toute pareille : « Jusqu'à ce que les ombres se dissipent et que le jour de la bienheureuse éternité paraisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la myrrhe et sur la colline de l'encens, pour contempler de là les vérités éternelles et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel, en se détruisant lui-même et en se consommant dans la flamme. » *Réflexions sur le triste état des pécheurs*, etc.

4 Un empereur était plus que tout autre exposé à ces fluctuations et à ces retours de la popularité. Marc-Aurèle ne paraît pas s'être soucié beaucoup ni des unes ni des autres. Un terme ami de la raison n'a jamais à s'inquiéter outre mesure de ces passions mobiles de la foule, quoiqu'elles puissent lui coûter cher, comme à Socrate.

5 Ou le prochain, si l'on veut. Le mot grec est le même dont se sert le texte de l'Évangile pour exprimer cette dernière pensée.

6 Il y a ici quelque altération dans le texte ; et plusieurs éditeurs ont proposé une heureuse variante, qui n'exige qu'un très léger changement matériel. Il faudrait, selon eux, introduire le nom d'Agathon, le poète contemporain et ami de Socrate et de Platon. Alors on traduirait : « Comme le dit Agathon, » au lieu de : « A l'exemple de l'homme de bien. » Les deus leçons sont très acceptables ; mais la seconde aurait en sa faveur la nuance un peu poétique des mots qu'emploie Marc-Aurèle, nuance que j'ai essayé de conserver dans ma traduction.

Si l'on ambitionne avec tant d'ardeur la renommée qu'on doit laisser après soi[1], c'est qu'on ne réfléchit pas assez qu'il n'est point un seul de ces hommes qui se seront souvenus de vous qui ne doive aussi mourir à son tour, qu'il en sera de même indéfiniment, et polir celui qui héritera de ce premier admirateur, et pour tous ceux qui suivront, jusqu'à ce que, enfin, s'éteigne cette renommée tout entière, passant de ceux qui la recherchent avec tant d'ardeur à ceux qui s'éteignent après ï'avoir un instant entretenue. Suppose même, si tu le veux, que ceux qui garderont ton souvenir soient immortels et que le souvenir soit immortel ainsi qu'eus ; qu'est-ce que tout cela peut te faire, je ne dis pas après la mort, mais je dis de ton vivant ? Qu'est-ce que la louange des hommes, à moins toutefois qu'on ne veuille en faire un calcul et un profit ? Car voilà que tu négliges bien à contretemps les dons de la nature, tandis que le reste suit une tout autre raison[2].

XX

Tout ce qui est beau[3], en quelque genre que ce puisse être, est beau de soi seul, et n'aboutit qu'à soi-même, sans que la louange qu'on peut en faire en constitue une partie essentielle. Ainsi donc, un objet quelconque, parce qu'on le loue, n'en est ni pire ni meilleur. Et ce que je dis ici s'applique aux choses qu'on qualifie de belles dans un sens plus vulgaire, à savoir les objets purement matériels et les œuvres de l'art. Quand une chose est belle réellement, de quoi peut-elle avoir encore besoin ? Il ne lui manque absolument rien pas plus qu'à la loi, pas plus qu'à la vérité, pas plus qu'à la bonté ou à la pudeur. De tous ces biens, en est-il un qui soit beau parce qu'on le loue, ou qui puisse périr parce qu'on le critique ? Une émeraude perd-elle du prix qu'elle avait parce qu'on ne la loue pas ? Et l'or, et l'ivoire, et la pourpre, et la lyre, et le poignard, et la fleur, et l'arbuste[4] ?

XXI

Si les âmes subsistent et continuent de vivre, comment, depuis des temps infinis, l'air est-il assez vaste pour les contenir toutes[5] ? Mais comment la terre contient-elle les corps de tant d'êtres ensevelis depuis tant de siècles dans son sein ? Eh bien ! de même que, dans la terre, après un séjour plus ou moins long, la transformation et la dissolution de ces cadavres font de la place à d'autres ; de même, les âmes, après un certain séjour dans l'air où elles sont transportées,

---

1 Ce dédain énergique et sincère de la gloire est remarquable ici a deus titres. D'abord, il vient d'un empereur, maître du monde ; et en second lieu, au temps de Marc-Aurèle, ces idées aujourd'hui si communes étaient toutes nouvelles. Elles devaient d'autant plus frapper ceux à qui elles s'adressaient. Pour nous, ces idées, toutes justes qu'elles sont, ont moins de piquant parce qu'elles mit moins de nouveauté. Le sage n'en doit pas moins les méditer et les accueillir ; car elles sont profondément vraies ; et la philosophie stoïque est ici en plein accord avec l'humilité chrétienne.

2 Le texte doit être altéré ici ; mais il n'y a pas de variante qui permette de le corriger ; je l'ai interprété du mieux que j'ai pu.

3 Après avoir démontré l'inanité de la gloire relativement aux personnes, Marc-Aurèle essaie de la démontrer à plus forte raison à l'égard des choses. Mais la manière dont il présente cette idée ; a peut-être le tort d'être par trop évidente. Les choses ne changent pas parce qu'on les loue ; et leur nature, sous ce rapport, est absolument immuable.

4 Les objets de la nature après les objets de l'art.

5 Cette réflexion, qui peut paraître étrange, tient sans doute à l'idée que les anciens se faisaient de la nature de l'âme. Ils lui donnaient toujours quelque matérialité. La fin de ce paragraphe semble indiquer que Marc-Aurèle veut combattre ce préjugé, qui est d'ailleurs assez naturel, même chez des philosophes, et que les premiers Pères de l'Église ont aussi partagé.

changent, s'épanchent et se consument, absorbées et reprises dans la raison génératrice de l'univers. De cette manière, elles font place aux autres, qui viennent habiter les mêmes lieux. Voilà bien ce qu'on peut répondre quand on soutient le système de la permanence des âmes. Mais il ne faut pas supputer seulement cette foule innombrable de corps ensevelis de la sorte ; il faut calculer aussi cette autre foule d'animaux que nous mangeons ou que d'autres animaux dévorent. Quel nombre n'en est pas détruit, et comme enseveli de cette façon dans les corps de ceux qui s'en nourrissent l Et pourtant, cet étroit espace les peut conserver parie qu'ils changent, et qu'elles se transforment en particules de sang, d'air ou de feu.

Mais, dans une telle question[1], quel est le moyen de savoir la vérité ? C'est de distinguer l'élément matériel, et la cause d'où vient cet élément[2].

XXII

Ne point se laisser entraîner par le tourbillon ; mais, dans toute entreprise, s'appliquer à ce qui est juste ; et, dans toute pensée, conserver avant tout la plénitude de l'intelligence, qui comprend les choses.

XXIII

Ô monde[3], tout me convient de ce qui peut convenir à ton harmonie ; rien n'est pour moi prématuré ni tardif de ce qui pour toi vient à son temps. Tout est fruit pour moi, ô nature, de ce que produisent les saisons fixées par toi. Tout vient de toi, tout vit en toi, tout retourne en toi. Dans la tragédie[4], un personnage s'écrie : « Ô douce cité de Cécrops ! » Et toi, tu ne t'écrierais pas : « Ô douce cité de Jupiter ! »

XIV

« Si tu veux conserver la paix de ton âme, dit un philosophe[5], n'agis que le moins possible. » Mais ne serait-ce pas encore mieux de ne s'occuper que de ce qui est absolument nécessaire, et uniquement de ce qu'exige la raison d'un être essentiellement sociable[6], dans les conditions où la raison l'exige ? De cette façon on ne jouit pas seulement de la satisfaction d'avoir fait bien ; mais on jouit en outre de l'avantage de n'avoir agi que fort peu. C'est qu'en effet la plupart du temps ce que nous disons, ce que nous faisons n'a rien de bien nécessaire ; retrancher tout cela, ce serait s'assurer plus de loisir et aussi plus de tranquillité. Par conséquent, il faut, pour chaque chose, se souvenir de se poser cette

---

1 Si difficile et si obscure.
2 On pourrait ajouter Spirituelle ; et cette dernière idée est évidemment sous-entendue, par opposition même à l'élément matériel.
3 Tournure qui détonne un peu avec le diapason habituel du style de Marc-Aurèle ; mais qui n'a rien de déclamatoire ni de faux.
4 Je n'ai pas trouvé dans les tragédiens grecs et dans les fragments qui nous en restent, le passage qui est cité ici. Il est d'ailleurs aussi clair que possible. Voir plus haut dans ce livre, § 10.
5 Il parait bien que ce philosophe est Démocrite, si l'on s'en rapporte à différents passages de Stobée ; serm. I, 40 ; serm. III, 34 et 35 ; serm. V, 24. Mais il est probable que bien à autres, après Démocrite, avaient exprimé la même pensée, qui est juste, mais n'a rien de bien profond. Marc-Aurèle y donne seulement plus de précision et de portée.
6 Et qui veut remplir tous les devoirs que la société lui impose envers les autres et envers lui-même.

question[1] : « N'est-ce point là quelque chose qui n'est point nécessaire ? » Bien plus, ce qu'il faut ainsi retrancher, ce ne sont pas seulement les actions qui ne sont pas indispensables, mais ce sont en outre les pensées[2] ; car, de ce moment, les actions qui nous entraînent et nous dévient ne pourraient plus suivre des pensées qui n'existeraient point.

XXV

Essaie de voir dans quelle mesure tu peux, toi aussi, réaliser la vie de l'homme de bien, qui sait se contenter du destin qu'il reçoit en partage dans l'ordre universel des choses, et qui se borne, en ce qui dépend de lui, à pratiquer la justice et à conserver la sérénité de son âme[3].

XXVI

As-tu vu cela ? Vois encore ceci[4]. Ne te trouble pas ; simplifie ta vie tant que tu le peux. Quelqu'un a-t-il fait une faute ? C'est à son détriment qu'il l'a commise. Te survient-il un accident ? C'est fort bien ; car tout ce qui t'arrive t'était destiné dès l'origine et faisait partie de la trame universelle des choses. Somme toute, la vie est bien courte, et il faut mettre le présent à profit avec un calcul éclairé et avec justice. Sois sobre dans le relâche que tu te donnes.

Ou le monde a été bien réglé, ou ce n'est qu'un chaos. Dit-on qu'il est confus ? Il n'en est pas moins le monde. Eh quoi ! Ne peux-tu pas réaliser en toi-même un certain monde[5] régulièrement ordonné ? Et dans l'univers, il y aurait du désordre ! Et cela quand toutes choses sont si bien distinctes les unes des autres, si habilement combinées et si harmonieuses entre elles !

XXVIII

Caractère sombre[6], caractère efféminé, caractère opiniâtre, féroce, puéril, brutal, bouffon, perfide, sacrilège, cupide, tyrannique.

XXIX

---

1 On ne doit pas entendre cette maxime dans un sens trop étroit ; et il est clair que l'on ne pourrait pas, à chacune de ses actions, se poser cette question, d'ailleurs fort pratique. Il faut réserver un examen de ce genre pour les cas qui ont quelque gravité ; et il est certain qu'on pourrait par là beaucoup simplifier sa vie et en retrancher bien des choses inutiles.

2 Ceci suppose une rare vigilance de soi-même ; et, en supprimant la pensée, on est d'autant plus sûr de supprimer les actes.

3 Non point en vue de son bonheur personnel et par un calcul d'égoïsme, mais afin d'assurer à la raison tout son empire, clans une âme que ne trouble aucune passion désordonnée. Voir les deux traités de Sénèque, *Le Repos du sage*, et *La tranquillité de l'âme*.

4 Vois encore ceci. Ces formes de style un peu abruptes ne rendent pas la pensée fort claire ; et il est assez difficile de bien comprendre ce que Marc-Aurèle veut dire ici. Il semble bien cependant que c'est une suite des conseils précédents, et une nouvelle recommandation de conserver autant que possible la sérénité de l'âme, en présence des accidents qui arrivent à autrui, ou de ceux qu'on éprouve soi-même.

5 Il faut se rappeler que le mot grec qui signifie Monde, signifie également Ordre ; et il y a ici dans la phrase de Marc-Aurèle une sorte de jeu de mots, que notre langue ne peut rendre. Aussi j'ai dû ajouter : « Régulièrement ordonné. » L'argument d'ailleurs est très fort ; et l'ordre doit l'homme peut être l'auteur, quand il le veut, démontre évidemment l'ordre qui règne dans l'univers. Nous affirmons instinctivement cet ordre, sans qu'il nous soit toujours permis de le comprendre.

6 Ceci semble une note qui attendait une forme définitive, et qui en outre ne tient en rien à ce qui précède, ni à ce qui suit.

Si c'est être étranger au monde que d'ignorer les éléments qui le composent, ce n'est pas l'être moins que d'ignorer ce qui s'y passe. On n'est qu'un fuyard, quand on se soustrait aux lois et à la raison de la cité[1] ; on n'est qu'un aveugle, quand on ferme l'œil de l'entendement ; un mendiant, quand on a besoin d'autrui et qu'on ne sait pas se procurer par soi-même[2] tout ce qu'il faut pour vivre ; une superfétation du monde, quand on s'y dérobe et qu'on s'isole de l'existence de la commune nature[3], en se révoltant contre ce qui arrive ; car c'est elle qui produit les événements, comme c'est elle qui t'a produit toi-même ; enfin, on n'est plus qu'un fragment détaché de la cité, quand on détache[4] son âme de celle des êtres raisonnables, dont on brise ainsi l'unité.

XXX

Celui-ci, quoique sans tunique[5], n'en est pas moins philosophe ; celui-là sait l'être même sans livres[6] ; tel autre sait l'être aussi quoique à moitié nu. — « Je n'ai pas de pain, dit-il, et je n'en reste pas moins fidèle à la raison. » — Et moi, je dis : Je n'ai pas même besoin de l'aliment de la science[7] pour y demeurer également fidèle.

XXXI

Plais-toi au pauvre métier que tu as appris[8], et sache t'en contenter et t'y tenir ; et, pour tout le reste dans la vie, supporte-le comme un homme qui, du fond de l'âme, a remis aux Dieux le soin de tout ce qui le regarde, et ne veut se faire le maître ni l'esclave de qui que ce soit.

XXXII

Songe un peu, pour prendre cet exemple entre tant d'autres, au temps de Vespasien[9]. Voici tout ce que tu y verras : On se marie, on élève ses enfants, on est malade, on meurt, on fait la guerre, on est en fête, on trafique, on cultive, on flatte, on a de l'arrogance, on a des soupçons, on dresse des embûches, on ourdit la perte de ses ennemis, on se plaint de l'état où l'on est, on fait l'amour, on amasse de l'argent, on brigue le consulat, on recherche la couronne ; eh bien

---

1 Il s'agit de la cité du monde, dont l'homme fait partie, et dont il doit s'occuper plus encore que de la société civile où il est placé.
2 Ceci est bien remarquable dans la bouche d'un empereur.
3 Que le stoïcisme confond trop souvent avec Dieu.
4 La répétition est dans le texte, et la traduction a dû la conserver.
5 La tunique était un vêtement de dessous ; et il n'y avait que les gens les plus pauvres qui ne la portassent pas. Plus haut, liv. I, § 6, Marc-Aurèle a parlé de tous les ustensiles dont se compose la discipline des philosophes grecs. Le vêtement était réglé tout aussi bien que l'ameublement.
6 Marc-Aurèle proscrit l'usage excessif des livres quand on est arrivé à un certain âge. Voir plus haut, liv. II, §§ 2 et 3.
7 La métaphore est de Marc-Aurèle lui-même, qui a peut-être ici un peu d'orgueil.
8 Conseil bien sage, mais qui ne peut être entendu que des âmes les plus vigoureuses et les plus indépendantes. Quand on a compris en quoi consiste la grandeur morale de l'homme et quel est son devoir ici-bas, on s'inquiète beaucoup moins des choses du dehors, précisément parce qu'on est tout occupé des choses du dedans. Socrate était sculpteur de son métier ; et, comme il n'avait pas un talent fort distingué, il est à croire que sa profession lui donnait tout juste ce qu'il fallait pour vivre. Il ne s'est jamais plaint de sa pauvreté, qu'il ressentait à peine. Epictète, au temps de Marc-Aurèle, en a été là également, pauvre esclave d'un affranchi.
9 L'empereur Vespasien, le premier de la famille Flavienne, était mort en l'an 79, c'est-à-dire quarante et un ans avant la naissance de Marc-Aurèle. C'est un souvenir déjà un peu lointain au moment où il écrit.

! cette existence que menaient tous les gens de ce temps a disparu complètement. Passe si tu le veux au temps de Trajan[1] ; c'est toujours la même chose, et son monde a cessé d'exister, comme a cessé l'autre. Considère si tu le veux encore les souvenirs de tous les autres temps, le souvenir de nations entières ; vois quelle multitude d'êtres humains sont tombés après quelques efforts passagers et se sont dissous dans les éléments matériels. Surtout rappelle-toi ceux que tu as vus toi-même s'épuiser en vains projets, négligeant d'accomplir ce qu'exigeait leur condition particulière, oubliant de s'y tenir opiniâtrement et de s'en contenter. Une autre chose non moins nécessaire, c'est de te souvenir que chacun des actes auxquels on se livre a son mérite propre et son harmonie avec le tout. En prenant ainsi les choses, tu n'auras jamais de mécomptes, puisque tu n'auras pas donné à des choses inférieures[2] plus de prix qu'elles n'en ont réellement.

XXXIII

Les mots qui naguère étaient compris de tout le monde ont aujourd'hui besoin d'explications. Il en est de même des noms qui jadis étaient les plus illustres, et qui à cette heure ont aussi besoin en quelque sorte qu'on les explique. Camille, Céson, Volésus[3], Léonnatus[4], et, peu de temps après eux[5], Scipion, et Caton, puis ensuite Auguste, et ensuite encore Adrien et Antonin, tous ces noms s'effacent pour passer bientôt à l'état de légendes. Le plus parfait oubli les a bien vite submergés. Encore, je ne parle ici que de ceux qui ont jeté, on peut dire, un éclat prodigieux[6]. Car, pour les autres, a peine ont-ils rendu le dernier soupir : « On ne les connaît plus[7], on ne s'en inquiète plus. » Qu'est-ce donc après tout même que cette éternelle mémoire ? Une pure vanité. Alors à quoi donc devons-nous appliquer nos soins ? A une seule chose, et la voici : Pensée dévouée à la justice ; activité consacrée au bien commun ; disposition à aimer tout ce qui nous arrives comme chose nécessaire, comme chose familière, qui découle du principe et de la source d'où nous venons nous-mêmes.

XXXIV

Abandonne-toi de ton plein gré à l'empire de Clotho[8], l'aidant à tisser la trame de tous les événements qu'il lui plaira de t'envoyer.

XXXV

---

1 Trajan mourut en 117, après vingt ans de règne. Ce souvenir est plus rapproché que celui de Vespasien ; mais il a encore plus d'un demi-siècle.
2 La première distinction à faire et la plus difficile, c'est précisément celle des vrais et des faux biens, recommandée par le platonisme, et que le stoïcisme a poussée plus loin qu'aucune autre école de philosophie.
3 Pour nous, ce sont deux personnages à peu près inconnus ; pour Marc-Aurèle, il semble qu'au contraire ils sont encore illustres.
4 Ce personnage est peut-être le compagnon d'Alexandre, dont le courage extraordinaire a été célébré par Arrien, liv. VI, ch. IX et X. Léonnatus n'a pas d'ailleurs laissé un nom durable dans l'histoire.
5 Scipion l'Africain, qui est sans doute désigné ici, est d'un siècle environ postérieur à Alexandre.
6 C'est vrai de quelques-uns des noms qu'on vient de citer ; ce ne l'est pas autant pour quelques autres.
7 Marc-Aurèle se sert ici des expressions qu'emploie Homère dans l'*Odyssée*, chant I, vers 242. Voilà pourquoi elles sont mises ici entre des guillemets.
8 C'est la première des trois Parques ; elle tient le fuseau, et préside à la naissance des humains.

Tout est éphémère[1], et l'être qui se souvient des choses, et la chose dont il se souvient[2].

XXXVI

Ne te lasse point de considérer tout ce qui par un simple changement se produit en ce monde, et dis-toi bien que la nature universelle n'aime rien tant que de changer les choses qui existent, et d'en faire de nouvelles toutes pareilles à celles qui disparaissent ; car ce qui est, est toujours, on peut dire, le germe de ce qui doit en sortir. Mais toi, tu ne prends pour des germes que ceux qui sont déposés, ou dans la terre, ou dans une matrice, sans te douter que c'est là une opinion des plus grossières[3].

XXXVII

Tu seras mort dans quelques instants[4] ; et tu n'as pas su encore, ni simplifier ta vie, ni assurer ta tranquillité, ni te débarrasser de cette fausse opinion que les choses du dehors peuvent te nuire[5], ni être bienveillant envers tout le monde, ni apprendre que la sagesse ne consiste que dans la justice.

XXXVIII

Examine avec soin les principes qui conduisent l'âme des sages[6], et rends-toi compte de ce qu'ils évitent et de ce qu'ils recherchent.

XXXIX

Ton mal ne peut jamais être dans l'âme d'un autre, pas plus qu'il n'est dans les variations ou le changement de ton enveloppe matérielle[7]. Où peut donc être réellement ton mal ? Là où est aussi pour toi la faculté qui juge des biens et des maux. Que cette faculté s'abstienne de juger ; et alors tout est bien. Que ton pauvre corps, qui est son voisin le plus proche, soit mutilé, brûlé, couvert d'ulcères et de plaies qui le dévorent, la partie qui, en toi, juge de tout cela doit garder néanmoins la paix la plus profonde, c'est-à-dire qu'elle doit toujours penser qu'il n'y a ni mal ni bien dans tous ces accidents, qui peuvent frapper également les méchants et les bons ; car il faut se dire que tout ce qui peut

---

1 Pensée digne de Pascal.
2 Ceci se rapporte à l'inanité de la gloire, dont il vient d'être parlé au § 33.
3 Et qui est toute matérialiste.
4 Voir plus haut, liv. II, §§ I, IV, V, et passim.
5 Les choses du dehors ne peuvent nuire à l'homme proprement dit, à l'être raisonnable ; elles n'atteignent que l'être sensible et son corps. A cet égard, le stoïcien est aussi spiritualiste qu'il est possible de l'être. Voir un peu plus bas, § 39.
6 Que tu as auprès de toi et qui missent sous tes yeux, sans t'occuper plus qu'il ne faut des conseils, d'ailleurs excellents, que les philosophes ont déposés dans leurs écrits. Le sens de la présente maxime est tout pratique.
7 C'est-à-dire de ton corps. L'expression grecque n'est pas d'ailleurs assez précise pour qu'on ne puisse la comprendre aussi en un autre sens « Le changement du monde qui t'entoure et t'enveloppe. » J'ai cru devoir préférer le premier sens, parce que la même pensée se retrouve à peu près liv. X, § 1, et que, dans ce nouveau passage, l'âme est directement opposée au corps. Il est probable qu'ici également c'est cette opposition que Marc-Aurèle veut signaler. La maxime est d'ailleurs excellente ; et l'âme de l'homme n'est jamais plus grande que quand elle sait se distinguer profondément du corps auquel elle est jointe. Mais combien, même parmi les philosophes et les ascètes les plus austères, peuvent arriver à ce renoncement !

indifféremment atteindre celui-là même qui vit selon la nature, n'est ni selon la nature, ni contre ses lois.

XL

Se représenter continuellement le monde[1] comme un seul être animé, qui ne renferme qu'une seule substance et qu'une seule âme ; essayer de comprendre comment toutes choses, doivent se rapporter à une perception unique, qui est la sienne ; comment c'est lui qui fait tout par une unique impulsion ; comment chaque détail coopère réciproquement à tout ce qui arrive ; et enfin comment tout s'enchaîne et tout est solidaire dans l'ensemble de l'univers[2].

XLI

Tu n'es qu'une âme débile qui traîne un cadavre, ainsi que le disait Épictète[3].

XLII

Il n'y a pas pour les êtres le moindre mal à être absorbés dans un changement[4], pas plus que ce n'est un bien pour eux de devoir à un changement quelconque leur constitution et leur existence.

XLIII

Le temps est comme un fleuve[5] qui entraîne toutes choses ; c'est comme un torrent irrésistible. A peine a-t-on pu y apercevoir une chose qu'elle disparaît entraînée dans le tourbillon ; le flot en apporte une nouvelle, qui à son tour sera bientôt emportée.

XLIV

Tout ce qui nous arrive est aussi ordinaire et aussi prévu que la rose au printemps, ou la moisson en été[6]. Telles sont aussi pour nous la maladie, la

---

1 C'est ici un des côtés faibles de la métaphysique stoïcienne. Elle n'a jamais assez complètement distingué Dieu et le monde ; et, tout en croyant fermement à la Providence, elle parait ignorer les conditions essentielles d'une intelligence toute-puissante. De là, des accusations de panthéisme trop spécieuses, quoiqu'au fond elles soient moins méritées qu'elles ne le semblent, comme on peut s'en convaincre par la lecture de Sénèque.

2 Régi, après avoir été créé, par un Dieu personnel et souverainement intelligent.

3 Ni dans le Manuel, ni dans les Dissertations recueillies par Arrien. on ne trouve cette pensée. Plus haut, liv. I, § 7, Marc-Aurèle remercie un de ses maîtres de lui avoir fait connaître les Commentaires d'Épictète. Il en reparle encore plus bas, liv. VII, § 19, et liv. XI, §§ 34 et 36. Il est probable que ce que Marc-Aurèle appelle Commentaires est précisément le recueil d'Arrien, intitulé *Dissertations*. La pensée a peut-être quelque exagération. Notre corps n'est pas, à vrai dire, un cadavre ; mais souvent il est un obstacle pour l'âme, qui n'a pas su le régler assez, bien, ni s'en rendre maîtresse. La plupart des hommes sont esclaves de leur corps, loin de savoir s'en servir comme d'un instrument. — « Ce corps de mort », a dit Bossuet, Préambule sur les états d'oraison, d'après saint Paul, Épître aux Romains, ch. VII, § 24.

4 Le texte n'est pas aussi précis ; mais j'ai dû donner à la pensée une forme un peu plus arrêtée, afin que l'opposition fût plus claire et plus frappante. La mort n'est pas plus un mal pour les êtres que leur naissance n'est un bien pour eux.

5 Ces images, qui peuvent nous sembler aujourd'hui un peu usées parce qu'elles sont trop connues, étaient neuves au temps de Marc-Aurèle.

6 Images gracieuses, pour une idée qui au fond est assez triste.

mort, la calomnie[1] qui nous déchire, l'inimitié qui nous tend des piéges, et tant d'autres événements, qui sont pour les ignorants des sujets de joie ou d'affliction.

XLV

Toujours les choses qui succèdent à d'autres se rattachent étroitement à ce qui les a précédées. C'est qu'ici il n'en est point comme d'une suite de nombres qui sont isolés entre eux, et qui n'ont chacun que la quantité nécessaire qui les forme. Loin de là, c'est une connexion parfaitement raisonnée ; et de même que toutes les choses qui jouissent d'une existence perpétuelle[2] sont disposées en un ordre harmonieux, de même celles qui se produisent sous nos yeux attestent, non pas seulement une simple succession, mais une sorte de parenté qui les unit merveilleusement entre elles.

XLVI

Se rappeler toujours cette sentence d'Héraclite[3] : « La mort de la terre, c'est de se changer en eau ; la mort de l'eau, c'est de se changer en air ; la mort de l'air, de se changer en feu ; et réciproquement. » Se souvenir aussi d'un point qu'Héraclite a oublié[4], à savoir : le but où conduit cette route que suivent toutes choses en ce monde. Se souvenir en outre que les êtres s'élèvent d'autant plus qu'ils participent davantage, et plus continûment, à cette raison qui gouverne l'ensemble de l'univers ; et qu'ils regardent les détails de la vie de chaque jour comme leur étant de plus en plus étrangers. Se rappeler également que nous ne devons pas agir et parler comme on le fait en rêve[5] ; car durant le sommeil aussi, on a l'air de parler et d'agir ; et enfin, que nous ne devons pas nous conduire comme des enfants, aveuglément dociles à leurs parents, et toujours prêts à se justifier par ce motif assez futile : « Voilà la leçon que nous avons reçue. »

XLVII

Si quelque Dieu te disait que tu mourras demain, ou si ce n'était demain, au plus tard après-demain, tu ne ferais pas grande différence de mourir le troisième jour au lieu de mourir le second, à moins que tu ne fusses de la plus insigne lâcheté.

---

1 Cette pensée n'est peut-être pas très juste ; et le sage ne peut mettre sur la même ligne ce qui dépend de la nature et ce qui dépend de la volonté libre de l'homme. On peut dédaigner la calomnie, et c'est ce que le philosophe a de mieux à faire ; mais elle est faite pour indigner sa conscience, tandis que la mort réglée par les décrets mêmes de Dieu ; doit toujours nous paraître un bienfait, dont nous n'avons qu'à te remercier, loin d'avoir à nous en plaindre.

2 Le texte dit simplement : « Qui sont, » par opposition aux choses qui se produisent, et qui passent sans être permanentes. La traduction a dit être un peu plies précise que l'original.

3 Si l'on en croit une citation de Clément d'Alexandrie, Héraclite aurait emprunté lui-même cette pensée à Orphée. Voir les *Stromates*, liv. VI, p. 196, édition de 1779. Ici, Marc-Aurèle veut simplement rappeler au philosophe que toutes les choses de ce monde sont dans un changement perpétuel.

4 Le texte n'est peut-être pas aussi précis. Il peut d'ailleurs paraître corrompu dans tout ce passage ; mais il n'y a pas de variante qui puisse servir à le corriger.

5 La pensée n'est pas assez développée ; elle signifie que la vie doit être prise au sérieux, et que l'homme doit apporter à tout ce qu'il fait la plus grave attention. Dans le rêve, au contraire, tout se passe sans l'intervention de la conscience et de la personne, qui est alors purement passive.

En effet, que serait un tel sursis ? Eh bien ! pense absolument de même que ce n'est pas grand état[1] de mourir après de longues années, plutôt que demain.

XLVIII

Penser sans cesse à la mort de tant de médecins qui avaient eux-mêmes si souvent froncé le sourcil au lit des malades[2], de tant d'astrologues mathématiciens qui avaient cru faire merveille en pronostiquant la mort des autres ; de tant de philosophes[3] qui avaient composé tant de dissertations sans fin sur la mort et l'immortalité ; de tant de guerriers qui avaient tué tant de mondé ; de tant de tyrans qui, avec une férocité hautaine, avaient usé du droit de vie et de mort comme s'ils eussent été eux-mêmes immortels ; enfin à la mort de tant de cités ; car les cités meurent aussi, on peut dire ; témoins Hélice[4], Pompéi, Herculanum, et cette foule d'autres villes, qu'on ne saurait compter. Repasse en ta mémoire[5] les gens que tu as toi-même connus mourant l'un après l'autre ; celui-ci menant le deuil de celui-là, et bientôt enseveli lui-même par tel autre, qui succombe à son tour ; et tout cela en quelques instants ! Pour le dire en un mot, il faut toujours considérer les choses humaines comme éphémères et de bien peu de prix[6]. On doit donc passer ce moment imperceptible de la durée conformément à la nature et quitter la vie avec sérénité, comme une olive mûre[7], qui tombe en remerciant la terre qui l'a produite et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée.

XLIX

Se rendre ferme comme le roc[8] que les vagues ne cessent de battre. Il demeure immobile, et l'écume de l'onde tourbillonne à ses pieds. — « Ah ! quel malheur pour moi, dis-tu, que cet accident me soit arrivé ! — Tu te trompes ; et il faut dire : « Je suis bien heureux, malgré ce qui m'arrive, de rester à l'abri de tout

---

1 La pensée est juste si on la considère relativement à l'éternité ; elle ne l'est plus autant si l'on regarde à l'homme lui-même. Une assez longue existence lui permet de faire d'autant plus de bien pendant son passage sur la terre, et d'en apprendre un peu davantage sur lui-même et sur la nature dans laquelle il a été placé.

2 Expression pittoresque, et qui fait parfaitement image, toute simple qu'elle est.

3 Cette pointe d'ironie contre les philosophes n'est pas déplacée dans la bouche d'un philosophe, qui se comprend lui-même dans la critique qu'il fait des autres.

4 Ville d'Achaïe, dans le Péloponnèse, qu'il ne faut pas confondre avec une autre ville de même nom en Thessalie. Deux ans avant la bataille de Leuctres, 373 avant Jésus-Christ, Hélice fut submergée par la mer, que soulevait un tremblement de terre ; la ville était cependant à une lieue de distance environ du rivage. Toute la population y périt. Voir Strabon, liv. VIII, ch. VII, § 2, p. 330, édit. Firmin Didot. Cet événement avait déjà plus de cinq cents ans de date à l'époque de Marc-Aurèle. La catastrophe d'Herculanum et de Pompéi est à un siècle de distance quand il écrit. Tontes les découvertes qu'on fait chaque jour dans les ruines de ces deus villes attestent combien la catastrophe fut affreuse.

5 Conseils fort pratiques, mais qu'on écoute peu en général, parce que les plus sages eux-mêmes se laissent entraîner au courant ; et la mort est une des choses auxquelles on pense le moins.

6 La sagesse de tous les temps a parlé de même ; et elle ne cessera de présenter à la pensée de l'homme ces considérations, dont il tiendra toujours aussi peu de compte.

7 C'est ainsi que Marc-Aurèle lui-même a accueilli la mort, quand elle est venue le surprendre à un âge peu avancé et au milieu des plus graves devoirs, qu'il accomplissait énergiquement dans des contrées barbares, pouf défendre l'Empire, qui lui était confié. Sénèque a dit : « Craindrai-je donc de périr quand la terre elle-même périt avant moi, quand le globe, qui fait trembler toutes choses, tremble le premier et ne nue porte atteinte qu'à ses propres dépens ? Hélice et Buris ont été totalement englouties par la mer ; et je craindrais pour ma chétive et unique personne ! » *Questions naturelles*, liv. VI, ch. XXXII.

8 Voir une comparaison toute pareille dans Homère, *Iliade*, chant XV, vers 620 et 621.

chagrin[1], ne me sentant, ni blessé par le présent, ni anxieux de l'avenir. » Cet accident en effet pouvait arriver à tout le monde ; mais tout le monde n'aurait pas reçu le coup avec la même impassibilité que toi. Pourquoi donc tel événement passe-t-il pour un malheur plutôt que tel autre pour un bonheur ? Mais peux-tu réellement appeler un malheur pour l'homme ce qui ne fait point déchoir en quoi que ce soit la nature de l'homme ? Or, crois-tu qu'il y ait une vraie déchéance de la nature humaine, là où il n'est rien qui soit contraire au vœu de cette nature ? Et quoi ! tu connais précisément ce qu'est ce vœu ; et tu croirais que cet accident qui t'arrive peut t'empêcher d'être juste, magnanime, sage, réfléchi, circonspect, sincère, modeste, libre, et d'avoir toutes ces autres qualités qui suffisent pour que la nature de l'homme conserve tous ses caractères propres ! Quant au reste, souviens-toi, dans toute circonstance qui peut provoquer ta tristesse, de recourir à cette utile maxime : « Non seulement l'accident qui m'est survenu n'est point, un malheur ; mais de plus, c'est un bonheur véritable, si je sais le supporter[2] avec un généreux courage. »

L

C'est un secours assez singulier, mais pourtant passablement efficace, pour s'apprendre à mépriser la mort[3], que de récapituler dans sa mémoire ceux qui ont tenu obstinément à la vie. Qu'y ont-ils gagné de plus que ceux qui sont morts avant le temps ? Cadicianus, Fabius, Julien, Lepidus, et tous ceux qui ont eu le même caractère, ont dû cependant tomber un jour ou l'autre, ici ou là. Eux qui avaient porté tant de gens au tombeau, ils y ont été portés à leur tour. Somme toute, l'intervalle est bien peu de chose. Et encore à quel prix, avec qui le passe-t-on, et dans quel misérable corps ! Que ce ne soit donc pas là fine affaire. Regarde en effet derrière toi l'abîme insondable de la durée ; et devant

---

1 C'est la fermeté inébranlable du sage selon le stoïcisme, et sa constante tranquillité d`âme, même au milieu des événements que le vulgaire regarde comme d'effroyables malheurs. C'est la résignation chrétienne, jointe au plus réel courage. Sous les empereurs despotiques qui avaient précédé Marc-Aurèle, le stoïcisme avait préparé au martyre bien des âmes qui ne fléchirent pas. Horace avait déjà célébré et recommandé ces vertus, qui élèvent l'homme, au-dessus de lui-même : *Justum ac tenacem propositi virum*. Le stoïcisme n'a jamais rien dit de mieux ; et l'exemple de Thraséas, avec tant d'autres, a montré que ce n'étaient pas de vains mots.

2 Tout est là, quoique bien souvent la sensibilité de l'homme se révolte, et qu'elle résisté à la raison. Sénèque, qui avait si bien parlé, au nom du stoïcisme, du repos du sage et de la tranquillité de l'âme, a su mourir avec un courage inébranlable, quoique sa conscience ne fût peut-être pas absolument tranquille à ce moment suprême.

3 C'est en effet un apprentissage pour le philosophe, parce que l'instinct de la nature nous porte en sens contraire. D'ailleurs, il est certain que, dans ce mépris de la vie, l'ignorance la plus grossière nous fortifie autant que les méditations les plus profondes de la sagesse. Les sauvages et les barbares savent en général mourir avec une impassibilité que le stoïcisme n'a point dépassée. La vraie différence, c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Sénèque a dit : « Il faut prendre garde de ne pas trop aimer ni aussi de ne pas trop haïr la vie ; et quand la raison nous oblige de la quitter, il ne le faut pas faire légèrement et avec précipitation. » Épître XXIV, à Lucilius. Bossuet a dit : « Ô mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles ; ô hommes, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes, et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines. » *Sermon sur la Mort*. Bossuet ajoute encore : « Ainsi, comme nous en voyous passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. Ô Dieu ! encore une fois qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place dans cet immense abîme du temps ! » *Ibidem*.

toi, un autre infini. Au milieu de cette immensité, quelle différence y a-t-il à vivre trois jours ou trois âges d'homme ?

LI

Marcher toujours par le chemin le plus court ; et le plus court chemin, c'est celui qui est selon la nature[1] ; c'est-à-dire que nous devons nous conformer à la plus saine raison[2], dans toutes nos paroles et dans tous nos actes. Une fois prise, cette résolution nous délivre, et des soucis qui nous accablent, et des combats intérieurs, et de tous calculs et de toute vanité frivole.

---

1 C'est la formule générale du stoïcisme ; mais on voit par les pensées de Marc-Aurèle que la doctrine ne s'en tenait pas à ces généralités nécessairement très vagues, et qu'elle savait préciser le détail des choses.

2 Que l'homme entend toujours assez, quand il sait imposer silence à ses passions et à son égoïsme.

LIVRE V

I

Le matin, quand tu as de la peine à te lever[1], voici la réflexion que tu dois avoir présente à l'esprit : « Je me lève pour faire mon œuvre d'homme ; je vais remplir les devoirs pour lesquels je suis né et j'ai été envoyé en ce monde. Pourquoi donc faire tant de difficultés ? Ai-je été créé pour rester ainsi chaudement sous des couvertures ? — Mais cela me fait plus de plaisir ! » — Es-tu donc né pour le plaisir uniquement ? N'est-ce pas au contraire pour toujours travailler et toujours agir ? Ne vois-tu pas que les plantes, les oiseaux, les fourmis, les araignées, les abeilles concourent, chacune dans leur ordre, à l'ordre universel ? Et toi, tu refuserais d'accomplir tes fonctions d'homme ! Tu ne t'élancerais pas avec ardeur à ce qui est si conforme à ta nature ! — Mais, diras-tu, il faut bien que je me repose. — D'accord ; le repos est nécessaire ; mais la nature a mis aussi des bornes à ce besoin, comme elle en a mis au besoin de manger et de boire. En cela pourtant, tu vas au-delà des bornes[2], et tu dépasses ce qu'il te faut. Au contraire, quand tu agis, tu n'en fais pas autant ; et tu restes en deçà de ce que tu pourrais faire. Cette négligence tient à ce que tu ne t'aimes pas sérieusement toi-même ; car autrement tu aimerais ta nature. Ceux qui aiment réellement l'art spécial qu'ils cultivent se dessèchent sur les ouvres que cet art leur inspira, oublieux du boire, oublieux du manger. Et toi, tu apprécies ta propre nature moins que le tourneur n'apprécie l'art du tour, moins que le danseur n'apprécie l'art de la danse, moins que l'avare n'apprécie son argent, ou le glorieux, sa vaine gloire : quand tous ces gens-là sont à leur ardeur labeur, ils songent moins à manger ou à dormir qu'à avancer l'œuvre dont ils s'occupent si passionnément. Et toi, tu trouves les devoirs que la société impose à ses membres[3] moins importants et moins dignes de tes soins !

II

Qu'il est commode d'écarter et d'effacer toute imagination fâcheuse ou inconvenante, et de retrouver aussitôt un calme profond[4] !

III

---

1 Il est assez probable que, ceci fait allusion à quelque habitude personnelle. D'ailleurs le conseil s'adresse à tout le monde ; et chacun de nous peut en profiter par les raisons très solides que l'empereur se donne ici à lui-même. Voir plus loin, liv. VIII, 5 12, la répétition des mêmes pensées à peu prés.

2 C'est une observation qui s'applique parfaitement à notre vie actuelle, mais qui est fort ancienne, comme on le voit.

3 C'est une préoccupation constante de Marc-Aurèle ; et elle découle naturellement de l'idée qu'il se fait des devoirs de l'homme en ce monde. La cité politique doit être l'image de la grande cité de l'univers ; et les devoirs qu'on y remplit sont la suite du devoir général que la nature impose à l'homme doué de raison et capable de sagesse.

4 Il faut une bien longue et bien sérieuse culture de l'âme, pour que l'on puisse rétablir si vite l'équilibre troublé par les accidents extérieurs.

Juge digne de toi toute parole et tout acte qui est selon la nature[1]. Ne t'en laisse détourner ni par le blâme, ni par les calomnies, dont parfois le blâme est suivi. Du moment que ce que tu as fait, ou ce que tu as dit, est bien, ne crois jamais que ce soit au-dessous de ta dignité. Les autres ont leur propre raison qui les conduit, et ils obéissent à leur impulsion propre ; ne regarde donc pas à autrui ; mais suis tout droit ton chemin, en te conformant tout ensemble à ta nature particulière et à la nature commune ; car pour toutes les deux, il n'y a qu'une seule et même voie[2].

IV

Je marche dans les sentiers que me trace la nature[3], jusqu'à ce que je me repose en tombant[4], exhalant mon dernier souffle dans cet élément où je puise à chaque instant le souffle de ma vie, tombant sur cette terre[5] d'où mon père a tiré le germe de mon être, d'où ma mère a tiré son sang, d'où ma nourrice a tiré son lait ; sur cette terre, dont moi-même, depuis tant d'années, je me nourris et m'abreuve chaque jour ; sur cette terre, qui me porte, quand je la parcours et que j'en abuse de tant de façons.

V

Je veux bien[6] que tu n'aies pas une profondeur d'esprit qui provoque l'admiration générale ; mais il est une foule d'autres qualités pour lesquelles tu ne peux pas dire : « La nature ne m'a pas favorisé. » Fais donc tout ce qui dépend absolument de toi seul. Sois franc, sérieux, patient à la fatigue, sans passion pour le plaisir, sans plainte contre le sort, vivant de peu, cordial, libre, dédaigneux du superflu, sobre de paroles, magnanime. Est-ce que tu ne le vois pas ? Que de choses ne peux-tu pas faire dès à présent, pour lesquelles tu n'as pas la moindre excuse d'incapacité naturelle ou d'inaptitude, et où cependant tu restes, de ton plein gré, dans une inertie qui te rabaisse ! Est-ce par hasard une impuissance de nature qui te nécessite à gronder sans cesse, à être nonchalant, à te flatter, à écouter ton malheureux corps[7], que tu accuses de tous les maux, à t'occuper de toi avec complaisance, à t'ajuster, et à troubler ton âme de ces vains soucis ? Non certainement ; et tu aurais pu dès longtemps te débarrasser de ces défauts. Seulement, tout ce qu'on aurait pu encore te reprocher, c'eût été d'avoir tant tardé à le faire et. d'avoir eu trop de peine à écouter la raison ; car tu aurais du depuis longues années t'y exercer, eu désapprouvant dans ton cœur cette inertie et en n'en faisant point tes délices.

VI

---

1 C'est-à-dire conforme à la raison. Le précepte est excellent ; et il apprend à braver ce qu'on appelle le respect humain, qui n'est souvent qu'une faiblesse.
2 C'est l'idée du bien dans toute sa généralité ; l'individu peut la réaliser en lui, ainsi qu'elle est déjà réalisée dans le monde.
3 En d'autres termes, Dieu.
4 Cette expression n'implique ni n'exclut la croyance à une autre vie.
5 *En tombant..... tombant sur cette terre*. La répétition est dans le texte.
6 Tous ces conseils sont excellents ; et chacun de nous peut en faire son profit.
7 C'est une des causes les plus habituelles de nos faiblesses. La vie des anciens était en général beaucoup plus dure que la nôtre ; et le stoïcisme avait moins de peine à faire écouter ses sages remontrances et ses virils conseils, essentiellement spiritualistes.

Tel homme, après s'être bien conduit en faveur de quelqu'un, est tout prêt à lui faire payer le service[1] dont il l'a obligé. Tel autre est moins pressé ; mais, à part lui, il se figure qu'il a une créance, et il se garde d'oublier le service qu'il a rendu. Enfin, un dernier ne sait même plus ce qu'il a fait, pareil à la vigne qui porte sa grappe[2], et qui ne cherche plus rien au-delà, après avoir produit le fruit qui lui est naturel. Le cheval qui a couru, le chien qui a chassé, l'abeille qui a distillé son miel, l'homme qui a fait le bien[3], ne va pas le crier ; mais il passe à une autre bonne œuvre, de même que la vigne portera de nouveaux raisins quand la saison sera venue. « — Eh quoi ! faut-il donc se ranger au nombre de ces êtres qui agissent sans même savoir ce qu'ils a font ? — Oui certainement. — Mais pourtant il a faut, bien réfléchir un peu à ce que l'on fait, et c'est, dit-on, le propre de l'être qui vit en société, de comprendre qu'il agit pour le bien commun et de désirer tout au moins, par Jupiter, que son compagnon qu'il oblige le comprenne aussi. » — Sans doute ; ta réponse est juste ; mais dans ce cas-ci tu ne saisis pas bien le sens de mon conseil. C'est précisément en le suivant que tu te classeras parmi les êtres dont je parlais tout à l'heure ; car eux aussi sont bien guidés par une conviction raisonnable, à laquelle ils se laissent aller. Et toi, si tu veux bien comprendre ce que je te recommande en ce moment, tu n'as pas à craindre que cette disposition te fasse jamais négliger aucun des devoirs que la société t'impose.

VII

Prière des Athéniens[4] : « Arrose, bon Jupiter, arrose de ta pluie les sillons et les prés des Athéniens ! » Ou il ne faut pas prier ; ou il faut prier comme eux, simplement et noblement.

VIII

On dit en parlant d'un malade : « Esculape[5] lui a prescrit l'exercice du cheval, l'usage des bains froids, la marche à pieds nus. » On peut dire tout à fait de même : « La nature universelle a prescrit pour tel homme la maladie, la mutilation d'un membre, la perte des êtres les plus chers, ou telle autre épreuve non moins pénible. » Et quand je dis « Prescrit, » cela signifie, d'une part, que le médecin a ordonné ses remèdes en vue de la santé, et d'autre part, que tout ce qui arrive à chacun de nous est également ordonné pour nous conformément au destin. Et encore, lorsque nous disons que tout est arrangé pour nous, c'est au sens ou les ouvriers le disent des pierres carrées des murs et des pyramides, qui s'arrangent entre elles et s'encastrent régulièrement, selon la disposition qu'on

---

1 La remarque est profondément juste ; pour la plupart des hommes, c'est un marché qu'ils entendent faire quand ils font le bien ; et il est assez rare que leur conduite ne soit pas mi calcul. L'homme de bien an contraire ne mérite ce beau nom qu'en faisant le bien pour le bien seul, sans avoir jamais le moindre retour sur lui-même.

2 Image gracieuse, tout à fait analogue à celles qui ont été déjà employées plus haut. Voir liv. IV, § 44 et 48.

3 L'homme a un mérite particulier à faire le bien, puisqu'il peut aussi faire le mal ; ce que les animaux et les plantes ne peinent pas.

4 C'est, je crois, le seul passage d'un auteur de l'antiquité où il soit parlé de cette prière. Pausanias affirme à diverses reprises que les Athéniens étaient le peuple le plus religieux de la Grèce ; et dans le livre Ier, ch. XXIV, § 31 p. 33, édit. Firmin Didot, il cite à Athènes une statue qui représentait la terre demandant à Jupiter de faire tomber la pluie. La prière des Athéniens avait ceci de remarquable que chacun priait pour tous au lieu de prier pour soi seul. Pausanias semble même indiquer que la prière avait lieu en faveur de la Grèce entière.

5 Ou plutôt le médecin particulier de ce malade, son Esculape.

leur donne. Dans la totalité des choses, il n'y a qu'une seule et unique harmonie[1]. Et de même que l'univers, qui est le corps immense que nous voyons, est rempli et se compose de tous les corps particuliers, de même, le destin, qui est la cause que nous savons, se compose de toutes les causes particulières[2].

L'opinion que j'exprime ici est aussi celle des gens les plus simples ; car on entend dire à tout moment : « C'était là son sort. » Oui, certes ; c'était bien le sort qui lui était réservé ; c'était bien la ce qui avait été réglé pour lui dans l'ensemble des choses.

Ainsi donc, acceptons tout cela comme nous acceptons les remèdes qu'Esculape nous ordonne. Bien souvent ses prescriptions nous sont douloureuses ; mais nous les agréons dans l'espérance d'y retrouver la santé, que nous avons perdue. Considère l'accomplissement des décrets de la commune nature[3] et le but auquel ils concourent, à peu près comme tu considères ta propre santé. Aime également tout ce qui t'arrive[4] dans la vie, quelque dure que l'épreuve puisse te paraître, parce que tout cela conduit à un résultat qui est la santé du monde[5], et que tout cela facilite les voies de Jupiter[6] et l'heureuse exécution de ses desseins. Il n'eût point rendu ce décret pour aucun de nous, si ce décret n'avait point importé à l'ensemble des choses ; car la nature ne fait jamais rien qui s'égare, et qui ne concorde pas avec le plan général qu'elle s'est prescrit.

Voilà donc deux raisons pour aimer tout ce qui t'arrive. La première, c'est que la chose a été faite pour toi, que pour toi spécialement elle a été disposée dans l'ensemble, et qu'elle a avec toi ces rapports précis, venus de haut et se rattachant, dans la trame universelle, aux causes les plus saintes. La seconde, c'est que, pour Celui qui gouverne l'univers[7], ce qui arrive à chacun des êtres en particulier concourt au succès de ses démarches, à l'accomplissement de ses décrets et à la durée même des choses. C'est mutiler le tout que de retrancher quoi que ce soit de son enchaînement et de sa continuité, dans les causes qui le forment, aussi bien que dans les parties qui le composent. Or c'est te retrancher

---

1 Voir une pensée analogue plus haut, liv. IV, § 40.
2 Et l'homme est une de ces causes, grâce à la liberté que Dieu lui a accordée.
3 En d'autres termes, la Providence, qui a tout réglé dans ses desseins infinis.
4 C'est un optimisme aussi sine que pratique. Les biens dont cette vie est comblée surpasse tellement les maux qui s'y rencontrent, que l'homme ne peut que remercier et bénir l'Être tout-puissant, qui la lui a donnée. De sa part, cette reconnaissance sincère est à la fois un acte de justice et de magnanimité. Il se fie à la bonté de Dieu et tient peu de compte des maux qu'il souffre, parce qu'ils entrent nécessairement dans le plan universel de la Providence. Mais cette foi imperturbable et résignée n'appartient qu'aux plus grandes âmes, Socrate, Épictète, Marc-Aurèle et quelques autres.
5 Expression très belle et très juste.
6 C'est ainsi que Milton, au début du *Paradis perdu*, a dit : « Justify the ways of God to men. » Jupiter, c'est ici Dieu, ou la Providence.
7 Dieu ici n'est plus confondu avec le monde, comme il semblait l'être dans quelques passages précédents, liv. IV, § 40 notamment. Voir plus loin le commencement du liv. VI, où cette pensée est encore plus nettement rendue. Sénèque a dit : « Nous cherchons une cause première et générale, laquelle doit être simple puisque la matière est simple. Nous demandons ce que c'est que cette cause, C'est une intelligence qui agit ; et de celle-là dépendent toutes les autres causes. » Épître, LXV, à Lucilius. — Bossuet, citant l'Ecclésiaste, dans la *Politique tirée de l'Écriture*, liv. I, article 1er, a dit : « Le monde subsiste par cette loi : chaque partie a son usage et sa fonction ; et le tout s'entretient par le secours que s'entre-donnent toutes les parties. Nous voyons donc la société humaine appuyée sur ces fondements inébranlables : un même Dieu, nu même objet, une même fin, une origine commune, un même sang, un même intérêt, un besoin mutuel, tant pour les affaires que pour la douceur de la vie. »

toi-même de ce tout, autant qu'il dépend de toi, que de te révolter contre ses lois ; et en quelque façon, c'est le détruire.

IX

Ne pas se dégoûter, ne pas se décourager[1], ne pas désespérer, si l'on ne réussit pas du premier coup à toujours agir selon les vrais préceptes ; mais, après un échec, revenir à la charge, se trouver content si, dans la plupart des cas, on se conduit en homme, et surtout aimer l'objet auquel on revient. Ne pas retourner à la philosophie comme l'enfant retourne à son maître ; mais bien plutôt comme les malades qui souffrent des yeux reprennent l'éponge et le blanc d'œuf[2], ou comme d'autres encore ont recours au cataplasme et à la douche. Grâce à ta persistance, il ne t'en coûtera plus d'obéir à la raison ; et c'est en elle que tu trouveras ton repos. La philosophie, sache-le bien, ne veut absolument que ce que la nature veut aussi ; mais c'est toi qui voulais quelqu'autre chose qui n'était pas selon la nature. Entre les deux, quel parti dois-tu choisir de préférence ? Le plaisir ne nous fait-il pas commettre mille erreurs ? Demande-toi bien plutôt s'il ne vaut pas mieux choisir la grandeur d'âme, l'indépendance, la simplicité, la prudence, la sainteté. Quels attraits peuvent te paraître plus puissants que ceux de la sagesse, si tu songes à la force infaillible et à la facilité qu'elle nous procure, pour toutes les résolutions de la noble faculté[3] qui nous fait suivre les lois de la raison, et qui nous fait réellement connaître les choses ?

X

Les choses sont, pour ainsi dire, enveloppées d'une telle obscurité que des philosophes[4], et ce ne sont ni les moins nombreux ni les moins illustres, ont déclaré qu'elles leur semblaient tout à fait incompréhensibles. Les stoïciens eux-mêmes trouvent qu'elles sont tout au moins très difficiles à comprendre, et que notre intelligence, dans toutes ses facultés, est exposée sans cesse à faillir. En effet, d'abord où est l'homme dont le jugement ait été toujours infaillible ? Considérons, si tu le veux, les faits extérieurs. Mais que leur durée est passagère ! Que leur prix est misérable, puisqu'ils peuvent être aux mains d'un débauché, d'une courtisane[5], d'un scélérat ! Regarde ensuite au caractère des gens avec qui tu vis[6]. Le plus bienveillant des hommes a grand'peine à les supporter ; que dis-

---

1 L'ascétisme chrétien n'a pas de conseil plus délicat, ni plus pratique. Il faut apprendre à bien faire, comme on apprend toutes choses ; et ici, il faut compter avec le temps, comme pour tout le reste. Tant que l'âme n'a pas perdu le sentiment du bien, elle peut se flatter de triompher, si elle a quelque persévérance.

2 C'étaient des remèdes usités contre l'ophtalmie.

3 Le libre arbitre, grandeur et péril de l'homme, qui peut choisir entre le bien et le mal.

4 Il s'agit évidemment des sceptiques et des pyrrhoniens ; mais sans nier absolument l'impossibilité de la science, bien d'autres en avaient tout au moins signalé les difficultés, souvent insurmontables. Empédocle avait été un des premiers à s'en plaindre ; et sa mort, vraie ou supposée, semblait indiquer qu'il désespérait de la science. Après lui, les sophistes, les académiciens, Pyrrhon, Ænésidème, avaient soutenu et propagé le scepticisme. C'est une querelle aussi vieille que l'esprit humain ; mais ce qu'il y a de rassurant, c'est que ceux-là même qui nient la science sont obligés d'en faire pour la combattre. La vérité, c'est qu'en effet la science de l'homme n'est rien, si on la compare à l'infini ; mais elle est considérable et s'accroît de jour en jour, si on la compare à elle-même et que l'on regarde à ses progrès.

5 Marc-Aurèle pouvait se rappeler les excès de tout genre auxquels s'étaient livrés les empereurs qui l'avaient précédé, sans parler de tant d'autres exemples presque aussi déplorables, que lui offrait l'histoire. Voir plus haut, liv. II, § 11.

6 On peut voir plus haut le début du liv. III, § 1.

je ? il n'est pas un d'eux qui n'ait peine à se supporter lui-même. Dans ces profondes ténèbres, dans ces ordures, dans ce torrent de la substance et du temps, du mouvement et de toutes les choses que le mouvement entraîne, je ne puis apercevoir quoi que ce soit qui doive mériter notre estime où même mériter nos soins. Bien loin de là, il n'y a, pour se fortifier le cœur, qu'à attendre de sang-froid la dissolution naturelle de son cure, à ne pas s'impatienter si elle tarde, et à puiser la paix dans ces deux seuls principes : le premier, qui est de se dire : « Il ne m'arrivera rien qui ne soit conforme à la nature universelle des choses ; » le second : « Il m'est toujours possible de ne rien faire qui puisse blesser mon Dieu[1], et le génie que je porte en moi[2] ; car il n'est personne au monde qui puisse me forcer à violer leurs lois[3]. »

XI

« A quoi donc est-ce que s'applique mon âme en ce moment[4] ? » Telle est la question qu'en toute circonstance il faut se poser à soi-même, en se demandant : « Que se passe-t-il actuellement pour moi, dans cette partie de notre être qu'on appelle notre chef et notre guide ? Quelle espèce d'âme ai-je en ce moment ? N'est-ce pas l'âme d'un enfant ? L'âme d'un jeune homme ? L'âme d'une femmelette ? L'âme d'un tyran[5] ? L'âme d'une brute ? Ou l'âme d'un animal féroce ? »

XII

Pour apprécier ce que sont réellement ces biens prétendus[6] qui séduisent le vulgaire, voici à quel point de vue il faut se placer. Quand on a compris ce que sont essentiellement les biens véritables, tels par exemple que la sagesse, la tempérance, la justice, le courage[7], on ne pourrait supporter, à propos d'un de ces biens précieux auquel on penserait, d'entendre quelqu'un y ajouter une idée qui serait en désaccord avec l'idée même du bien. Au contraire, si l'on ne pense qu'à une de ces choses qui passent pour des biens auprès du vulgaire, on écoutera et on accueillera volontiers les railleries du poète, qu'on pourra trouver de très bon goût. Le vulgaire lui-même sent bien aussi cette différence ; car autrement, loin d'agréer cette bouffonnerie, il la repousserait avec indignation. Mais s'il s'agit de l'argent, du plaisir, ou de l'opinion, et des plaisanteries que ces sujets provoquent, on les accueille comme les choses les plus fines et les plus charmantes du monde. Pousse donc plus loin, et demande-toi si l'on peut sérieusement estimer de pareilles choses et les prendre pour des biens, quand,

---

1 C'est l'expression même du texte ; et ce seul passage prouverait que Marc-Aurèle n'a pas toujours confondu Dieu et le monde, sur les pas du stoïcisme.
2 L'expression de Marc-Aurèle n'est pas tout à fait aussi développée.
3 C'est la forteresse inexpugnable de la conscience. Mais tout le monde ne sait pas la défendre, même parmi les philosophes.
4 Voir plus haut, liv. III, § 4, une pensée presque pareille sous une forme différente. Cet examen de conscience, cette confession à soi-même est fort utile, si elle n'est pas toujours très flatteuse.
5 On peut supposer que Marc-Aurèle aurait adressé des conseils si sages à plus d'un empereur, tyran, brute, ou bête féroce, comme Tibère sur la fin de sa vie, Caligula, Vitellius, Héron, etc. Sénèque a dit : « Faites, dit Epicure, toutes choses connue si quelqu'un vous regardait. Il est sans doute très utile d'avoir quelqu'un auprès de soi que vous regardiez comme il était présent à vos pensées. Mais il est beaucoup plus honorable de vivre comme si vous étiez en la présence de quelque homme de probité. » Épître XXV, à Lucilius.
6 La distinction des vrais et des faux biens a d'abord été faite par le platonisme. L'École stoïcienne a recueilli principalement cet héritage, si digne d'elle et si pratique.
7 Ce sont les quatre parties essentielles de la vertu, selon Socrate.

au moment où l'on y songe, on leur trouve fort applicable le mot du poète[1] : « Celui qui possède toutes ces belles choses en grande quantité, en est tellement encombré « qu'il n'a pas même chez lui de place pour des latrines. »

XIII

Deux éléments[2] forment mon être, constitué comme il l'est : ce sont la cause et la matière. Ni l'un ni l'autre de ces principes ne peut se perdre dans le néant[3] ; car ce n'est pas du néant qu'ils sont sortis. Ainsi, chacune des parties qui nie composent se convertira, par le changement, en une partie de l'univers. Celle-là se changera encore en une partie différente ; et ainsi de suite à l'infini[4]. C'est précisément un changement de cet ordre qui m'a fait être ce que je suis[5], qui a produit également nos parents, et qui se poursuit indéfiniment aussi loin qu'on veuille remonter. C'est là une vérité incontestable ; ce qui n'empêche pas que le monde ne soit soumis dans son organisation et des révolutions périodiques[6] et régulières.

XIV

La raison et l'art qui enseigne à raisonner[7] sont des facultés indépendantes, qui se suffisent à elles-mêmes et qui suffisent aux opérations qui en relèvent. Elles partent d'un principe qui leur est propre, et elles marchent vers le but spécial qu'elles se proposent. C'est là ce qui fait qu'on les appelle les Directrices de l'esprit, parce qu'en effet elles nous montrent la voie qu'il faut directement suivre.

XV

On ne doit pas regarder comme faisant partie de l'homme une seule des choses qui n'appartiennent pas essentiellement à l'homme[8] en tant qu'homme. On ne doit pas attendre de telles choses de lui ; sa nature ne les promet pas ; et elles ne sont pas davantage des perfectionnements de la nature humaine. Ce n'est

---

1 On ne sait pas à qui Marc-Aurèle emprunte cette citation ; mais c'est un Poète qui a quelque chose de la crudité d'Aristophane.
2 L'esprit et la matière.
3 La pensée est juste dans sa généralité ; mais elle n'est pas assez précise. La grande question pour l'homme est de savoir si sa personnalité subsiste après la mort ; et quand on comprend la notion vraie de ce qui constitue l'esprit, la réponse ne peut être douteuse, et la persistance de la personne est une sorte d'axiome. Marc-Aurèle ne se prononce pas assez nettement sur ce point ; et le destin qu'il semble préparer à l'aime ne semble pas différer du néant, quoi qu'il en dise.
4 Ceci n'est vrai que pour la partie matérielle de notre être.
5 C'est vrai ; mais le changement lui-même a dû avoir une origine ; et il faut toujours remonter à la première cause, c'est-à-dire, à Dieu.
6 Nous devons le croire ; mais l'expérience des hommes est encore si courte que la science ne saurait déjà se prononcer. Ce qui est certain, c'est que le monde est soumis à des lois constantes et éternelles.
7 Ce paragraphe ne se rattache, ni à ce qui précède, ni à ce qui suit. Il est sans doute déplacé ; et par le sujet qu'il traite, il est tout à fait étranger à la série des pensées ordinaires de Marc-Aurèle. L'idée n'en est pas très juste car la logique n'apprend guère à raisonner ; elle apprend bien plutôt comment on raisonne. Voir ma préface à la traduction de la Logique d'Aristote.
8 La pensée est peut-être exprimée d'une façon obscure ; mais elle rien est pas moins juste. C'est toujours la distinction des vrais et des faux biens, des biens extérieurs et des biens de l'âme. Ce sont ces derniers qui appartiennent exclusivement et essentiellement à l'homme. Marc-Aurèle aurait mieux fait de les énumérer les uns et les autres, pour que la distinction fût plus claire et plus pratique.

donc pas dans ces choses-là que gît et que se trouve le but véritable de l'homme ; car ce n'est pas là non plus que se rencontre le bien, qui est la perfection même de ce but. Ajoutez que, si les choses de cet ordre appartenaient réellement à l'homme, il ne pourrait pas appartenir à l'homme de les dédaigner, et même de s'en détacher ; l'homme ne serait pas digne de louange, comme il l'est, quand il s'exerce à savoir s'en passer. Celui qui, pour une des choses de cette espèce[1], s'impose des privations personnelles, ne serait pas un homme de bien, si ces choses-là étaient des biens véritables. Mais à cet égard, plus on se retranche à soi-même de ces prétendus biens et de tout ce qui leur ressemble, ou même plus on s'en laisse volontairement retrancher quelque chose par les autres, plus on a de vertu[2].

XVI

Telles seront les pensées que tu nourriras habituellement[3], tel aussi sera ton esprit ; car l'âme prend la couleur et la teinte des pensées qu'elle entretient. Applique-toi donc à la teindre dans de constantes réflexions telles que les suivantes : « En quelque endroit qu'on vive, on y peut toujours vivre bien ; si c'est à la cour que l'on vit, on peut vivre bien et se bien conduire même dans une cour. » Dis-toi encore que tout être se porte naturellement à la chose pour laquelle son organisation a été faite ; et que la chose vers laquelle il se porte de cette façon, est précisément son but et sa fin. Or, là où est la fin de l'être, là aussi est dans tous les cas son intérêt et son bien. Ainsi donc, la société est le bien propre de l'être doué de raison[4] ; et il a été mille fois démontré que c'est pour la société que nous sommes faits. Mais n'est-il pas également de toute évidence que les moins bons sont faits pour les meilleurs, comme les meilleurs sont faits les uns pour les autres ? Or les êtres animés valent mieux que les êtres inanimés ; et les êtres doués de raison valent mieux que les êtres simplement animés.

XVII

C'est une folie de vouloir l'impossible ; or il est bien impossible de toujours empêcher les méchants[5] de faire ce qu'ils font.

XVIII

---

1 Richesse, santé, force, gloire, etc.

2 En effet la vertu consiste surtout dans la résistance de l'âme aux exigences de la matière et du corps.

3 De là, la nécessité d'écarter de l'âme, autant qu'on le peut, toutes les pensées mauvaises qui la flétrissent et la diminuent, pour y entretenir celles qui la grandissent et la purifient. J'ai déjà fait remarquer que Marc-Aurèle avait, parmi les vertus de sa mère, signalé sa constante attention à toujours écarter de son cœur toutes les pensées du mal, liv. I, § 3.

4 C'est la préoccupation la plus ordinaire de Marc-Aurèle, et le conseil qu'il donne le plus habituellement à l'homme : Rendre toujours à la société tout ce qu'on lui doit. Ce précepte est encore plus vrai de nos jours, parce que les bienfaits que l'homme reçoit de la société sont de plus en plus grands, à mesure qu'elle se perfectionne. Voir plus haut, liv. IV, § 34, et liv. V, § 1. Aristote, le premier, avait démontré que l'homme est un être essentiellement sociable, *Politique*, liv. I, ch. I, § 9, de ma traduction.

5 Marc-Aurèle a donné antérieurement des motifs plus graves pour tolérer nos semblables, y compris les méchants. Voir plus haut, liv. II, § 1. D'abord, les méchants sont de la même famille que nous, quoi qu'ils fassent ; et plus ils sont coupables, plus ils sont dignes de pitié. En outre, on peut toujours espérer les ramener au bien. Ce sont là autant de motifs de patience et de charité. Voir un peu plus loin, § 20.

Jamais on n'éprouve d'accident que la nature ne vous ait mis en état de le supporter[1]. Les mêmes malheurs qui vous atteignent frappent un de vos semblables, qui, soit par ignorance de ce qui lui arrive, soit pour faire parade de sa force d'âme, conserve son équilibre et demeure impassible au mal. On peut donc s'étonner que l'ignorance ou la vanité aient plus d'effet et de puissance que la sagesse[2].

XIX

Il est bien entendu que les choses elles-mêmes n'ont pas le moindre contact avec notre âme[3]. Elles n'y ont pas d'accès possible ; elles ne peuvent ni la changer ni la mouvoir. L'âme seule a la puissance de se modifier elle-même et de se donner le mouvement ; et c'est d'après les jugements qu'elle croit devoir porter qu'elle façonne à son usage les choses du dehors.

XX

A certains égards, l'homme est pour nous tout ce qu'il y a de plus proche, parce que, dans nos rapports avec nos semblables, nous devons leur faire du bien et les tolérer ; mais en tant qu'un homme fait obstacle à l'accomplissement de mes devoirs personnels, l'homme devient alors pour moi un être indifférent[4], tout, aussi bien que pourrait l'être, ou le soleil, ou le vent, ou un animal quelconque. Eux aussi, en certains cas, peuvent arrêter mon activité ; mais, au fond, ce ne sont pas là de vrais obstacles à ma volonté[5] et à mes dispositions morales, parce que je puis toujours, ou m'abstraire des choses, ou leur donner un autre tour. La pensée, en effet, transforme tout ce qui faisait obstacle à notre activité et l'emploie à son premier dessein ; et alors ce qui vous empêchait d'agir facilite votre action ; ce qui vous barrait la route vous aide à parcourir cette route même.

XXI

---

1 On peut voir plus loin, liv. VIII, § 40, et liv. X, § 3, quelques développements de cette pensée, qui, à première vue, peut ne pas paraître très juste. Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que les préceptes de Marc-Aurèle ne s'adressent qu'au sage, ou du moins qu'à celui qui veut le devenir. Comme il ne doit pas craindre la mort, à plus forte raison peut il braver tous les accidents de la vie, quels qu'ils soient.

2 C'est là en réalité l'ordinaire de la vie. Mais la sagesse doit évidemment l'emporter sur l'ignorance, qui ne sait : ce qu'elle fait, et sur la vanité, qui n'a que des motifs insuffisants pour agir.

3 C'est peut-être dire trop. Les choses n'ont pas de contact matériel avec notre rime ; mais, par l'intermédiaire des sens, elles agissent sur nous d'une manière puissante, et quelquefois même à peu prés irrésistible. Mais l'âme peut se rendre indépendante de toutes leurs surprises et de leurs séductions. C'est un des plus grands côtés du stoïcisme d'avoir tant présumé des forces de l'âme humaine. Voir, plus loin, des pensées tout à fait analogues, liv. XI, § 16.

4 L'homme ne peut jamais être indifférent, au même titre qu'un corps quelconque de la nature, parce qu'il est le seul être libre et responsable. Les stoïciens donnaient au mot Indifférent un sens spécial ; ils entendaient par là les choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises moralement, et qui par conséquent doivent être sans importance pour le sage, qui ne les recherche ni ne les repousse : la richesse, la santé, la gloire, la puissance.

5 Il est impossible de proclamer plus énergiquement le libre arbitre de l'homme et son indépendance morale.

Entre tous les principes qui forment le monde, honore celui qui est le plus puissant de tous ; et celui-là, c'est le principe qui met toutes choses en œuvre[1] et qui les pénètre toutes. Par la même raison, entre les éléments qui sont en toi, honore aussi le plus élevé et le plus puissant ; car il est de même ordre que le principe universel[2], puisque c'est lui qui met en toi tout le reste en action et qui gouverne ta vie.

XXII

Quand une chose n'est pas nuisible à la cité, elle ne peut pas non plus nuire au citoyen[3]. En toute circonstance, pour juger si tu as éprouvé quelque dommage, applique-toi cette règle : « Si l'État n'éprouve aucun tort, moi non plus, je n'en éprouve aucun. » Si au contraire l'État est lésé, il n'y a point à s'emporter inutilement contre le coupable ; mais il faut se demander : « En quoi a-t-il manqué au devoir ? »

XXIII

Considère souvent en ton cœur[4] la rapidité du mouvement qui emporte et fait disparaître tous les êtres et tous les phénomènes. L'être est comme un fleuve qui coule perpétuellement ; les forces de la nature sont dans des changements continuels ; et les causes présentent des milliers de faces diverses. Rien pour ainsi dire n'est stable ; et cet infini qui est si près de toi est un abîme insondable, où tout s'engloutit, soit dans le passé, soit dans l'avenir. Ne faut-il pas être insensé pour que tout cela puisse vous gonfler d'orgueil[5], ou vous tourmenter, ou vous rendre malheureux, quand on songe combien de temps dure ce trouble et combien il est pela de chose ?

---

1 En d'autres termes, Dieu et sa toute-puissance, avec sa bonté infinie. Seulement, les stoïciens laissent dans le doute le problème de la création. Mais, selon leur doctrine, l'éternité du monde se confond avec celle même de Dieu.

2 C'est en ce sens que la Bible dit aussi que Dieu a fait l'homme à son image, *Genèse*, ch. I, verset 27.

3 A un certain point de vite superficiel, la pensée peut paraître n'être pas juste, puisque dans quelques cas exceptionnels le citoyen doit se sacrifier à la patrie. Huais, dans l'austérité de la doctrine stoïcienne, ce sacrifice même est un profit, loin d'être une perte pour le citoyen. Ainsi considéré, le principe est vrai ; mais il faut l'âme d'un Curtius ou celle d'un Caton pour l'appliquer, et même pour le comprendre en l'approuvant. Du reste, il est probable qu'il manque mie conclusion à ce paragraphe et qu'il faudrait une réponse à l'interrogation. On doit apprendre à celui qui a fait une faute eu quoi il a péché, afin qu'il se corrige, s'il en est encore capable.

4 Admirable maxime, exprimée avec une simplicité qui en augmente encore la profondeur. Pourtant, quelque vraie et quelque utile qu'elle soit, elle est d'une application difficile au milieu des affaires et de toutes les diversions de la vie extérieure. Mais, puisqu'un empereur pouvait la faire, ce doit être une démonstration pour tout le monde et un encouragement à l'imiter. Cette considération de la mobilité de toutes choses est d'une grande importance ; A il est certain que, dans la plupart des cas, elle pourrait beaucoup contribuer à assagir l'âme de l'homme. C'est le *Dabit deus his quoque finem* de Virgile. Ce n'est pas là du reste diminuer le prix de la vie ; c'est la mesurer à sa véritable valeur ; et la philosophie donne en cela les mains à la doctrine chrétienne et biblique.

5 Cette humilité a d'autant plus de poids qu'elle est dans la bouche d'un maître du monde. Bossuet a dit : « Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ! J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je vais me montrer comme les autres. Après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort ; la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier quelle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce. Elle en a besoin pour d'autres formes ; elle le redemande pour d'autres ouvrages. » Sermon sur la *Mort*.

XXIV

Pense à la totalité de l'être[1], dont tu n'es qu'une si faible portion ; a la totalité du temps, dont un intervalle si étroit et si imperceptible t'a été accordé. Songe à la destinée tout entière, dont tu es une part. Et quelle part !

XXV

Un autre commet une faute[2] ; que m'importe a moi ? C'est à lui de voir[3] ; il a son organisation propre, il a son activité individuelle. Quant à moi, j'ai à cette heure ce que la commune nature veut que j'aie à cette heure ; et je fais ce que ma nature veut que je fasse maintenant.

XXVI

Que la partie de ton âme qui te conduit et te gouverne demeure inaccessible à toute émotion de la chair[4], agréable ou pénible. Qu'elle ne se confonde pas[5] avec la matière à laquelle elle est jointe ; qu'elle se circonscrive elle-même ; et qu'elle relègue dans les organes matériels ces séductions qui pourraient l'égarer. Mais lorsque, par suite d'une sympathie d'origine étrangère, ces séductions arrivent jusqu'à la pensée, grâce au corps qui est uni à l'âme, il ne faut pas essayer de lutter contre la sensation[6], puisqu'elle est toute naturelle ; seulement, le principe qui nous gouverne ne doit point y ajouter de son chef cette idée qu'il y ait là ni un bien ni un mal[7].

XXVII

---

1 Suite des pensées du paragraphe précédent. Celle-ci est tout à fait digne de Pascal ; elle a toute la grandeur de ses propres tristesses sans en avoir l'amertume. C'est la situation de l'homme dans toute sa vérité, exposée simplement, sans exagération ni dans un sens ni dans l'autre. Marc-Aurèle pense comme Pascal ; mais il ne se désole pas comme lui. L'âme est plus saine, si le génie est moins grand. Voir plus haut, liv. II, § 12 ; et plus loin, liv. XII, § 32, où les mêmes idées sont éloquemment développées.

2 La pensée n'est peut-être pas exprimée assez clairement. Je n'ai pas voulu la préciser davantage, de peur de l'altérer.

3 Le texte présente cette indécision.

4 Ici, le spiritualisme de Marc-Aurèle est complet ; le platonisme ne pourrait distinguer mieux les deux principes dont l'homme est composé. — *Toute émotion de la chair*, c'est l'expression même du texte, qui a une nuance chrétienne, sans que cette nuance probablement soit une imitation.

5 C'est ce que nous devrions nous dire sans cesse, et surtout pratiquer. Il faut qu'en nous la bête soit renfermée dans ses justes limites.

6 En tant que sensation ; car il est clair qu'à cet égard la sensation est nécessaire, et nous ne pouvons pas éviter de la percevoir. Mais c'est à notre raison d'y imposer un frein et de résister aux conséquences qu'elle peut avoir.

7 Ceci ne doit pas être pris en un sens trop étroit ; car il y a des sensations bonnes ou mauvaises, par les suites qu'elles entraînent après elles. Sénèque a dit : « Je suis de trop bon lieu, je suis destiné à des choses trop grandes pour me rendre esclave de mon corps ; l'âme qui l'habite est franche et libre. Jamais cette chair ne me soumettra à la crainte ni à la dissimulation, qui est indigne d'un homme de bien. Jamais je ne commettrai un mensonge en sa faveur. Je romprai notre société, quand bon me semblera. » Épître LXV, à Lucilius. Ailleurs, Épître LXXIV, Sénèque ajoute : « Ce n'est pas dans la chair qu'il faut établir notre félicité. » — Bossuet a dit : « Quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière et dans l'obscurité de nos connaissances, qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien, par une certaine vigueur, son origine céleste et qui n'appréhende pas la corruption. » Sermon sur la *Mort*.

Vivre avec les Dieux[1]. Or celui-là vit avec les Dieux qui, sans jamais défaillir, leur présente son âme satisfaite des destinées qui lui sont réparties, exécutant tout ce que veut le génie que Jupiter[2] a donné à chaque homme pour protecteur et pour guide, parcelle détachée de lui-même[3]. Et ce génie, c'est l'entendement et la raison accordée à chacun de nous.

XXVIII

Est-ce que tu te mets en colère contre quelqu'un parce que sa sueur sent le bouc ? Est-ce que tu te mets en colère contre quelqu'un qui a mauvaise haleine ? Que peut-il y faire ? Sa bouche, ses aisselles ont cette odeur ; d'organes ainsi disposés, il sort nécessairement de pareilles émanations. — « Mais, dira-t-on, l'homme, qui a l'intelligence en partage, peut trouver moyen de prévenir ces inconvénients. » Applique-toi cette heureuse réponse ; car toi aussi tu es doué de raison. Provoque donc en lui[4], par une disposition raisonnable en toi, une disposition non moins raisonnable ; indique-lui le remède ; rappelle-lui les moyens de l'employer. S'il t'écoute, tu le guériras. Mais il n'est que faire de t'emporter ; tu n'as ici besoin, ni des éclats de voix de l'acteur tragique[5], ni de la complaisance d'une courtisane.

XXIX

---

1 Grande et pratique pensée, d'une piété profonde ; c'est vivre avec les Dieux que de vivre en leur présence, ne faisant rien qu'on puisse désirer de leur cacher, soumis à leurs volontés et prêt à les suivre partout où ils veulent nous mener. L'ascétisme chrétien a pu se produire sous d'autres formes ; mais il n'a pas d'antre but ni d'autres préceptes. C'est d'ailleurs l'axiome platonicien qui prescrit pour objet suprême aux efforts de l'homme de se rendre semblable à Dieu, autant que le permet l'infirmité de sa nature.

2 En d'autres termes Dieu. Marc-Aurèle reste fidèle aux habitudes du langage reçu ; mais le Jupiter dont il parle n'est plus le Jupiter païen.

3 Cette expression doit être entendue dans un sens très large ; et il n'est pas probable que Marc-Aurèle l'entende ici comme le fait la doctrine de l'émanation. Sénèque a dit : « Soit que la destinée nous lie par une nécessité immuable, soit que Dieu comme arbitre de l'univers ordonne de toutes choses, soit que le hasard roule et conduise aveuglément les affaires humaines, il est certain que la philosophie nous assistera toujours. Elle nous exhortera de nous soumettre volontairement à Dieu, de résister constamment à la fortune, de suivre les ordres de la Providence et de supporter les coups du hasard. » Épître LVI, à Lucilius. — Bossuet a dit : « Il faut être libre de toute a inquiétude, de toute passion forte ; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite pour entendre intérieurement la voix de Dieu..... Prenez donc garde de ne pas vous étourdir vous-même et n'empêchez pas l'Esprit saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. » Deuxième Exhortation à la communauté de Sainte-Ursule de Meaux. C'est là aussi toute la doctrine de l'*Imitation*, qui n'est, au fond, qu'une Récollection perpétuelle de l'âme, dans le silence du cloître et de la cellule. Le vrai problème est d'accommoder cette vie intérieure avec les devoirs du dehors.

4 Conseils pleins de douceur et de bienveillance pratique, qui peuvent s appliquer d'une manière générale. Il faut souffrir patiemment les défauts des autres, pour qu'ils soutirent réciproquement les nôtres, dans la mesure d'une tolérance raisonnable. Autrement, la société ne serait pas possible.

5 Cette recommandation est à remarquer de la part d'un empereur, dont la vie, malgré tous ses efforts, n'a pas du toujours être aussi simple qu'il l'aurait voulu, ait milieu des démonstrations dont les courtisans devaient l'accabler. Bossuet a dit : « Faites comme les médecins : pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes. Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ce beau mot, qu'il reprenait les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il a les supportait avec une patience infatigable. » Sermon sur la *Charité fraternelle*. Bossuet a dit encore : « Voici une belle règle de saint Augustin pour l'application de la charité : « L'obligation de s'aimer est égale dans tous les hommes et pour tous les hommes. Mais, comme on ne peut pas également les servir tous, on doit s'attacher principalement à servir ceux que les lieus, les temps et les autres rencontres semblables nous unissent d'une façon particulière comme une espèce de sort. » *Politique tirée de l'Écriture*, liv. I, art. 5.

Dans le monde où tu es, il t'est toujours possible de vivre pendant que tu y restes, ainsi que tu comptes vivre après que tu en seras sorti[1]. Que si les hommes ne t'en laissent pas la liberté, alors résous-toi de sortir de la vie, de telle sorte néanmoins que tu ne croies pas en cela souffrir le moindre mal. — « Il y a ici de la fumée ; je quitte la place[2]. » Crois-tu que ce soit là, une bien grande affaire ? Mais tant que rien de semblable ne me force à sortir de ce lieu, j'y demeure, jouissant de ma pleine liberté[3] ; et qui que-ce puisse être ne m'empêchera jamais d'accomplir ce que je veux. Or, je veux, conformément à la nature de l'être doué de raison et faisant partie de la société universelle.

XXX

L'esprit qui anime l'univers est essentiellement ami de l'association[4] ; c'est dans ce but qu'il a créé les choses inférieures en vue des choses plus relevées ; et que ces choses meilleures, grâce à lui, se combinent si bien entre elles. Tu peux t'en convaincre et voir comment il les a subordonnées et coordonnées les unes aux, autres, réparti à chacune d'elles ce qu'elles doivent régulièrement avoir, et ménagé entre les principales une mutuelle harmonie[5].

XXXI

Comment jusqu'à ce jour t'es-tu comporté envers les Dieux[6], avec tes parents, avec tes frères, ta femme, tes enfants, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes proches, tes serviteurs ? As-tu observé toujours à leur égard le précepte :

« Jamais ne dire ou faire aucun mal à personne[7] ? »

Rappelle en ta mémoire toutes les épreuves par où tu as passé, et celles que tu as supportées énergiquement ; souviens-toi que l'histoire de ta vie est déjà pleine et que ton service est accompli ; compte toutes les belles choses que tu as vues, tous les plaisirs et toutes les peines que tu as surmontées en les bravant,

---

1 Cette fin de phrase rend la pensée presque inintelligible, si l'on comprend, comme il semble bien, qu'il s'agit ici de la mort. S'il s'agit uniquement du monde spécial où vit un empereur, c'est-à-dire de la cour et du train des affaires, la pensée alors est fort claire : mais le texte n'est pas assez précis pour que le lecteur puisse se décider très nettement. Un peu plus bas, quand Marc-Aurèle parle de sortir de la vie, il pense évidemment au suicide, que le stoïcisme permettait au sage, et que mène dans certains cas il lui recommandait.

2 Je ne crois pas qu'on puisse ainsi généraliser les choses ; et il faut prendre barde à se contredire soi-même lorsqu'on dispose si légèrement de son existence, en même temps qu'on se flatte d'être parfaitement soumis à la volonté de Dieu et d'accepter tout ce qu'il nous envoie.

3 C'est le point essentiel dans la pratique de la vie, aussi bien que dans la doctrine stoïcienne.

4 Les développements qui suivent éclaircissent cette expression, qui dans le texte est aussi obscure que dans la traduction.

5 Bien que Marc-Aurèle n'entre ici dans aucun détail, on voit bien qu'il a des choses de l'univers la même impression qui, dans des siècles d'une science et d'une civilisation plus avancées, a produit des études nombreuses sur les harmonies de la nature. C'est un sujet inépuisable, parce qu'en cela l'esprit de l'homme s'adresse à l'infini, comme en tant d'autres matières.

6 C'est un examen de conscience que chacun peut utilement s'imposer à soi-même, et qui doit avoir sa place presque chaque jour dans nos réflexions. C'est une source constante des informations les plus délicates sur notre conduite personnelle. Si le passé donne des regrets, il porte aussi avec lui de fructueuses leçons ; et, par le souvenir des fautes commises, on peut éviter d'en commettre de nouvelles.

7 Marc-Aurèle emprunte les mots dont il sert ici à Homère, en les appropriant d'ailleurs à sa pensée et au tour de sa phrase. Voir l'*Odyssée*, chant IV, vers 690. Quant à la pensée elle-même, elle se retrouve aussi développée tout au long dans le *Criton*, de Platon, pp. 142 et 143, de la traduction de M. V. Cousin. Socrate établit comme un principe inébranlable qu'il ne faut jamais faire mal sous quelque prétexte que ce puisse être, même an prix de la vie.

toutes les distinctions que tu as dédaignées, et aussi tous les ingrats[1] que tu as comblés de tes bienfaits.

XXXII

Comment des âmes incultes et ignorantes peuvent-elles troubler une âme savante et cultivée ? Mais qu'est-ce qu'une âme savante et cultivée[2] ? C'est celle qui comprend le principe et

la fin des choses, qui comprend la raison répandue dans la création entière[3] et gouvernant l'univers, lequel est soumis aux révolutions périodiques que cette raison lui a prescrites de toute éternité.

XXXIII

Encore un instant[4], et tu ne seras plus que poussière, un squelette, un nom, et bientôt pas même un nom ; car la renommée n'est qu'un bruit et un écho qui s'évanouit. Toutes les choses qu'on recherche si ardemment dans la vie sont bien vides, bien corrompues, bien mesquines, roquets qui se mordent, enfants qui se querellent sans cesse, riant un instant pour pleurer l'instant d'après. La bonne foi et la pudeur[5], la justice et la vérité,

« Remontant vers l'Olympe ont déserté la terre[6]. »

Quel motif peut donc encore te retenir ici-bas ? Ne vois-tu pas que les objets que nos sens perçoivent sont dans un changement continuel, qui ne s'arrête jamais ; que nos sens n'ont que des perceptions obscures, sujettes à mille erreurs ; que le souffle qui nous anime n'est qu'une vapeur de notre sang ; et que la gloire, qu'on recherche auprès d'êtres si fragiles, n'est qu'une fumée vaine ? Qu'est-ce donc que tout cela ? Tu te résignes à attendre l'heure où tu devras t'éteindre ou te transformer. Mais, jusqu'à ce moment, qu'on doit subir, que te faut-il ? Une seule chose et rien de plus : honorer et bénir les Dieux[7], faire du bien aux hommes, et les supporter, ou t'en éloigner. Et quant à tout ce qui est en dehors

---

1 Je crois qu'il est mieux de laisser ce genre de souvenirs dans l'oubli. Penser aux ingrats qu'on a faits, ce serait peut-être se donner bien inutilement, ou de la vanité, ou des chagrins.

2 Il semble que cette réflexion peut répondre à celle qui termine le paragraphe précédent. L'ingratitude est tout à la fois une ignorance et une grossièreté. Continent pourrait-elle avoir tant d'influence sur le sage, qui sait clairement pourquoi il a rendu service à ceux qui oublient ses bienfaits, et qui doit être assez maître de lui-même pour ne pas sentir de telles blessures ?

3 L'intelligence divine. Voir la préface des *Questions naturelles* de Sénèque.

4 Ce sentiment de l'infirmité humaine et du vide de toutes choses ici-bas est d'autant plus remarquable qu'il vient d'un souverain absolu, placé au faite des grandeurs, et qui a su par expérience ce que valent tout cet éclat et tout ce faste. C'est là une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue en lisant et en méditant Marc-Aurèle ; l'élévation incomparable de son rang ajoute encore à la force et à l'utilité de ses conseils, qu'on pourrait suivre presque aveuglément, si la première règle de la philosophie n'était pas de suivre d'abord sa propre lumière. Chacun de nous, d'ailleurs, peut, dans sa sphère plus ou moins étroite, s'appliquer cette réflexion ; mais une sagesse aussi désintéressée est difficile dans tous les rangs ; et l'obscurité de la situation n'y aide guère.

5 Il y a dans cette pensée une misanthropie qui n'est pas habituelle à Marc-Aurèle.

6 Ce vers est d'Hésiode, *les Œuvres et les Jours*, vers 197 de l'édition de Firmin Didot ; 195 des éditions ordinaires.

7 La sagesse de l'homme ne peut aller plus loin ; et, depuis Marc-Aurèle, personne n'a parlé mieux que lui ; pour sa part, il a su agir comme il parlait.

des bornes de ta pauvre personne et de ton pauvre esprit, bien savoir que cela ne t'appartient pas et ne dépend pas de toi[1].

XXXIV

Il t'est toujours permis de couler une vie heureuse et bonne[2], puisque tu peux toujours poursuivre ton chemin, et, tout en fournissant ton chemin, penser et agir. Voici deux points communs entre l'âme de Dieu et celle de l'homme[3] ; en d'autres termes, voici les attributs de l'âme de tout être cloué de raison : le premier, c'est de n'être jamais entravée par un autre[4] ; le second, c'est de placer le bien dans la volonté et la pratique de la justice, et de borner là tous ses désirs[5].

XXXV

Quand une chose n'est pas le fait de ma méchanceté actuelle[6] ou la conséquence de ma méchanceté antérieure, et qu'elle ne peut pas être nuisible à la communauté[7], pourquoi aurais-je à m'en préoccuper ? Quel tort peut-elle faire à l'ordre commun de l'univers ?

XXXVI

Ne pas se laisser emporter aveuglément à son imagination[8], mais se défendre contre elle du mieux possible et selon les occurrences. Que si, dans les occasions indifférentes, on est vaincu, ne pas s'imaginer qu'en cela même on ait subi un tort irréparable. C'est l'habitude qui est mauvaise[9]. Mais toi comme ce vieillard qui, sur le point de sortir de la vie, s'enquérait de la toupie de son petit-fils[10], se souvenant encore que cet enfant avait une toupie, toi aussi tu agis comme lui[11]. — « Mais, dis-tu, ma situation est si belle ! — Ô homme, ignores-tu donc ce qu'étaient les choses de la vie ? — Non pas ; mais les hommes en faisaient tant de cas ! — Et c'est pour de telles choses que tu as perdu la raison ! » — Et moi aussi, je l'ai jadis perdue[12] ; mais en quelque endroit que je fusse relégué, j'ai

---

1 C'est la distinction profonde par où commence le *Manuel* d'Épictète.
2 Il n'y a qu'un mot dans le texte ; mais il présente les deux sens. Il est clair que le stoïcien s'inquiète médiocrement du bonheur dans la vie ; et qu'il y recherche avant tout l'accomplissement du devoir.
3 Voilà la véritable grandeur de l'homme ; et le stoïcisme a raison.
4 C'est l'indépendance absolue du libre arbitre.
5 C'est la limite extrême de la vertu humaine ; il ne lui est pas possible d'aller au delà. C'est ainsi que, dans le platonisme, l'idée du bien est la plus haute de toutes les idées.
6 Le texte n'est pas aussi précis ; et j'ai dû le paraphraser pour le rendre plus clair.
7 Il faut entendre ceci dans le sens le plus large. Il ne s'agit pas seulement de la communauté civile et politique ; mais il s'agit de la société universelle de l'homme avec ses semblables, avec les choses et avec Dieu.
8 On pourrait traduire aussi : « Ne pas se laisser emporter aveuglément à l'apparence. » Mais j'ai préféré la première traduction à cause de ce qui suit : Ne pas s'imaginer, etc., passage où il n'y a pas à se méprendre.
9 Tout ce passage est profondément altéré ; et la sagacité des éditeurs n'a pu le rétablir, d'après les manuscrits, qui n'offrent pas de remèdes suffisants. Je l'ai traduit du mieux que j'ai pu, sans répondre que j'aie bien saisi le sens, que d'autres ont compris tout différemment.
10 Ou de son élève.
11 C'est-à-dire qu'au moment de la mort, tu songes encore aux choses les plus futiles de la vie.
12 Cet aveu a quelque chose à la fois de sincère et de bienveillant ; mais, dans l'état où est le texte, il serait, possible d'y trouver un autre sens. Celui que j'adopte est très acceptable.

pu y vivre en homme bien partagé[1] ; or être bien partagé, c'est se faire a soi-même une belle part ; et la part la meilleure, ce sont les bonnes conduites de l'âme, les bons instincts et les bonnes actions.

---

[1] C'est la traduction littérale du mot grec.

LIVRE VI

I

La substance de l'univers est docile et maniable. L'intelligence qui la gouverne[1] ne peut trouver en soi aucun motif de mal faire[2], attendu qu'elle n'a aucun vice qui l'y pousse ; elle ne fait rien d'une façon mauvaise ; et rien ne peut éprouver d'elle le moindre dommage, puisque c'est grâce à elle que toute chose se produit ou s'achève.

II

Ne t'inquiète pas de savoir si tu as chaud, ou froid, quand tu fais ce que tu dois[3] ; si tu as besoin de sommeil, ou si tu as suffisamment dormi ; si l'on te blâme, ou si l'on te loue[4] ; si tu t'exposes à. la mort, ou à toute autre épreuve ; car le fait mime de mourir n'est qu'une des fonctions de la vie ; et, dans ce cas comme dans tous les autres, il suffit que tu disposes bien du moment où tu es.

III

Regarde le dedans des choses[5] ; et ne te laisse jamais abuser, ni sur leur qualité, ni sur leur mérite.

IV

Toutes les choses de ce monde sont sujettes aux plus rapides changements. Ou elles s'évaporent, si leur substance est uniforme ; ou elles se dissolvent en éléments divers.

V

---

1 Ici Marc-Aurèle distingue Dieu et le monde aussi nettement que possible, évitant la confusion qu'il a semblé parfois commettre, bien qu'elle ne soit pas le fond de sa pensée, voir plus haut, liv. V § 8.

2 Dans le *Timée*, Platon exprime la même pensée : « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers. Il était bon ; et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie... Celui qui est parfait en bonté n'a pu et ne peut rien faire qui ne soit très bon. » P. 119, traduction de M. V. Cousin. La Bible dit aussi, *Genèse*, ch. I, verset 31 : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était excellent. » Cette perfection de Dieu, s'étendant à ses œuvres, est le solide fondement de l'optimisme.

3 Il me semble que tout ceci est comme un écho du *Criton* de Platon. « Il faut souffrir sans murmurer tout ce que la patrie nous commande de souffrir, fût-ce d'être battu ou chargé de chaînes ; si elle nous envoie à la guerre pour y être blessés ou tués, il faut y aller ; le devoir est là, et il n'est permis ni de reculer, ni de lâcher pied, ni de quitter son poste. » *Criton*, p. 148, traduction de M. V. Cousin.

4 Dans le *Criton*, Socrate ne fait pas plus de compte de l'opinion vulgaire, quand il s'agit du devoir, *Ibid*., p. 140.

5 C'est l'expression même du texte. Cette pensée a été développée tout au long plus haut, liv. III, § 11. Le précepte donné ici est plein de sagesse pratique ; mais on a beau se mettre en garde contre l'apparence, elle a toujours bien des séductions. — Sénèque a dit : « Souvenez-vous principalement de séparer les choses du bruit qu'elles font et de les considérer seulement en elles-mêmes. Vous trouverez qu'elles n'ont rien de terrible que la peur qu'on en a. » Epître XXIV, à Lucilius.

L'intelligence qui régit l'univers[1] connaît les conditions où elle opère[2], les choses qu'elle fait, et la matière sur laquelle elle agit.

VI

Le meilleur moyen de se défendre contre eux[3], c'est de ne pas leur ressembler.

VII

Que ton seul plaisir, que ton unique délassement soit de passer, en te souvenant toujours de Dieu[4], d'un acte d'utilité générale et commune à un autre acte qui soit également utile à la communauté[5].

VIII

Le principe intelligent qui nous gouverne est le principe qui se donne comme il veut l'éveil et le mouvement[6], qui se fait, lui-même ce qu'il est et ce qu'il veut être, et qui fait aussi que tous les événements de la vie lui apparaissent sous les couleurs qu'il veut leur donner[7].

IX

Tout s'accomplit conformément aux lois de la nature universelle, et non pas suivant une autre nature[8] qui envelopperait celle-là extérieurement, ou qui serait renfermée au dedans d'elle, ou qui serait suspendue en dehors d'elle.

X

Ou le monde est un chaos, un pêle-mêle, une infinie dispersion ; ou il y a en lui, unité, ordre, providence[9]. Dans le premier cas, comment puis-je désirer de

---

1 La doctrine est ici toute spiritualiste, comme plus haut, liv. V, § 30 ; et l'intelligence divine est profondément distinguée du monde, qu'elle gouverne avec mue puissance et une bonté infinies.

2 On pourrait comprendre aussi comme l'ont fait quelques traducteurs : « Connaît ce qu'elle est ». Bossuet, en terminant le *Discours sur l'histoire universelle*, a dit : « Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard et de l'irrégularité dans les rencontres particulières. »

3 Les méchants. Mais le texte est encore plus vague que la traduction. Il dit simplement : « Le meilleur moyen de se défendre, c'est de ne pas ressembler. » La pensée d'ailleurs ne peut faire le moindre doute.

4 C'est le fondement d'une piété raisonnable et solide.

5 Dans ce passage, le mot de communauté doit s'entendre dans le sens le plus large, ainsi qu'on l'a vu plus haut, liv. V, § 35. C'est la société de l'homme, d'abord avec ses semblables, puis avec les choses, et enfin, avec Dieu ; c'est la société universelle, dont nous sommes une partie, laquelle doit toujours s'efforcer d'être en harmonie avec le tout.

6 C'est le libre arbitre de l'homme ; le stoïcisme y a cru avec une énergie qui a fait sa principale grandeur, et qu'aucune autre doctrine n'a surpassée. Il est impossible d'être, sous~ce rapport, plus spiritualiste qu'il ne l'a été.

7 Non pas de manière à changer les choses elles-mêmes mais à régler, avec pleine indépendance, les impressions qu'elles nous donnent.

8 La pensée n'est pas très nettement exprimée ; et l'on peut y voir tout à la fois l'affirmation de l'unité de Dieu, et aussi une sorte de panthéisme qui l'identifierait avec le monde.

9 C'est ce que nous atteste la raison aidée de la science ; c'est aussi ce que nous attestent notre instinct et l'observation la plus superficielle.

rester dans cette confusion pitoyable, dans cet affreux cloaque ? A quoi puis-je songer si ce n'est à savoir comment un jour je deviendrai cendre et poussière ? Pourquoi donc irais-je me troubler ? Car j'aurai beau faire ; la dispersion finira bien par m'atteindre moi-même. Dans le second cas, j'adore[1] ; et je m'assure, en mettant ma ferme confiance[2] dans l'être qui ordonne tout.

XI

Quand, par suite de circonstances inévitables, tu te sens profondément troublé, reviens à toi le plus vite que tu peux[3], et ne reste hors de mesure que le temps absolument nécessaire ; tu seras plus certain de retrouver l'équilibre et l'harmonie[4], en t'efforçant sans cesse d'y revenir.

XII

Entre ta belle-mère et ta mère[5], si tu les possèdes toutes deux à la fois, tu n'hésites pas ; tu as des soins pour la première ; mais c'est cependant à ta mère que ton cœur revient sans cesse. Eh bien ! c'est là ce que sont pour toi la cour et la philosophie[6]. Reviens souvent à la dernière ; et cherches-y ton repos ; car c'est elle qui te rend supportable ce que tu vois à la cour, et c'est elle aussi qui est cause que tu t'y fais supporter toi-même[7].

XIII

Quand on veut se faire une juste idée des mets et des plats[8] qu'on a devant soi, on se dit : « Ceci est le corps d'un poisson ; ceci est le corps d'un oiseau ou d'un porc. Ou bien encore, on se dit : Le Falerne est le jus du raisin ; cette robe de pourpre est la laine d'un mouton, teinte avec la couleur sanguine d'un coquillage. » Quand on veut définir les plaisirs du sexe, on dit que c'est une excitation de l'organe suivie d'une excrétion et d'une sorte de spasme. Voilà les idées qu'on se forme de tous ces faits, en suivant à la trace les réalités mêmes, et en les observant à fond pour savoir au juste ce qu'elles sont en soi[9]. C'est avec la même franchise qu'il faut agir durant toute sa vie. Pour toutes les choses qui nous semblent dignes de notre attention et de notre confiance, il faut les mettre

---

1 Sentiment d'une parfaite piété, qui se retrouve dans toutes les pensées de Marc-Aurèle, qu'il a exprimé plus vivement peut-être qu'aucun stoïcien, mais qui appartenait aussi à toute l'école.
2 C'est la foi de Socrate, que Platon 'a ex-primée dans le *Criton* et dans le *Phédon*. Il faut aussi, sur tous ces grands sujets, lire Sénèque et le méditer.
3 Excellent conseil, qui devient facile à pratiquer quand on s'habitue à cet examen de soi-même et à cette surveillance constante. Pour retrouver et reconnaître l'équilibre, il faut d'abord l'avoir connu et senti. On le rétablit plus vite dès qu'une fois on sait bien ce qu'il est.
4 Il n'y a que ce dernier et unique mot dans le texte.
5 Il peut sembler, au premier coup d'œil, qu'il y a là quelque recherche ; mais cette comparaison prend beaucoup de réalité et de grandeur par l'application qu'en fait Marc-Aurèle.
6 Par la Cour, il faut entendre ici le maniement des affaires et l'administration ; et, pour un empereur romain, c'était le gouvernement dit monde. C'est uniquement sous ce rapport que Marc-Aurèle met la cour à côté de la philosophie ; dont autrement elle serait manifestement trop loin.
7 Ce dernier trait est touchant ; et il y a bien peu de mœurs qui, dans une situation si haute, se diraient à eux-mêmes de telles vérités.
8 Le choix de ces exemples peut sembler assez singulier ; celui qui suit sur les plaisirs du sexe l'est peut-être encore davantage. L'idée, sans doute, est juste ; mais il était possible de recourir à d'autres images, celles-là n'étant pas nécessaires. La dernière surtout est rendue avec une crudité étonnante, que j'ai adoucie, mais que je ne pouvais faire disparaître.
9 C'est la même pensée que plus haut, § 3, et dans le liv. III, § 11.

à nu[1], et les considérer dans toute leur simplicité et leur faiblesse, en les dépouillant du prestige vain dont les entoure tout ce qu'on en dit. Ce faste orgueilleux[2] est un imposteur bien dangereux ; et le piège est d'autant plus redoutable que les objets paraissent davantage mériter notre recherche. Enfin rappelle-toi ce que Cratès dit de Xénocrate lui-même[3].

XIV

Les objets qu'admire la foule[4] sont en général tout ce qu'il y a de plus commun dans le monde, c'est-à-dire des objets qui n'ont pour eux que leur seule façon d'être et ce que les fait la nature, comme par exemple, les pierres, les bois, le figuier, la vigne, l'olivier. Les gens un peu plus relevés admirent les êtres doués de vie, comme les troupeaux, le bétail. D'autres encore plus cultivés admirent les êtres doués d'une âme raisonnable, non pas d'une âme prise dans toute la généralité de ce terme, mais de celle qui rend un être habile dans un art quelconque, ou qui le rend capable par son application d'acquérir peu à peu ce qu'il désire, comme par exemple un grand nombre d'esclaves. Mais quand on s'élève jusqu'à honorer l'âme raisonnable, universelle et sociable[5], alors on ne se soucie plus en rien d'aucune des âmes d'une autre espèce[6]. Par-dessus tout, on s'efforce de maintenir personnellement son âme dans un état constant de raison et de dévouement à l'ordre commun, dans une perpétuelle activité ; et l'on concourt avec ses semblables à atteindre ce but.

XV

Il y a des êtres qui tendent à exister ; d'autres tendent à n'exister plus. Même ce qui existe a déjà perdu une partie de son être. Des écoulements et des altérations successives rajeunissent sans cesse le monde, de même que le cours indéfectible du temps présente la durée infinie des siècles sous un aspect toujours nouveau. Sur ce fleuve[7], où tant d'objets courent en passant devant nos yeux, quel est celui qu'on devrait choisir en se flattant, de pouvoir s'y arrêter ? Autant vaut se mettre à aimer un de ces passereaux[8] qui voltigent près de nous, et qui disparaissent déjà quand on les a aperçus à peine. Même pour chacun de

---

1 C'est l'expression même du texte ; et, dans ce qui précède, Marc-Aurèle vient de le faire comme il le recommande.

2 Il ne faut pas perdre de vue que c'est un empereur qui parle.

3 On ne sait pas à quoi ceci peut faire allusion.

4 Marc-Aurèle distingue trois degrés successifs dans l'admiration que les hommes peuvent ressentir pour les objets dont ils sont entourés on qu'ils observent. Leur admiration peut s'adresser d'abord à des choses inanimées dans la nature, puis à des êtres animés. Des êtres animés, mais qui ne sont que des brutes, on peut passer aux êtres intelligents, appliquant leurs facultés à leurs besoins ou à leurs désirs.

5 C'est le degré le plus élevé de l'âme ; elle est douée de raison, elle comprend tout, elle se soumet à toutes les lois de la société où elle vit.

6 C'est ainsi qu'il faut restreindre, à ce qu'il semble, l'expression un peu vague du texte. Il ne s'agit pas d'arriver à la conception de l'âme divine, mais seulement à la conception de l'âme dotée de raison et capable de vertu, que l'homme porte en lui-même. La fin du paragraphe me semble le prouver.

7 Voir plus haut, liv. II, § 17, des idées et des expressions analogues. Cette métaphore est une des plus naturelles du monde ; et c'est ainsi que Lamartine a dit : « Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges, Jeter l'ancre un seul jour ? »

8 Image frappante et douce. Ceci, d'ailleurs, ne veut pas dire qu'il ne faut rien aimer, ni ne s'attacher à rien. Mais il faut connaître la valeur des choses et ne pas les estimer plus que leur prix, quelques chères qu'elles puissent être.

nous, l'existence n'est guère autre chose[1] que la vapeur sortie du sang et la respiration puisée dans l'air. Aspirer l'air à un certain moment, puis le rendre un moment après, c'est ce que nous faisons continuellement ; et cette fonction peut nous donner une idée assez exacte de ce que nous ferons un jour en rendant la totalité de cette faculté respiratrice, et en la restituant à la source[2] d'où nous l'avons tirée pour la première fois, il n'y a qu'un instant.

XVI

C'est assez peu de chose d'estimable que de transpirer comme le font les plantes[3] ; de respirer comme le font les animaux domestiques ou sauvages ; ce n'est pas beaucoup plus de pouvoir imprimer en son esprit les images des choses, et de pouvoir faire obéir ses nerfs à ses instincts ; ce n'est pas non plus merveille de vivre en société ni de préparer ses aliments ; car tout cela vaut à peu près la fonction du corps qui excrète le résidu de la nourriture qu'on a prise. Qu'y a-t-il donc au monde qui mérite notre estime ? Est-ce d'être loué et applaudi[4] ? Pas du tout. Par conséquent, les acclamations et les cris d'enthousiasme[5] n'ont guère plus de prix ; et les félicitations de la foule ne sont qu'un vain tapage de voix. Ainsi, tu ferais bien de laisser là cette prétendue gloire. Que reste-t-il donc qui soit digne de ton estime ? Je te le dis : c'est, à mon sens, d'agir suivant l'organisation qu'on a[6] et de tendre sans cesse au but que les études les plus attentives et la science[7] nous indiquent. La science en effet ne s'applique tout entière qu'à ce point unique, de faire en sorte que le moyen employé par nous s'adapte le plus convenablement possible à l'objet pour lequel il est préparé. Le vigneron n'a pas d'autres vues dans les soins qu'il donne à la vigne, tout comme le palefrenier en dressant les chevaux, le veneur en instruisant les chiens, de même aussi que les précepteurs et les maîtres[8] en donnant des leçons aux enfants. Voila ce qui a sérieusement du prix ; et quand une fois tu auras réglé ce point essentiel, tu feras bien peu de cas de tout le reste[9]. Ne sera-ce pas même là nu motif pour que tu cesses d'estimer tant d'autres choses ? Sans cela, tu ne seras jamais ni libre, ni indépendant, ni maître de tes passions. Il te faudra haïr, jalouser, soupçonner ceux qui sont en mesure de t'enlever ce que tu as ; ou il te faudra combattre ceux qui ont ce que tu désires si ardemment. En un mot, quand on éprouve de ces misérables besoins, on en est réduit à vivre dans un trouble profond[10], et l'on élève à tout instant

---

1 Il n'est question ici que de l'existence matérielle, et elle n'est guère, en effet, que ce que dit Marc-Aurèle.

2 Ceci n'implique pas nécessairement la destruction de l'âme ; mais c'est bien, en effet, la destruction de notre corps.

3 C'est peut-être l'observation la plus ancienne qu'on puisse citer de la respiration des plantes. Il est clair, d'ailleurs, que cette opinion devait être fort répandue parmi les savants pour que Marc-Aurèle l'eût recueillie.

4 Un empereur sait mieux que personne ce que valent les louanges du vulgaire et la gloire humaine.

5 Comme ceux que les empereurs pouvaient entendre au Colisée ou au Grand Cirque.

6 Voir plus haut, liv. V, § 16, et plus loin, liv. VII, § 55.

7 Le texte dit précisément : L'art.

8 On a pu voir, par le premier livre tout entier, quelle reconnaissance profonde Marc-Aurèle avait vouée aux maîtres qui avaient fait son éducation. Il leur attribue à peu près tout ce qu'il vaut.

9 Marc-Aurèle pouvait citer son propre exemple ; et il avait été le premier à profiter des conseils qu'il donne aux autres.

10 Ce qui est absolument contraire à cette tranquillité d'âme si expressément recommandée par le Stoïcisme. En supprimant une foule de besoins du genre de ceux dont parle ici Marc-Aurèle, on

ses plaintes, même contre les Dieux[1]. Au contraire, en respectant et en honorant la pensée qui est en toi, tu te rendras aimable à tes propres yeux[2] ; tu te mettras en harmonie avec tes compagnons[3], et en accord avec les Dieux, c'est-à-dire que tu les remercieras[4] de tous leurs dons et de tous leurs décrets[5].

XVII

En haut, en bas, en cercle, tels sont les mouvements auxquels les éléments sont soumis[6] ; mais le mouvement de la vertu ne rentre dans aucune de ces classes ; elle a quelque chose de plus divin, et elle accomplit sa noble route, s'avançant par un âpre sentier[7].

XVIII

Quelle singulière contradiction[8] ! On a grand'peine à louer les gens de son temps et les personnes qui vivent avec nous ; et quant à soi, on désire ardemment être loué par la dernière postérité, c'est-à-dire par des gens qu'on n'a jamais vus, et qui ne vous verront jamais. Autant vaudrait se désoler[9] de n'avoir point obtenu les louanges flatteuses qu'auraient pu nous donner les siècles précédents.

XIX

Parce qu'une chose offre une difficulté énorme, ne va pas croire que ce soit chose impossible aux forces humaines[10] ; et si c'est quelque chose de possible et même de naturel à l'homme, pense que toi aussi tu es en état de le faire.

XX

---

supprime du même coup une foule d'occasions de chute et de faute pour l'âme. On la calme en la laissant vis-à-vis d'elle-même, sans qu'elle cherche à se porter au dehors plus qu'il ne convient.

1 S'il est une vertu que le Stoïcisme ait apprise à l'homme, c'est bien la soumission à la volonté divine et la résignation. Marc-Aurèle a montré, par sa propre vie, ce que cette résignation devait être.

2 En d'autres termes : Tu seras bien avec toi-même et en repos vis-à-vis de ta propre conscience.

3 Les termes du texte ont peut-être un sens plus général.

4 Ce sont là les sentiments communs que l'instinct inspire à tous les hommes, et que la raison confirme dans les plus sages.

5 Voir plus haut, liv. III, § 4, et liv. V, § 8. Sénèque a dit : « Je crois pas que l'adulation d'autrui nous soit plus mortelle que la nôtre. Quel homme a osé dire la vérité ? Quel homme, entouré d'un troupeau de flatteurs et de panégyristes, ne s'est lits plus encore applaudi à lui-même ? » Traité *De la tranquillité de l'âme*, ch. I.

6 Cette observation est profondément spiritualiste ; et il est parfaitement vrai que le mouvement de l'âme n'a absolument rien tic commun avec celui de la matière.

7 Ou : Par un sentier difficile à comprendre. Ceci peut se rapporter aux études attentives que la science exige et dont il a été question au paragraphe précédent.

8 Toutes les réflexions qui remplissent ce paragraphe sont de celles où se complait et triomphe le génie de Pascal : « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente. » *Pensées*, article 2, § 5, édition Havet.

9 Critique piquante et juste.

10 Ne jamais désespérer de rien est un des conseils les plus pratiques que la philosophie et la religion puissent donner à l'homme. La valeur de ce conseil résulte de la mobilité incontestable de toutes choses, surtout des choses humaines. Il faut conserver bon espoir dans les plus grands revers, de même qu'il faut ri être pas sans quelque crainte dans les plus brillantes fortunes et sur les sommets les plus élevés. Voir livre IV, § 3.

Quelqu'un, dans les exercices du gymnase[1], nous a égratignés avec ses ongles, ou nous a fait une contusion en nous frappant d'un coup de tête ; nous ne paraissons même pas nous en apercevoir ; surtout nous n'en sommes point offensés, et nous ne le prendrons pas plus tard pour un homme que nous devions soupçonner de nous tendre des piéges. Toutefois nous nous en méfions ; mais ce n'est pas comme d'un ennemi ; ce n'est pas une méfiance hostile ; et si nous l'évitons, c'est avec bienveillance[2]. Sachons en faire autant dans tous les autres détails de la vie. Il y a bien des choses que nous pouvons garder pour nous comme si nous nous exercions encore au gymnase ; car il est toujours loisible, ainsi que je viens de le dire, d'éviter les gens[3] sans avoir contre eus ni soupçon ni haine.

XXI

Si quelqu'un veut bien me convaincre[4] et s'il m'arrête en me prouvant que ma pensée n'est pas juste, ou que mon action n'est pas bonne, je suis à la joie de mon cœur de me redresser[5] ; car je ne cherche que la vérité[6], qui n'a jamais nui à personne, tandis qu'on se fait le plus grand tort en persévérant dans son erreur et dans son ignorance.

XXII

En ce qui me concerne, j'accomplis le devoir qui m'est imposé ; et quant au reste des êtres, ils ne me préoccupent point[7] ; car, ou bien ce sont des choses sans vie et des êtres qui ne sont pas doués de raison ; ou bien, ce sont des hommes qui s'égarent et méconnaissent la voie qu'il faut suivre.

XXIII

A l'égard des êtres qui n'ont pas la raison en partage, et d'une manière générale à l'égard des choses et des simples objets, sache en user comme un être doué de raison doit le faire à l'égard des êtres qui n'ont pas de raison, c'est-à-dire, avec une certaine hauteur d'âme et avec liberté Dans tes rapports avec les hommes que la raison éclaire, conduis-toi comme faisant partie avec eux d'une société commune. Dans tous les cas, appelles-en aux Dieux en les invoquant, et

---

1 Toute cette comparaison est d'une justesse frappante ; et, quand cette leçon est bien comprise et bien appliquée, elle peut être d'un grand secours dans la vie.

2 C'est là, en effet, le sentiment qu'il faut s'efforcer de toujours garder envers ses semblables, et il suffirait à adoucir bien des griefs.

3 Bien souvent on n'aurait rien de plus ni de mieux à faire ; mais on n'est pas toujours assez maître de soi. On se sent blessé, et l'on se plaint, au lieu de rester impassible et muet.

4 Il faut beaucoup d'humilité et d'amour de la justice pour supporter ainsi la contradiction, et même pour en savoir gré.

5 Ceci est de la vertu la plus sincère et la plus rare. Cette abnégation de son sens propre est plus remarquable chez un empereur que chez qui que ce soit.

6 Voilà, en effet, le grand ressort de la conscience humaine : Aimer la vérité par-dessus tout, même quand elle vous est contraire et vous condamne. Voir plus loin, liv. VIII, § 16, l'explication dont Marc-Aurèle fortifie encore ce conseil ; voir aussi plus haut, liv. IV, § 12.

7 Voir plus haut, liv. IV, 18, la, réflexion sur le temps considérable qui on gagne en ne se préoccupant point de ce que fait autrui, et en s'appliquant exclusivement à ce qu'on fait soi-même.

ne t'inquiète guère de savoir combien de temps tu aurais à te conduire de la sorte ; car trois heures suffisent[1], employées de cette façon.

XXIV

Alexandre de Macédoine et le muletier qui le servait[2], une fois morts, en sont au même point. Tous deux également ont été, ou repris dans les mêmes raisons séminales de l'univers, ou également dissous dans les atomes.

XXV

Essaie de calculer le nombre énorme de choses[3], corporelles ou morales, qui se passent en chacun de nous, pendant un seul et même instant imperceptible ; alors tu ne seras plus surpris qu'un nombre encore beaucoup plus grand de choses, ou pour mieux dire que tout ce qui se produit dans cette unité et cette totalité qui se nomme le monde, puisse y tenir et y exister simultanément.

XXVI

Si l'on te demandait comment s'écrit le mot d'Antonin[4], aurais-tu donc grands efforts à faire pour en épeler toutes les lettres une à une ? Et si par hasard quelqu'un se mettait en colère contre toi en te les entendant prononcer, est-ce que tu croirais devoir montrer colère pour colère ? Ne pourrais-tu pas continuer doucement à énumérer les lettres l'une après l'autre ? De même aussi dans la vie, il faut bien te dire que tout ce que nous avons à faire s'accomplit également, au fur et à mesure, par nombre de choses[5]. Ce sont donc ces proportions nécessaires qu'il te faut observer avec soin ; et sans te troubler, sans rendre à qui que ce soit reproches pour reproches, tu dois marcher tout droit au but que tu t'es proposé.

Quelle cruauté de ne pas laisser les hommes prendre les moyens qu'ils jugent les plus convenables pour servir leur intérêt, tel qu'ils l'entendent ! Eh bien ! c'est là pourtant ce que tu les empêches de faire[6] en quelque façon, quand tu t'emportes

---

1 Il n'est pas probable qu'il y ait une intention particulière dans le choix de ce nombre. C'était, sans doute, une locution proverbiale ; et Marc-Aurèle s'en sert sans y attacher aucune importance, pour indiquer simplement un temps très court.

2 Il est possible que le nom de ce muletier fût très connu dans l'antiquité, et qui on eût conservé son souvenir, comme de nos jours on a conservé celui de quelques domestiques fidèles, qui ont servi de grands personnages. Mais aujourd'hui le nom du muletier a disparu, tandis que celui d'Alexandre vit encore parmi nous et n'est pas près de disparaître. C'est une différence dont Marc-Aurèle ne tient peut-être pas assez de compte, bien que, d'ailleurs, sa réflexion soit très juste. Devant l'infini, la mort de l'un ne pèse pas plus que la mort de l'autre.

3 En effet, les phénomènes qui se passent dans notre corps, dont les fonctions ne cessent pas un instant, sont excessivement nombreux. Tous n'en avons pas conscience ; mais nous savons avec pleine certitude qu'ils y ont lieu, bien qu'à notre insu. Quant aux phénomènes qui sont ceux de notre esprit ; ils sont en moins grand nombre, mais ils sont encore plus merveilleux, ne serait-ce que par l'intuition intime que nous en avons.

4 L'exemple peut paraître d'abord un peu singulier ; mais il n'a pas d'autre objet que de choisir une action indifférente entre mille autres. Il est vrai que tout dans la vie n'a pas ce caractère d'indifférence absolue ; mais, même en face des choses les plus blâmables et les plus révoltantes, il est bon de rester de sang-froid, pour donner des conseils que la douceur peut rendre plus efficaces.

5 Le texte dit précisément : « Par certains nombres, » expression qui n'est pas très claire et que j'ai dû paraphraser.

6 Observation très fine et très juste. Il y a telle manière de reprendre les gens qui les blesse et les cabre. La plupart des choses de la vie ordinaire ne méritent pas les emportements qu'elles

contre eux pour les fautes qu'ils commettent ; car toujours ils suivent absolument leurs propres habitudes, ou ce qui leur semble leur intérêt. — « Mais, dis-tu, ils se trompent du tout au tout ! » — Soit ; mais redresse-les, et montre-leur qu'ils se trompent, sans pour cela te courroucer contre eux.

La mort, c'est le repos pour notre sensibilité, qui ne peut plus imprimer en nous les objets du dehors ; pour nos désirs, qui ne peuvent plus épuiser nos nerfs ; pour notre intelligence, qui sort d'esclavage[1] et qui se soustrait à la servitude de la chair[2].

XXIX

C'est une honte que, dans cette existence où ton corps ne t'a point manqué et ne t'a point refusé son service, ton âme ait été la première à te manquer[3].

XXX

Veille à ne pas tomber au nombre des Césars[4], à ne pas t'empreindre de leur couleur[5], comme cela s'est vu. Tâche donc de rester simple, honnête, intègre, digne, sans faste, ami de la justice, plein de piété envers les Dieux, bienveillant, dévoué à ceux que tu aimes, toujours prêt à remplir les devoirs qui sont les tiens. Combats sans cesse, pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre[6]. Adore les Dieux ; protége les Hommes. La vie est courte ; et l'unique fruit de la vie que nous menons sur terre, c'est une disposition sainte de notre cœur[7] ; ce sont des actes utiles à la communauté[8].

---

suscitent en nous ; et c'est habituellement contre nos familiers et nos domestiques que nous nous laissons aller à une irritation qui a bien rarement une cause suffisante. C'est autant pour nous que pour eux que nous devons chercher à nous dompter.

1 L'expression du texte n'est pas tout à fait aussi formelle ; mais le sens qu'elle offre est bien celui que je donne.

2 Ici, au contraire, je ne fais que traduire littéralement. L'expression a une apparence chrétienne ; mais je crois que Marc .Aurèle ria pas eu besoin de l'emprunter à une autre source que celle du Stoïcisme. Avant Marc-Aurèle, Sénèque s'en sert fréquemment ; et même il n'est pas probable que Sénèque l'eût inventée. Voir plus haut, liv. IV, § 41, et livre V, §§ 5 et 26.

3 L'expression de la pensée n'est pas assez complété peut-être ; il est évident que l'âme a fait défaut à l'homme en succombant au vice ; mais encore eût-il été bon de le dire un peu plus précisément qu'on ne le fait ici.

4 L'expression ne semblera pas trop dure si l'on se rappelle quelques noms, Tibère, Claude, Caligula, Néron, Vitellius, Domitien, et tant d'autres que l'on pourrait citer, moins illustres, mais tout aussi vicieux. Marc-Aurèle a raison de s'éloigner avec une sorte d'horreur de semblables modèles. Mais il fallait beaucoup de franchise et de courage pour le dire si hautement.

5 L'expression grecque est peut-être encore plus énergique.

6 On a vu par le premier livre quels maîtres la philosophie avait donnés à Marc-Aurèle, et la reconnaissance profonde qu'il gardait de leurs leçons.

7 On ne saurait assigner à la vie un but plus élevé, ni plus vrai.

8 On a déjà indiqué plus haut, liv. II, § 13, et liv. VI, § 7, dans quel sens il fallait entendre ce mot de Communauté, et pourquoi il faut le préférer à celui de Société, qui serait un peu trop étroit.

Tout cela, c'est l'enseignement qui convient à l'élève d'Antonin[1]. Souviens-toi de tout ce qu'il était ; rappelle-toi sa fermeté dans l'exécution des actes qu'inspirait la raison, son égalité d'humeur dans toutes les conjonctures, sa sainteté, la sérénité de son visage, sa douceur, son dédain de la vaine opinion ; son amour-propre à bien saisir le sens des choses, son habitude de ne jamais en laisser une seule sans l'avoir approfondie et parfaitement comprise ; de supporter avec patience les reproches injustes, sans jamais s'oublier à les rendre ; de ne jamais rien précipiter ; de ne pas accueillir les calomnies ; de scruter avec le plus scrupuleux examen les caractères et les actes des gens ; de ne jamais se permettre contre personne des injures, de mauvais propos, des soupçons, des sophismes. Rappelle-toi sa simplicité à se contenter de peu pour son logis, pour son vêtement, pour sa table, pour son service personnel ; son amour du travail ; sa longanimité ; sa sobriété, qui, grâce à la régularité de sa vie, lui permettait de travailler jusqu'au soir, sans même éprouver aucune nécessité en dehors de l'heure accoutumée ; la sûreté et la parfaite égalité de son commerce avec ses amis ; sa patience à supporter les contradictions qu'on opposait à ses idées ; sa satisfaction quand on lui montrait une idée meilleure ; enfin sa dévotion sincère sans superstition.

N'oublie jamais tant de vertus, afin que l'heure suprême te trouve comme elle l'a trouvé, avec la conscience du bien que tu auras tâché de faire.

XXXI

Dissipe ton ivresse, rappelle ta raison ; et quand tu auras secoué ton sommeil et que tu seras convaincu que c'étaient des rêves qui t'abusaient[2], alors considère la réalité que tu vois, pleinement éveillé, ainsi que tu regardais naguère les fausses apparences qui te trompaient.

XXXII

Je suis composé d'un corps et d'une âme[3]. Pour le corps, toutes choses sont indistinctes et sans différence entre elles, parce que le corps n'a pas le pouvoir de rien discerner[4]. Pour la pensée, il n'y a d'indistinctes que les choses qui ne sont pas ses actes propres ; mais tout ce qui est vraiment un de ses actes particuliers dépend absolument d'elle seule. Et même encore parmi ces actes, ne

---

1 On se rappelle que Marc-Aurèle avait été adopté par Antonin le Pieux. Le fils adoptif a déjà tracé le portrait de son père vénéré, plus haut, liv. I, § 16 ; et il l'a présenté sous les couleurs les plus favorables, et à la fois les plus vraies. Mais cet unique témoignage d'admiration et de gratitude ne lui a pas suffi ; et le second éloge complète heureusement le premier. On peut remarquer aussi qu'il a grande importance pour l'histoire en ce qu'il fait pénétrer intimement dans l'étude de l'administration de l'Empire. On voit pleinement à quels devoirs s'astreignaient les Empereurs qui prenaient leurs fonctions au sérieux ; et l'exemple d'Antonin pourrait guider encore aujourd'hui tous les souverains et tous les hommes d'État.

2 Ce sont les illusions des passions et tics intérêts, qui nous font juger les choses autrement qu'elles ne sont. Plais il faut toujours, même à l'aime la plus sincère, beaucoup de temps pour dissiper les fausses apparences que la vie nous offre à ses débuts. Seulement, on se mûrit plus vite quand on a été à l'école où Marc-Aurèle s'est formé.

3 Depuis Socrate et Platon, la distinction était faite : et le Stoïcisme n'a eu qu'à la recueillir. Le grand point pour chacun de nous, c'est de voir quelles sont les conséquences pratiques que cette distinction doit nous imposer dans toute la conduite de la vie. La raison doit l'emporter sans cesse sur toutes les inspirations de l'instinct et de la bête. Mais cette domination absolue de la raison est bien rare.

4 Voilà la partie essentielle de tout ce, paragraphe, qui n'a pas été toujours bien compris. Le corps sent, mais ne discerne rien, il n'y a que l'âme qui discerne les choses et qui les comprenne.

faut-il compter que ceux qui se rapportent exclusivement au présent[1] ; car les actes futurs et les actes passés, s'ils sont d'elle encore, sont aujourd'hui indistincts pour elle.

XXXIII

Ce n'est pas pour la main, ou pour le pied, une fatigue contre nature tant que le pied ne fait que ce que le pied doit faire, tant que la main ne fait que ce que doit faire la main. De même, ce n'est pas un labeur contre nature pour l'homme entant qu'homme, toutes les fois qu'il ne fait que ce que l'homme doit faire[2]. Et si la chose n'est pas pour lui contre nature, elle n'est pas non plus un mal pour lui[3].

XXXIV

Quels plaisirs n'ont pas goûtés des brigands[4], des débauchés infâmes, des parricides, des tyrans[5] !

XXXV

Ne remarques-tu pas que les gens qui exercent des professions salariées s'accommodent jusqu'à un certain point à l'humeur de leurs clients, mais que toutefois ils se gardent bien de sacrifier les règles de leur art, et qu'ils ne s'en laissent point écarter ? N'est-il pas étrange que l'architecte et le médecin fassent plus de compte des principes de leur art spécial, que l'homme n'en fait de la loi qui est la sienne[6] et qui lui est commune avec les Dieux[7] ?

XXXVI

L'Asie et l'Europe sont perdues dans un des coins du monde[8] ; la mer entière n'est dans le monde qu'une goutte d'eau ; le mont Athos n'y est qu'une motte de terre. Toute cette partie du temps que nous pouvons mesurer n'est qu'un instant de l'éternité. Tout est mesquin, changeant, périssable. Mais toutes choses viennent de ce principe commun qui conduit l'univers[9], et duquel tout sort, soit directement, soit comme conséquence. L'effroyable gueule du lion, les poisons

---

1 Voir plus haut, liv. II, § 14. Le présent seul nous appartient, et encore nous échappe-t-il des que nous voulons le saisir ; le passé nous a échappé pour toujours. Quant à l'avenir, nous ne pouvons jamais savoir si nous l'atteindrons, ni ce qu'il sera. En tous cas, il ne peut être à nous que dans les limites les plus étroites. Telle est la position vraie de l'homme durant sa courte existence.

2 Le devoir de l'homme se réduit à suivre la raison et à vivre selon la nature, comme le disent les stoïciens.

3 Distinction des vrais et des faux biens.

4 Le philosophe ne doit donc faire aucun cas des plaisirs dont il partagerait la jouissance avec ces êtres dégradés. Les seuls plaisirs qu'il doit goûter sont ceux de la raison et de la vertu.

5 Il est clair que Marc-Aurèle fait ici allusion à plus d'un empereur, parmi tous ceux qui l'avaient précédé.

6 La grande difficulté, c'est d'arriver à pratiquer cette loi ; la philosophie et la raison nous l'enseignent. Mais qu'il y a toujours peu de cœurs ouverts et dociles à leurs leçons !

7 C'est la vraie grandeur de l'homme que Dieu s'en soit fait en quelque sorte un associé pour l'accomplissement du bien. Voir plus haut, liv. III, § 4.

8 Marc-Aurèle ne pouvait pas encore savoir de son temps combien il avait raison. Aujourd'hui nous le savons mieux, parce que nous connaissons mieux la terre et la place qu'elle tient dans l'ordre universel des choses. Mais nous n'avons point à tirer de cette considération plus complète d'autres conséquences que ne le fait Marc-Aurèle.

9 En d'autres termes, de Dieu.

qui nous tuent, en un mot tout ce qui est mauvais potin nous, ici une épine, là de la boue, ne que sont les suites et les dérivés des choses les plus nobles et les plus belles. Ne t'imagine donc pas que tout cela soit étranger au principe que tu adores[1] ; mais sache reconnaître en lui la source universelle des choses, quelles qu'elles soient.

XXXVII

Celui qui a vu le temps où il vit a tout vu[2], et tout ce qui a été dans toute l'éternité, et tout ce qui sera dans un avenir également infini ; car tout en général se ressemble, et tout est uniforme.

XXXVIII

Applique-toi à réfléchir souvent là l'étroit enchaînement de toutes les choses de ce monde et à leur corrélation. Lites sont, toutes en quelque manière entrelacées les unes aux autres ; et en ce sens, elles ont entre elles une sorte d'intimité ; car l'une vient a la suite de l'autre ; et cette connexion tient, soit à la fonction qu'elles remplissent dans le lieu où elles sont placées[3], soit au but commun pour lequel elles conspirent, soit à l'unité de la substance universelle.

XXXIX

Pour les choses que le sort te répartit, sache t'y plier et t'en accommoder ; et quant aux hommes[4], avec qui tu dois vivre, aime-les ; mais que ce soit en toute sincérité.

XL

Un instrument, un outil, un appareil quelconque, quand il remplit la fonction pour laquelle il a été conçu, est parfait ; et cependant celui qui l'a fabriqué en est absent. Mais pour les choses qu'a créées la nature et qu'elle renferme, la force ordonnatrice est à leur intérieur, et elle y persiste. C'est là pour toi un motif de l'adorer encore davantage, en reconnaissant que, si tu vis et te conduis conformément à sa volonté, tout alors se règle en toi sur l'intelligence. Or, il en est de même pour l'univers[5] ; et tout ce qui s'y passe se règle sur l'intelligence qui l'anime.

---

1 Même remarque. Voir plus haut, liv. III, § 2, des réflexions analogues sur la valeur des choses, quelles qu'elles puissent être.

2 L'expression dépasse sans doute la pensée véritable de Marc-Aurèle. Les choses ne sont pas aussi parfaitement uniformes. Il avait pu voir par lui-même que le règne d'Antonin le Pieux, et le sien propre, différaient beaucoup des règnes précédents. Si le fond est essentiellement le même, les formes du moins varient sans cesse.

3 Le texte est altéré en cet endroit, et les manuscrits ne fournissent aucun moyen de le rectifier d'une manière satisfaisante. La pensée générale ne peut d'ailleurs faire de doute.

4 Le précepte est excellent ; et si l'on savait le pratiquer dans ses deux parties, les individus seraient beaucoup plus heureux, en même temps que la société serait beaucoup plus régulière. Ce sont d'ailleurs des conseils qu'avaient déjà donnés le Platonisme, et que la foi chrétienne a sanctionnés aussi bien que le Stoïcisme.

5 Le vrai moyen qu'ait l'homme de comprendre le vaste ensemble des choses qu'il a été admis à contempler, c'est de s'étudier lui-même, et de transporter dans l'étude de l'univers les données essentielles que lui a fournie sa propre étude. Tout se règle dans l'être doué de raison sur l'intelligence ; dans l'univers aussi tout doit se régler sur une intelligence infinie.

XLI

Quand pour des choses qui ne relèvent pas de ta libre préférence[1], tu t'imagines qu'elles sont ou un bien ou un mal pour toi, il faut nécessairement, lorsque ce mal vient à te frapper ou lorsque ce bien t'échappe ; que tu t'en prennes aux Dieux, ou que tu détestes les hommes, qui sont les auteurs réels, ou que tu soupçonnes d'être les auteurs, de tes mécomptes ou de ta souffrance. Dans tout cela, nous rie sommes si souvent injustes qu'à cause de l'importance que nous y attachons. Si les choses qui ne dépendent que de nous étaient les seules qui nous parussent borines ou mauvaises, il ne nous resterait plus le moindre prétexte, ni d'accuser Dieu[2], ni de faire à l'homme la guerre acharnée d'un ennemi.

XLII

Nous concourons tous[3] à l'accomplissement d'une seule et même œuvre, les uns avec pleine connaissance et avec pleine docilité ; les autres, dans une ignorance absolue[4]. C'est ainsi que, même en dormant, comme le disait, je crois, Héraclite[5], on travaille et l'on coopère à ce qui se passe dans le monde. Chacun y concourt dans une sphère différente ; et par surcroît, celui-là même y concourt qui critique le plus amèrement les choses, et qui essaye de remonter le courant et d'anéantir la réalité. C'est que le monde avait besoin de cette résistance même. Comprends donc enfin dans quels rangs tu veux te placer ; car Celui qui ordonne toutes choses se servira toujours de toi admirablement bien, et il t'accueillera dans le nombre de ceux qui travaillent à son œuvre et qui le secondent. Seulement, toi, ne va pas te faire une partie de l'ensemble analogue à ce vers plat et ridicule qui, dans la pièce, tient la place dont Chrysippe a parlé[6].

---

1 J'ai pris cette expression plutôt que celle de Libre arbitre, qui aurait le même sens, parce qu'elle se rapproche davantage de l'étymologie grecque. Le *Manuel* d'Epictète, commence par cette distinction fondamentale des choses qui dépendent de nous et des choses qui n'en dépendent pas. Ici, Marc-Aurèle tire des conséquences très pratiques de cette maxime aussi simple que profonde.

2 Le singulier est dans le texte, tandis qu'un peu plus haut c'est le pluriel qui a été employé. Dans la langue de Marc-Aurèle, les deux expressions ont la même valeur. — Bossuet a dit : « Si nous désirions les vrais biens comme il faut, il n'y aurait point d'inimitiés dans le monde. Ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons. Il semble que nos rivaux nous ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager. Ils ne souffrent ni ennemis ni envieux, à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer. C'est là le vrai remède contre les inimitiés et la haine. » Sermon sur la *Réconciliation*.

3 La pensée est profondément vraie, et personne ne l'a plus vivement rendue. L'homme n'est pas isolé dans le monde ; et à moins de soutenir que l'ensemble des choses n'a aucun sens, il est clair que chaque objet, chaque être, chaque homme surtout y a sa place et y joue son rôle. Avoir cette idée de notre destin ici-bas, ce n'est pas le surfaire : c'est simplement en montrer la grandeur.

4 C'est la presque unanimité des hommes ; mais, à défaut de la philosophie, ils ont les religions, qui leur expliquent suffisamment, quelles qu'elles soient, d'où ils viennent et où ils vont.

5 Cette pensée ne se retrouve pas précisément dans les fragments qui nous restent d'Héraclite ; mais on peut en trouver cependant quelques traces. Voir les Fragments d'Héraclite, de M. Müllach, 19, 37, 46, etc., édit. Firmin Didot, pp. 317 et suiv. Héraclite est un des premiers qui aient reconnu et proclamé l'harmonie de l'univers et son unité admirable.

6 Ce passage serait an peu obscur à cause de sa concision, si Plutarque ne nous avait pas conservé d'une manière plus complète la pensée de Chrysippe : « Comme les comédies renferment nombre d'épigrammes destinées à frapper le ridicule et qui mauvaises en soi répandent de l'agrément sur la pièce entière, de même vous pouvez bien blâmer le vice en tant que vice ; mais, sous d'autres rapports, il n'est pas inutile. » Traduction de M. Bétolaud, Des notions communes rapprochées des maximes stoïciennes, tome IV, p. 488 ; et édit. Firmin Didot, *Moralia*, tome II, p. 1303.

XLIII

Est-ce que le soleil veut jouer le rôle de la pluie ? Est-ce le rôle de la Terre, « mère des fruits, » que prétend jouer Esculape ? Est-ce que chacun des astres, tout différents qu'ils sont entre eux, ne concourent pas tous au même but ?

XLIV

Si les Dieux ont décrété ce que je dois être et tout ce qui doit m'arriver dans cette vie, leurs décrets sont admirables ; car un Dieu sans sagesse, ce n'est pas même chose facile à se figurer. Et par quel motif imaginable les Dieux pourraient-ils jamais songer à me faire du mal ? Que pourrait-il leur en revenir, soit pour eux d'abord, soit pour cette universelle communauté des choses, qui est le plus cher objet de leur providence ? Si l'on me dit qu'ils ne se sont pas occupés de moi en particulier, du moins ils se sont occupés bien certainement de l'ordre général, lequel doit me faire accueillir et aimer tout ce qui m'arrive comme sa conséquence nécessaire. Croire que les Dieux ne s'occupent en rien de nous[1], c'est une impiété ; car alors nous n'avons plus à leur offrir ni sacrifices, ni prières, ni serments ; il n'y a plus aucun sens à tant d'autres actes que nous faisons, et qui supposent toujours que les Dieux sont présents et qu'ils partagent notre vie. Mais, que si à toute force les Dieux ne s'occupent en rien de ce qui nous regarde, il m'est du moins permis de m'occuper de moi-même[2] ; je puis réfléchir à ce qui importe à chacun de nous. Or ce qui importe à chacun de nous, c'est de se conduire selon son organisation et sa nature. Mais ma nature est essentiellement raisonnable et sociable[3]. La cité, la patrie, pour moi comme pour Antonin[4], c'est Rome[5] ; mais en tant que je suis un être humain, ma patrie, c'est le monde ; il n'y a de choses bonnes pour moi que celles qui sont utiles aux cités diverses[6] dont je fais partie.

XLV

Ce qui nous arrive est toujours pour le bien de l'ensemble. Il ne nous en faudrait pas déjà davantage. Mais en y regardant de plus près, tu verras que le plus généralement ce qui est utile à un individu l'est en même temps à bien d'autres. Et ici l'utile s'étend d'autant plus loin qu'il concerne les choses indifférentes et moyennes[7] de la vie.

XLVI

C'est comme les spectacles de l'amphithéâtre et les autres amusements de cette sorte, dont on se dégoûte à force de voir toujours les mêmes choses[8], et où

---

1 Il faut lire dans le Xe livre des *Lois* les admirables démonstrations de Platon sur ce point spécial, pp. 252 et suiv., traduction de M. V. Cousin.
2 Cette seconde partie de l'alternative est absolument évidente et peut braver toute contradiction.
3 Ce sont les deux caractères essentiels de la nature humaine et que toute l'antiquité lui avait reconnus.
4 Souvenir pieux de Marc-Aurèle pour son père adoptif.
5 Pour les modernes, c'est Paris, Londres, etc. ; mais chacun de nous n'en a pas moins en outre la cité universelle, dont il est membre, comme Marc-Aurèle se faisait gloire de l'être.
6 La société particulière et la patrie, où l'on est né ; et le monde, dont on fait partie.
7 Il n'y a que ce dernier mot dans le texte. L'expression n'est pas très claire ; elle était probablement familière et spéciale à la doctrine stoïcienne ; mais elle reste obscure pour nous.
8 Voir plus haut dans ce livre, § 37.

l'uniformité rend la répétition des mêmes objets intolérable. On éprouve aussi une répugnance analogue durant le cours de la vie ; car, du haut jusqu'en bas, les choses sont les mêmes, et elles ont les mêmes causes. Ainsi donc, jusques à quand[1] ?

XLVII

Songe sans cesse à cette prodigieuse diversité d'hommes qui sont morts forts dès longtemps, de mœurs si différentes, de peuples si divers ; et descends, si tu le veux, jusqu'à un Philistion, un Phœbus, un Origanion[2]. Passe ensuite à d'autres classes de gens ; et dis-toi que c'est là qu'il faut un jour aussi nous rendre, là où sort déjà tant d'habiles orateurs, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate ; tant de héros des âges antérieurs, tant d'hommes de guerre venus après eux, tant de tyrans. Ajoute à tous ces noms un Eudoxe[3], un Hipparque, un Archimède, et une foule de tant d'autres natures d'esprits, ceux-ci pénétrants, magnanimes, laborieux, ceux-là capables de tout, égoïstes, railleurs impitoyables de la vie même de l'homme, si mêlée, si éphémère, un Ménippe[4] par exemple, et tous ceux de son espèce. Compte un peu depuis combien de temps ils gisent en terre. Qu'y a-t-il donc là de si terrible pour eux ? A plus forte raison, quel malheur est-ce donc pour ceux dont le nom n'a pas même survécu ? Ainsi, il n'y a vraiment qu'une seule chose qui soit digne du plus grand prix : c'est de traverser la vie, dévoué à la vérité et à la justice, et doux envers les hommes[5], bien qu'ils soient trompeurs et méchants.

XLVIII

Quand tu veux te ménager quelque joie[6], tu n'as qu'à songer aux qualités éminentes de ceux qui vivent avec toi, à l'activité de l'un, à la modestie de l'autre ; à la générosité d'un troisième, et à tant d'autres perfections que plusieurs possèdent. Il n'est pas de plus grand plaisir[7] que de contempler ces images de la vertu, brillant dans le caractère ou la conduite de nos amis, multipliées et se répétant aussi souvent qu'il le faut. C'est ainsi qu'on peut les avoir présentes à l'esprit toutes les fois qu'on le veut.

XLIX

Est-ce que tu t'affliges de ne peser que tant de livres et de n'en point peser trois cents ? Ne t'afflige donc pas non plus de m'avoir à vivre que tarit d'années et

---

1 Formule qui a été répétée bien souvent depuis Marc-Aurèle, mais qu'il a été peut-être le premier à trouver.
2 Noms qui sont tout à tait inconnus pour nous, et que Marc-Aurèle ne paraît pas tenir en grande estime.
3 Sans doute le disciple de Platon.
4 C'est le philosophe cynique si fameux par ses satires, et dont le souvenir a fourni chez nous le titre de la Satire Ménippée.
5 Voir plus haut dans ce liv. § 20, et liv. II, § 1.
6 C'est la joie que le cœur affectueux et reconnaissant de Marc-Aurèle s'est ménagée dans le premier livre de ses Pensées, en rappelant tous les exemples fructueux que lui avaient donnés ses parents et ses maîtres, par leurs qualités éminentes et diverses.
7 On pourrait ajouter : « Ni de plus réelle utilité. » Sénèque a dit : « Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes, et n'honorerions-nous pas le jour de leur naissance, afin de nous exciter la vertu ? Ne les nommons jamais sans quelque éloge ; car le respect que nous devons à nos précepteurs, nous le devons aussi à ces précepteurs du genre humain, qui nous mit découvert les sources de tant de choses utiles. » Épître LXIV, à Lucilius.

non davantage. Et de même que tu te contentes du poids qui a été assigné à ton corps, de même aussi sache te contenter du temps qui t'est accordé.

L

Efforçons-nous de persuader les gens ; mais, s'ils ne t'écoutent pas, n'en agis pas moins selon les lois de la justice, qui doit seule te conduire. Que si quelqu'un arrête ton action en t'opposant la force, tâche alors de bien prendre la chose et de ne pas t'en chagriner. Que l'obstacle même qui te gêne soit l'occasion pour toi de t'exercer à une autre vertu[1]. Souviens-toi que ton désir ne pouvait être que conditionnel, et que tu ne peux désirer rien d'impossible. Que voulais-tu donc en effet ? Rien que de former en toi ce même désir[2] ; or, tu as atteint ce but ; et ainsi le résultat que nous poursuivions est obtenu.

LI

Quand on aime la gloire, on fait consister son propre bien dans l'acte d'autrui[3] ; quand on aime son plaisir, on place son bien dans sa satisfaction propre ; mais, si l'on est vraiment intelligent, on ne place jamais son bien que dans l'acte qu'on accomplit soi-même.

LII

Il m'est possible de m'abstenir de tout jugement[4] sur une chose, et de faire qu'elle ne trouble point mon âme ; car les choses ne sont pas par elles-mêmes de nature à pouvoir former nos jugements.

LIII

Accoutume-toi à écouter sans distraction[5] intérieure ce qu'un autre te dit ; et, autant qu'il est possible, entre dans la pensée[6] de la personne qui te parle.

LIV

Ce qui n'est pas utile à l'essaim[7] ne peut pas non plus être utile à l'abeille.

LV

---

1 Il n'y a guère de cas dans la vie où l'on ne puisse appliquer ce conseil. C'est prendre les choses du bon côté ; et le Stoïcisme n raison quand il croit que la misère et la douleur ne sont pas des maux véritables, si l'âme est assez forte pour les tourner au bien. Mais ces transformations morales ne sont qu'à l'usage des plus forts et des plus exercés.

2 De ne jamais vouloir l'impossible et de se résigner, en face d'obstacles insurmontables. Voir plus haut, liv. V, § 20, une réflexion presque semblable.

3 La gloire résulte de l'approbation plus ou moins fondée des autres hommes ; et, en ce sens, celui qui recherche la gloire dépend nécessairement de ceux qui la lui donnent par leurs louanges.

4 C'est une ries grandes maximes du Stoïcisme. La suspension du Jugement est chose fort difficile, à cause de la connexion si étroite de la sensibilité et de l'intelligence. La sensation violente le plus souvent notre jugement, et il faut beaucoup d'habitude et de domination de soi pour ne pas se laisser aller instinctivement à ce penchant presque irrésistible de notre nature.

5 Les hommes d'État ont plus de peine que d'autres, mais aussi plus d'avantage, à prêter une attention complète à ce qu'on leur dit. La multiplicité des affaires est une cause de distraction à peu près inévitable ; et quand on a trop de choses à écouter, on les écoute assez mal.

6 Le texte dit positivement : « Sois dans l'âme de celui qui te parle. »

7 Comparaison délicate du genre de celles que l'on a déjà vues plus haut, liv. III, §§ 4 et 13 ; liv. IV, §§ 15, 44 et 48, et liv. V, § 8.

Si les passagers injuriaient le pilote, si les malades injuriaient le médecin qui les soigne, pourraient-ils avoir une autre intention que de pousser le pilote à sauver l'équipage, ou le médecin à guérir ses malades ?

LVI

Combien de ceux avec qui je suis entré dans le monde en sont déjà partis[1] !

LVII

Quand on a la jaunisse, le miel paraît amer ; l'homme qu'a mordu un chien enragé a horreur de l'eau ; les enfants trouvent que leur balle est la plus belle du monde. Pourquoi donc est-ce que je m'emporte[2] ? Crois-tu qu'une idée fausse[3] agisse moins vivement sur les esprits que la bile sur le malade atteint de la jaunisse, ou que le virus, sur le malade atteint de la rage ?

LVIII

Personne au monde ne peut t'empêcher[4] de vivre selon la loi raisonnable de ta nature propre ; et rien ne peut t'arriver jamais contre la loi de la commune nature.

LIX

Qu'est-ce que sont les gens[5] auxquels on s'efforce de plaire ! Et pour quels résultats ! Et par quels moyens ! Avec quelle rapidité le temps effacera[6] tout cela ! Et combien de choses n'a-t-il pas déjà effacées !

---

1 Pour peu qu'on vive, c'est une triste observation qu'on peut faire de très bonne heure, et qui se multiplie d'autant plus qu'on vit davantage. Ce sont autant d'avertissements.
2 Cette tournure a quelque chose de piquant dans sa brusquerie, parce que le motif qui l'explique et l'éclaircit ne vient qu'à la suite.
3 Il y a peut-être quelque exagération à comparer une idée fausse à la rage que le chien vous inocule, ou à l'illusion que vous cause la jaunisse sur le goret réel des choses.
4 Voir la même pensée plus haut, liv. II, § 9, et liv. V, § 10.
5 Autre expression du dédain de la gloire. En elle-même, elle n'est qu'un bruit ; et la foule qui la distribue si arbitrairement est composée presque entièrement de gens sans réelle valeur.
6 Avec quelques différences cependant : ainsi la juste gloire de Marc-Aurèle est venue jusqu'à nous et n'est pas près de s'éteindre. Pascal a médit aussi de la gloire : « La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire ; mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. » *Pensées*, art. I, § 5, édit. Haret, p. 20 : Et ailleurs : « La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. » Art. 2, § 1.

LIVRE VII

I

Qu'est-ce que le vice ? C'est ce que tu as vu cent fois dans ta vie. Mais ce n'est pas seulement pour le mal, c'est aussi pour tout ce qui t'arrive, que tu peux te dire que ce sont là des choses que tu as déjà vues mille fois. De tous côtés, en haut, en bas, il n'y a que répétition de choses semblables, remplissant les histoires des âges reculés, les histoires des temps plus récents, les histoires contemporaines, et remplissant, même à l'heure où nous parlons, nos cités et nos familles. C'est qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde[1], et toutes les choses sont tout ensemble habituelles et passagères[2].

II

Comment pourrais-tu faire mourir en toi les jugements que tu formes, autrement qu'en éteignant les perceptions sensibles qui y correspondent, et qu'il ne tient absolument qu'à toi de raviver[3] ? Je puis toujours m'en faire l'idée qu'il faut en avoir ; et, du moment que je le puis, pourquoi m'en troubler ? Les choses du dehors, puisqu'elles ne résident pas dans mon esprit, ne peuvent absolument quoi que ce soit[4] sur mon esprit lui-même. Sois donc dans cette disposition ; et te voilà dans le vrai. Tu peux alors te faire une vie nouvelle. Examine encore une fois les choses comme tu les as vues naguère ; car c'est là précisément se faire une nouvelle vie[5].

III

Les vains raffinements du luxe, les pièces jouées au théâtre, ces immenses assemblées, ces troupeaux, ces combats[6] de gladiateurs, tout cela est comme un os jeté aux chiens, comme un morceau de pain lancé aux poissons du vivier, comme les labeurs des fourmis s'épuisant à traîner leur fardeau, comme les courses extravagantes des souris effarées, comme des marionnettes qu'un fil fait

---

1 C'est là ce que dit aussi l'Ecclésiaste, ch. I, § 10, et ch. III, § 15. Il y a du vrai dans cette réflexion ; mais il ne faut pas l'accepter d'une manière absolue, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, plus haut, liv. VI, § 37.

2 C'est exact dans une certaine mesure ; mais il n'est pas un de nous qui n'ait vu beaucoup de nouveau durant son existence, et qui ne puisse conclure que les générations antérieures ont dû en voir tout autant que la sienne.

3 Il semble plus naturel de prendre la négation, et c'est ce qu'ont fait quelques traducteurs, quoique les manuscrits n'autorisent pas cette correction. Elle n'est pas indispensable ; et du moment qu'on peut raviver des sensations, il est sous-entendu par là même qu'on peut aussi ne les raviver point.

4 C'est trop dire, quelque forte et quelque exercée que l'âme puisse être. Voir plus haut, liv. V, § 2, et liv. VI, § 52.

5 En substituant l'action de la volonté raisonnable et réfléchie à la pensée instinctive, qui a suivi immédiatement l'impression sensible.

6 La plupart des traducteurs ont compris ce passage différemment. Selon eux, il s'agit ici de grands troupeaux de bêtes domestiques, de moutons et de bœufs. Le contexte ne se prête pas à ce sens ; et je préfère entendre le mot de Troupeaux avec la même nuance d'ironie nue nous y attachons, quand nous parlons de ces troupeaux d'hommes assemblés pour quelque fête publique, pièces de théâtre, combats de gladiateurs. Il me semble que la pensée ainsi comprise a plus d'unité et de teneur.

mouvoir. Contre toutes ces séductions[1], il faut savoir conserver son cœur parfaitement calme, et ne pas montrer non plus un mépris trop altier. Mais du moins, tu peux en tirer cette conséquence que, tant vaut l'homme[2], tant valent les choses auxquelles il donne ses soins.

IV

S'il s'agit d'un discours, il faut regarder à chaque mot ; s'il est question d'un acte, il faut retarder à l'intention[3]. Dans ce dernier cas, il importe tout d'abord d'apprécier le but que l'agent poursuivait, de même que, dans l'autre, il ne fats t apprécier que l'expression dont on s'est servi.

V

Mon intelligence suffit-elle, ou ne suffit-elle pas pour faire une chose que je désire ? Si elle suffit, je m'en sers pour accomplir mon œuvre, comme d'un instrument que m'a donné la nature qui régit l'univers[4]. Si mon intelligence à elle seule ne suffit point, ou je m'en remets du travail sur quelqu'un qui peut l'exécuter mieux que moi, à moins que ce ne soit mon devoir de le faire personnellement ; ou bien, je le fais dans la mesure de mes forces, en m'adjoignant un auxiliaire, qui, sous ma direction, peut en se réunissant à moi, satisfaire en temps opportun à ce qu'exige l'utilité commune ; car ce que je fais, à moi seul ou avec le secours d'un autre, ne doit jamais avoir qu'un seul but, l'intérêt commun et la bonne harmonie du monde[5].

VI

Combien d'hommes jadis célèbres dans la terre entière sont déjà livrés à l'oubli ! Combien de gens qui les ont célébrés[6] sont depuis longtemps disparus !

VII

Ne rougis pas de recevoir l'aide d'autrui[7] ; car ton but, c'est d'accomplir le devoir qui t'incombe, comme un soldat qui monte à l'assaut. Eh bien, que ferais-tu si,

---

1 Le cœur du philosophe en a de plus dangereuses à éviter ; mais celles-là sont peut-être les plus ordinaires et les plus nombreuses. Celles du luxe surtout et de la mollesse sont les plus redoutables.

2 L'observation est très juste ; et l'on peut juger de quelqu'un par les amusements et les distractions qu'il se donne.

3 Le texte n'est pas tout à fait aussi formel ; mais la phrase qui suit me semble déterminer nettement ce sens.

4 En d'autres termes, Dieu ou la Providence.

5 J'ai cru devoir donner un sens aussi large à l'expression dont se sert Marc-Aurèle. On pourrait comprendre aussi qu'il ne s'agit que de l'intérêt de la société ; mais, dans les doctrines stoïciennes, l'idée de société s'étend jusqu'à l'ordre universel, dont l'homme fait partie. Le lui rappeler, ce n'est ni le flatter ni le grandir outre mesure ; c'est lui assigner sa vraie place. Voir plus haut, liv. VI, § 42.

6 Juste appréciation de la gloire humaine. Ici, le stoïcien efface absolument l'empereur dans Marc-Aurèle.

7 Voir un peu plus haut, § 5. Un empereur, aussi sérieux dans l'accomplissement de ses devoirs, devait sentir plus que personne l'absolue nécessité d'auxiliaires. Avoir à régir le monde romain était un fardeau accablant ; et, même en choisissant les ministres les plus habiles, on pouvait sentir encore combien on restait au-dessous de sa tâche.

blessé à la jambe[1], tu ne pouvais à toi seul franchir la brèche, mais que tif le pusses grâce au secours d'un autre ?

VIII

Que l'avenir ne te trouble pas[2] ; tu l'aborderas, s'il le faut, en portant dans tout ce qu'il te réserve cette même raison qui t'éclaire sur les choses du moment.

IX

Toutes les choses sont entrelacées entre elles ; leur enchaînement mutuel est sacré ; et il n'est rien pour ainsi dire qui soit isolé de toute relation avec quelque autre objet. Les choses sont toutes coordonnées ; et elles contribuent au bon ordre du même monde. Dans son unité, ce monde renferme tous les êtres sans exception ; Dieu, qui est partout, est un[3] ; la substance est une ; la loi est une également ; la raison, quia été donnée à tous les êtres intelligents, leur est commune ; enfin la vérité est une, de même qu'il n'y a qu'une seule et unique perfection pour tous les êtres d'espèce pareille, et pour tous ceux qui participent à la même raison.

X

Tout ce qui est matériel[4] disparaît en un instant dans la substance universelle ; toute cause[5], rentre en un instant dans la raison qui gouverne le monde ; en un instant aussi, la mémoire de tout ce qui fut est engloutie dans l'éternité.

XI

Aux yeux de l'être raisonnable, toute action qui est conforme à la nature n'est pas moins conforme à la raison.

XII

Droit, ou redressé[6].

XIII

De même que, dans les êtres individuels[7], les membres du corps ont entre eux une certaine relation ; de même, les êtres raisonnables ont, malgré leur

---

1 Image frappante et très naturelle.
2 Conseil très pratique, qui s'appuie surtout sur la confiance en la bonté de Dieu. Le motif qu'en donne Marc-Aurèle est excellent aussi, et ne contredit en rien la ferme croyance à la Providence divine.
3 L'unité de Dieu et limité systématique du monde ne peut être plus complètement affirmée. C'est le résultat dernier de la doctrine stoïcienne. Notre mot d'univers ne signifie pas autre chose ; le mot de Cosmos en grec a encore un sens plus précis, puisqu'il n'implique pas seulement l'idée d'unité, mais qu'il implique éminemment l'idée d'ordre et de perfection.
4 C'est l'expression même du texte, et elle est encore plus forte, s'il est possible.
5 Il n'est pas certain que Marc-Aurèle comprenne dans cette formule générale la cause volontaire et libre que nous sommes. Mais on ne saurait affirmer non plus qu'il fasse une exception pour la personnalité humaine, et qu'il ne l'absorbe pas « dans la raison qui gouverne le monde. »
6 Il est assez probable que ce n'est lit qu'une note, que Marc-Aurèle comptait développer plus tard. Mais la pensée est très claire, malgré la concision des mots. Il faut que l'homme marche droit dans la voie du bien ; ou, s'il s'égare, il doit redresser sa route.
7 L'expression même du texte est : Unifiés.

isolement[1], un rapport analogue, parce qu'ils sont faits pour coopérer à un seul et même but. Cette pensée acquerra dans ton âme d'autant plus de poids, que tu te diras souvent à toi-même : « Je suis un membre de la famille des êtres raisonnables. » Si tu disais seulement : je suis « une partie » et non pas « un membre » proprement dit, c'est que tu n'aimerais pas encore les hommes du fond du cœur[2] ; c'est que faire le bien ne te causerait pas ce plaisir que donne un acte dont on a pleine conscience. Tu le fais simplement parce qu'il est convenable de le faire ; mais tu ne le fais point comme accomplissant par là le bien qui t'est propre[3].

XIV

Que du dehors advienne tout ce qu'il voudra, dans ces portions de mon être[4] qui peuvent ressentir ces sortes d'accidents ; ce qui en moi souffrira[5] pourra se plaindre, s'il le trouve bon. Mais quant à moi, si je ne pense pas que ce qui m'arrive soit un mal, je n'en suis pas encore atteint ; or il m'est toujours possible de concevoir cette pensée[6].

XV

Quoi qu'on me dise, quoi qu'on me fasse, c'est mon devoir d'être toujours homme de bien. C'est ainsi que l'or, l'émeraude, la pourpre[7] pourraient toujours se dire : « Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il y a nécessité que je sois émeraude, et que je conserve la couleur que j'ai. »

XVI

Le principe qui nous gouverne ne se donne jamais à lui-même le trouble d'aucune passion[8], par exemple, la passion de la crainte, qu'il s'infligerait de son plein gré[9]. Que si quelque autre peut lui causer frayeur ou chagrin, qu'il le fasse ; car ce n'est pas ce principe supérieur qui se précipitera spontanément dans ces désordres. C'est au corps de s'arranger[10] lui-même pour ne point souffrir, comme c'est à lui de dire ce qu'il souffre. Quant à l'âme[11], qui éprouve la frayeur

---

1 Il s'agit simplement de l'isolement matériel, chaque être existant nécessairement en soi et pour soi. Le rapport des êtres raisonnables est essentiellement un rapport moral.
2 Plus haut, liv. VI, § 39, Marc-Aurèle nous a recommandé d'aimer les autres hommes « en toute sincérité ».
3 L'égoïsme ainsi entendu n'est pas blâmable ; mais au fond, c'est à peine de l'égoïsme.
4 L'expression du texte est plus vague ; mais j'ai dû la préciser pour la mettre plus d'accord avec ce qui suit.
5 C'est le corps, que l'âme peut distinguer profondément d'elle-même, et dont elle peut s'isoler presque absolument.
6 Voir plus haut, liv. IV, § 7. La maxime est pratique ; mais elle est fort difficile à appliquer ; il faut joindre à un long exercice une grande force d'âme, pour faire taire la sensibilité et n'écouter que la raison. C'est là toute la doctrine stoïcienne.
7 Marc-Aurèle cherche les matières les plus belles et les plus précieuses, quoiqu'il sache bien que rien dans là nature ne peut égaler la conscience, avec ses puissances, ses splendeurs et son prix inestimables.
8 Le texte est, dans ce passage, un peu corrompu ; mais la pensée n'en reste pas moins claire.
9 Le texte est moins développé.
10 Voir un peu plus haut, § 15, la même doctrine.
11 Voir plus haut, liv. V, § 20. Cette séparation de l'âme et du corps, durant la vie, est déjà mie doctrine platonicienne ; mais l'école stoïque a précisé les choses davantage et les a poussées aussi loin que possible. C'est bien là la solution définitive de l'énigme que l'homme se présente à lui-même. Par là, il rétablit en lui l'unité et la paix ; mais il faut qu'il v rasette une grande énergie, ou

ou la tristesse, et qui, d'une manière générale, conçoit la pensée de toutes ces sensations, qu'elle n'en souffre en quoi que ce soit ; car tu ne lui permettras pas d'en porter ces jugements erronés. Le principe directeur peut être indépendant, dans tout ce qui le regarde, à moins qu'il ne se mette lui-même dans la dépendance de quelque besoin. Il peut à cet égard être toujours sans trouble et sans embarras, tant qu'il ne se trouble pas et ne s'embarrasse pas lui-même.

XVII

Le bonheur, c'est d'avoir un bon génie[1] ; c'est de faire le bien. Que viens-tu donc faire ici, ô imagination aux décevantes apparences[2] ? Va-t-en, au nom des Dieux, ainsi que tu es venue. Je n'ai que faire de toi. Tu es arrivée en moi, je le sais, par une habitude bien ancienne ; aussi je ne t'en veux pas[3]. Seulement, retire-toi.

XVIII

Est-il possible que l'homme redoute le changement[4] ? Et quelle chose peut donc se faire au monde sans qu'un changement n'ait lieu ? Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus familier à la nature de l'univers entier ? Peux-tu prendre un bain, sans que le bois qui le chauffe ne se transforme et ne change ? Peux-tu manger, sans qu'il n'y ait un changement dans les aliments qui doivent te nourrir ? Une chose utile quelconque peut-elle s'accomplir sans un changement correspondant ? Ne comprends-tu donc pas que le changement qui t'atteint toi-même[5] est tout pareil, et que ce changement est aussi de toute nécessité dans la nature des choses ?

XIX

Tous les corps, quels qu'ils soient, sont entraînés dans la substance universelle, comme dans un irrésistible torrent[6], de même nature que le tout, coopérant à

---

que Dieu l'ait heureusement doué par la nature qu'il lui a primitivement accordée. Dans le paragraphe qui suit, Marc-Aurèle indique bien la difficulté. C'est une habitude si ancienne en nous d'obéir à nos sens, que nous avons une peine extrême à n'obéir qu'à la raison.

1 On pourrait dire, en prenant un langage qui serait le nôtre plus particulièrement : « Une bonne conscience ». On peut croire que cette expression de Génie, qu'emploie si souvent Marc-Aurèle, n'est qu'une tradition socratique recueillie par le Stoïcisme. Le génie, le démon de Socrate n'est que sa conscience.

2 C'est la paraphrase du mot grec, dont le mot d'Imagination n'aurait pas à lui seul rendu toute la force.

3 On peut trouver, au premier abord, quelque chose d'un peu singulier dans cette apostrophe à l'imagination ; mais le mouvement n'a cependant rien d'une fausse rhétorique, parce qu'on sent qu'il est très sincère, si ce n'est très naturel.

4 La fin du paragraphe indique dans quel sens il faut entendre le changement. Il est clair qu'il s'agit ici de la mort. L'homme ne doit pas plus s'en étonner, ni la craindre, qu'il ne s'étonne du changement dans l'univers entier. C'est la loi des choses, et il en est atteint comme tout le reste. L'âme elle-même change aussi, puisqu'elle est séparée enfin du corps, après avoir été si longtemps et si intimement unie avec lui.

5 Voilà le point essentiel de ce paragraphe. Le changement dans l'homme peut être ou la vieillesse ou la mort. La vieillesse, quand on en observe sur soi-même les progrès, n'est qu'un apprentissage successif de la mort ; c'est un triste mais grand spectacle, que chacun de nous peut se donner, aussi souvent qu'il le veut. Sénèque a dit en termes magnifiques : « Regardez donc sans peur cette heure fatale, qui est la dernière du corps et non point la dernière de l'âme. Considérez tous les biens qui vous environnent comme les biens d'une hôtellerie où vous passez. » Épître CII, à Lucilius.

6 Voir des pensées analogues rendues sous la même image, liv. IV, § 43, et liv. V, § 23.

l'œuvre commune, comme nos organes se correspondent entre eux. Que de Chrysippes, que d'Épictètes[1], le temps n'a-t-il pas déjà engloutis ! Le même sort attend tout homme et toute chose, quels qu'ils puissent être.

XX

Je n'ai qu'une préoccupation, c'est de ne jamais faire, de mon plein gré, rien qui soit contraire à la constitution naturelle de l'homme[2], de ne jamais rien faire autrement que ne le veut cette constitution, ni, si elle ne le veut point, au moment où je le fais.

XXI

Tu es bien près de tout oublier ; et tout est bien près de te rendre un égal oubli[3].

XXII

C'est une vertu propre de l'homme[4] d'aimer ceux mêmes qui nous offensent. Tu ressentiras cette facile indulgence, si tu te rappelles que ces hommes sont de ta famille ; que c'est par ignorance et sans le vouloir qu'ils commettent ces fautes ; que, dans bien peu de temps, vous serez morts les uns et les autres ; et, par-dessus tout, tu seras indulgent, si tu te dis que l'offenseur ne t'a fait aucun tort[5] ; car il n'a pu pervertir en toi le principe supérieur qui te dirige.

XXIII

L'universelle nature[6] façonne la substance universelle comme une cire. Ainsi, elle en fait tantôt un cheval ; et, le dissolvant, elle se sert de sa matière pour créer un arbre ; puis, elle se sert de l'arbre, pour en faire tel autre être. Mais chacun de ces êtres ne subsiste qu'un instant ; et il n'est pas plus fâcheux pour un coffre[7] d'être disloqué que d'être construit.

---

1 Ceci prouve qu'Epictète était mort au temps où Marc-Aurèle écrivait ces lignes. On peut même supposer que cette mort devait être assez récente. D'ailleurs, le nombre des Chrysippes et des Épictètes n'est peut-être jamais aussi grand que Marc-Aurèle semble le croire.

2 C'est, en d'autres termes, la formule stoïcienne : « Vivre selon la nature et toujours obéir à ses ordres, suivant les circonstances. »

3 Ceci n'est pas très juste, si, d'ailleurs, c'est très modeste. Le souvenir de Marc-Aurèle vit encore parmi les hommes, comme cette traduction même suffit à l'attester, et il y vivra tant que le genre humain sentira ce que valent la sagesse et la grandeur d'âme. L'oubli, sans doute, atteint bien des choses, qui ne méritent pas mieux ; mais il n'atteint pas tout, et il y a de nobles mémoires que le temps respecte et consacre.

4 Cette admirable pensée marque un bien grand progrès dans les mœurs de l'antiquité ; et ce progrès, déjà très visible dans les doctrines platoniciennes, a été accru et accéléré par celles du Portique. Le pardon des offenses est un fruit de la réflexion ; et les motifs qu'eu donne Marc-Aurèle sont d'une force irrésistible pour la raison ; mais ils choquent tout d'abord l'instinct de notre nature, si prompte à sentir les moindres blessures, si prompte à se défendre et à se venger.

5 Cet argument est surtout à l'usage du Stoïcisme. Voir plus loin, § 26. Voir aussi dans Sénèque le Traité *de la Clémence* et celui *des Bienfaits*.

6 La cosmologie indiquée dans ce paragraphe est celle de l'école Stoïcienne, qui a toujours soutenu l'unité de matière sous la variété infinie des transformations. C'est l'antique doctrine des atomes d'Épicure et de Démocrite. Ces théories sont de pures hypothèses, que la science ne peut plus admettre aujourd'hui, et que l'existence des corps simples, irréductibles les uns aux autres, suffit à démentir.

7 Il est clair que Marc-Aurèle ne peut pas vouloir mettre la créature humaine au rang des choses inanimées, comme le coffre, qu'il prend ici pour exemple. Voir plus loin, § 25.

XXIV

Un air courroucé du visage est par trop contraire à la nature, puisque souvent la physionomie s'y gâte, et qu'à la fin elle disparaît si complètement que rien ne peut plus ensuite la ramener. Si cette remarque est vraie, applique-toi à en tirer cette conséquence que la colère elle-même est contraire à la raison ; car si l'on perd, en s'y livrant[1], jusqu'à la conscience de ses fautes, quel motif de vivre pourrait-on encore conserver[2] ?

XXV

La nature qui ordonne et régit l'univers[3] va dans un instant changer tout ce que tu vois ; de la substance de ces êtres, elle en formera d'autres, comme avec la substance de ceux-ci elle en formera d'autres encore, afin que l'univers soit éternellement jeune et nouveau.

XXVI

Si quelqu'un se conduit mal à ton égard, demande-toi quelle idée il a dû se faire[4] du bien et du mal pour s'être oublié ainsi envers toi. A ce point de vue, tu le prendras en pitié, et tu n'éprouveras plus éprouveras plus ni surprise ni colère ; car, ou bien tu avais toi-même une opinion identique à la sienne, ou une opinion du moins analogue sur ce qu'il était bon de faire ; et alors il n'y a qu'à pardonner. Mais si des fautes de ce genre ne te paraissent ni un bien ni un mal[5], alors il te sera encore bien plus facile d'être indulgent pour quelqu'un qui n'a que le tort d'avoir de mauvais yeux[6].

XXVII

Ne pense jamais à ce qui te manque comme si déjà tu l'avais[7] ; parmi les choses que tu possèdes, préfère ce qu'il y a de mieux ; en les considérant, remets-toi en mémoire les moyens qui devraient te les procurer[8], si elles venaient à te

---

1 Le texte n'est pas tout à fait aussi précis ; mais il était nécessaire, dans la traduction, de marquer davantage le lien des idées.

2 Cette conséquence paraît un peu excessive, si on la compare au fait d'où on la tire. Sans doute, il faut fuir la colère, qui gâte le visage et qui bouleverse les facultés de l'esprit. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour perdre tout motif de vivre : « *Vivendi perdere causas*. » Ce qui est vrai, c'est que l'homme qui a perdu toute conscience de ses fautes est bien près de n'être qu'une brute, on a disparu le sentiment moral, et qu'à cette condition il vaudrait mieux pour lui n'être pas que d'être ainsi. Peut-être faut-il aussi donner au début de ce paragraphe un sens plus général, et appliquer à l'âme ce qui est dit simplement du visage, et de la physionomie, qui la révèlent pour des yeux exercés.

3 Cette pensée est toute semblable à celle du § 23.

4 La réflexion peut faire cet examen après coup ; mais, dans le premier moment, on ressent l'offense, et l'on ne réfléchit pas.

5 Par le motif qui a été donné à la fin du § 22, l'offenseur ne peut faire moralement aucun mal à l'offensé ; il n'y a que nous qui puissions nous nuire, en prenant les choses autrement qu'elles ne doivent être prises.

6 Comme un aveugle qui vous heurterait dans votre chemin. Seulement, ici, il est question des yeux de l'esprit.

7 Précaution sage, puisque l'objet de nos désirs peut toujours nous manquer.

8 Il est rare, en effet, que les choses valent, quand on les considère de sang-froid, la peine quelles ont coûté. C'est donc un conseil très pratique que donne ici Marc-Aurèle ; mais il en est de celui-là comme de tant d'antres ; il est fort utile, et aussi fort difficile ; et le désir s'adresse à l'objet qui l'excite bien plutôt que la raison ne regarde aux obstacles.

manquer. Toutefois prends bien garde de ne pas contracter l'habitude de les estimer si haut[1] que, si quelque jour elles venaient à t'échapper, tu en fusses troublé profondément[2].

XXVIII

Replie-toi souvent sur toi-même[3] ; car le principe raisonnable qui nous gouverne a cette nature spéciale de pouvoir se suffire absolument à lui seul, en pratiquant la justice, et de trouver dans cette vertu le repos[4] qu'il cherche.

XXIX

Efface les trop vives couleurs[5] des impressions sensibles ; apaise l'excitation de tes nerfs ; borne-toi au moment actuel de la durée ; rends-toi bien compte de ce qui arrive, soit à toi, soit à un autre de tes semblables. Partage et analyse[6] l'objet qui t'occupe, pour y bien distinguer la cause et la matière. Pense souvent à l'heure suprême[7]. Laisse la faute à qui l'a commise, dans les conditions où il a pu la commettre.

XXX

Prêter toute son attention à ce qu'on nous dit[8] ; et faire pénétrer son intelligence dans les faits réels et dans les causes qui les produisent.

XXXI

Sache embellir ton âme de simplicité, de pudeur, et d'indifférence pour ces choses qui ne sont ni le vice ni la vertu. Aime le genre humain ; obéis à Dieu et suis-le docilement. Un poète l'a dit[9] :

« L'univers tout entier[10] est soumis à ses lois. »

---

1 La tranquillité de l'âme, que recommande le Stoïcisme, peut contribuer puissamment à amortir des désirs vains, et à relâcher toutes les attaches du dehors.

2 La perte des choses nous émeut, en général, plus vivement que l'acquisition, quels que soient d'ailleurs les objets de nos espérances ou de nos regrets.

3 Le conseil est admirable ; et, dans la vie commune, la pratique en est fort utile, quoiqu'elle soit toujours nécessairement limitée. Mais il né faut pas non plus le pousser à l'excès ; car on tomberait alors dans le mysticisme, où s'est perdu l'école d'Alexandrie, et dans une quiétude ascétique que le Stoïcisme n'exclut pas. Mêler dans une juste mesure la vie intérieure et la vie du dehors, est pour les meilleurs esprits une entreprise fort délicate.

4 Qu'il faut bien distinguer de l'inertie. Au contraire, le repos bien compris suppose l'action, puisqu'il doit nous en délasser.

5 J'ai dû ici paraphraser un peu le texte, pour rendre toute la force de l'expression dont il se sert.

6 Voir cette pensée plus développée, liv. III, § 11 ; voir aussi la fin du § 21 du liv. IV.

7 C'est aussi l'avertissement des Chartreux ; seulement les Chartreux sont dans une profonde retraite, tandis que Marc-Aurèle reste dans le monde des affaires et ne conseille à personne de s'en isoler complètement.

8 Recommandation excellente, surtout pour les hommes d'État, chargés de grandes fonctions qui exigent les relations les plus nombreuses, mais applicable également pour chacun de nous, quelque modeste que soit la sphère où nous sommes placés. Voir, plus haut, une recommandation pareille, livre VI, § 53.

9 On ne sait pas précisément à quel poète il faut rapporter cette citation.

10 Il n'y a dans le texte que la fin d'un vers, au lieu du vers complet.

Les éléments matériels[1] supposent l'existence de Dieu ; et il suffit de se rappeler que tout est soumis à une loi régulière[2]. On doit se contenter de ces principes[3], en quelque petit nombre qu'ils soient.

XXXII

Sur la mort. Si c'est une dispersion des éléments de notre être[4], c'est, ou résolution en atomes, ou anéantissement, ou extinction, ou transformation.

XXXIII

Sur la douleur. Si elle est intolérable, elle nous fait sortir de la vie ; si elle dure, c'est qu'on peut la supporter. Notre pensée, concentrée en elle-même, conserve néanmoins toute sa tranquillité[5] ; et le principe souverain qui nous gouverne n'en est pas altéré ; c'est seulement aux parties de notre être affectées par la douleur[6] de nous dire, si elles le peuvent, ce qu'elles éprouvent.

XXXIV

Sur l'opinion[7]. Considère un peu ce que sont les esprits des hommes, ce qu'ils fuient, ce qu'ils recherchent ; et dis-toi bien que, de même que les dunes de sable[8] en s'amoncelant font disparaître celles qui s'étaient formées d'abord, de même, dans la vie, les événements antérieurs s'effacent aussi en un instant, sous les événements qui ne cessent de s'accumuler après eux.

XXXV

Extrait de Platon[9] :

« Mais crois-tu que celui dont la pensée est pleine de grandeur, et qui contemple tous les temps et tous les êtres, puisse regarder la vie qu'on passe ici-bas comme quelque chose de « bien important ?

« — C'est impossible.

« — Ainsi la mort ne devra pas lui paraître à craindre ?

« — Non. »

---

1 Le texte en cet endroit est corrompu, sans qu'on puisse le rétablir à l'aide des manuscrits.
2 Grand principe, que confirment de plus en plus tous les progrès de la science.
3 Ceci peut se rapporter au résumé qui précède, mais pourrait tout aussi bien s'adresser à ce qui suit sur la douleur, la mort et l'opinion ou la gloire.
4 Cette restriction de la pensée lui cite en grande partie le caractère matérialiste qu'elle pourrait avoir. Il est vrai que Marc-Aurèle ne se prononce pas tout à fait pour une solution spiritualiste ; mais il ne l'écarte pas, puisqu'il suppose que la mort peut être encore autre chose que la dispersion de tous les éléments de notre être entier. Voir plus haut, liv. V, § 13.
5 C'est un degré d'ascétisme difficile à atteindre ; mais il n'est pas impossible d'y arriver, si l'âme a la force et la persévérance nécessaires.
6 Voir une pensée tout à fait analogue, plus haut, § 16.
7 On pourrait aussi traduire : « Sur la gloire » ; mais il me semble que la première version s'accorde davantage avec le sens général de ce paragraphe.
8 Comparaison neuve et frappante. Elle peut également s'appliquer aux vaines opinions des hommes, aussi mobiles que les sables soulevés par le vent, et à la vaine gloire, qui brille un instant pour disparaître bientôt sous les événements nouveaux qui s'accumulent.
9 Ce fragment est emprunté à la *République* de Platon, liv. VI, traduction de M. V. Cousin, p. 6. Cette pensée aura frappé Marc-Aurèle, et il se proposait sans doute de la développer lui-même.

XXXVI

Sentence d'Antisthène[1] :

« Quand on fait le bien, c'est chose vraiment royale de s'entendre calomnier. »

XXXVII

Il est assez honteux que notre visage nous obéisse docilement[2], qu'il prenne l'air que nous lui donnons, qu'il réponde si bien aux ordres de notre volonté, et que notre volonté sache si peu s'obéir à elle-même et se composer à son gré.

XXXVIII

« A quoi bon s'emporter[3] jamais contre tes choses,

« Qui ne font aucun cas de notre vain courroux ? »

XXXIX

« Donne-nous le plaisir[4], aux Dieux ainsi qu'à nous. »

XL

« Nos jours sont moissonnés[5] ainsi que des épis,

« Dont l'un est déjà mûr quand l'autre est vert à peine. »

XLI

« Si les Dieux m'ont frappé[6], mes deux enfants et moi,

« C'est qu'ils ont leur raison pour cette rude loi. »

XLII

« Le bien et la justice[7] ont pris parti pour moi. »

---

1 Le Pseudo-Plutarque, dans le *Traité de la noblesse*, p. 77, § 32, édition Firmin-Diclot, dit qu'Alexandre avait coutume de répéter ce beau mot ; mais il ne dit pas que ce mot fût d'Antisthène. Épictète, *Dissertations*, liv. IV, § 2, p. 202, même édition, attribue formellement cette maxime au philosophe cynique. Il n'importe guère d'ailleurs ; et, quel qu'en soit l'auteur, elle est admirable. Diogène de Laërte, liv. VI, ch. I, § 3, dit qu'Antisthène fit cette noble réponse a quelques mauvais propos que Platon avait tenus sur lui. La citation d'Epictète combinée avec celle de Diogène de Laërte, § 18, pourrait faire croire que c'était dans un dialogue d'Antisthène, intitulé *Cyrus*, que se trouvait cette maxime.

2 Pensée ingénieuse et neuve ; elle n'est peut-être pas aussi juste que le croit Marc-Aurèle. Nous pouvons, il est vrai, composer les traits de notre visage ; mais la physionomie dépend beaucoup moins de nous ; et, quoi que nous fassions, elle change peu.

3 Citation d'Euripide dans sa tragédie perdue de Bellérophon. Voir les *Fragments* dans l'édition de Firmin-Didot, frag. 298, p. 686.

4 On ne sait à quel poète cette citation est empruntée ; placée entre deux autres citations d'Euripide, il est probable qu'elle lui appartient aussi.

5 Citation d'Euripide dans sa tragédie perdue d'*Hypsipyle*, *Fragment* 752, p. 799, édition Firmin-Didot. Plus haut, liv. IV, § XLVIII, Marc-Aurèle a comparé la fin de l'homme à une olive mûre, tombant de l'arbre qui l'a portée.

6 Citation d'un poète inconnu.

7 Vers d'Aristophane dans les *Acharniens*, v. 661, édition Firmin-Didot.

XLIII

Ne pas se lamenter avec les autres hommes, ne pas palpiter comme eux[1].

XLIV

Extraits de Platon[2] : « Je puis répondre avec raison à qui me ferait cette objection : Vous êtes dans l'erreur si vous croyez qu'un homme, qui vaut quelque chose, doit considérer les chances de la vie ou de la mort, au lieu de chercher seulement dans toutes ses démarches si ce qu'il fait est juste ou injuste, et si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant. »

XLV

« Et en effet, Athéniens, c'est ainsi qu'il en doit être. Tout homme qui a choisi un poste parce qu'il le jugeait le plus honorable, ou qui y a été placé par son chef, doit, à mon avis, y demeurer ferme et ne considérer ni la mort, ni le péril, ni rien autre chose que l'honneur. »

XLVI

« Mon cher, prends bien garde[3] qu'être vertueux et bon ne soit autre chose que se tirer d'affaire, soi et les autres. Vois si celui qui est vraiment homme ne doit point négliger le plus ou moins de temps qu'il pourra vivre, et se montrer peu amoureux de l'existence, et s'il ne faut pas, laissant à Dieu le soin de tout cela, et ajoutant foi à ce que disent les femmes, que personne n'a jamais échappé à son heure fatale, s'occuper de quelle manière on s'y prendra pour passer le mieux qu'il est possible le temps qu'on a à vivre. »

XLVII

Étudier le cours des astres[4], en se disant qu'on est emporté avec eux[5] dans leur cercle, et penser souvent aux permutations des éléments les uns dans les autres[6]. Des considérations de cet ordre purifient la vie terrestre[7] de ses souillures.

XLVIII

Voici une belle pensée de Platon[8] :

---

1 J'ai rendu le texte avec toute sa concision. Ceci veut dire : Ne pas faire comme les autres hommes, qui se laissent aller aux émotions les plus vives, et dont le cœur palpite sous les désirs qui les bouleversent.

2 *Apologie de Socrate*, traduction de M. V. Cousin, pages 90 et 91.

3 Autre citation de Platon, *Gorgias*, traduction de M. V. Cousin, p. 376.

4 Il est certain que l'étude de l'astronomie devrait élever l'âme plus que celle de toute autre science, parce que plus que toute autre elle nous fournit une idée de l'immensité de l'univers. Elle semble plus près de l'infini.

5 Ceci parait impliquer la notion du mouvement de la terre. Mais peut-être n'est-ce aussi qu'une métaphore.

6 Voir plus haut, dans ce livre, §§ 18, 23 et 25.

7 Le mot à mot serait : « La vie terre à terre. »

8 Cette pensée ne se retrouve plus dans les œuvres du philosophe telles que nous les possédons ; elle est tirée de quelque ouvrage perdu ; il est à regretter que le texte ne nous donne pas même le

« Quand on veut parler convenablement des choses humaines, il faut s'occuper aussi de a toutes celles qui se présentent sur terre, en les considérant en quelque sorte de haut, pour en connaître la source et la valeur : immenses agglomérations d'individus, expéditions guerrières, agriculture, mariages, dissensions, naissances, morts, disputes des tribunaux, contrées désertes, peuples barbares de toute espèce, fêtes solennelles, lamentations funèbres, assemblées publiques ; il faut voir ce mélange de toutes choses, et l'harmonie qui sort de cette foule d'éléments contraires. »

XLIX

Étudier le passé en remontant les siècle[1], et considérer les révolutions si nombreuses des Empires. Par ce moyen, on peut se faire une idée assez exacte de l'avenir ; car tous les événements futurs seront analogues à ceux du passé, et les choses rie peuvent pas sortir de l'ordre qu'elles suivent sous nos yeux. Ainsi, il est parfaitement égal de faire l'histoire humaine, ou pendant quarante ans, ou pendant quelques milliers d'années. Que pourrait-on voir de plus ?

L

« Ce que la terre enfante[2] en son sein rentrera ;

« Ce que l'air a produit dans l'air retournera,

« Absorbé par le ciel, et par sa sphère immense. »

Ou bien, c'est une simple dissolution[3] d'organisations antérieures en atomes ; et cette dispersion, quelle qu'elle soit, ne porte que sur des éléments qui ne sentent rien[4].

LI

« Tout est vain : aliments, boissons, philtres, magie,

« Pour repousser la mort et sauver notre vie[5]. »

« Le vent qui nous emporte est soufflé par les Dieux ;

« Il nous faut l'accepter sans pleurs, ni cris honteux[1]. »

---

nom de cet ouvrage. Il me semble d'ailleurs que le ton de cette pensée ne rappelle guère le style ordinaire de Platon.

1 Cette pensée est très juste et très utile, pourvu qu'on ne pousse pas trop loin cette théorie. L'Ecclésiaste dit aussi comme Marc-Aurèle : « Rien de nouveau sous le soleil. » Cette affirmation est vraie en un sens ; mais l'affirmation contraire ne l'est pas moins. Tout est nouveau chaque jour ; et la preuve, c'est l'intérêt ardent que nous prenons à ce qui se passe de notre temps, même en dehors de toute participation personnelle. Dans le cours d'une existence ordinaire, on voit bien des choses ; et, par exemple, que n'a pas vu notre pays depuis quatre-vingts ans ? Que n'avait pas vu le peuple romain depuis Néron jusqu'à Marc-Aurèle ? Ainsi les nouveautés ne manquent pas au spectateur qui veut les observer. Mais il est vrai, comme le dit le sage empereur, qu'il y a toujours un certain fonds qui est uniforme ; et, dans l'histoire, le fonds qui reste essentiellement le même, c'est la nature humaine, avec ses besoins et ses passions, ses misères et ses grandeurs. Croire trop à l'uniformité, c'est de l'indifférence et de la misanthropie.

2 Ces deux vers sont d'Euripide, dans sa tragédie de *Chrysippe*. Voir les *Fragments*, VI (833), p. 824, édition Firmin-Didot.

3 Voir plus haut la pensée sur la mort, § 32.

4 Ceci semble mettre en dehors de toute dissolution la partie spirituelle de notre être.

5 Ces deux premiers vers sont d'Euripide, *Les Suppliantes*, Vers 1110 et 1111.

LII

Un tel est plus adroit à la lutte[2]. C'est vrai ; mais il n'est pas plus dévoué à l'intérêt commun ; il n'est pas plus modeste ; il n'est pas plus doux ; il n'est pas plus indulgent pour les erreurs de son prochain.

LIII

Quand une œuvre peut-être accomplie conformément aux lois de la raison, qui régit également les Dieux et les hommes[3], on doit faire cette œuvre en toute sécurité ; car, dès que l'on peut atteindre un but utile, par une action régulière qui se développe selon les lois de l'organisation générale des choses[4], il n'y a jamais à craindre qu'on puisse en souffrir l'ombre d'un dommage.

LIV

Partout et toujours, trois choses dépendent uniquement de toi[5] : accepter avec joie, et par pieuse obéissance aux Dieux, la destinée qui t'est faite présentement ; te conduire selon la justice envers les hommes avec qui tu vis à présent ; enfin, soumettre l'idée présente que tu as à un examen qui en éloigne toute erreur.

LV

Ne regarde pas à ce que font les autres[6], sous la conduite de leur propre raison ; mais dirige exclusivement tes yeux sur la route que te trace la nature : et d'abord, la nature de l'univers, manifestée par les événements qui t'arrivent ; et ensuite, ta nature personnelle, qui se manifeste par les devoirs que tu as à remplir. Or, pour tout être, le devoir est la conséquence de l'organisation[7]. Mais c'est en vue des êtres doués de raison que tous les autres êtres ont été faits, d'après le principe qui veut qu'en cela comme en tout le reste, les moins bonnes choses soient faites en vue des meilleures[8] ; et les êtres raisonnables sont faits les uns pour les autres. Voilà pourquoi, dans l'organisation de l'homme, le devoir

---

1 Je ne sais de quel auteur sont ces deux autres vers. Il se peut qu'ils appartiennent également à Euripide.

2 Le texte a toute cette indécision ; mais il serait possible de supposer que cette pensée de Marc-Aurèle s'adresse à lui personnellement : « Un tel est plus adroit *que toi* à la lutte..... pas plus dévoué *que toi*, etc. » Cette traduction aurait une forme plus vive ; mais elle ne serait peut-être pas assez fidèle.

3 C'est la grandeur de l'homme d'être soumis, en le sachant, à la même loi que Dieu ; et, de là, cette sécurité profonde qu'il ressent quand il fait le bien, et qu'il sait qu'il le fait.

4 L'expression du texte est aussi peu déterminée ; quelques traducteurs ont cru qu'il fallait la définir davantage et comprendre : « Les lois de notre organisation. » Le paragraphe suivant pourrait donner raison à cette dernière interprétation.

5 C'est là, on peut dire, le résumé pratique de toute la doctrine stoïcienne. Ces trois seules règles bien observées suffiraient à rendre l'homme content de son sort, à le mettre en bonne intelligence avec ses semblables, et à éviter le plus possible les chutes si naturelles à notre infirmité.

6 Voir plus haut, liv. V, § 25. C'est une- des recommandations les plus pratiques que la philosophie puisse nous faire. Ce n'est pas là du tout s'isoler de ses semblables ; mais c'est uniquement ne point se mêler des affaires qui ne regardent qu'eux. Que de discordes, que de haines, que de conflits n'évite-t-on pas en s'abstenant de propos malveillants ou d'inquisitions déplacées.

7 J'ai laissé à la traduction le vague que présente aussi l'expression du texte. On peut entendre à la fois et l'organisation universelle des choses, et l'organisation particulière de l'être.

8 Grand principe cent fois proclamé par Aristote. Voir notamment sa *Politique*, liv. I, ch. t, § 4, p. 4 de ma traduction, 3e édition ; et passim dans ses œuvres.

supérieur, c'est d'abord d'être dévoué à l'intérêt de la communauté[1] ; en second lieu, c'est de ne point se livrer aux entraînements du corps[2] ; car, le propre de l'activité raisonnable et intelligente, c'est de se fixer des bornes à elle-même, et de ne point se laisser vaincre ni à la séduction des sens ni à celle des passions. Ces deux derniers principes, ceux des sens et des passions, sont en effet purement animaux, tandis que l'entendement revendique la première place et ne peut être dominé par aucun deux. L'entendement a pleinement droit à cet empire, puisque la nature veut précisément que ce soit lui qui se serve des principes inférieurs. Enfin, en troisième et dernier lieu, l'organisation douée de raison a ce privilège de pouvoir ne point faillir et ne point s'égarer[3]. Qu'ainsi donc appuyé sur de tels secours, le principe qui doit nous diriger aille droit son chemin ; et, dès lors, il possède tout ce qui lui appartient et n'est qu'à lui.

LVI

Il faut vivre conformément à la nature le reste d'existence qui t'est laissé par grâce, comme si tu étais déjà mort[4], et que tu eusses vécu tout le temps qui t'a été accordé jusqu'aujourd'hui.

LVII

Nous n'avons qu'à aimer le sort dont la trame nous est tissue dans le destin commun[5]. Qu'y a-t-il en effet de plus régulier ?

LVIII

En toute rencontre, nous devons nous remettre sous les yeux le souvenir des gens qui ont subi les mêmes épreuves que nous[6], qui s'en sont irrités, s'en sont révoltés et en ont gémi. Où sont-ils à cette heure ? Ils ne sont plus. Vas-tu donc faire comme eux ? Ne vaut-il pas mieux laisser ces agitations contre nature à ceux qui les provoquent et en sont eux-mêmes les victimes, pour ne t'appliquer tout entier qu'à profiter de telles leçons ? Tu en tirerais tout avantage ; et c'est là une matière qui te revient exclusivement. N'aie jamais qu'un objet et qu'un désir : celui de te bien conduire dans tout ce que tu fais. Rappelle-toi ces deux choses[7], et, en outre, que ce qui t'importe, c'est l'objet de ton action.

LIX

---

1 Il faut entendre ce mot dans le sens le plus large. Il ne s'agit pas seulement ici de la société civile, mais de l'ordre universel des choses.
2 Maxime qui, de l'École platonicienne, est passée à celle de Zénon.
3 Dans la mesure de la faiblesse humaine.
4 C'est en ce sens que Platon avait dit que la philosophie est l'apprentissage de la mort. Voir Platon, *Phédon*, p. 199, traduction de M. V. Cousin.
5 La maxime est juste ; mais l'homme n'est pas absolument passif dans le sort qui lui est fait ; il a lui-même beaucoup d'influence sur sa propre destinée ; et la philosophie le suppose, puisqu'elle lui donne des conseils ; ses enseignements seraient bien inutiles si l'homme ne pouvait pas les suivre, et que tout fût immuablement réglé.
6 C'est en effet une cause assez efficace de consolation de voir qu'on n'est pas le seul à souffrir, et l'on se fortifie par l'exemple d'autrui. Les plaintes ont été inutiles. Pourquoi les renouveler ! Elles ne mènent à rien et elles affaiblissent encore. Il vaut mieux se raidir, comme le Stoïcisme le recommande.
7 Le texte n'est pas plus clair ; mais, sans croire qu'il soit altéré, les deux choses dont il est ici question peuvent être, et l'exemple des autres dont les plaintes ont été parfaitement vaines, et la résignation que ces exemples doivent nous enseigner.

Regarde au dedans de toi[1] ; c'est au dedans qu'est la source du bien[2], laquelle peut s'épancher à jamais, si tu sais à jamais la creuser et l'approfondir.

LX

Le corps doit, lui aussi, se ranger[3] et n'avoir rien de désordonné, ni dans son mouvement, ni dans son maintien. Puisque la pensée se manifeste jusqu'à un certain point sur le visage, en lui appliquant un cachet d'intelligence et de calme, il faut exiger du corps tout entier la même docilité. Mais le soin qu'il faut apporter à tout cela ne doit en rien sentir l'affectation[4].

LXI

L'art de la vie[5] se rapproche de l'art de la lutte, bien plus que de celui de la danse, puisqu'il y faut toujours être prêt, et inébranlable, à tous les accidents qui peuvent survenir et qu'on ne saurait prévoir.

LXII

Ne cesse jamais d'étudier le caractère des gens dont tu ambitionnes le témoignage[6], et de scruter les principes qui les dirigent. Avec cette précaution, tu ne t'en prendras plus à eux des fautes involontaires qu'ils peuvent commettre, et tu n'auras que faire d'une approbation autre que la tienne[7], en considérant la source où ces hommes puisent leurs pensées et les motifs qui les font agir.

LXIII

« Il n'est pas une âme, dit le philosophe[8], privée de la vérité, sans que ce ne soit malgré elle. » C'est donc aussi contre son gré qu'elle manque de justice, de sagesse, de douceur, et de toutes les vertus de cet ordre. Il n'y a rien de plus nécessaire que d'avoir sans cesse cette réflexion présente à l'esprit ; car elle te rendra plus indulgent[9] envers tous tes semblables.

LXIV

Dans toute souffrance que tu éprouves, dis-toi bien qu'il n'y a là aucune honte pour toi, ni rien qui dégrade l'intelligence destinée à te régir, puisque la douleur

---

1 Sous une autre forme, c'est l'axiome de la sagesse antique : « Connais-toi toi-même. »
2 C'est l'expression même du texte. Le bien est évidemment en nous, en ce sens que nous ne pouvons le connaître que par la raison dont nous sommes doués. La réflexion éclaircit et soutient tout à la fois la raison et la conduite qu'elle nous dicte.
3 Ce n'est ici qu'une maxime secondaire, si l'on veut ; mais elle n'est pas sans importance ; la discipline du corps suit assez naturellement celle de l'âme, par cela même que le corps et l'âme sont étroitement unis. Cette surveillance sur l'extérieur n'était pas inutile à rappeler même aux philosophes ; car dans l'école Cynique, par exemple, elle avait été singulièrement négligée ; et même l'école Stoïcienne n'en avait pas toujours pris un soin suffisant.
4 Voilà la vraie limite dans un sens ou dans autre.
5 C'est en ce sens que Socrate avait dit que le combat de la vie est le plus beau des combats. Voir la *République*, liv. X, p. 265, traduction de M. V. Cousin.
6 Ce sont des guides utiles qu'on se donne à soi-même ; et, en voyant comment se dirigent de tels personnages, oui apprend mieux à se diriger personnellement.
7 J'ai ajouté ces mots pour rendre toute la force de l'expression grecque.
8 C'est Platon, qui a soutenu cette doctrine, comme on peut le voir dans le *Protagoras*, p. 89 de la traduction de M. Victor Cousin ; dans les *Lois*, liv. V, p. 270 et dans plusieurs autres passages.
9 Application très utile d'une maxime qui n'est pas absolument juste.

ne la peut atteindre, ni la détruire, en tant que cette intelligence est raisonnable et dévouée à l'intérêt commun. Tu peux aussi, dans les épreuves les plus pénibles, tirer presque toujours profit de la sentence même d'Épicure[1], en te disant que cette « douleur n'est point intolérable ; et surtout qu'elle n'est point éternelle ; tu n'as qu'à te souvenir qu'elle a des bornes où elle est renfermée, et que tu peux ne point l'accroître par l'opinion que tu t'en fais[2]. » Souviens-toi encore, dans l'occasion, qu'il y a bien des choses, fort semblables à la douleur, qui te font souffrir sans que tu t'en aperçoives : ainsi, l'envie de dormir[3], la chaleur qui te suffoque, le dégoût par faute d'appétit. Quand donc tu t'inquiètes d'un de ces désagréments, dis-toi bien que c'est à la douleur que tu cèdes.

LXV

Prends garde à ne pas éprouver, même envers des gens inhumains, les sentiments que trop souvent les hommes montrent pour des hommes[4].

LXVI

Comment savoir si l'âme de Télaugès[5] était supérieure à celle de Socrate ? Pour résoudre cette question, il ne suffit pas[6] que Socrate soit mort plus glorieusement que Télaugès, qu'il ait combattu les sophistes avec plus d'énergie, qu'il ait veillé plus courageusement au milieu des nuits glaciales du camp, qu'il ait résisté avec plus de magnanimité à l'ordre d'arrêter l'homme de Salamine[7], ni même qu'il ait brillé davantage par ses conversations dans les rues[8], points sur lesquels on pourrait insister, si tout cela était parfaitement exact[9]. Ce qu'il faut savoir avant tout, c'est ce qu'était réellement l'âme de Socrate[10], s'il pouvait concentrer tout son bonheur à être juste envers les hommes et pieux envers les Dieux, s'il ne s'abandonnait pas plus que de raison à sa colère contre le vice, ou s'il ne condescendait pas un peu trop complaisamment à l'ignorance des hommes, s'il ne recevait pas avec assez de résignation[11] la part qui lui était faite

---

1 Il est assez remarquable que le Stoïcisme puisse invoquer l'autorité d'Épicure. C'est qu'en effet la maxime que cite Marc-Aurèle est très sage, et d'un grand secours pour développer en nous la vertu de la patience, tant, recommandée par l'école stoïcienne.

2 C'est une observation que chacun de nous petit faire bien souvent dans la vie. Les maux qui, à distance et sous le prisme de l'imagination, nous paraissaient insupportables, s'adoucissent beaucoup quand ils sont présents, et nous nous trouvons des forces que nous ne nous croyions pas pour les supporter. C'est que l'imagination n'agit presque plus, en face et sous le coup de la réalité.

3 Toute cette fin du paragraphe est obscure, et la pensée n'est pas assez nette.

4 L'opposition est encore plus marquée, s'il est possible, dans le texte que dans la traduction. C'est un cliquetis de mots analogues que la langue grecque rend ici mieux que la nôtre.

5 Il s'agit sans doute du fils de Pythagore, et son nom aura pu servir d'exemple à Marc-Aurèle aussi bien que tout autre nom. Voir Diogène de Laërte, *Vie de Pythagore*, liv. VIII, chap. I, p. 214, ligne 31, édit. Firmin-Didot.

6 Il semble que c'est pousser l'exigence bien loin que de ne lias se trouver satisfait des principales actions de Socrate, où il a. montré tant de courage et tant de vertus de tout genre. Socrate rappelle lui-même les faits auxquels Marc-Aurèle fait ici allusion, dans son *Apologie* ; voir la traduction de M. V. Cousin, passim et surtout pp. 91, 99 et 100.

7 Cet homme s'appelait Léon ; et Socrate, en refusant de l'arrêter, s'exposait à la mort si la tyrannie des Trente n'eût été renversée bientôt après, *Apologie*, p. 100.

8 Le texte n'est pas tout à fait aussi précis ; mais le sens ne peut être que celui-là.

9 Il n'y a guère lieu de douter de faits attestés par des témoins tels que Xénophon et Platon, sans parler de la tradition, qui a toujours été d'accord avec eux.

10 C'est là appliquer à Socrate lui-même la méthode qu'il appliquait aux autres, et qu'il leur a toujours recommandée.

11 Personne n'a été plus résigné que Socrate ; et le *Phédon* tout entier est là pour le prouver, aussi bien que le *Criton*, sans parler de sa doctrine sur la bonté toute-puissante et la providence de Dieu.

dans le destin universel, s'il ne la regardait pas comme intolérable, et enfin s'il ne laissait pas quelquefois succomber l'esprit aux passions de la chair[1].

LXVII

La nature ne t'a pas tellement confondu avec l'informe mélange des choses qu'il te soit interdit de t'isoler de tout le reste, et de rester maître d'accomplir tout ce qui te regarde ; car on peut fort bien devenir un homme divin[2] sans être même connu de qui que ce soit[3]. C'est là ce que tu ne dois jamais oublier ; et tu dois aussi te dire qu'il ne faut presque rien pour être heureux[4]. Ce n'est pas parce que tu désespères de devenir habile en dialectique ou dans les sciences naturelles[5], que tu dois renoncer à te montrer libre, modeste, dévoué à l'intérêt commun, et soumis à la volonté de Dieu[6].

LXVIII

Il faut savoir, à l'abri de toute violence, conserver la paix la plus profonde de son cœur, quand bien même le genre humain tout entier nous poursuivrait de ses vaines clameurs, et que la dent des bêtes féroces[7] mettrait en pièces les membres de cette masse de chair dont nous sommes enveloppés. Qui peut, en effet, dans toutes ces conjonctures, empêcher l'âme de se maintenir en un calme absolu, d'abord si elle porte un jugement vrai sur les circonstances où elle se trouve, et ensuite, si elle sait user comme il convient de ces épreuves ? Alors, le Jugement dit[8] à l'Accident qui survient : — « Voilà ce que tu es essentiellement, bien qu'on se fasse de toi une opinion toute différente. » — L'Usage dit à l'Épreuve, qu'on subit : — « Précisément, je te cherchais ; car pour moi, le fait présent doit toujours être matière à exercer la vertu de la raison et les qualités sociables ; c'est-à-dire, l'ensemble de cet art qui se rapporte à l'homme ou à Dieu. » Ainsi donc, tout événement, de quelque façon qu'il survienne, me rattache à Dieu ou à l'homme, comme un membre de la famille ; et cet événement ne peut causer ni surprise, ni difficulté[9], puisqu'il est à l'avance bien connu, et qu'il facilite l'œuvre commune.

---

1 Il serait bien inutile de défendre Socrate, que d'ailleurs Marc-Aurèle ne peut pas soupçonner sérieusement.
2 Le mot est du texte même.
3 Admirable maxime, dont il ne faudrait pas abuser en poussant trop loin le mépris de l'opinion. C'est une grande leçon de modestie et d'humilité.
4 On sait de reste que l'idée du bonheur ne tient qu'une place très secondaire dans toutes les théories du Stoïcisme.
5 Voir plus haut, liv. II, § 2, et aussi liv. V, § 5.
6 C'est le point essentiel, pourvu que cette résignation ne dégénère pas en un quiétisme coupable. Mais, dans les doctrines de Marc-Aurèle, cet excès peut être évité par le dévouement à l'intérêt commun, qui est une cause suffisante d'activité.
7 Il est déjà assez difficile de braver l'opinion, même quand elle est inique ; mais braver les tortures et les supplices du corps est d'une difficulté presque insurmontable. Cependant ce n'est pas absolument impossible ; et le Stoïcisme ne demande à ses disciples après tout que le courage montré par les martyrs chrétiens, et par un assez grand nombre de héros de l'antiquité. La nature humaine y suffit donc dans ce qu'elle a de plus grand et de plus fort. Mais il n'y a qu'un long et constant exercice qui puisse ainsi tendre l'âme et la rendre capable de ces énergies, d'ailleurs fort rares, oit elle a besoin de s'élever au-dessus d'elle-même.
8 Cette tournure est un peu étrange ; mais j'ai dû la reproduire fidèlement. Cette personnification du Jugement, de l'Accident, de l'Usage et de l'Épreuve, sent déjà la décadence du goût, qui prévaudra dans le Moyen-âge.
9 Pour les âmes arrivées à ce degré de force.

LXIX

La perfection de la conduite consiste à employer chaque jour que nous vivons comme si c'était le dernier[1], et à n'avoir jamais ni impatience, ni langueur, ni fausseté.

LXX

Les Dieux, qui sont immortels[2], ne s'irritent nullement d'avoir à supporter durant leur éternité les fautes toujours renouvelées d'un si grand nombre de méchants incorrigibles. Loin de là, les Dieux ont même pour ces pervers une bonté qui prend mille formes. Et toi, qui dans un moment vas cesser de vivre, tu te révoltes, comme si tu n'étais pas, toi aussi, un de ces méchants[3] !

LXXI

Il est assez plaisant[4] de ne pas songer à corriger ses propres vices, ce qui est possible cependant, et de prétendre corriger ceux d'autrui, ce qui est absolument impossible.

LXXII

Quand la faculté qui comprend en nous les lois de la raison et de la société, juge qu'une chose n'est ni sensée[5] ni utile au bien commun[6], elle est en droit de la rejeter comme indigne de son attention.

LXXIII

Quand tu as rendu service à quelqu'un[7] et qu'on a profité de ce service, pourquoi cherches-tu encore une troisième chose, comme font les sots, qui est de faire

---

1 On peut voir plus haut une pensée semblable, liv. II, § 11. Être toujours prêt à paraître devant Dieu, c'est là aussi une des recommandations les plus saintes et les plus pratiques du Christianisme. Mais la religion chrétienne y ajoute une espérance, que ne repousse pas Marc-Aurèle, mais qu'il n'affirme pas aussi précisément. Sur ce point essentiel, Marc-Aurèle est moins avancé que Sénèque, qui n'a jamais hésité à affirmer l'immortalité de l'âme, avec toutes les facultés dont elle jouit ici-bas. — Bossuet a dit dans son superbe langage : « La vertu tient cela de l'éternité qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage qui trouve toute sa vie en un seul jour, de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace ; et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite. » *Réflexions chrétiennes et morales*, § 16, De la vertu.

2 C'est le *patiens quia æternus*, qu'on peut appliquer à l'indulgence des Dieu ; mais la pensée n'en est pas moins juste ; car, si l'homme ne peut s'appuyer sur son éternité, il peut du moins considérer sa faiblesse, qui le rend capable des fautes qu'il reproche si durement à ses semblables.

3 Puissant motif d'indulgence et de patience. — Il faut rapprocher de ces idées de Marc-Aurèle le sermon de Bossuet, pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie, sur le Mélange des bons avec les méchants.

4 Cette maxime est la suite de la précédente et n'est pas moins juste. Il est bien peu sage en effet de tenter ce qu'on ne peut pas, lorsqu'on néglige ce qu'on pourrait faire si aisément. Voir plus loin, liv. XI, § 18.

5 Voilà pour l'individu même.

6 Voilà pour la société où il vit, et où la providence des Dieux l'a fait naître. Voir plus haut, liv. III, § 6, un développement superbe de cette même pensée, exposée ici d'une façon plus concise.

7 C'est là une maxime très sage, qui pourrait éviter dans la vie bien des mécomptes et bien des dissensions. Il faut toujours se borner à faire le bien pour lui-même et sans aucun esprit

paraître le service que tu as rendu, et de montrer que tu comptes sur la réciprocité ?

LXXIV

On ne se lasse jamais de recevoir des services ; or le service que nous pouvons nous rendre à nous-mêmes[1], c'est d'agir conformément à la nature. Ne te lasse donc pas de te faire du bien à toi-même en en faisant à autrui[2].

LXXV

La nature de l'univers a procédé spontanément à la création et à l'ordre du monde. Donc, à cette heure, de deux choses l'une : ou tout ce qui se passe n'est que la suite de la première impulsion ; ou bien, il n'y a rien de raisonnable même dans les êtres les plus importants[3], dont le Souverain du monde a pris un soin tout particulier. Dans bien des cas, cette réflexion, si tu te la rappelles, augmentera encore ta profonde tranquillité[4].

---

d'égoïsme. On a rempli son devoir ; c'est bien, et c'est tout. Demander en outre ou la reconnaissance des hommes ou un service réciproque, c'est toujours une sorte de salaire qu'on attend, et qui manque trop souvent. Le désintéressement le plus absolu est à la fois ce qu'il y a de plus noble et de plus sûr. Ce salaire-là ne fait jamais défaut.

1 Cette pensée est parfaitement juste, quoique la forme sous laquelle elle est présentée ici soit un peu recherchée.

2 Le texte n'est peut-être pas aussi précis.

3 La pensée n'est peut-être pas assez développée pour être parfaitement claire. D'ailleurs on la comprend : Si l'on niait qu'il y ait de l'ordre dans l'univers, il faudrait nier aussi qu'il y a de la raison dans ces êtres supérieurs auxquels Dieu semble avoir donné des soins tout particuliers.

4 Conserver à tout prix la paix de l'âme, gage de l'exercice de la raison, est une des prescriptions les plus essentielles du Stoïcisme.

LIVRE VIII

I

Une considération bien faite pour te détourner de la présomption de la vaine gloire, c'est que tu ne peux pas te flatter d'avoir passé ta vie entière, du moins à partir de ta jeunesse[1], comme un vrai philosophe. Bien des gens l'ont su[2] ; et toi-même, tu sais aussi bien que personne que tu étais alors très loin des sentiers de la philosophie. Voilà donc ton personnage défiguré ; et te faire la réputation d'un philosophe n'est plus guère facile pour toi. La supposition seule est un contresens. Si donc tu comprends réellement le fond des choses, ne t'inquiète pas de l'apparence que tu pourras avoir ; mais sache te contenter, pour ce qui te reste de vie, de la passer comme le veut ta nature[3]. Ainsi tâche de connaître ses volontés, et n'aie pas d'autre préoccupation. En effet, l'expérience t'a montré que d'erreurs tu as commises, sans jamais trouver le bonheur[4] ; tu ne l'as rencontré ni dans l'étude, ni dans la richesse, ni dans la gloire, ni dans le plaisir, nulle part en un mot. Où donc l'obtiendras-tu ? Uniquement en faisant ce qu'exige la nature de l'homme. Et comment l'homme accomplit-il le vœu de sa nature ? En ayant d'immuables principes[5], d'où ses actes découlent. Et à quoi s'appliquent ces principes ? Au bien et au mal[6] ; le bien ne pouvant jamais être pour l'homme que ce qui le rend juste, prudent, courageux et libre ; le mal n'étant non plus que ce qui produit les dispositions contraires à celles que je viens d'énumérer.

II

Toutes les fois que tu fais quelque chose, adresse-toi cette question[7] : « Qu'est-ce que je fais précisément ? Ne le regretterai-je pas ? Encore un peu, je meurs[8] ; et tout disparaît pour moi. Ai-je à chercher autre chose que de savoir si l'acte

---

1 Ceci semblerait indiquer un souvenir pénible de quelques désordres de jeunesse. Ces écarts ne peuvent pas être allés bien loin, dans une nature aussi élevée que celle de Marc-Aurèle. Dans le premier livre, § 22, il s'est félicité de n'avoir pas été homme avant le temps.

2 Chacun de nous peut faire une égale confession ; et il est bien peu de mortels assez heureux pour s'être toujours maintenus dans les sages limites que la fougue de la jeunesse franchit si aveuglément.

3 Qui est celle d'un être raisonnable, fait pour vivre dans la société des hommes et de Dieu.

4 L'expression grecque pourrait tout aussi bien signifier Vertu. J'ai préféré l'idée de Bonheur, à cause de ce qui suit, bien que la recherche du bonheur n'ait jamais été une des préoccupations du Stoïcisme.

5 C'est ce que fait la religion à l'aide de la foi ; c'est aussi ce que fait la philosophie.

6 Discerner le bien du mal pour suivre l'un et éviter l'autre, c'est là toute la vie morale de l'homme ; et c'est le mot de l'énigme qu'il est à lui-même, tant qu'il ne se connaît pas et ne s'est pas rendu maître de ses passions.

7 Il est clair gnon ne doit s'adresser cette question que pour les choses qui valent la peine qu'on s'interroge, sur le caractère et les conséquences de l'acte qu'on va faire. Voir la même pensée admirablement développée, plus haut, liv. III, § 7.

8 On ne saurait se remettre trop souvent en mémoire cette brièveté nécessaire de la vie, sans même parler de tous les accidents imprévu qui l'abrégent encore. Sénèque a dit : « Hommes, vous vivez comme si vous deviez vivre toujours. Jamais il ne vous souvient de votre fragilité ; vous ne remarquez pas combien de temps a déjà passé. Vous le perdez comme s'il y avait plénitude, surabondance, tandis que ce jour même que vous sacrifiez à un homme, à une chose, sera peut-être le dernier. » *De la Brièveté de la vie*, ch. IV.

que je fais actuellement est bien l'acte d'un être intelligent, dévoué à l'intérêt commun, et soumis aux mêmes lois que Dieu s'est données à lui-même ? »

III

Que sont Alexandre, et César, et Pompée, si on les compare à Diogène, à Héraclite, à Socrate[1] ? Ces philosophes ont scruté les choses ; ils ont approfondi les éléments qui les composent ; et les principes qui dirigeaient ces grandes âmes ne variaient point[2]. Mais les autres, à quoi ont-ils songé ? De quoi ne se sont-ils pas faits les esclaves ?

IV

Les hommes n'en continueront pas moins à faire les mêmes choses que tu leur vois faire, dusses-tu en crever de fureur[3].

V

D'abord ne te trouble pas[4] ; car tout s'accomplit selon les lois de la nature universelle ; et dans un temps qui ne peut pas être bien long, tu ne seras absolument rien, pas plus que ne sont à cette heure Adrien ou Auguste[5]. Puis, fixant ton esprit sur la chose en question, vois clairement ce qu'elle est, et rappelle-toi sans cesse que tu dois être homme de bien[6]. Souviens-toi de ce que veut la nature de l'homme ; et satisfais à ses exigences, sans jamais t'y soustraire. Que tes paroles n'expriment que ce que tu crois le plus juste ; seulement, parle toujours avec bienveillance, modestie et franchise[7].

VI

La nature universelle n'a pour fonctions que de déplacer les choses perpétuellement ; elles sont ici, elle les met là ; elle les transforme ; elle les enlève du lieu où elles sont pour les porter dans un autre ; toutes transformations, où il n'est pas à craindre qu'il se produise jamais rien de

---

1 Ceci ne veut pas dire que Marc-Aurèle mette ces philosophes sur la même ligne. Socrate est de beaucoup le plus grand ; et sa doctrine, de beaucoup la plus féconde.

2 On pourrait comprendre aussi : « Étaient absolument les mêmes. » J'ai préféré le premier sens à cause de la fin de ce paragraphe. Il semble que Marc-Aurèle veut surtout opposer la fixité des principes philosophiques à la mobilité nécessaire et déplorable des hommes d'Etat, surtout préoccupés des intérêts de leur ambition et prêts à tout pour la satisfaire. « *Omnia serviliter pro dominatione*. »

3 L'expression grecque est aussi forte que celle de ma traduction. La pensée d'ailleurs est juste ; et l'indignation qu'on peut ressentir et exprimer contre le vice ne le corrige guère. Mais il est à la fois très naturel d'éprouver ce sentiment en présence du mal, et d'essayer de l'arrêter en le reprochant à ceux qui le font, surtout quand ils sont nos amis et nos proches. En poussant cette idée un peu loin, on s'abstiendrait aussi de faire des lois contre le crime, sous le prétexte que les châtiments ne le suppriment pas en supprimant quelques criminels.

4 C'est le premier précepte ou tout au moins un des premiers préceptes du Stoïcisme. J'ai déjà dit pourquoi. Voir liv. VII, § 75, note. C'est qui avant tout, pour bien juger les choses, il faut être le plus calme possible afin que la raison ait tout son empire et toute sa lucidité.

5 Ce souvenir de deux empereurs doit faire croire que Marc-Aurèle s'adresse directement à lui-même cette réflexion, et que l'apostrophe à la seconde personne n'est pas simplement une figure de rhétorique.

6 Marc Aurèle applique le conseil qu'il se donne ; et il est homme de bien dans toute sa conduite, après s'être dit qu'il doit l'être. C'est un exemple plus efficace encore que ses recommandations.

7 C'est l'horreur du mensonge, un des vices les plus dangereux et les plus habituels de l'homme.

nouveau[1], où tout est régulier, et où les répartitions[2] sont éternellement équitables.

VII

Toute nature est pleinement satisfaite de suivre son droit chemin[3]. Or la nature raisonnable suit tout droit le sien, lorsque, dans les apparences que lui fournissent les sens, elle ne s'arrête ni au faux, ni à l'obscur ; lorsqu'elle dirige uniquement ses puissances en vue de l'intérêt commun ; lorsqu'elle n'adresse ses désirs et ses répugnances qu'à ce qui dépend de nous seuls[4] ; lorsqu'elle embrasse avec amour le destin que lui fait la commune nature. C'est qu'en effet l'être raisonnable en est une partie, tout comme la nature de la feuille est une partie de celle de la plante ; si ce n'est pourtant que la nature de la feuille fait partie d'une nature insensible, dénuée de raison, et qui peut être contrariée dans son développement, tandis que celle de l'homme relève d'une nature que rien ne contrarie, ni n'arrête, d'une nature douée d'intelligence, ayant le sentiment de la justice, répartissant à tous les êtres, en proportions égales et selon leur importance, le temps, la substance, la cause, la faculté d'agir[5] et les relations avec tout ce qui les entoure. D'ailleurs, quand je parle d'égalité, il est entendu qu'il ne s'agit pas de l'égalité d'un détail isolé avec le tout[6], mais bien de l'égalité d'un tout pris dans tout ce qu'il est, et d'un autre tout considéré de même dans sa totalité entière.

VIII

Il ne t'est plus possible de lire[7], soit ; mais ce qui t'est toujours possible, c'est de repousser de ton cœur l'insolence ; il t'est toujours possible de te raffermir contre les plaisirs et les peines ; il t'est possible de te mettre au-dessus de la vaine gloire ; tu peux ne pas t'emporter contre les gens qui ne sentent pas tes bienfaits, et qui les paient d'ingratitude ; il t'est même toujours possible de continuer à leur faire du bien[8].

---

1 Plus haut, liv. VII, § 1, la même pensée s'est déjà présentée. Ou peut v voir la note dans laquelle cette pensée a été combattue, ou plutôt, restreinte dans ses vraies limites.

2 Le mot grec est aussi vague ; mais la pensée est parfaitement claire : L'homme n'a point à se plaindre de la part que Dieu lui a faite, parce que sa bonté n'est pas plus douteuse que sa puissance. La réflexion qui suit est nue sorte de développement de celle-ci.

3 C'est la figure dont se sert le texte et qui est comprise dans l'étymologie du mot qu'il emploie.

4 C'est la première réflexion du *Manuel* d'Épictète.

5 Peut-être faut-il comprendre ceci en un sens plus général : « La réalité, l'existence actuelle. » Le mot du texte peut avoir ces deux significations.

6 Le texte grec n'est pas plus précis ; et il serait difficile de l'interpréter d'une manière absolument claire. Je crois que la pensée au fond est simplement celle-ci : « Pour bien juger du destin de deux individus que l'on compare, il ne faut pas s'arrêter à un détail ; il faut prendre la vie entière de l'un et de l'autre, et apprécier les deux existences dans leur totalité. »

7 Il est possible que ceci fasse allusion à quelque infirmité prématurée dont Marc-Aurèle aurait été atteint. On ne connaissait pas de son temps l'art de l'opticien et tous les moyens que nous avons pour suppléer à l'affaiblissement naturel de la vue. Dans un autre passage, on a vu liv. II, § 2, que Marc-Aurèle, tout en faisant le plus grand cas de l'étude, trouve cependant qu'à un certain moment de la vie, il faut laisser les livres de côté. D'ailleurs il a raison ; et, quelle que soit la situation de santé où l'on soit, il reste toujours bien des vertus qu'on peut exercer malgré la défaillance des organes.

8 C'est une idée qui peut toujours consoler de l'ingratitude que l'on rencontre ; continuer de faire du bien aux gens, c'est souvent un moyen de les corriger et de provoquer leur reconnaissance, en tes ramenant à de meilleurs sentiments. Sénèque a excellemment dit : « En cette occasion, la prudence ne vous servira qu'à vous empêcher d'être bienfaisant, si pour éviter l'ingratitude vous ne

IX

Ne fais jamais entendre de plaintes à personne ni contre la vie qu'on mène à la cour[1], ni contre ta propre vie[2].

X

Le regret[3] est un secret reproche qu'on se fait à soi-même d'avoir négligé son intérêt ; or c'est le bien qui doit être notre intérêt véritable, et le bien seul est digne des soins d'un homme vertueux. Mais l'homme de bien ne peut jamais se repentir d'avoir négligé un plaisir. Donc le plaisir n'est pas notre intérêt[4], pas plus qu'il n'est le bien.

XI

Cet objet que j'ai sous les yeux[5], quel est-il en lui-même et dans ses conditions propres ? Quelle est son essence, et quelle est sa matière ? Quelle est sa cause ? Et lui-même, que produit-il dans le monde ? Pour combien de temps existe-t-il ?

XII

Quand tu as de la peine à t'arracher au sommeil[6], il faut te dire que ton organisation propre ; aussi bien que l'organisation naturelle de l'homme, c'est d'accomplir des actes utiles à la communauté[7], tandis que dormir est une fonction que partagent avec nous les animaux privés de raison. Or ce qui pour chaque être est conforme à sa nature est aussi pour lui plus familier, plus habituel, et même plus attrayant.

XIII

En présence de toute perception sensible[8], aie toujours le soin, si tu le peux, de distinguer la nature de l'objet, l'impression qu'il fait sur toi et les raisonnements que tu en tires[9].

---

faites jamais plaisir à personne. Ainsi, de peur qu'un bienfait ne périsse entre les mains d'autrui, vous le laissez périr entre les vôtres. » Épître LXXXI, à Lucilius.

1 On peut se faire aisément une idée des ennuis et des fatigues que la vie de la cour, si vide et si occupée tout ensemble, devait causer à une âme telle que celle de Marc-Aurèle. Mais il la supportait par devoir, et il ne s'en est plaint que rarement.

2 Le sage n'a jamais à se plaindre de sa vie personnelle, parce qu'il dépend toujours de lui de la changer en l'améliorant.

3 Ou le repentir.

4 Voir plus haut, liv. V, § 15, une très noble pensée, qui est analogue à celle-ci et qui peut servir à la compléter.

5 Un peu plus haut, liv. VI, § 13, Marc-Aurèle a recommandé de toujours se rendre compte des choses avec la plus grande attention. C'est un exemple d'analyse de ce genre qu'il donne ici. Voir un peu plus loin, § 13.

6 Déjà, liv. V, § 1, Marc-Aurèle s'est fait une recommandation toute pareille. On peut en inférer qu'il avait quelque peine à se lever de grand matin, et qu'il se met en garde contre lui-même.

7 Ici, comme dans plusieurs autres passages, j'ai préféré le mot de Communauté à celui de Société ; il répond davantage à l'étymologie grecque, et aussi à la pensée générale du Stoïcisme. A proprement parler, la Communauté stoïcienne, c'est l'ordre universel des choses, dont l'homme a sa part ainsi que Dieu, qui a bien voulu le prendre pour son associé.

8 Voir un peu plus haut, § 11.

9 Lesquels raisonnements dépendent toujours de nous.

XIV

Avec qui que ce sait que tu discutes, demande-toi sur-le-champ à toi-même[1] : « Quels principes cette personne a-t-elle sur le bien et sur le mal ? » Car, selon qu'elle aura tels ou tels principes sur le plaisir ou la douleur, et sur les objets qui produisent l'un ou l'autre, sur la gloire et le déshonneur, sur la mort et la vie, je ne m'étonnerai pas, surtout je ne me choquerai pas, qu'elle agisse de telle ou telle façon ; et je me dirai qu'elle est dans la nécessité de faire ce qu'elle fait[2].

XV

N'oublie jamais que, de même qu'on aurait tort de trouver mauvais qu'un figuier produise des figues, de même on a tort de s'irriter[3] quand on voit le monde porter les fruits qui sont les siens. Un médecin, un pilote n'ont pas à se choquer de ce que le malade a la fièvre[4], ou de ce que le vent est contraire.

XVI

Sois bien persuadé que changer d'avis et savoir profiter de la juste critique[5] de quelqu'un qui te redresse, ce n'est pas perdre quoi que ce soit de ta liberté ; car le nouvel acte que tu fais se règle toujours par ta volonté et par ton jugement, et se conforme à ta propre raison.

XVII

Si la chose ne dépend que de toi, alors pourquoi la faire ? Si elle dépend d'autrui, à qui vas-tu t'en prendre ? Est-ce aux atomes ou aux Dieux[6] ? De part et d'autre, ce serait une égale erreur. N'accuse donc personne. Si tu le peux, corrige celui qui a commis la faute ; si tu ne le peux pas, corrige du moins la chose ; et si tu ne peux pas même cela, à quoi te servirait-il de te fâcher ? C'est qu'en effet il ne faut jamais rien faire en pure perte.

---

1 Le précepte est excellent ; il contribue certainement à nous inspirer de l'indulgence. Il ne faudrait pas cependant le pousser trop loin, et croire que les opinions des hommes soient absolument nécessaires. Ce serait alors nous réduire à n'être que de pauvres machines, sous l'impulsion de forces extérieures, ou des instruments entièrement passifs sous la main de Dieu. Il y a du vrai sans doute dans ces doctrines ; mais il faut tenir compte avant tout du libre arbitre ; et, bien que nos pensées ne dépendent pas absolument de nous, elles en dépendent toujours assez pour que nous en soyons responsables, soit devant la société, soit devant Dieu, et avant tout devant notre propre conscience.

2 Il faut entendre la Nécessité dans le sens restreint que je viens de dire.

3 C'est la modération dans les sentiments que cette maxime recommande ; mais elle ne supprime ni ne blâme les trop justes sentiments que peut nous inspirer le spectacle de la vie. Il y a des choses qu'on doit aimer et admirer ; il y en a d'autres qu'il faut haïr et réprouver. Autrement tout se confondrait ; et il n'y aurait plus de distinction entre le bien et le mal, ni entre les diverses impressions qu'ils doivent faire sur nous.

4 Le médecin peut aussi avoir pitié de son malade, et il cherche à le soulager autant qu'il le peut.

5 C'est là une humilité qui est toujours bien difficile, même pour les simples particuliers ; mais pour un prince, il faut presque avoir une âme héroïque comme celle de Marc-Aurèle. En tout cas, il faut aimer la vérité comme bien peu d'hommes savent l'aimer. La raison d'ailleurs que donne Marc-Aurèle est très solide ; et elle peut contribuer à apaiser l'amour-propre, qui se révolte toujours contre une rétractation. Voir plus haut, livre VI, § 21.

6 C'est-à-dire à la matière ou à l'intelligence, à la force aveugle qui mène la nature, ou à la Providence divine ? Dans un cas, la plainte est puérile ; et dans l'autre, elle est sacrilège. Voir plus haut, liv. IV, § 3, la même opposition entre les atonies et Dieu.

XVIII

Ce qui meurt dans le monde n'en sort pas pour cela[1]. Il y demeure, et il y subit certains changements, se dissolvant dans ses éléments propres, qui sont ceux de l'univers et les tiens. Ces éléments eux-mêmes changent encore, et ils ne s'en plaignent pas[2].

XIX

Tout a été fait en vue d'un certain résultat[3], le cheval, la vigne. T'en étonnes-tu ? Le soleil même te dira[4] : « J'ai été fait dans tel but. » Les autres Dieux en pourront dire autant. A quelle intention as-tu donc été fait toi-même ? Est-ce pour le plaisir ? Examine un peu si la raison te permet de le croire.

XX

La nature se propose toujours un but[5], et elle ne s'occupe pas moins de la fin des choses que de leur origine et de leur existence. Elle ressemble assez à un joueur de ballon[6]. Est-ce donc un bien pour le ballon de monter si haut ? Est-ce un mal de descendre si bas, ou même de tomber tout à fait ? Est-ce un bien pour la bulle d'air de se soutenir ? Est-ce un mal pour elle de crever ? Est-ce un bien, est-ce un mal pour la lampe de briller ou de s'éteindre ?

XXI

Retourne un peu le corps[7] en tous sens, et demande-toi ce qu'en font la vieillesse, la maladie, la débauche. La vie est bien courte pour celui qui loue[8] et pour celui qui est loué, pour celui qui célèbre un nom illustre et pour celui dont le nom est célébré. Ajoute que ce bruit se fait dans un coin de cette région de la terre où nous sommes. Et encore, dans ce coin même, tous ne s'entendent pas

---

1 La chose est évidente de soi ; car rien ne peut être anéanti, quoique tout se transforme.
2 Tandis que l'homme se plaint presque toujours, tant qu'il ne s'est pas rendu compte de sa nature et de sa destinée.
3 Le grand principe, des causes finales éclate dans l'homme lui-même bien plus encore que dans la nature. Il est de toute évidence que notre œil a été fait pour voir, notre oreille pour entendre, et que chacun de nos organes a son but spécial dont nous ne pouvons pas douter. Au contraire, les objets dut dehors sont employés par nous selon leurs conditions et leurs aptitudes ; mais on ne peut pas dire aussi précisément en vue de quoi ils ont été faits. Le cheval est un admirable auxiliaire de l'homme ; mais on ne peut pas dire que le cheval ait été fait expressément pour devenir une monture, ni la vigne pour que nous en tirions une liqueur excellente. Cette incertitude n'existe pas en ce qui nous concerne directement. ; et notre organisation si complexe et si merveilleuse est une preuve manifeste que nous portons sans cesse en nous-mêmes, indépendamment et au-dessus de toutes les œuvres extérieures.
4 Tournure d'un goût assez douteux. Voir plus haut, liv. VII, § 68.
5 C'est le grand principe qu'Aristote a énoncé et justifié de toutes les manières : « La nature ne fait jamais rien en vain. »
6 La comparaison n'est peut-être pas très juste ; et il n'est pas possible de croire que la Providence se joue de ses créatures, comme le joueur s'amuse du ballon, qu'il pousse. Les créatures humaines sont autre chose, sans parler de tous les autres êtres. Marc-Aurèle le sait bien et il l'a dit souvent ; c'est la rhétorique qui l'emporte et l'égare un instant.
7 L'idée de Corps n'est pas exprimée positivement dans le texte ; mais elle est évidemment sous-entendue.
8 Voir plus haut, liv. IV, § 35, la même pensée ; voir surtout liv. III, § 10, et liv. IV, § 3.

entre eux ; et il n'y a pas même un individu qui s'entende avec lui-même ! Et la terre tout entière n'est qu'un point dans l'univers[1] !

XXII

Applique bien ton attention[2] à l'objet qui t'occupe, au jugement que tu en portes, à l'acte qui est la suite de ce jugement, et aux paroles qui te servent pour l'exprimer. Tu as bien raison d'apporter tant de soin à tout cela ; car c'est aujourd'hui que tu veux devenir homme de bien plutôt encore que demain.

XXIII

Dois-je faire quelque chose, je tache de le faire cri le rapportant à l'intérêt des hommes, mes semblables. Un accident me survient-il[3], je l'accepte en le rapportant aux Dieux, et à la source de toutes choses, d'où s'épanchent, en s'enchaînant, tous les événements de l'univers.

XXIV

Que te représente le bain que tu prends ? De l'huile, de la sueur, de l'ordure, de l'eau visqueuse, toutes choses dégoûtantes. Eh bien, voilà ce qu'est la vie dans toutes ses parties[4] ; voilà ce qu'est tout objet, quel qu'il soit[5].

XXV

Verus[6] meurt avant Lucille[7] ; puis Lucille meurt à son tour ; Maximus[8] avant Sécunda, puis Sécunda[9] ; Diotimus, avant Epitynchanus[10] ; puis Epitynchanus ; Antonin[11], avant Faustine[12] ; puis, Faustine ; il en va ainsi de toutes choses. Adrien[13] avant Céler[1], puis Céler à son tour. Et tous ces autres êtres à l'esprit si

---

1 On pouvait déjà faire cette très juste remarque du temps de Marc-Aurèle ; mais à combien plus forte raison ne peut-on pas la faire aujourd'hui ! Notre terre se réduit chaque jour de toute l'immensité que nos sciences découvrent et agrandissent chaque jour dans l'univers. Notre terre ne perd rien pour cela de son importance relativement à nous ; mais elle en perd sans cesse relativement à l'ensemble dont elle fait partie. Voir plus haut, liv. VI, § 36.

2 Conseils excellents qui sont toujours de mise et dont chacun de nous peut faire l'application. Aucune école n'y a insisté plus que l'école stoïcienne. Mais ces conseils sont peut-être plus difficiles à observer de nos jours, où les devoirs de la société et la multiplicité des affaires nous laissent si peu de temps pour nous recueillir et nous observer nous-mêmes. Voir plus haut, liv. VII, § 30.

3 Voir, à la fin du liv. XII, la dernière pensée de Marc-Aurèle, qui exprime une profonde et suprême résignation à la volonté des Dieux.

4 Ce tableau n'est pas juste, et la vie est encore autre chose qu'un rainas d'ordures. C'est à un accès de misanthropie que cède en ce moment Marc-Aurèle. Dans une foule d'autres passages, il a beaucoup mieux apprécié la vie en en reconnaissant toute la grandeur, quand elle s'applique au bien, pour lequel nous sommes faits.

5 Il y a des distinctions à faire, et Marc-Aurèle les a faites mille fois, en contredisant ce qu'il dit ici.

6 C'est Lucius Verus, frère adoptif de Marc-Aurèle, à qui il avait marié sa fille.

7 Fille de Marc-Aurèle, femme de Lucius Verus, associé à l'Empire.

8 Sans doute, le Stoïcien, un des maîtres de Marc-Aurèle, et dont il a fait plus haut un magnifique éloge, liv. I, § 15.

9 Probablement femme de Maximus.

10 Tous deux inconnus. Diotimus est encore nommé un peu plus loin, § 37.

11 L'Empereur et père adoptif de Marc-Aurèle, voir plus haut, livre I, § 16, le portrait d'Antonin le Pieux.

12 La première Faustine, femme d'Antonin.

13 L'Empereur, qui avait adopté Antonin le Pieux.

vif, si prévoyant de l'avenir, si haut, où sont-ils à cette heure ? Où sont ces philosophes de tant d'intelligence, Charat[2], Démétrius le platonicien, et Eudémon[3], et tant d'autres qui les valaient ? Tout cela a vécu un jour[4] ; et, depuis longtemps, tout cela est mort. Il en est qui n'ont pas même laissé le moindre souvenir après eux ; on a parlé quelque temps de ceux-ci ; déjà on ne dit même plus un mot de ceux-là. Pense donc à eux en te disant aussi qu'il faudra, pour toi comme pour eux, que le composé chétif que tu formes se désagrège un jour, que le souffle qui t'anime s'éteigne[5], ou se déplace[6], et qu'il aille recevoir ailleurs une autre vie[7].

XXVI

La vraie joie de l'homme, c'est de faire ce qui est propre à l'homme. Or le privilège de l'homme[8], c'est d'être bienveillant à l'égard de ses semblables, de surmonter les agitations des sens, de discerner les perceptions qui méritent créance, et de contempler la nature universelle[9] et l'ensemble des faits dont elle règle le cours.

XXVII

Trois relations que nous avons à soutenir[10] : la première avec la cause matérielle qui enveloppe et compose notre corps ; la seconde avec la cause divine[11], d'où tout procède pour tous les êtres sans exception ; enfin la troisième avec nos compagnons d'existence.

XXVIII

---

1 Rhéteur illustre, qu'Antonin avait donné pour maître à Marc-Aurèle et à son frère. Au premier livre, Marc-Aurèle ne le cite pas parmi ses maîtres.
2 On ne connaît point ce philosophe ; peut-être le nom est-il altéré, comme l'ont cru quelques éditeurs.
3 Ces deux personnages ne sont pas autrement connus.
4 Cette tournure un peu dédaigneuse est dans le teste ; elle ne s'adresse pas aux personnes, mais à la fragilité des choses de ce monde.
5 Ce serait le néant.
6 Ce serait l'immortalité.
7 Nulle part plus nettement qu'ici, Marc-Aurèle n'a pressenti une autre vie et n'a paru accepter cette doctrine. En se rappelant quelle distance il met toujours entre l'aime et le corps, et quelle supériorité il donne à notre âme, on doit croire qu'il attribue aussi des destinées fort différentes aux deux éléments dont notre être est composé.
8 Il est impossible de se faire de la nature humaine une idée plus vraie, plus haute, ni plus pratique.
9 C'est le propre de la philosophie, qui puise dans l'étude ales lois de l'univers une force nouvelle pour agir, comme il convient, dans la vie pratique. — Il faut lire dans Sénèque la préface des *Questions naturelles*, pour voir quelle haute idée le Stoïcisme s"était faite de la nature, de l'univers et de Dieu : « Oui, je rends surtout grâce à la nature lorsque, non content de ce qu'elle montre à tous les yeux, je pénètre dans ses plus secrets mystères ; lorsque je m'enquiers de quels éléments l'univers se compose ; quel en est l'architecte ou le conservateur ; ce que c'est que Dieu ; s'il est absorbé dans sa propre contemplation, ou s'il abaisse parfois sur nous ses regards, etc., etc. »
10 Cette doctrine est essentiellement spiritualiste ; et aujourd'hui, après tant de siècles, on ne saurait dire mieux, soit au nom de la philosophie, soit au nom de la religion.
11 Qui a réglé l'ordre universel des choses, et, dans cet ordre, a compris ce qui regarde particulièrement chacune de ses créatures.

Ou la douleur est un mal pour le corps, et dès lors c'est à lui de le dire[1] ; ou elle est un mal pour l'âme. Mais l'âme peut toujours conserver son calme parfait et son absolue sérénité[2], en n'admettant pas que la douleur soit un mal. C'est qu'en effet le jugement, l'émotion, le désir et l'aversion sont toujours au-dedans de nous ; et il n'y a pas de mal qui soit assez puissant[3] pour pénétrer jusque-là.

XXIX

Efface les impressions sensibles[4] en te disant toujours : « Je puis, dans le cas présent où je me trouve, empêcher que cette âme ne soit altérée par aucun vice, par aucune passion, en un mot, par aucun trouble quel qu'il soit[5]. Mais voyant les choses toujours comme elles sont, j'en use selon leur valeur respective. » N'oublie jamais que tu jouis de cette puissance supérieure[6], qui est d'ailleurs si conforme à la nature.

XXX

Parler, soit dans le Sénat[7], soit à une personne quelle qu'elle puisse être, avec douceur et sans éclat de voix ; avoir un langage parfaitement sain et mesuré[8].

XXXI

Vois la cour d'Auguste[9], sa femme, sa fille, ses ascendants, ses descendants, sa sœur, Agrippa, ses parents, ses familiers, ses amis, Aréus, Mécène, ses médecins, ses sacrificateurs ; toute cette cour est morte. Passe à d'autres, si tu le veux, et ne te borne pas à considérer la fin d'un seul individu ; regarde la fin de tous les membres d'une famille[10], de la famille de Pompée[11] par exemple. Puis, souviens-toi de cette inscription qu'on lit sur, tant de tombeaux : « Ci-gît le

---

1 Voir plus haut, livre VII, § 14, et liv. IV, § 7. Au premier coup d'œil, cette séparation si absolue de l'aime isolée de son enveloppe corporelle a quelque chose qui étonne. Rien n'est plus réel cependant, et, lorsque l'âme s'est habituée à rentrer en elle-même, comme le lui conseille le Stoïcisme, elle se comprend si bien dans cet isolement que c'est à peine si elle sait encore qu'elle est jointe à un autre principe. Platon déjà avait donné ces conseils, que, l'école d'Alexandrie devait pousser jusqu'à l'extrême, en aboutissant à l'extase. L'école stoïcienne a été plus modérée que les ascètes de l'hellénisme ou que les ascètes chrétiens.

2 Pour arriver à cet état d'ataraxie, il faut une grande énergie naturelle, et une longue et persévérante pratique. Ce n'est pas l'insensibilité que le Stoïcisme recommande, comme on le lui a reproché si souvent ; c'est la paix intérieure, qui permet à la raison d'exercer tout son empire.

3 Lorsque l'âme est absolument maîtresse d'elle-même.

4 Voir plus haut, liv. VII, § 29, la même pensée exprimée dans des termes presque identiques.

5 C'est un des premiers principes du Stoïcisme, si ce n'est peut-être le premier de tous. Etre maître de soi avant tout, afin de se diriger comme on le doit.

6 C'est le privilège de l'homme ; c'est l'attribut qui le fait proprement ce qu'il est, et qui lui permet de devenir tout ce qu'il doit être.

7 C'est un conseil tout personnel que semble se donner l'Empereur ; mais cette recommandation peut s'adresser à toutes les conditions, depuis la plus haute jusqu'à la plus humble. Il n'y a jamais nécessité de parler avec violente, ni dans aucun lieu, ni à qui que ce soit. Mais, pour se régler avec tant de sagesse, il faut être complètement maître de son humeur ; et cette égalité de caractère, qui est un signe de grande politesse, ne s'obtient que par l'éducation et une discipline constante.

8 Il n'y a que le premier mot dans le texte.

9 Marc-Aurèle cite, en particulier, la cour d'Auguste, parce qu'elle était fort nombreuse, comme le prouve l'énumération seule qu'il en fait. L'exemple n'en est que plus frappant ; mais il le serait encore pour une société ou une famille plus restreinte.

10 La réflexion est triste ; mais elle est la vérité même.

11 Elle ne parait pas avoir été aussi nombreuse que celle de César et d'Auguste.

dernier de sa race[1]. » Rappelle-toi alors que de peines s'étaient données leurs ancêtres pour s'assurer un héritier après eux. Mais c'est une nécessité inévitable qu'il y ait enfin un dernier ; et voilà la mort de la race tout entière.

XXXII

Il faut ordonner toutes les actions de ta vie une à une[2] ; et si chacune d'elles produit, autant que possible, tout ce qu'elle doit produire essentiellement, sache t'en contenter ; personne au monde ne peut t'empêcher de faire tout ce que tu peux pour qu'elle produise son effet. — Mais un obstacle extérieur s'y opposera. — Non pas ; rien ne peut faire[3] que tu n'y aies point apporté justice, prudence, réflexion. — Mais peut-être une autre cause non moins puissante annulera toute mon action. — Pas davantage ; car, en sachant prendre aussi cet obstacle comme il convient de le prendre, en acceptant de bon cœur[4] les circonstances données, tu substitues aussitôt une action nouvelle[5] à la première, et tu trouves un aide énergique pour la disposition que je viens de te recommander[6].

XXXIII

Recevoir les choses sans vain orgueil ; et les perdre[7] sans y faire aucune difficulté.

XXXIV

Si jamais tu as eu l'occasion de voir une main, un pied, ou une tête coupés[8], et qui gisaient séparés du reste du corps, tu peux te dire que c'est là une image de ce que fait l'homme, pour lui-même, du moins autant qu'il le peut, quand il n'accepte pas de bon gré le destin qui lui est réparti, qu'il s'isole volontairement[9], ou qu'il commet un acte contraire à la loi commune. Tu t'es rejeté hors de cette union, qui était cependant conforme à la nature ; d'abord, tu avais été une partie de l'ensemble ; et voilà que maintenant tu t'en es toi-même retranché. Mais ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'est qu'il t'est permis de te rattacher de nouveau à l'union que tu as quittée ; c'est là une faveur que Dieu n'a accordée à aucune autre partie quelconque, qui ne saurait revenir à son tout, une fois qu'elle en a été séparée et coupée. Mais vois l'immense avantage et

---

1 Que d'exemples du même genre on rencontrerait dans nos cimetières !
2 Sous une autre forme, c'est le précepte déjà donné plusieurs fois, liv. II, § 5, liv. VI, § 2, et un peu plus haut, dans ce même liv. VIII, § 2.
3 Puissance souveraine de la volonté de l'homme et de son libre arbitre ; aucun obstacle du dehors ne peut prévaloir ; toute l'action est intérieure et ne dépend que de nous.
4 C'est l'expression même du texte.
5 La tienne propre, qui relève de toi seul, au lieu de l'action étrangère, qui peut relever d'une foule de causes, qui sont toutes hors de notre portée.
6 Le texte n'est peut-être pas aussi précis. Voir plus bas, § 32, et plus haut, liv. IV, § 1.
7 Je n'ai pas voulu rendre cette pensée avec plus de précision ; le texte est très concis ; et sans qu'il s'exprime assez clairement, il est possible qu'il s'agisse ici de la vie et de la mort. Jouis de l'une sans excès, et accepte l'autre sans murmure.
8 Image qui, au premier abord, ne laisse pas que de taire une singulière impression ; mais ce spectacle de corps mutilés et de carnages devait se renouveler assez souvent dans une existence toute militaire comme celle de Marc-Aurèle.
9 Voir plus haut, livre V, § 8, une pensée presque semblable, où l'homme qui résiste à l'ordre universel des choses est comparé à un abcès dans un corps sain.

l'honneur dont Dieu a gratifié l'homme[1]. Il l'a d'abord laissé libre de ne pas briser l'union[2] par son initiative individuelle ; et en second lieu, il lui a donné de pouvoir revenir[3], même après qu'il a rompu l'union de son plein gré, de s'y rattacher encore, et d'y reprendre, comme partie du tout, la place qu'il y occupait précédemment[4].

XXXV

Tout être doué de raison possède à peu près toutes les facultés que possède la nature universelle des êtres raisonnables[5]. Mais voici une faculté qu'elle nous a plus spécialement départie : c'est que, de même que la nature de l'univers[6] sait arranger et soumettre au destin commun tout ce qui lui fait opposition et résistance, de même aussi l'être quia la raison en partage peut toujours, dans l'obstacle qu'il rencontre, trouver matière à son activité, et tourner cet obstacle même à l'accomplissement de son premier dessein[7].

XXXVI

Prends garde de te troubler en essayant d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ta vie[8] ; ne t'agite pas à la pensée de tous les événements qui, selon toute probabilité, peuvent t'assaillir encore : Mais contente-toi dans chaque occurrence de t'occuper uniquement du présent[9], et demande-toi : « Est-ce qu'il y a dans ce qui m'arrive quelque chose de vraiment intolérable[10], et que je ne puisse endurer ? » Tu rougiras alors à tes propres yeux de t'avouer ta faiblesse[11]. Puis souviens-toi bien encore que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui te presse, mais que c'est toujours le présent. Or le présent se réduit à bien peu de chose[12], si tu te bornes à ne considérer que lui, et que tu sois prêt à gourmander ton cœur de ne pas savoir tenir contre un adversaire réduit à des forces aussi mesquines.

XXXVII

---

1 Nulle part Marc-Aurèle n'a montré mieux qu'ici les rapports qui unissent l'homme à Dieu, et la reconnaissance sans bornes que nous devons à l'auteur de notre être.
2 C'est la grandeur de l'homme pris dans toute sa pureté avant la faute.
3 C'est le repentir après la chute, et la raison revenant à suivre et à aimer les lois dont elle s'était d'abord écartée.
4 Avant l'infraction à l'ordre universel des choses.
5 En d'autres termes, c'est Dieu et sa providence, qui a donné à l'homme une partie des facultés qu'il possède lui-même.
6 L'expression du texte est encore plus vague.
7 Voir plus haut, § 32.
8 Ceci semble se rapporter plus particulièrement, au passé, de même que ce qui suit se rapporte davantage à l'avenir. La suite du paragraphe précise ce sens plus que ne le font les deux premières phrases.
9 Il ne faudrait pas appliquer ce conseil à la rigueur, car ce serait renoncer à la fois et aux levons de l'expérience que donne : le passé, et aux prévisions que la prudence de l'homme essaie d'arracher à l'avenir.
10 Voir plus haut, liv. VII, § 64.
11 Le texte est moins précis ; mais le sens ne peut être douteux.
12 Ceci n'est pas toujours vrai ; mais ce qui l'est, c'est que l'homme, fortifié par la sagesse, peut toujours résister et triompher moralement, si d'ailleurs son corps succombe à des causes irrésistibles et toutes physiques.

Est-ce que Panthée[1], ou Pergame[2], peuvent demeurer éternellement sur le tombeau de leur maître ? Est-ce que Chabrias[3] ou Diotimus[4] sont toujours sur le tombeau d'Adrien ? Quel ridicule ! Eh quoi ! y fussent-ils à demeure fixe[5], est-ce que les morts le sentiraient ? Et si les morts le sentaient, serait-ce un plaisir pour eux ? Et si c'était un plaisir, en seraient-ils pour cela rendus immortels ? Est-ce que le destin n'avait pas voulu que d'abord ils devinssent, les uns et les autres, des vieillards, ou des vieilles, pour mourir ensuite ? Et les maîtres une fois morts, que pouvaient faire les autres ? Mauvaise odeur que tout cela[6], et ordure dans le fond du sac !

XXXVIII

Si tu as si bonne vue, dit le philosophe[7], vois donc à juger les choses le plus sagement possible.

XXXIX

Dans l'organisation de l'être raisonnable, je ne vois pas de vertu qui puisse supplanter la justice[8] ; mais j'en aperçois une qui peut supplanter le plaisir, c'est la tempérance.

XL

Si tu supprimes ton opinion[9] sur l'objet qui semble te causer tant de douleur, te voilà, toi, dans la plus immuable sécurité. — Mais qui, Toi ? — Toi, c'est la raison. — Mais je ne suis pas raison. — Deviens-le. Que la raison ne s'inflige donc pas à elle-même une douleur inutile ; et si, par hasard, il y a encore en toi quelque

---

1 Maîtresse de Lucius Verus, qui l'avait ramenée de Smyrne à Rome, et qui la traitait en véritable impératrice, par le luxe sans bornes dont il l'entourait. Dans le dialogue intitulé « Les Portraits », Lucien fait de la beauté de Panthée une description enthousiaste. Voir ce dialogue, et ch. X particulièrement.

2 Affranchi de Lucius Verus.

3 Personnage inconnu.

4 Ce personnage, aussi inconnu que Chabrias, a déjà été nommé plus haut, § 25.

5 Comme des statues qui ornent un sarcophage.

6 Peut-être ce ton d'ironie convient-il peu au caractère personnel de Marc-Aurèle, et en un pareil sujet. Voir plus haut, livre VI, § 13. Il faut préférer la solennité de Bossuet parlant de ce « je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue. »

7 Le texte a simplement : Dit-il. On ne sait pas de quel philosophe est cet adage ; c'est peut-être de Platon. D'ailleurs, le texte est altéré en cet endroit, et j'en ai tiré le sens qui paraît le plus vraisemblable. C'est celui que la plupart des traducteurs ont adopté.

8 Le mot du texte a la même valeur à peu près que celui de *Supplanter* dans notre langue. Seulement, on doit dire qu'une vertu ne peut pas en supplanter une autre ; elle s'y ajoute peut-être ; mais deux vertus ne peuvent pas être incompatibles entre elles ; la tempérance est au contraire incompatible avec le plaisir.

9 C'est une des théories les plus importantes du Stoïcisme, quoiqu'elle puisse à première vue sembler paradoxale. Ce serait aller trop loin de prétendre que nos maux n'ont que la réalité que notre jugement leur donne. Notre sensibilité, dont nous ne pouvons nous séparer, est là pour réclamer si haut qu'il nous faut bien l'entendre. Mais ce qui est vrai, c'est que la raison peut dominer la sensibilité, et parvenir, par un exercice persévérant, à lui imposer silence. L'imagination joue également un rôle dans presque tous les instants de notre vie ; elle simplifie ou diminue singulièrement nos biens et nos maux. C'est à la raison de restreindre l'imagination et même de la supprimer tout à fait. Rien de toute cette lutte intérieure n'est impossible ; mais la nature a bien de la peine à se soumettre au joug de la raison. Voir plus haut, dans ce livre, § 28.

chose qui ne va pas bien, que ce quelque chose se fasse à soi-même une opinion[1] sur ce qu'il souffre.

XLI

Une gêne pour la sensibilité est un mal pour la vie animale ; une gêne à la satisfaction d'un désir est un mal pour la vie animale également ; une gêne d'un autre genre peut être aussi un mal pour la vie végétative en nous[2]. De la même manière, ce qui gêne l'intelligence est donc un mal pour la nature intellectuelle. Eh bien, applique-toi à toi-même ces réflexions diverses. Est-ce que la douleur et le plaisir te touchent[3] ? C'est à la sensibilité de le savoir[4]. Ton désir rencontre-t-il un obstacle qui l'arrête ? Mais si tu as conçu ce désir sans y supposer les limitations nécessaires, le mal est alors imputable à ta raison. Que si ton sort est le sort commun de tout le monde, tu n'as pas le droit de dire que tu aies subi un tort, ou rencontré un obstacle. Personne au monde, si ce n'est toi, ne peut empêcher les actes propres de ton intelligence ; il n'y a ni feu, ni fer, ni tyran[5], ni calomnie, en un mot il n'y a rien qui puisse la toucher.

« L'âme, une fois Sphærus[6], reste tout arrondie. »

XLII

Je ne suis pas capable de me faire du chagrin à moi-même[7], moi qui n'en ai jamais fait volontairement à personne[8].

XLIII

Le plaisir de l'un ne ressemble pas au plaisir de l'autre. Le mien, c'est de maintenir toujours en santé l'esprit qui doit me gouverner[9], sans qu'il se détourne jamais[10] avec aversion, ni d'un homme quelconque, ni d'aucun de ces événements auxquels est soumise l'humanité, de façon qu'il regarde toujours chaque chose d'un œil bienveillant, qu'il l'accepte[11], et qu'il l'emploie selon la valeur qu'elle peut avoir[12].

XLIV

---

1 Chose impossible, puisque le corps ne pense pas. Voir plus haut, liv. VII, § 14, et livre VI, § 32.
2 J'ai ajouté ces deux derniers mots pour bien marquer qu'il s'agit toujours ici de l'homme, et non pas de la vie végétative d'une manière générale, c'est-à-dire de la vie des plantes proprement dites. L'homme a aussi en lui suie force de végétation qui affecte plusieurs parties de son être. Marc-Aurèle n'a pas évidemment voulu dire autre chose.
3 Elles touchent le corps, mais non la personne.
4 Parce que c'est elle seule qui est affectée par le plaisir et la douleur. Voir la fin du paragraphe précédent.
5 C'est sans doute une réminiscence des fameux vers d'Horace : « *Nec vultus instantis tyranni*. »
6 Ce vers d'Empédocle est encore cité par Marc-Aurèle plus loin, liv. XII, § 3. Voir les *Fragments* d'Empédocle, vers 176, p. 5, édit. Firmin Didot. Le Sphærus, dans la doctrine d'Empédocle, est l'ensemble de l'univers, jouissant d'un éternel repos.
7 En me conduisant mal et en commettant quelque faute.
8 C'est une belle justice à se rendre à soi-même, surtout quand on est empereur.
9 La raison, qui doit s'efforcer avant tout de maintenir sa tranquillité parfaite, et son indépendance absolue du joug et du trouble des passions.
10 Voir plus haut, liv. II, §§ 13 et 17.
11 C'est la résignation et la foi aux décrets de Dieu, recommandées également par la philosophie et par la religion.
12 Aux yeux de la raison, qui l'a d'abord examinée avec le soin nécessaire. Voir plus haut, liv. III, § 11.

Ne cherche à jouir que du temps qui t'est présentement accordé[1]. Ceux qui poursuivent avec le plus d'ardeur une gloire qui doit leur survivre[2], feraient bien de penser que ceux dont ils l'attendent seront absolument semblables à leurs contemporains d'aujourd'hui, qu'ils ont tant de peine à supporter. Ceux-là aussi sont soumis à la mort ; et dès lors, quel intérêt peux-tu avoir à ce que leurs voix retentissent en ta faveur, et qu'ils aient de toi un souvenir aussi peu durable qu'eux-mêmes[3] ?

XLV

Saisis-moi[4], jette-moi où bon te semble. Là comme partout ailleurs, j'aurai mon génie[5], qui ne me sera pas moins favorable, je veux dire, qui saura se contenter de vivre et d'agir conformément aux lois de son organisation propre. Qu'y a-t-il donc là qui mérite que mon âme en soit en rien troublée, et que, se ravalant elle-même, elle s'abaisse, se passionne, et se laisse aller à l'abattement ou à l'épouvante ? Mais où trouver jamais[6] quelque chose qui puisse valoir ce sacrifice ?

XLVI

Jamais rien ne peut arriver[7] à aucun homme qui ne soit un fait humain ; rien n'arrive à un bœuf qui ne soit fait pour le bœuf ; à une vigne, qui ne soit fait pour la vigne, ni même à une pierre, qui ne soit spécial à la pierre. Si donc chaque être n'éprouve jamais rien que d'ordinaire et de naturel, pourquoi dès lors prendre si mal les choses ? La commune et universelle nature[8] ne te donne pas à supporter un fardeau insupportable[9].

XLVII

Si la douleur que tu éprouves vient d'une cause extérieure, ce n'est pas à l'objet du dehors que tu dois t'en prendre, c'est au jugement que tu en portes[10] ; car il ne dépend que de toi absolument d'effacer le jugement que tu t'en formes. Si au contraire la cause de la peine est dans ta disposition personnelle, qui est-ce qui t'empêche[11] de redresser ta propre pensée ? Si même tu t'affliges de ne pouvoir faire ce que, selon toi, réclame la droite raison, pourquoi n'agis-tu pas plutôt que

---

1 Voir plus haut, liv. II, § 10.
2 Voir plus haut, liv. III, § 10.
3 La réflexion est bien juste ; mais il y a une réponse à ce dédain de la gloire, quelque raisonnable qu'il soit ; et on peut la demander à Pascal. Voir plus haut la note, liv. VI, § 59.
4 Marc-Aurèle s'adresse ici à la Providence pour faire acte encore une fois de parfaite soumission à ses volontés, tout ensemble souveraines et justes. Voir plus haut, liv. V, § 16.
5 Ma raison, ou, comme dirait le Christianisme sous une autre forme : « Mon ange gardien. »
6 Réflexion profondément sensée pour qui a su discerner les vrais biens et les vrais maux, mais que le sage lui-même n'a pas toujours le temps de faire, sous le coup de la passion, qui nous aveugle et nous emporte.
7 C'est l'absolue confiance à la bonté et à la justice de Dieu ; tout est réglé par lui avec une providence qui ne peut, ni se tromper, ni défaillir jamais. Reste, il est vrai, le libre arbitre de l'homme ; mais c'est à l'homme d'en bien user.
8 C'est-à-dire, Dieu.
9 Voir plus haut, liv. VII, §64, une pensée d'Épicure, toute semblable à celle-ci.
10 Voir plus haut la même pensée, § 40.
11 Le Stoïcisme indique le but et ne s'inquiète pas des obstacles qui le rendent d'un accès difficile. La théorie fait bien, et elle ne peut qu'être absolue. Mais la pratique exige beaucoup d'exercice ; et cette soumission entière à la raison est le fruit d'une longue et pénible discipline. Voir plus haut, liv. V, § 2.

de te désoler ? — Mais l'obstacle est plus fort que moi. — Alors ne t'en préoccupe pas, du moment que la cause qui s'oppose à ton action ne dépend pas de toi. — Mais j'aime mieux perdre la vie plutôt que de ne pas faire ce que je désire. — Alors, sors de la vie avec un cœur tranquille, comme meurt celui-là aussi qui a fait tout ce qu'il voulait. Et, à ce moment suprême, sache, encore être doux[1] envers les obstacles que tu auras rencontrés.

XLVIII

Souviens-toi bien que le principe qui nous gouverne est absolument invincible[2], quand, replié sur lui-même[3], il se contente d'être ce qu'il est, pouvant ne pas faire ce qu'il ne veut point[4], en supposant même que sa résistance ne soit pas raisonnable. Que sera-ce donc quand il a la raison pour lui, et qu'il ne juge d'un objet qu'après l'avoir examiné attentivement[5] ? C'est là ce qui fait qu'une âme libre des passions[6] est une véritable forteresse[7], et l'homme n'a pas de rempart plus fort, où il puisse se réfugier et se mettre pour jamais à l'abri de toute attaque. Ne pas voir cela, c'est être aveugle ; et quand on voit cet asile, et qu'on ne s'y réfugie pas, on est bien malheureux.

XLIX

Ne t'en dis jamais à toi-même sur les choses plus que ne t'en annoncent les premières impressions[8]. On t'apprend qu'un tel dit du mal de toi ; soit : mais on ne t'apprend pas que tu en sois blessé[9]. Je vois que mon enfant est malade ; oui, je le vois ; mais ce que je ne vois pas, c'est qu'il soit en danger[10]. Sache donc toujours rester ainsi sur les impressions premières ; n'y ajoute rien de ton propre fonds ; et, de cette façon, elles ne sont rien. Ou plutôt ajoutes-y, mais en homme qui connaît de reste tous les accidents dont ce monde est le théâtre.

---

1 C'est ainsi que Bossuet a pu dire de Madame Henriette d'Angleterre : « Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brava non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. » *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, p. 592, édit. de 1846.

2 Voilà le fondement du Stoïcisme, et comme la pierre angulaire de toute la doctrine. Cette base est en effet inébranlable de sa nature ; mais il est peu d'entre nous qui puissent le comprendre et sentir la force qu'ils portent en eux. Cette force s'accroît par l'exercice, et c'est surtout l'exercice qui manque à la plupart des hommes.

3 Voir plus haut, liv. VII, § 29.

4 Le libre arbitre est une force incoercible, comme on dit dans le langage de la physique.

5 Voir plus haut, liv. III, § 12.

6 Voilà la grande difficulté ; et c'est là aussi ce qui fait que la vieillesse est plus sage, parce que les passions sont amorties, ou domptées, ce qui vaut mieux.

7 Il y a quelques sages qui l'ont prouvé, Socrate entre autres, démontrant l'immortalité de l'âme après avoir bu le poison. — Bossuet commence ainsi son *Sermon sur la Loi de Dieu* : « Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugements, ou de nous égarer dans notre conduite, l'expérience nous fait connaître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire ; c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. »

8 Ce sont les perceptions simples, qui résultent du témoignage des sens, pures de tout ce que l'esprit peut y ajouter.

9 L'exemple est frappant et rend la pensée parfaitement claire.

10 Mais l'amour paternel s'éveille si vite et si vivement qu'il est presque impossible de voir ce que, dans ce cas, l'esprit ajoute spontanément à l'information que les sens lui donnent. Sénèque a dit : « Ô Dieux immortels, je serais allé moi-même au-devant de ces malheurs, au lieu de m'y offrir aujourd'hui à votre appel. Voulez-vous prendre mes enfants ? C'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelques parties de mon corps ? Disposez-en ; je n'offre pas grand'chose. Bientôt je m'en séparerai tout entier. » *De la Providence*, ch. V.

L

Ce melon est amer. — Laisse-le. — Il y a des ronces dans mon chemin. — Détourne-toi. C'est tout ce qu'il faut faire ; mais n'ajoute pas : « Pourquoi y a-t-il de pareilles choses dans le monde[1] ? » Prends-y garde ; par cette question, tu te ferais moquer de toi par quelqu'un qui aurait étudié les lois de la nature, de même que tu prêterais à rire au menuisier ou au cordonnier si tu allais leur reprocher les copeaux et les rognures qui sont dans leurs ateliers. Encore, ces ouvriers ont-ils toujours la possibilité de jeter ces débris dans un autre endroit, tandis que la nature n'a pas un lieu quelconque dans l'univers qui soit en dehors d'elle. Ce qu'il y a précisément de merveilleux dans l'art que déploie la nature, c'est que, s'étant donné à elle-même des limites, elle transforme en sa propre substance tout ce qui en elle semble fait pour se corrompre, vieillir et devenir inutile, et qu'avec ces débris eux-mêmes elle compose des êtres nouveaux, sans avoir jamais besoin d'emprunter des matériaux étrangers, ni d'avoir un lieu quelconque où elle rejette les immondices. Elle sait donc se contenter, et de l'espace qui est à elle, et de la matière gui lui appartient également, et de l'art[2] qui est spécialement le sien.

LI

Quand on agit, ne point hésiter[3], quand on s'entretient avec les gens, ne point s'animer ; dans les perceptions qu'on reçoit, ne pas se tromper[4] ; ne pas se concentrer en soi-même tout d'une pièce, et n'en pas sortir trop inopinément ; ne point être affairé dans la vie. Les hommes se tuent, se massacrent, s'accablent d'exécrations. Mais qu'est-ce que tout cela fait pour le devoir qu'a ton âme de rester pure, intelligente, sage et juste ? Autant vaudrait, en passant près d'une eau limpide et savoureuse, l'accabler d'outrages. Mais l'eau ne cesserait pas de s'épancher, toujours excellente à boire. On aurait beau y jeter de la boue et du fumier, elle aurait bientôt dissous ces ordures ; bientôt elle les aurait rejetées, sans en avoir contracté la moindre souillure. A quel prix peux-tu donc te faire en toi-même une source qui ne tarisse jamais[5], comme tarit un puits intermittent[6] ? Le seul moyen, c'est de te rendre à tout instant de plus en plus libre, sans jamais te départir de la bienveillance, de la simplicité et de la modestie indispensables.

LII

---

1 C'est une question très naturelle et qui se présente à tout instant, même pour les esprits les plus sérieux. La réponse qu'y fait Marc-Aurèle est la plus solide, ou plutôt c'est la seule que l'on puisse y faire. Ces choses sont dans le plan général de l'univers, parce quelles y sont. Si nous savons être suffisamment humbles, nous nous soumettons sans peine à l'ignorance invincible qui nous environne sous tant de rapports. Mais c'est l'orgueil humain, et au moins aussi souvent notre faiblesse, qui se révolte, et qui réclame le mot d'une énigme que nous ne trouverons jamais. C'est le secret de Dieu.

2 Espace, matière, art, tout est infini dans la nature ; et peut-être on ne peut pas dire très justement qu'elle s'en contente ; en fait, elle a tout ; elle est tout.

3 C'est aussi une des quatre maximes pratiques de Descartes, et la seconde de sa « morale par provision ». *Discours de la Méthode*, pp. 146 et 148. édit. de V. Cousin.

4 Par le moyen indiqué plus haut, § 49.

5 Image aussi belle que juste.

6 J'ai ajouté ce dernier mot pour rendre la pensée plus claire. Il y a des éditeurs qui ont cru que ce dernier membre de phrase est une interpolation.

Quand on ignore ce qu'est le monde[1], on ignore le lieu où l'on est ; quand on ignore pourquoi on a été naturellement fait, on ignore ce qu'on est soi-même, comme on ignore ce qu'est le monde ; et quand on en est à ignorer une de ces choses, on ne sait même pas pourquoi soi-même on a été créé par la nature[2]. Mais que te semble de celui qui redoute le blâme[3], ou qui recherche les éloges, de ces hommes dont l'ignorance va jusqu'à ne savoir, ni où ils sont, ni ce qu'ils sont ?

LIII

Tu recherches les éloges[4] d'un homme qui, trois fois par heure, s'accable de ses propres malédictions[5] ; tu prétends plaire à un homme qui se déplaît à lui-même souverainement ; car peut-on se plaire à soi-même quand on se repent, on peu s'en faut, de tout ce qu'on fait ?

LIV

Ne pas se borner à respirer l'air qui nous environne, mais s'associer en outre par la raison[6] au principe intelligent qui enveloppe toutes choses ; car la force intelligente est répandue dans l'univers entier, et elle ne se communique pas moins à celui qui veut la conquérir que la force de l'air ne se communique à celui qui est fait pour le respirer.

LV

Considéré d'une façon générale[7], le vice ne peut pas nuire au monde ; considéré dans un individu séparé, il ne nuit pas à autrui[8] ; mais il est exclusivement nuisible à l'être même, qui d'ailleurs a la possibilité d'en être délivré, pourvu que d'abord ce soit lui qui le veuille.

LVI

---

1 Un ordre admirable, comme le dit le mot grec, qui signifie tout à la fois les deus idées d'Ordre et d'Univers.

2 Le Stoïcisme n'hésite pas à répondre que l'homme a été créé pour la sagesse et la vertu. C'est sa foi, et l'homme peut en avoir de plus haute ni de plus vraie. Sous une autre forme, c'est ce que Socrate avait dit avant le Stoïcisme.

3 Dédain de la vaine gloire dont les hommes peuvent disposer. Voir plus haut, liv. III, § 10, et liv. VI, § 59.

4 Suite du paragraphe précédent.

5 L'ironie est amère ; mais la réflexion est juste, et bien souvent elle pourrait guérir toute notre vanité.

6 Un peu plus haut, liv. III, § 4, Marc-Aurèle a appelé l'homme le collaborateur de Dieu. Cette comparaison de l'air que nous respirons et de l'intelligence répandue dans l'univers entier, et que notre raison peut respirer en quelque sorte, a sa grandeur et sa vérité. Sénèque a dit : « Il faut tout souffrir avec courage, parce que tout arrive, non par aventure, mais par ordre. Il y a longtemps qu'a été réglé ce qui doit faire ta joie, ce qui doit faire ta peine, et, quelle que soit la variété d'événements qui semble distinguer la vie de chacun, le tout se résume en une seule chose : périssables, nous avons reçu des biens périssables. Pourquoi tant nous indigner ? Pourquoi nous plaindre ? C'est la loi de notre existence. » *De la Providence*, ch. V.

7 C'est-à-dire, dans l'ordre universel des choses. Il est certain que le mal doit y avoir sa place, puisque Dieu l'a permis. Seulement, notre faible intelligence ne comprend pas assez les desseins de Dieu.

8 Au point de vue moral ; car il peut y nuire par une toute de conséquences. Mon vice ne corrompt que moi ; et mes semblables ne le subissent pas comme moi. Voir le paragraphe suivant, où la pensée se continue et se développe.

Pour tout ce qui regarde ma volonté personnelle[1], la volonté de mon voisin m'est aussi parfaitement indifférente et étrangère que sa respiration ou son corps. Sans doute, nous sommes faits les uns pour les autres autant que possible ; mais la raison qui nous conduit n'en a pas moins dans chacun de nous son domaine distinct. Autrement, le vice de mon voisin deviendrait mon vice personnel. Mais Dieu ne l'a pas voulu[2], afin qu'un autre ne pût pas à son gré faire mon malheur.

LVII

Le soleil semble épancher et répandre sa lumière, et en effet il l'épanche dans le monde entier ; mais, en s'épanchant, il ne s'épuise jamais[3]. Cet écoulement n'est qu'une simple extension. Le mot qui, dans la langue grecque[4], signifie ses Rayons a la même étymologie que le mot qui exprime l'idée de s'étendre et de s'épancher. Tu peux voir en effet ce qu'est précisément un rayon de soleil, en observant la lumière qui s'introduit dans une pièce obscure, à travers une ouverture étroite. Elle s'étend et marche en ligne droite ; puis elle se partage, pour ainsi dire[5], en rencontrant un obstacle solide, qui en prive l'air placé au-delà[6]. C'est sur cet obstacle que la lumière s'arrête, sans glisser en bas et sans tomber[7]. C'est justement ainsi que ton intelligence doit s'écouler et se répandre en tous sens. C'est une diffusion ; ce n'est pas un épuisement, et, quand elle rencontre des obstacles, elle ne doit montrer ni colère ni emportement[8] dans la résistance qu'elle leur oppose ; elle ne tombe pas ; elle reste debout, et elle éclaire de sa lumière tout ce qui la reçoit. Ce qui ne peut pas la réfléchir se prive soi-même de son splendide éclat.

LVIII

Quand on craint la mort, cela revient à craindre, ou de ne plus rien sentir[9] du tout, ou de sentir autrement que dans cette vie. Mais, si tu ne sens plus quoi que ce soit, tu ne peux par conséquent ressentir aucun mal ; et, si tu as une sensibilité différente, alors tu ne seras qu'un autre être ; mais tu ne cesses pas de vivre[10].

LIX

---

1 Suite du paragraphe précédent.
2 Et nous devons l'en remercier ; car, sans cette distinction, nous ne serions plus des personnes, et l'individu moral n'existerait pas.
3 La comparaison appliquée à notre esprit n'est peut-être pas très exacte ; il s'épuise et se fatigue. La lumière du soleil ne diminue pas, du moins autant que nous en pouvons juger, quoiqu'il ait aussi ses défaillances.
4 J'ai dû paraphraser ce passage pour le rendre tout à fait clair.
5 L'expression serait plus juste si l'on disait : « Elle se rompt », ou « Elle s'arrête ».
6 Le rayon s'arrête, par exemple, sur le panneau d'une porte, dont l'autre côté n'est pas éclairé.
7 C'est un fait ; et l'observation est ingénieuse. C'est que la lumière n'est pas pesante.
8 C'est une leçon de douceur intellectuelle, et aussi d'humilité.
9 Voir le *Phédon* de Platon, pp. 207 et suiv., traduction de M. V. Cousin.
10 Il semble bien que c'est à cette solution spiritualiste une Marc-Aurèle incline, comme le Stoïcisme de Sénèque.

Les hommes sont faits évidemment les uns pour les autres[1]. Ainsi, éclaire-les, ou sache au moins les supporter.

LX

Autre est le mouvement d'une flèche, autre est celui de l'esprit. Mais l'esprit a cet avantage que, tout en procédant avec le soin nécessaire et en considérant les choses attentivement[2], il n'en va pas moins droit[3] ? et il n'en arrive pas moins sûrement à son but.

LXI

Il faut entrer dans l'esprit des autres[4], et toujours permettre aux autres d'entrer aussi dans ton esprit.

---

1 Une des maximes les plus nobles et les plus fécondes du Stoïcisme. Aristote avait établi dans sa *Politique* que l'homme est un être essentiellement sociable. Voir liv. I, ch. I, § 9, de ma traduction, 3e édition.
2 Ce qui semble un temps d'arrêt et une déviation dans le mouvement de l'esprit.
3 Tandis que la flèche manquerait le but, si elle s'arrêtait ou si elle était déviée.
4 Attention plus délicate et plus difficile que de laisser les autres pénétrer dans notre propre esprit. Voir plus haut, liv. VI, § 53.

LIVRE IX

I

Se rendre coupable d'une injustice envers autrui[1], c'est faire un acte d'impiété, parce que la nature qui gouverne l'univers[2], ayant créé les êtres raisonnables pour s'aider par des secours réciproques, selon leurs mérites divers, sans qu'il leur soit jamais permis de se nuire entre eux, celui qui méconnaît cette volonté expresse de la nature se rend impie envers la plus auguste des divinités[3].

Faire un mensonge est une autre impiété[4] aussi grave envers elle ; car la nature qui régit l'univers est également la nature pour tous les êtres ; et les êtres d'ici-bas sont évidemment de la même famille que les êtres éternels. C'est là ce qui fait qu'à un certain point de vue, la nature est appelée la Vérité, parce que c'est elle qui est la cause première de tout ce qui est vrai. Celui donc qui trompe sciemment fait acte d'impiété ; car c'est un délit de mentir. Mais même quand on trompe sans le vouloir[5], comme on se met en désaccord avec la nature universelle, et que l'on provoque un désordre dans son sein, on combat par cela seul la constitution naturelle du monde[6]. C'est la combattre que de se porter, fût-ce à son propre détriment, vers ce qui contredit la vérité. Car celui qui s'égare ainsi avait préalablement reçu de la nature toutes les facultés nécessaires, et c'est en les négligeant qu'il s'est rendu désormais impuissant à distinguer le faux du vrai.

C'est encore une sorte d'impiété[7] de rechercher le plaisir comme un bien, et de fuir la douleur comme un mal[8]. Il est inévitable qu'avec ces idées on accuse incessamment la commune nature d'avoir réparti ses dons, sans considération de mérite, entre les méchants et les bons, puisqu'à chaque instant les méchants jouissent des plaisirs de ce monde[9] et de tous les moyens de se les procurer, et que les bons sont plongés dans la douleur[10], exposés aux causes de tout genre qui la produisent. D'une autre part, quand on redoute la douleur, on doit par suite redouter bien des événements que le monde doit néanmoins voir s'accomplir. C'est là encore une disposition impie. Quand on tient tant au plaisir,

---

1 Le texte n'est pas aussi précis ; il dit dans sa brièveté un peu obscure : « Le coupable est impie. » J'ai dû développer l'expression de la pensée, d'après ce qui suit.
2 En d'autres termes, Dieu.
3 C'est encore Dieu. On peut dire d'une manière générale que toutes les fautes sont des offenses envers Dieu ; mais c'est peut-être forcer les choses que de vouloir donner à toutes les fautes sans exception le nom d'impiétés. Ce sont des fautes spéciales qui ont ce caractère particulier.
4 Ici encore c'est confondre un peu les choses. Le mensonge est une faute ; mais ce n'est pas une impiété, à proprement parler.
5 Il semble qu'alors il n'y a plus même de faute morale. C'est une erreur ; ce n'est plus un mensonge.
6 C'est peut-être employer des expressions bien fortes, quoique au fond l'idée ne soit pas fausse. Mais cette exagération du bien et cette horreur sans bornes pour le mal sont l'habitude et l'honneur du Stoïcisme.
7 Cette nouvelle espèce d'impiété prête à la même critique que les précédentes. Ce n'est pas une impiété que d'aimer les plaisirs ; c'est une faiblesse très naturelle, quoique souvent très dangereuse.
8 Il ne faut pas nier que la douleur ne soit un mal ; mais bien souvent il faut savoir la prendre comme une épreuve, ou comme un juste châtiment.
9 Voir plus haut, liv. VI, § 34.
10 C'est plutôt une exception qu'une règle ordinaire.

on ne se défend pas assez de commettre des fautes contre ses semblables ; et c'est égaiement une impiété manifeste. Dans les choses où la commune nature se montre indifférente, puisque, certainement, elle n'aurait pas fait les deux si elle n'était pas profondément indifférente à l'une et à l'autre, ce qu'il faut c'est que ceux qui veulent obéir à la nature pensent à cet égard absolument comme elle, et qu'eux aussi ils restent dans une indifférence parfaite[1].

Ainsi donc, en ce qui concerne la douleur et le plaisir, la mort et la vie, la gloire et l'obscurité, toutes choses dont la commune nature fait indistinctement usage, on se rend coupable d'une impiété évidente, si l'on n'est pas aussi impassible que la nature elle-même. Et quand je, dis que la commune nature est indifférente à tout cela, et qu'elle en fait un égal usage, je veux faire entendre que tout cela arrive indistinctement à tous les êtres qui se succèdent, les uns à la suite des autres, ou qui apparaissent dans le monde, en vertu d'une impulsion première de la Providence[2] ; car elle a dès l'origine des choses réglé l'ordre entier de l'univers, et y a déposé les raisons de tout ce qui devait être dans un avenir sans fin, en déterminant l'empire de toutes les forces qui ont été les germés des existences, des changements, et des révolutions de tout genre que nous pouvons observer.

II

Ce serait le privilège d'un mérite surhumain que de pouvoir sortir de la société des hommes sans avoir jamais su ce que c'est que le mensonge, la fausseté sous aucune de ses formes, la mollesse et l'orgueil. Déjà, c'est avoir fait une heureuse traversée[3] que de s'en aller de ce monde avec le profond dégoût de ces vices[4]. Ou bien, par hasard, préférerais-tu t'enfoncer dans le mal ? Et l'expérience en est-elle encore à t'apprendre à fuir cette peste ? La corruption de l'âme, qui se ruine par le vice, est une peste cent fois plus fatale que celle qui infecte et vicie l'air que tu respires. Car l'une est la peste des animaux en tant qu'ils sont de simples animaux, tandis que l'autre est la peste des hommes en tant qu'ils sont hommes[5].

III

Ne maudis pas la mort ; mais fais-lui bon accueil[6], comme étant du nombre de ces phénomènes que veut la nature. La dissolution de notre être est aussi naturelle en nous que la jeunesse, la vieillesse, la croissance, la pleine maturité, la pousse des dents, la barbe, les cheveux blancs, la procréation, la gestation des enfants, l'accouchement, et tant d'autres fonctions purement physiques, que développent en nous les diverses saisons de la vie. Lors donc que l'homme y a réfléchi, il sait qu'il doit ne montrer à l'égard de la mort, ni oubli, ni courroux, ni

---

1 C'est là une conquête très difficile de la sagesse.
2 On peut croire que l'univers a été créé et ordonné par Dieu de toute éternité ; mais la Providence continue de veiller à son œuvre, après l'avoir réglée dès l'origine.
3 Le texte a une tournure de phrase qui était une expression technique de marine.
4 C'est un état d'âme que bien peu d'hommes encore ont en quittant la vie. On a été vicieux presque sans le savoir, par une pente naturelle ; et il faut, même à la fin de la vie, une grande force d'âme pour se juger et avoir horreur du mal qu'on a fait, parce qu'alors on le comprend.
5 C'est-à-dire, des êtres doués de raison et faits pour pratiquer le bien.
6 La sagesse ne peut pas aller au-delà de ces réflexions si vraies et si sereines. C'est ainsi qu'il faut prendre la mort, puisqu'elle est entrée dans les desseins de Dieu. Voir plus haut, liv. VIII, § 47, et la citation tirée de Bossuet, en note.

jactance[1]. Il faut l'attendre comme un des actes nécessaires de la nature[2] ; et puisque tu attends bien le jour où ta femme mettra au monde l'enfant qu'elle porte en son sein, de même aussi tu dois accueillir l'heure où ton âme se délivrera de son enveloppe[3]. Que si tu as besoin, pour te rassurer le cœur, d'une réflexion toute spéciale, qui te rende plus accommodant envers la mort, tu n'as qu'à considérer ce que sont les choses dont tu vas te séparer enfin, et les spectacles dont moralement ton âme ne sera plus attristée. Ce n'est pas à dire le moins du monde qu'il faille combattre contre les hommes ; loin de là, il faut les aimer[4] et les supporter avec douceur. Seulement, il faut bien te dire que ce ne sont pas des gens partageant tes sentiments[5] que tu vas quitter ; car le seul motif qui pourrait nous rattacher à la vie[6] et nous y retenir, ce serait d'avoir le bonheur de s'y trouver avec des hommes qui auraient les mêmes pensées que nous. Mais, à cette heure, tu vois quelle anxiété te cause ce profond désaccord dans la vie commune, et tu vas jusqu'à t'écrier : « Ô mort, ne tarde plus à venir, de peur que je n'en arrive, moi aussi, à me méconnaître[7] autant qu'eux ! »

IV

Quand on fait une faute contre quelqu'un, on en commet une aussi contre soi-même[8] ; en faisant tort à autrui, on se fait en même temps un tort personnel, puisqu'on se pervertit.

V

Bien souvent on se rend coupable en négligeant d'agir[9], et non pas seulement en agissant.

VI

Il doit te suffire d'avoir une idée parfaitement intelligible des choses qui t'occupent actuellement, de remplir actuellement ton devoir envers la communauté, et d'être actuellement[10] en disposition de te soumettre avec joie à tout événement que la Cause infinie[1] peut t'envoyer.

---

1 C'est bien ainsi que Marc-Aurèle est mort lui-même, comme l'atteste le récit de Capitolin, *Vie de Marc-Antonin*, ch. XXVIII.
2 Et comme une des fonctions de la vie.
3 Voir plus haut, liv. VII, § 14, une doctrine non moins spiritualiste.
4 C'est le précepte que Marc-Aurèle a vingt fois donné et qu'il a pratiqué lui-même durant toute sa vie ; ce qui est plus difficile et plus méritoire.
5 Parce qu'en effet, des âmes telles que celle de Marc-Aurèle sont bien rares.
6 Un des motifs qui consolent le plus sérieusement Socrate de sa mort, c'est que, dans l'autre vie, il s'attend à trouver des hommes avec qui il pourra converser sans désaccord sur tous les sentiments qui l'animent. Voir le *Phédon*, p. 198, traduction de M. V. Cousin.
7 Acte d'humilité vraiment philosophique. Sénèque, faisant parler Dieu même, lui fait dire : « Comme je ne pouvais vous soustraire aux afflictions, aux revers, aux épreuves, j'ai armé vos âmes ; soutirez courageusement, c'est par là que vous pouvez surpasser Dieu même. Méprisez la pauvreté ; nul ne vit aussi pauvre qu'il est né ; méprisez la douleur ; elle finira, où vous finirez ; méprisez la fortune ; je ne lui ai donné aucun trait qui porte jusqu'à l'âme ; méprisez la mort ; ce n'est qu'une fin ou une transformation. » *De la Providence*, ch. VI.
8 Si chacun de nous faisait cette réflexion, on commettrait moins de fautes envers ses semblables.
9 Ce sont les fautes d'omission ; et il est bien vrai que la négligence et la paresse nous rendent coupables presque aussi souvent et aussi gravement que la perversité et le vice.
10 Ces répétitions sont dans le texte ; et je les ai conservées, parce qu'elles sont destinées à bien marquer la pensée de Marc-Aurèle ; c'est surtout du présent que l'homme doit s'occuper ; le passé

VII

Effacer les impressions sensibles[2] ; apaiser l'émotion qu'elles ont pu nous causer ; éteindre nos passions ; rester complètement maîtres de la raison qui doit nous guider[3].

VIII

C'est une seule et même âme[4] qui fait vivre les animaux privés de raison ; c'est une seule et même âme intelligente qui est répartie entre les êtres raisonnables, de même qu'il n'y a qu'une seule et même terre pour toutes les choses terrestres, de même qu'il n'y a qu'une seule et même lumière qui nous fait voir tout ce qui est visible, de même qu'il n'y a qu'un seul et même air que respirent tous les êtres animés.

IX

Tout être qui a quelque chose de commun[5] avec un autre être se porte invinciblement vers son semblable. Tout objet terreux se dirige spontanément vers la terre ; toute particule liquide tend à s'écouler avec les eaux ; la particule d'air en fait autant. Il faut des obstacles et une violence, pour qu'ils ne suivent pas cette pente. De même encore, le feu monte toujours en haut[6] pour s'y rejoindre au feu élémentaire ; sur la terre, il suffit qu'une matière quelconque soit un peu plus sèche pour qu'elle soit toute prête à s'enflammer, sous toute espèce de feu, parce que cette matière est moins mélangée de ce qui s'oppose et résiste à la combustion.

C'est en vertu d'une loi semblable que tout être qui a sa part de la commune nature intellectuelle, tend aussi vivement et plus vivement encore vers l'être qui est de la même espèce que lui[7]. Plus l'être intelligent l'emporte sur le reste des créatures, plus aussi il a d'empressement à se mêler et à se fondre avec ce qui est de sa famille. Ainsi d'abord, parmi les animaux qui n'ont pars la raison en partage, on peut observer des essaims, des troupes, des éducations de petits, et, en quelque sorte aussi, des affections et des amours ; car, dans ces êtres, il y a déjà des âmes ; et l'on peut y remarquer une tendance évidente à se grouper autour du meilleur, ce qu'on ne voit, ni dans les plantes, ni dans les pierres, ni dans les bois. Au contraire, entre les êtres qui ont le privilège de la raison, il se forme des gouvernements, des amitiés de tout ordre, des familles, des réunions

---

ne lui appartient plus ; l'avenir n'est pas encore à lui. Le présent seul lui appartient, bien que ce présent même lui échappe sans cesse.

1 Le texte dit simplement la Cause. Voir plus haut, liv. VII, § 57.

2 Voir plus haut, liv. VII, § 29, la même pensée presque dans les mêmes termes.

3 C'est pour que la raison soit la souveraine maîtresse qu'il faut soigneusement éviter à l'âme tout ce qui peut lui ravir sa parfaite tranquillité. De là, l'ataraxie stoïcienne.

4 Il ne faut pas prendre ceci au pied de la lettre, ni attribuer à Marc-Aurèle un panthéisme aveugle, qui n'est pas le sien, il vient de montrer dans les paragraphes précédents qu'il distingue profondément son âme propre de celle de ses semblables ; et il n'admet pas une confusion qui serait la négation de toute responsabilité personnelle. Voir plus haut, liv. VIII, § 56 ; liv. VII, § 55, et passim.

5 Tout ce long développement a pour objet de blâmer les hommes qui ne ressentent pas, pour les autres hommes, cette bienveillance que doivent avoir entre eux des êtres de la même espèce et de la même famille.

6 Il est clair qu'il n'y a pas à s'arrêter beaucoup à cette physique, que Marc-Aurèle accepte telle qu'il la trouve de son temps, et telle sans doute qu'il l'a reçue de ses maîtres.

7 Soit homme, soit Dieu.

de tout genre, et, même pendant la guerre, des traités et des trêves. En montant encore plus haut jusqu'aux êtres de la région supérieure, il y a une sorte d'unité même entre les plus séparés par la distance, comme le sont les astres[1].

C'est donc ainsi que la tendance à s'élever toujours vers le mieux peut créer entre les êtres les plus disparates une sorte de sympathie. Mais regarde ce qui se passe dans l'état présent des choses. Seuls, les êtres doués d'intelligence[2] ont perdu le sentiment de cette affection et de ce bon accord qu'ils se doivent mutuellement[3] ; il n'y a que parmi eux qu'on rte voit plus ce concours. Pourtant ils ont beau fuir ; ils sont repris dans le courant qui les entraîne ; la nature est la plus forte ; et tu peux te convaincre de cette vérité pour peu que tu l'observes avec quelque soin ; car il serait plus facile de découvrir un objet terrestre séparé du reste de la terre, que de trouver un homme absolument isolé de l'homme[4].

X

L'homme porte son fruit, comme Dieu porte le sien[5], comme le monde porte le sien aussi, comme toute chose le porte, quand la saison en est venue. Si d'ordinaire le mot de Fruit ne s'applique proprement qu'aux plantes qui, comme la vigne, produisent des fruits, l'expression ici n'est de rien. La raison porte également son fruit, qui est tout ensemble, et commun, et spécial ; et, de ce fruit-là, il sort une multitude d'autres fruits[6] qui sont pareils à la raison elle-même.

XI

Si tu le peux[7], instruis les gens et redresse-les ; si tu y échoues, n'oublie pas que c'est précisément à cet effet que la bienveillance t'a été accordée[8]. Les Dieux mêmes sont cléments pour les êtres qui te résistent ; et à leur égard, tant les Dieux sont bons, ils les aident à se donner[9] santé, richesse et gloire. Tu peux imiter les Dieux[10] ; ou, si tu ne le fais pas, dis-moi qui t'en empêche.

XII

---

1 Qui font en effet partie d'un vaste système, où chacun a son rôle bien marqué, pour concourir à l'unité universelle.
2 Et de liberté.
3 Voilà la pensée essentielle de ce paragraphe.
4 C'est que l'homme est essentiellement sociable, comme l'a démontré Aristote. Voir plus haut, liv. VIII, § 59, la note.
5 L'assimilation ne laisse pas que d'être un peu audacieuse ; mais il est certain que l'homme, quand il se dévoue au bien, peut se dire qu'il se rend semblable à Dieu autant que le lui permet son infirmité naturelle.
6 C'est-à-dire que, d'un acte raisonnable, il peut sortir une multitude d'autres actes que dicte également la raison. Sénèque a dit : « Une marche irrévocable entraîne également et les Dieux et les hommes. Le Créateur lui-même, l'arbitre de toutes choses, a pu écrire la loi du destin ; mais il y est soumis. Il obéit toujours ; il n'a ordonné qu'une fois. » *De la Providence*, ch. V.
7 Voir plus haut, liv. V, § 28.
8 La bienveillance doit être prise ici dans le sens de Charité.
9 Peut-être dans bien des cas serait-il plus exact de dire : « Ils les laissent se donner. »
10 Voir le paragraphe précédent et la note 39.

Travaille sans cesse, non pas avec la persuasion que c'est un malheur pour toi de travailler[1], ni avec le désir qu'on te plaigne ou qu'on t'admire, mais soutenu par cette seule volonté de toujours agir ou de suspendre ton activité, de la manière que le veut la raison dans l'intérêt de la cité dont tu fais partie.

XIII

Aujourd'hui, je suis sorti de tous mes embarras ; ou, pour mieux dire, j'ai mis tous mes embarras de côté ; car ils n'étaient pas au dehors ; ils étaient tout intérieurs, c'est-à-dire dans les idées que je m'en faisais[2].

XIV

Toutes choses deviennent familières par l'expérience qu'on en acquiert ; le temps qu'elles subsistent n'est que d'un jour ; leur matière n'est que souillure. A cette heure, tout est absolument ce qu'il était[3] quand vivaient ceux que nous avons ensevelis.

XV

Les choses nous sont extérieures et restent à notre porte[4]. Indépendantes par elles-mêmes, elles ne savent rien de ce qu'elles sont, elles ne nous en disent rien. Qui nous en apprend donc quelque chose[5] ? C'est uniquement la raison, qui nous gouverne.

XVI

Pour l'être raisonnable qui vit en société, le mal, ainsi que le bien, ne consiste pas dans ce qu'il pense[6], mais dans ce qu'il fait. C'est comme la vertu et le vice, qui, pour lui, ne consistent pas davantage dans la pensée, mais dans l'action.

XVII

Pour le caillou qu'on lance en l'air[7], il n'y a pas plus de mal à redescendre qu'il n'y avait de bien à monter.

---

1 Il faut considérer le travail, non pas même comme une nécessité pour l'homme, mais comme un honneur et une dignité. A proprement parler, il n'y a que l'homme qui travaille, et c'est un privilège glorieux qu'il ne partage avec aucun autre être. II peut régler son activité comme il lui convient.
2 Voir plus haut, liv. VIII, § 49.
3 Tout est absolument ce qu'il était. Il y aurait exagération à prendre cette pensée dans toute sa rigueur. Les choses ne sont pas aussi uniformes que le dit Marc-Aurèle ; et bien qu'il y ait toujours un fonds identique, il y a toujours aussi des détails nouveaux. Marc-Aurèle pouvait se dire modestement à lui-même que son règne était bien différent de celui de Néron, quoique lui et Néron fussent également empereurs.
4 L'image est dans le texte ; et elle est parfaitement juste.
5 Cette doctrine est bien loin de celle du Sensualisme au dix-huitième siècle ; elle en est distante par les idées non moins que par le temps.
6 Ceci est un peu contraire à la doctrine platonicienne, qui prétend qu'il suffit de connaître le bien pour le pratiquer, et qui confond ainsi la science et la vertu. Il est bien vrai qu'un être raisonnable ne peut agir sans avoir préalablement pensé ; mais Marc-Aurèle a raison : l'essentiel pour la société, c'est ce que fait l'individu ; autrement, on arrive à une foule d'erreurs et de paradoxes, où se sont perdus trop souvent les mystiques, sacrifiant les œuvres à la pensée. La foi sans les couvres n'est presque rien ; et elle peut être bien souvent plus dangereuse qu'utile.
7 Marc-Aurèle s'est déjà servi d'une comparaison analogue, plus haut, liv. VIII, § 20. Dans ce dernier passage, qui est plus explicite, il s'agit de montrer que l'homme doit se résigner à la

XVIII

Pénètre au fond de leurs cœurs[1] ; et tu sauras quels juges tu redoutes, et quels juges ils sont aussi à leur propre égard.

XIX

Tout est soumis au changement[2]. Et toi-même tu es sujet à une perpétuelle modification, et, sous certains rapports, à une destruction perpétuelle. L'univers entier est comme toi[3].

XX

Il faut laisser à autrui la faute d'autrui[4].

XXI

Qu'une action cesse ; qu'un désir, qu'une idée s'arrêtent et s'apaisent ; que tout cela meure, peut-on dire, il n'y a pas là le moindre mal[5]. A un autre point de vue, considère les âges divers de la vie, enfance, adolescence, jeunesse, vieillesse ; tous ces changements sont des morts successives de chacun de ces états. Est-ce donc si terrible ? Maintenant considère encore le temps de la vie que tu as passé sous la conduite de ton grand-père, de ta mère, de ton père[6] ; et te rappelant encore bien d'autres vicissitudes que celles-là, bien d'autres changements, bien d'autres cessations de choses, demande-toi de nouveau : « Est-ce donc si terrible ? » Ainsi, le terme de la vie tout entière[7], sa cessation, son changement ne sont pas non plus davantage à craindre.

XXII

---

destinée qui lui est faite. Sénèque a insisté bien souvent sur ces virils conseils, auxquels se complait le Stoïcisme : « Pourquoi Dieu souffre-t-il qu'il arrive malheur aux gens de bien ? Non ; il ne le souffre pas. Il a éloigné d'eux tous les maux : les crimes, les forfaits, les pensées coupables, les désirs ambitieux, les aveugles désirs, et l'avarice qui convoite le bien d'autrui ; il veille sur eux et les protége. Ne faut-il pas aussi exiger de Dieu qu'il garde leur bagage ? Ils l'exemptent eux-mêmes de ce soin, en méprisant les choses extérieures. » *De la Providence*, ch. VI.

1 L'idée est juste ; et quoiqu'on puisse dire avec raison que de tels juges sont bien peu compétents, on les redoute cependant, en ce sens tout au moins giron recherche leur approbation et qu'on craint leur blâme. Voir plus haut, liv. VI, § 59, ce qui a été dit sur le dédain de la gloire, et la réponse de Pascal.

2 L'observation est exacte ; mais elle contredit ce qui a été dit plus haut, liv. VII, §§ 1 et 47, sur l'uniformité des choses. Du moment qu'il y a changement, il y a nécessairement nouveauté ; car une de ces idées implique l'autre.

3 Il n'y a que Dieu d'immuable et d'éternel.

4 La concision de cette pensée la rend un peu obscure ; on peut voir des pensées analogues, mais plus développées et plus claires, liv. V, § 25, et liv. IV, § 3.

5 La réflexion est très juste, et cet argument est très bon contre la crainte de la mort. Ce n'est qu'un changement, auquel tant d'autres changements nous ont préparés. Mais, en général, on redoute la mort elle-même moins que les douleurs dont elle est ordinairement précédée.

6 Voir les trois premiers paragraphes du liv. I, et les notes qui s'y rapportent.

7 En d'autres termes, la mort. — Sénèque, citant Démétrius, a dit : Voulez-vous ma vie ? Pourquoi non ? Je ne ferai pas difficulté de vous laisser reprendre ce que vous m'avez donné. C'est de mon plein gré que vous remporterez tout ce que vous me demanderez. Oui, sans doute, j'aurais mieux aimé offrir qu'abandonner. Qu'est-il besoin d'enlever ce que vous pouvez recevoir ? Cependant, aujourd'hui même, vous n'enlevez rien ; car on n'arrache qu'à celui qui retient. » *De la Providence*, ch. V.

Reviens bien vite, reviens en courant à la pensée du principe souverain qui te régit[1], du principe qui régit l'univers, et de celui qui régit l'homme à qui tu parles : à ton principe, pour en faire en toi une intelligence amie de la justice ; au principe souverain de l'univers, pour te rappeler de quel tout tu fais partie ; au principe qui conduit ton interlocuteur, pour savoir s'il agit par ignorance[2] ou de propos délibéré, et ne pas oublier qu'il est de ta famille.

XXIII

Comme tu n'es toi-même qu'un complément du système entier que la cité compose[3], de même il faut aussi que chacun de tes actes tende à compléter la vie de la cité. Si donc une quelconque de tes actions n'a pas un rapport, soit direct, soit éloigné, avec le but commun de la société[4], cette action brise ta vie sociale, et en rompt l'unité ; elle est factieuse, au même titre qu'est factieux le citoyen qui, pour sa part personnelle, s'écarte de l'harmonie qui ressemble à celle-là et qui est si nécessaire au peuple.

XXIV

Fureurs d'enfants[5], jeux puérils, pauvres âmes chargées des cadavres qu'elles portent[6], toutes choses qui jettent une plus vive lumière sur l'Évocation des morts[7] dans l'Odyssée[8].

XXV

Remonte jusqu'à la qualité essentielle de la cause[9], et, l'isolant de tout élément matériel, considère-la en elle-même. Tâche de la même manière d'isoler le temps, et calcule combien doit durer tout au plus cette qualité particulière que tu as distinguée.

XXVI

Tu as beaucoup souffert dans la vie[10], parce que tu ne t'es pas borné à faire faire à ta raison ce que sa constitution lui permet ; mais sans doute la leçon t'a suffi.

---

1 C'est-à-dire à ta raison, qui peut à la fois se sentir en rapport, et avec celle qui régit l'univers, et avec celle qui régit chacun de nos semblables. On ne peut pas donner à l'homme une plus haute idée de ce qu'il est dans le monde et dans la société.
2 Voir plus haut, liv. VIII, § 14.
3 Il s'agit ici de la cité universelle, du système général des choses, et non pas seulement de la cité politique et sociale que les hommes forment entre eux.
4 Universelle, qui comprend tout ensemble les hommes, les choses et les Dieux. Le sens de ce passage est déterminé par la fin même de ce paragraphe. Voir aussi plus haut, liv. IV, § 29, et liv. II, § 16, et spécialement liv. VII, § 9, sur les rapports de toutes les choses entre elles.
5 Cette apostrophe doit s'adresser à la vie en général, où les événements, quelque tragiques qu'ils soient, sont toujours si passagers.
6 Voir plus haut une expression toute pareille, liv. II, § 16.
7 Voir l'*Odyssée*, chant XI, vers 213 et suivants ; discours à Anticlée à Ulysse, son fils.
8 Ces mots ne sont pas dans le texte ; mais ils sont impliqués dans le mot consacré et très spécial dont se sert Marc-Aurèle.
9 Cette pensée n'est pas très claire ; et il est à croire qu'elle n'est qu'un fragment d'une pensée plus étendue et plus complète. D'ailleurs, Marc-Aurèle a déjà recommandé des procédés analogues d'analyse et d'examen. Voir plus haut, liv. IV, § 21.
10 Il est probable que Marc-Aurèle s'applique directement à lui-même cette réflexion, et que ce n'est pas une simple forme de style qu'il emploie à l'adresse de ses futurs lecteurs. Il faut toujours se rappeler le caractère tout intime de ces Pensées. Sénèque, portant la parole au nom même de

XXVII

Si les gens te critiquent, s'ils te détestent, s'ils t'accablent de leurs clameurs et de leurs outrages, va droit à leurs âmes[1], pénètres-y et regarde ce qu'ils sont. Tu verras bien vite que tu n'as guère à te tourmenter de l'opinion que de telles gens peuvent avoir de toi. Il faut néanmoins conserver ta bienveillance envers eux[2] ; car la nature veut que vous vous aimiez. Les Dieux mêmes leur viennent en aide[3] de cent manières par les songes[4], et par la divination, afin qu'ils acquièrent précisément tout ce qui fait l'objet de leurs vœux[5].

XXVIII

Les choses de ce monde roulent toujours, en haut, en bas, dans le même cercle[6], qu'elles parcourent perpétuellement d'âge en âge. Ou bien, l'intelligence universelle s'occupe de chacune d'elles spécialement ; et alors, si cela est, tu dois adorer ce qu'elle a réglé elle-même[7] ; ou bien, elle s'est contentée de donner une première impulsion[8], à laquelle toutes choses obéissent les unes à la suite des autres ; ou bien enfin, il n'y a que des atomes, c'est-à-dire des indivisibles. En un mot, Dieu existe, et dès lors tout est bien[9]. Si tout va au hasard, toi du moins tu n'y es pas soumis[10]. Bientôt la terre nous aura tous cachés dans son sein ; puis, elle-même changera comme nous ; ce qui succédera changera encore à l'infini, et ce changement sera éternel[11]. Aussi, en considérant ces flots accumulés de révolutions et la rapidité de ces vicissitudes incessantes, on se sentira pris, pour tout ce qui est mortel[12], d'un bien profond dédain.

Dieu, a dit : « J'ai placé tous vos biens au-dedans de vous ; votre bonheur est de n'avoir pas besoin de bonheur. » *De la Providence*, ch. 6.

1 C'est le conseil très pratique que Marc-Aurèle s'est donné déjà plusieurs fois. Voir plus haut, liv. VI, § 59. Le mieux est peut-être encore de s'interroger soi-même ; et, si l'on trouve qu'on n'est point en faute, de ne tenir aucun compte d'attaques imméritées.

2 C'est la charité exercée dans toute sa grandeur et sa magnanimité. Voir plus haut, liv. VI, § 47, à la fin, et liv. VII, § 22.

3 Voir plus haut, dans ce livre, § 11.

4 Marc-Aurèle croyait aux songes. Voir dans le Ier livre, § 17, ce qu'il dit des faveurs que les Dieux lui avaient accordées par ce moyen.

5 C'est-à-dire, santé, richesse, gloire, comme il est dit plus haut, § 21.

6 Plusieurs fois déjà Marc-Aurèle est revenu sur cette uniformité et cette monotonie des choses. Voir plus haut, liv. II, § III, et liv. VII, § 1. Cette idée est juste si on la prend d'une manière générale ; elle ne l'est plus si l'on veut la pousser trop loin. En dépit de Marc-Aurèle et aussi de l'Ecclésiaste, il y a tous les jours quelque chose de nouveau sous le soleil, quoiqu'il y ait un certain fond qui subsiste et est immuable.

7 C'est le parti que Marc-Aurèle a pris lui-même dans la vie, et la confiance absolue en Dieu est la première de ses vertus.

8 Voir plus haut, liv. VII, § 75. C'est là d'ailleurs une question qui est surtout théorique ; et soit que Dieu agisse d'une façon continue, soit qu'il n'ait agi qu'à l'origine, le monde n'en est pas moins dirigé par sa providence et sa bonté.

9 Il faut ajouter quelque chose à cette idée, à savoir que notre raison doit croire que tout est bien, quoique souvent notre sensibilité ou notre orgueil se révolte.

10 C'est la grandeur indéfectible de l'âme humaine ; et le Stoïcisme l'a senti aussi profondément que possible. Le libre arbitre fait de l'homme un être absolument à part. Entre lui et l'animal, l'hiatus est infranchissable, comme le dit Cuvier. Voir plus haut, liv. II, § 11, l'affirmation énergique du libre arbitre.

11 Il y a donc du nouveau dans le monde, puisque tout y change sans cesse. Voir le début de ce paragraphe.

12 Cette restriction est nécessaire ; mais les choses de ce monde, si elles sont variables, portent en elles des principes qui ne le sont pas.

XXIX

La cause universelle est un torrent qui entraîne toutes choses. Aussi, qu'ils sont naïfs même ces prétendus hommes d'État qui s'imaginent régler par la philosophie la pratique des affaires[1] ! Ce sont des enfants qui ont encore la morve au nez. Ô homme, que te faut-il donc ? Borne-toi à faire ce que présentement[2] la nature exige. Agis, puisque tu le peut ; et ne t'inquiète pas de savoir si quelqu'un regarde ce que tu fais[3]. Ne va pas espérer non plus la République de Platon[4] ; mais sache te contenter du plus léger progrès ; et si tu réussis, ne crois pas avoir gagné si peu de chose. Qui peut en effet changer l'esprit des hommes ? Et tant qu'on ne parvient pas à modifier les cœurs et les opinions[5], qu'obtient-on, si ce n'est l'obéissance d'esclaves, qui gémissent[6], et d'hypocrites, qui feignent de croire à ce qu'ils font[7] ? Poursuis donc maintenant[8] ; et continue à me citer Alexandre, Philippe et Démétrius de Phalère. On verra s'ils ont bien compris ce que veut la commune nature, et s'ils ont su faire leur propre éducation. Mais s'ils n'ont eu qu'un personnage plus ou moins dramatique[9], je ne connais personne qui puisse me condamner à les imiter. L'œuvre de la philosophie est aussi simple que modeste[10]. Ne me pousse donc pas à une morgue solennelle.

XXX

Regarde d'un peu haut ces rassemblements innombrables[11], ces innombrables cérémonies de tout ordre, ce voyage fait[12] dans toutes les conditions de tempête et de calme, ces diversités infinies d'êtres naissant, coexistant, mourant ; songe aussi un peu à cette vie que tant d'autres ont jadis vécue comme toi, à cette vie qu'après toi d'autres vivront encore, à la vie que mènent à cette heure tant de nations barbares ; et calcule combien il y a d'hommes qui n'ont, jamais entendu

---

1 La critique peut être juste ; mais Marc-Aurèle serait un des premiers à la mériter ; car on ne peut pas douter qu'il n'ait essayé autant qu'il l'a pu d'appliquer la philosophie au gouvernement de l'empire qui lui était confié. Ailleurs, liv. II, § il, il fait un magnifique éloge de la philosophie ; et il a bien raison.

2 Voir plus haut, dans ce livre, § 6, le développement de cette pensée. Le passé n'est plus à nous ; l'avenir n'y est pas encore, et n'y sera peut-être jamais ; le présent seul nous appartient ; et encore !

3 Voir plus haut, liv. VIII, § 56.

4 Ainsi Marc-Aurèle prend la république de Platon pour un idéal inaccessible. Certainement il n'ignorait pas les objections irréfutables d'Aristote ; mais il considérait sans doute les principes platoniciens plutôt que le gouvernement dont Platon a essayé de faire la théorie. Les préceptes sont admirables en effet ; mais la combinaison imaginée par le philosophe ne l'est pas ; et surtout elle n'a rien de pratique.

5 Excellentes maximes, qui sont bien dignes d'une âme telle que celle de Marc-Aurèle et que méconnaissent presque tous les gouvernements.

6 Rien de plus noble que ces sentiments dans la bouche d'un empereur romain.

7 C'est le rôle habituel des courtisans.

8 Les idées ne paraissent pas ici très suivies.

9 Ceci s'applique surtout à Alexandre, dont la vie a, en effet, été si tragique.

10 C'est ainsi que Pythagore, Socrate, Epictète, Descartes, ont compris le rôle : de la philosophie. Marc-Aurèle sur le trône n'a rien perdu des qualités viriles que d'autres ont montrées dans la pauvreté ou dans l'esclavage.

11 Le mot dont se sert le texte signifie plus simplement des rassemblements de bétail ; mais le sens général indique qu'il s'agit plutôt de ces vastes rassemblements d'hommes qui forment les nations, ou qui ait lieu, à certaines époques de l'année, pour des solennités politiques ou religieuses.

12 C'est sans doute du voyage de la vie que Marc-Aurèle veut parler, en prenant cette expression toute générale.

même prononcer ton nom[1], combien qui l'oublieront dans un moment, combien qui peut-être te louent aujourd'hui et qui demain s'empresseront de te déchirer. Et tu te diras que le souvenir des hommes est certainement bien peu de chose, que la gloire ne vaut pas davantage[2], et que rien dans tout cela ne mérite notre estime[3].

XXXI

Pas de trouble, pour tout ce qui provient de la cause extérieure[4] ; stricte justice dans tous les actes que produit la cause qui ne tient qu'à toi[5] ; en d'autres termes, principe d'action et désir, qui aboutissent à te faire toujours rechercher l'intérêt de tous[6], comme un devoir que la nature t'impose.

XXXII

Il est une foule d'embarras gratuits que tu peux aisément t'épargner ; puisqu'ils n'ont rien de réel que dans l'idée que tu t'en formes[7]. Il te sera toujours facile de donner à ton esprit une immense carrière[8], en embrassant par la pensée l'univers entier, en songeant à l'éternité du temps, au changement rapide de chacune des parties de ce monde, à l'intervalle si étroit qui sépare leur naissance de leur destruction, à l'abîme sans fond qui a précédé leur existence, et à l'infini non moins insondable qui suivra leur dissolution.

XXXIII

Tout ce que tu vois sera détruit dans un instant[9], et ceux aussi qui observent cette destruction inévitable seront eux-mêmes non moins vite détruits. On a beau mourir dans la plus extrême vieillesse, on en est au même point[10] que celui qui a trouvé la mort la plus prématurée.

---

1 C'est tout simple pour le vulgaire des hommes ; mais, pour un empereur, cette franchise est plus pénible, sans être moins vraie. Voir liv. IV, § 3, et liv. VIII, § 21.
2 Voir plus haut, liv. III, § 10, et liv. IV, § 19, où la vanité de la gloire est blâmée encore plus vivement qu'ici.
3 C'est un peu trop absolu ; il y a de vraies gloires, comme celle de Marc-Aurèle lui-même ; et il y en a de fausses.
4 Voir plus haut, liv. IV. § 3, le développement de cette pensée. C'est l'ataraxie stoïcienne, si loin de l'indifférence, avec laquelle on a confondu ce calme que le sage doit s'efforcer de toujours conserver, pour que sa raison s'exerce avec toute sa puissance.
5 Le libre arbitre, et la raison, qui ne dépend que de nous seuls.
6 C'est une des maximes les plus élevées et les plus pratiques du Stoïcisme. Le désintéressement est une des premières vertus qu'il recommande au sage.
7 C'est une théorie un peu absolue ; ouais cette exagération même fait le plus grand honneur au Stoïcisme. Marc-Aurèle y a déjà bien des fois insisté, et notamment liv. VIII, §§ 40 et 47.
8 C'est là, en effet, un des moyens les plus assurés de se fortifier l'âme et de se consoler de bien des soucis. L'esprit se retrempe dans cette haute et pure atmosphère ; et il a plus d'énergie, après cette diversion, pour dédaigner les vaines préoccupations de la vie. La contemplation de l'être infini, de l'éternité du temps, de l'immensité de l'espace, soutient, guérit et vivifie. C'est le grand côté de l'homme et le rachat de son infirmité.
9 Voir plus haut, liv. IV, §§ 3 et 50. Nous ne saurions mieux dire aujourd'hui ; et cette brièveté de toutes choses est suie (les idées les plus utiles à se remettre sans cesse dans l'esprit. Bien comprise, elle n'inspire, ni découragement ni paresse ; mais elle met l'homme et le monde à leur véritable point
10 Ceci est un peu exagéré. Devant la mort tout s'anéantit également ; mais, selon que la vie a été plus ou moins longue, elle a pu titre plus ou moins utile dans le plan général des choses. La vie de Marc-Aurèle, sans avoir été fort étendue, a cependant mieux valu que celle de son frère adoptif, mort de ses débauches, ou de tel César, disparu à la fleur de l'âge.

XXXIV

Quelles âmes sont les leurs[1] ! A quels objets appliquent-ils leurs soins les plus ardents ! Dans quelles vues prodiguent-ils leur amour et leur respect ! Essaie un peu de voir à nu leur cœur misérable[2]. Quelle déception de s'imaginer que le blâme de telles gens puisse nous faire quelque tort, ou que leurs louanges les plus vives puissent nous servir à quelque chose !

XXXV

La perte de l'existence n'est pas autre chose qu'un changement[3]. Cette vicissitude plaît à la nature universelle, qui a fait que tout est bien[4], que tout a été de toute éternité semblable à ce qui est, et que tout sera à l'avenir semblable à ce qui a été. Et toi, qu'oses-tu dire[5] ? Que tout dans le monde a toujours été mal, que tout sera mal à jamais, et que, parmi ces Dieux si nombreux, il ne s'est pas trouvé une seule puissance capable de redresser ce désordre, et tu prétends que l'univers a été condamné à des souffrances qui ne doivent jamais cesser[6] !

XXXVI

Dans la matière dont tout être est composé[7], il y a une partie qui se corrompt et se perd, liquide, cendre, os, humeur ; dans un autre genre, les marbres sont les coagulations de la terre ; l'or et l'argent y sont des dépôts, des sédiments ; les poils des bêtes sont notre vêtement ; le sang est de la pourpre, et ainsi de tout le reste. Le souffle même qui nous anime[8] est quelque chose d'analogue, puisque, venu de certains éléments, c'est en ces éléments qu'il se change lui-même.

---

1 Le texte est aussi vague que la traduction. La fin du paragraphe explique très clairement la pensée, qui est d'ailleurs d'une profonde justesse. On peut voir plus haut, liv. VI, § 59, des réflexions analogues, et aussi la réponse qu'on y peut faire au nom de Pascal. L'âme humaine, même quand elle est vicieuse, a une valeur propre dont il nous faut tenir compte ; et la gloire, même quand c'est le vulgaire qui la donne, n'est jamais entièrement dénuée de prix.

2 Précepte excellent ; de réduire toujours les hommes à leur valeur personnelle ; mais il est difficile de les isoler complètement de tout ce qui les environne et les cache. Sénèque a dit : « Quand vous voudrez savoir au vrai la valeur de quelqu'un, regardez-le tout nu ; dépouillez-le de ses richesses, de ses charges et des autres avantages dont la fortune l'a paré. Détachez-le même de son corps ; et considérez son âme. Voyez ce que c'est, et si elle est grande de son fonds, ou de celui d'autrui. » Épître LXXV, à Lucilius.

3 La langue grecque permet, ici une opposition, et un cliquetis de mots de forme presque identique, que notre langue ne nous fournit pas.

4 C'est l'optimisme qui est la foi de Marc-Aurèle ; mais l'optimisme, pour être bien compris et bien pratiqué, exige une force d'âme et une humilité qui sont toujours très rares.

5 Tournure d'une vivacité peu ordinaire à Marc-Aurèle, et qui atteste combien son cœur était touché de ce qu'on peut appeler la révolte de l'homme contre Dieu.

6 On ne peut nier la souffrance ; mais il faut la prendre pour une épreuve, et non pour un mal proprement dit. Le mal est surtout, si ce n'est exclusivement, le mal moral, et il dépend de nous de le supprimer. Sénèque a dit : « Vois avec e quelle injustice sont appréciés les présents des Dieux même par ceux qui font profession de sagesse..... Ils querellent les Dieux d'avoir négligé de nous donner une santé inaltérable, un courage invincible, et la science de l'avenir. A peine sont-ils assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas pousser la témérité jusqu'à maudire la nature de ce que nous sommes au-dessous des Dieux, et non pas à leur niveau. » *Des Bienfaits*, liv. II, ch. XXIX.

7 La pensée de ce paragraphe n'a pas toute la clarté désirable. En somme, il se borne à cette assertion souvent répétée, que rien ne se perd dans le monde et que tout y est dans une perpétuelle transmutation.

8 Le souffle vital, sans parler du principe spirituel et raisonnable, dont les destinées sont tout autres.

XXXVII

Assez de cette vie de misère, assez de murmures, assez de grimaces dignes d'un singe[1] ! Pourquoi te troubler ainsi ? Qu'y a-t-il de nouveau dans les choses ? Qui te met hors de toi ? T'en prends-tu à la cause même[2], à laquelle tu rapportes ton agitation ? Regarde-la en face[3]. Est-ce à la matière ? Regarde-la avec une égale fermeté. En dehors de la matière et de la cause, il n'y a rien. Tâche donc enfin de devenir, sous l'œil des Dieux[4], plus simple et meilleur que tu n'es. Se dire tout cela et voir tout cela pendant cent années ou pendant trois ans, c'est bien toujours la même chose[5].

XXXVIII

Si cette personne a commis une faute, c'est un mal pour elle[6] ; mais peut-être n'a-t-elle pas commis la faute qu'on lui impute[7].

XXXIX

Ou bien en ce monde tout vient d'une source unique, qui est intelligente[8], comme en un vaste et unique corps[9] ; et dans ce cas, une partie n'a pas le droit de se plaindre de ce qui se fait en vue du tout[10] ; ou bien, il n'est au monde que des atomes[11], et il n'y a jamais que leur concours fortuit, ou leur dispersion. Dès lors, pourquoi t'émouvoir et te troubler ? Tu n'as qu'à dire à l'âme qui te gouverne[12] : « Tu es morte ; tu es perdue et détruite ; tu n'es que déception[13] ; tu es à l'état des brutes[14] ; comme elles, tu te réunis en troupes, et tu te repais comme elles. »

XL

Ou les Dieux sont impuissants, ou ils peuvent quelque chose. S'ils sont sans puissance, pourquoi leur adresser tes prières ? S'ils peuvent quelque chose pour toi, pourquoi ne les pries-tu pas de te donner la force de ne plus craindre rien de tout ce que tu crains, de ne désirer rien de ce que tu désires, de ne t'affliger de

---

1 C'est la force du mot dont se sert le texte. Voir plus haut, livre VII, § 43.
2 C'est-à-dire, à la Providence.
3 L'expression est incomplète ; mais si l'homme regarde à la cause universelle et à la Providence divine, c'est pour la remercier et la bénir, comme Marc-Aurèle l'a toujours recommandé et toujours fait.
4 On ne saurait vivre mieux.
5 Voir plus haut, liv. VI, § 37, et la note.
6 Voir plus haut, dans ce livre, § 4, et liv. VIII, §§ 55 et 56.
7 Indulgence et charité envers son prochain ; ne pas croire au mal légèrement et par simple malveillance ; vérifier des accusations qui peuvent être injustes.
8 C'est Dieu, avec toute sa puissance et toute sa bonté.
9 C'est l'univers, qui ne peut qu'être unique, ainsi que le mot, le dit, et comme Dieu lui mène.
10 Maxime magnanime, qui est une des principales de la doctrine stoïcienne. Dans cet ensemble infini des choses, l'homme n'a jamais qu'à remercier Dieu, soit par courage, soit par résignation.
11 Voir plus haut, liv. IV, § 3, et liv. VIII, § 17.
12 C'est-à-dire la raison, qui a la faculté de se parler à elle-même et de réfléchir.
13 Ce serait bien le cas, en effet, si l'homme devait mourir tout entier, et que son âme dût subir aussi le destin de son corps. A quoi dès lors l'intelligence nous serait-elle bonne, et d'où viendrait-elle ?
14 Doctrine absurde, contre laquelle Marc-Aurèle n'a cessé de protester ; mais elle est bien vieille, et il n'y a pas à s'étonner de la voir renaître de nos jours.

rien de ce qui t'afflige[1], plutôt que de leur demander qu'ils t'accordent cette chose que tu souhaites[2], ou qu'ils éloignent telle ou telle autre chose de toi ? Car si les Dieux peuvent aider les hommes en agissant avec eux[3], c'est en cela certainement qu'ils le peuvent. Mais peut-être diras-tu : « Ce sont là des choses dont les Dieux m'ont laissé maître. » Eh bien alors, ne vaut-il pas cent fois mieux te les procurer toi-même, et te servir avec pleine liberté de choses qui ne dépendent que de toi seul, plutôt que de t'agiter avec la bassesse d'un esclave[4] pour des choses qui ne dépendent pas de toi ? Mais qui t'assure que les Dieux ne prennent point une part dans les actions mêmes qui dépendent de nous[5] ? Essaie donc un peu de les prier comme je te le recommande, et tu verras. L'un fait cette prière : « Ô Dieux, faites que je couche avec cette femme ! » Et toi, fais-leur cette prière[6] : « Faites, ô Dieux, que je ne désire pas coucher avec elle. » Un autre prie ainsi : « Faites, ô Dieux, que je sois délivré de ce fléau. » Toi, au contraire, prie-les en disant : « Faites, ô Dieux, que je ne désire pas d'être délivré de ce fléau. » Un troisième s'écriera : « Faites, ô Dieux, que je ne perde pas mon enfant. » Toi, prie-les en leur disant : « Faites, ô Dieux, que je ne craigne pas de le perdre. » C'est en ce sens que tu dois diriger le cours de tes prières[7], et tu vois ensuite venir les choses.

XLI

Épicure a dit[8] : « Quand j'étais indisposé, je ne mettais jamais la conversation sur mon mal ; et je me gardais d'en souffler mot à ceux qui venaient chez moi. Mais je poursuivais l'entretien commerce sur les principes de la nature ; et je m'appliquais uniquement à ce que l'âme, qui participe cependant à ces émotions poignantes de la chair[9], n'en fût pas troublée, et conservât la jouissance du bien qui n'appartient qu'à elle. Je ne laissais pas même aux médecins, poursuit

---

1 Cette manière de prier Dieu est la vraie, parce qu'elle est la seule digne de lui. Lui demander la force de supporter les maux de la vie et de pouvoir toujours accomplir les devoirs d'un être raisonnable, c'est là tout ce que l'homme doit faire ; c'est là ce qui élève et ce qui fortifie son âme ; le reste ne dépend plus que de lui. Mais demander à Dieu d'accomplir nos désirs, autre que celui-là, c'est méconnaître le vrai rapport de l'homme à la Divinité ; c'est trop souvent ne servir que nos passions et ravaler notre libre arbitre

2 Dans le genre des vœux exprimés un peu plus loin.

3 C'est l'expression même du texte. Marc-Aurèle touche ici un des problèmes dont la doctrine chrétienne s'est très particulièrement occupée. C'est la théorie de la Grâce, et de l'intervention divine dans les actes libres de l'homme. On voit que le Stoïcisme avait été amené de son côté à l'examen de ces questions si délicates et si profondes. Mais c'est dans les Pères de l'église que l'analyse devait être poussée à peu près aussi loin qu'elle peut l'être.

4 C'est un écueil que la piété la plus sincère ne sait pas toujours éviter, quand elle n'est pas assez intelligente et désintéressée.

5 C'est la question la plus ardue que la morale et la théologie puissent se poser. C'est beaucoup déjà que le Stoïcisme fait soulevée ; mais elle n'a été approfondie que par le Christianisme et surtout par saint Augustin ; il n'y en a pas de plus importante, ni de plus obscure. La plupart des philosophes spiritualistes l'ont négligée ou ignorée.

6 On pourrait trouver ici comme une réminiscence lointaine du *Discours sur la montagne*, Saint Matthieu, ch. V, versets 21 et suivants. Mais il n'y a aucune probabilité que Marc-Aurèle ait jamais connu l'Évangile.

7 La pureté de l'âme ne peut aller au delà. Sénèque a dit : « Je ne suis en rien contraint ; je n'endure rien malgré moi ; je n'obéis point à Dieu en esclave ; je suis d'accord avec lui ; et cela d'autant mieux que je sais que tout est décidé par une loi immuable, écrite de toute éternité. » *De la Providence*, ch. V.

8 On peut croire que cette citation d'Épicure est textuelle, et elle lui fait le plus grand honneur. La pensée est digne du Stoïcisme le plus éclairé et le plus sage ; et il peut la recevoir de la main d'un antagoniste.

9 L'expression est sans doute d'Épicure ; et le Stoïcisme n'aura fait qu'en hériter.

Epicure, la vanité de croire qu'ils faisaient quelque chose pour moi. Et ma vie n'en continuait pas moins son cours heureux et digne. » Tu dois imiter cet exemple[1] dans la maladie, si tu es malade, ou dans tout autre accident ; car il ne faut jamais déserter la philosophie, quelles que soient les circonstances ; pas plus qu'il ne faut perdre ses paroles en conversant avec l'ignorant, ou avec celui qui n'a point étudié la nature, préceptes excellents que recommandent toutes les écoles ; en un mot, on doit être tout entier à ce qu'on fait actuellement[2], et au moyen qu'on emploie pour le faire.

XLII

Quand quelqu'un te choque par son impudence, demande-toi sur-le-champ[3] : « Se peut-il qu'il n'y ait pas d'impudents dans le monde ? » Non, cela ne se peut pas[4]. Ainsi donc, ne cours pas après l'impossible ; car cet homme qui te choque est un de ces impudents dont l'existence est inévitable dans le monde où nous sommes. Aie toujours la même réflexion présente s'il s'agit d'un malfaiteur, d'un perfide, ou de quelqu'un qui s'est rendu coupable de toute autre faute. En te disant qu'il est impossible que cette sorte de gens n'existe pas dans la société, tu te sentiras plus de tolérance envers chacun d'eux en particulier[5].

En même temps, tu feras bien aussi de penser à la vertu spéciale[6] que la nature permet à l'homme en opposition avec le vice qui te blesse. Ainsi, contre l'ingrat, elle nous a permis la douceur, et telle autre vertu contre tel autre genre de faute. Toujours il t'est loisible d'offrir tes conseils et tes leçons à celui qui s'égare, puisque toujours, quand on dévie, on quitte la voie qu'on s'était proposée[7], et que c'est une erreur qu'on commet. Et puis, quel tort as-tu souffert[8] ? En y regardant de près, tu verras que pas un de ceux contre qui tu t'emportes si vivement, n'a pu rien faire absolument qui corrompît ton âme ; or, le mal et le tort personnel que tu pourrais éprouver ne consiste absolument qu'en cela. Est-ce donc un mal ou une chose si étrange qu'un ignorant fasse œuvre d'ignorance ? Examine si ce n'est pas bien plutôt à toi-même qu'il faudrait t'en prendre[9] de n'avoir pas prévu qu'un tel homme commettrait une telle faute : Car la raison te donnait bien des motifs de présumer que, selon toute apparence, il commettrait ce délit ; et si tu t'étonnes qu'il l'ait commis, c'est que tu n'as pas assez écouté les avertissements de la raison.

---

1 Il est assez piquant de voir Marc-Aurèle s'appuyer impartialement sur l'autorité d'Épicure.
2 Voir plus haut, liv. VIII, § 22. Le présent seul appartient à l'homme. — Sénèque parle aussi de cette fin d'Épicure : « Épicure, au dernier et plus fortuné jour de sa vie, ressentit des douleurs si violentes en la vessie et dans le ventre, qu'il avait ulcéré, que rien n'y pouvait ajouter. Il disait néanmoins que ce jour-là lui semblait heureux ; ce que personne n'a droit de dire, s'il n'est en possession du souverain bien. » Épître LXVI, à Lucilius.
3 Le précepte est excellent ; mais on se laisse aller à son premier mouvement ; et il est bien difficile de ne pas montrer l'impression qu'on a reçue.
4 Voir plus haut, liv. VIII, § 4. La constitution de tel homme étant donnée, il est tout simple qu'il soit impudent.
5 L'argument est bon ; mais dans un autre passage, liv. II, § 1, Marc-Aurèle a donné un argument meilleur et plus particulièrement stoïcien. Le coupable, est encore de la famille humaine, et sa faute même ne l'en a pas retranché, quelque grave qu'elle soit.
6 Autre argument, profitable surtout à celui qui se prémunit contre la faute par les exemples en sens contraire.
7 Voir plus haut, liv. VIII, § 59. C'est la doctrine platonicienne, qui peut s'appliquer très utilement au pardon des offenses.
8 Autre motif de pardon et de tolérance. Voir *passim* et surtout liv. II, § 1.
9 Autre motif non moins puissant.

C'est surtout quand tu accuses quelqu'un de perfidie ou d'ingratitude qu'il faut faire ce retour sur toi-même. Évidemment, c'est ta faute si, connaissant le caractère de cet homme, tu as pu croire qu'il observerait sa parole ; ou bien si, en lui rendant service, tu n'as pas rendu ce service sans arrière-pensée, et si, en faisant ce que tu as fait, tu n'as pas su tirer sur-le-champ de ton action même tout le fruit qu'elle comporte. Que veux-tu donc de plus que de rendre service à cet homme[1] ? Ne te suffit-il pas d'avoir agi en cela conformément à la nature ? Te faut-il donc en outre un salaire ? C'est à peu près comme si l'œil demandait qu'on le payât, parce qu'il voit ; les pieds, parce qu'ils marchent. Ces organes ont été faits pour un but déterminé ; et, en agissant, selon leur structure particulière, ils ne font que remplir la fonction qui leur est particulièrement propre. De même aussi, l'homme, qui est né pour le bien, quand il fait quelque chose de bien à lui tout seul, ou qu'il concourt autrement à faire le bien commun[2] en compagnie de ses semblables, ne fait qu'obéir au vœu de son organisation, et il accomplit son devoir propre[3].

---

1 Très noble maxime, qui, plus souvent appliquée, rendrait à la fois les âmes plus pures et la société des hommes beaucoup plus facile.

2 Le texte a paru offrir un sens un peu différent à quelques traducteurs ; celui que j'adopte me semble s'accorder mieux avec tout ce qui précède.

3 On ne peut rien dire de plus grand, ni de plus vrai, sur la destinée de l'homme. Il y a loin de là aux doctrines qui soutiennent que la nature humaine est condamnée au mal. Ces théories misanthropiques et fausses ont eu très peu cours dans l'antiquité, qui jugeait plus sainement les choses.

LIVRE X

I

Ô mon âme[1], quand sauras-tu donc enfin être bonne, simple, parfaitement une, toujours prête à te montrer à nu, plus facile à voir que le corps matériel qui t'enveloppe[2] ? Quand pourras-tu goûter pleinement la joie d'aimer et de chérir toutes choses ? Quand seras-tu remplie uniquement de toi-même, dans une indépendance absolue, sans aucun regret, sans aucun désir, sans la moindre nécessité d'un être quelconque vivant ou privé de vie, pour les jouissances que tu recherches ; sans avoir besoin, ni du temps pour prolonger tes plaisirs, ni de l'espace, ni du lieu, ni de la sérénité des doux climats, ni même de la concorde des humains ? Quand seras-tu satisfaite de ta condition présente, contente de tous tes biens présents, persuadée que tu as tout ce que tu dois avoir, que tout est bien en ce qui te touche, que tout te vient des Dieux[3], que, dans l'avenir qui t'attend, tout sera également bien pour toi de ce qu'ils décideront dans leurs décrets, et de ce qu'ils voudront faire pour la conservation de l'être parfait[4], bon, juste, beau, qui a tout produit, renferme tout, enserre et comprend toutes les choses, lesquelles ne se dissolvent que pour en former de nouvelles pareilles aux premières ? Quand seras-tu donc telle, ô mon âme, que tu puisses vivre enfin dans la cité des Dieux et des hommes[5], de manière à ne leur jamais adresser une plainte, et à n'avoir jamais non plus besoin de leur pardon ?

II

Observe attentivement ce que demande ta nature, comme si la nature seule devait te guider[6] ; et une fois que tu connais son vœu, accomplis-le avec constance, jusqu'au point où la nature animale en toi devrait en trop pâtir[7]. En conséquence, observe avec une attention suffisante les exigences de la nature animale. Mais ce soin même doit être subordonné au devoir de n'altérer jamais cette autre nature qui fait de toi un être raisonnable. Or, l'être raisonnable[8] est en même temps un être fait pour la société. En appliquant scrupuleusement ces règles, tu n'as point à te préoccuper d'autre chose,

---

1 Cette tournure, qui peut paraître aujourd'hui un peu usée, était bien neuve au temps de Marc-Aurèle ; et je ne sais pas si ce n'est point lui qui s'en sera servi le premier. Ce retour de l'âme sur elle-même et ce dialogue intime supposent des analyses antérieures bien constantes et bien délicates. Voir plus haut, liv. II, § 6 ; et plus loin, liv. XI, § 1, la description de l'âme.

2 Ceci est parfaitement vrai des âmes limpides et pures ; un coup d'œil suffit pour les voir, jusqu'au fond, parce qu'elles n'ont rien à cacher, ni à elles-mêmes, ni aux autres.

3 C'est le solide fondement de l'optimisme. Voir plus haut, liv. III, § 11.

4 L'expression doit paraître un peu singulière ; mais le texte ne peut pas recevoir une autre interprétation.

5 Doctrine qui est à peu près exclusivement propre au Stoïcisme.

6 En d'autres termes, la partie matérielle de notre être.

7 C'est toujours un point fort délicat que de faire au corps sa juste part. Les natures enthousiastes, surtout quand elles sont jeunes, l'immolent quelquefois avec une exagération héroïque mais insensée. La limite est difficile à reconnaître et à tenir avec fermeté et sagesse. Plus tard, l'âge amène des défaillances, auxquelles l'âme succombe. La véritable mesure, c'est d'avoir dans le corps, auxiliaire indispensable de l'âme, un instrument qui soit toujours docile et toujours fort. L'ordre est renversé de fond en comble, si c'est le corps qui commande et l'âme qui obéit.

8 C'est le caractère propre de l'homme ; tout le reste lui est commun avec les animaux. Voir plus loin, dans ce même livre, § 38.

III

Tout ce qui t'arrive dans la vie, arrive de telle sorte que la nature te l'a rendu supportable[1], ou que tu es hors d'état de le supporter avec la nature que tu as. Si l'accident est tel que tu sois de force à l'endurer[2], ne t'en plains pas ; mais subis-le avec les forces que t'a données la nature. Si l'épreuve dépasse tes forces naturelles, ne te plains pas davantage[3] ; car, en te détruisant, l'épreuve s'épuisera elle-même. Toutefois, n'oublie jamais que la nature t'a fait capable de supporter tout ce qu'il dépend de ta volonté seule[4] de rendre supportable, ou intolérable, selon que tu juges que c'est ton intérêt de faire la chose, ou qu'elle est un devoir pour toi.

IV

Quand quelqu'un se trompe, redresse-le avec bienveillance[5], et montre-lui son erreur. Si tu ne peux le redresser, ne t'en prends qu'à toi seul[6] ; ou mieux encore, ne t'en prends même pas à toi[7].

V

Quelque chose qui puisse t'arriver en ce monde, cette chose avait été prédisposée pour toi de toute éternité[8] ; et dès l'éternité, l'enchaînement réciproque des causes avait décrété, tout à la fois dans la trame de l'univers, et ta propre existence, et la chose qui t'arrive.

VI

Qu'il n'y ait que des atomes[9], qu'il y ait une nature[10], peu m'importe ; un premier principe qu'il faut toujours poser, c'est que je ne suis qu'une partie de ce tout[11] ce que la nature gouverne. Un second principe, suite de celui-là, c'est que je suis dans un certain rapport de parenté avec les parties de ce monde, qui sont de la même espèce que moi. Si je me souviens de ces axiomes, je ne me révolterai jamais, eu tant que partie, contre le sort qui m'est assigné dans le tout

---

1 Voir plus haut, liv. VIII, § 46, la même pensée, mais moins développée qu'ici.
2 Cette force de résistance varie beaucoup avec les individus ; mais l'habitude donne une puissance nouvelle même aux natures les plus énergiques.
3 En d'autre termes : Résigne-toi à la mort qui te menace ; elle finira tous tes maux, s'ils sont par trop violents.
4 C'est le fondement inébranlable de la morale stoïcienne. Il n'y a guère que le Stoïcisme qui ait compté si généreusement sur l'énergie presque toute-puissante de la volonté.
5 Excellent précepte, d'une application assez aisée pour les natures douces, plus pénible pour les natures vives et emportées, que l'erreur indigne presqu'à l'égal de la faute.
6 Parce que tu n'auras su être, ni assez persuasif, ni assez persévérant.
7 Et, par suite, reste indifférent et tranquille. C'est une contradiction avec ce qui précède.
8 C'est peut-être aller bien loin et supprimer trop complètement le libre arbitre, auquel cependant le Stoïcisme et Marc-Aurèle en particulier ont la foi la plus inébranlable. La même contradiction se retrouve dans Sénèque.
9 Voir plus haut, liv. IV, § 3, et liv. VIII, § 17, la même alternative posée dans des termes presque semblables.
10 L'expression n'est pas suffisante, et il faut la compléter en comprenant qu'il s'agit d'une nature intelligente, qui a disposé les choses et qui continue à les gouverner.
11 Voir plus haut, liv. II, § 3.

; car la partie ne peut pas souffrir de ce qui est utile au tout[1]. En effet, le tout ne peut jamais rien avoir qui ne soit dans son intérêt. Toutes les natures en sont là, et celle de l'univers en particulier. Ajoutez encore à cette première condition le privilège de ne pouvoir être contrainte, par aucune cause extérieure, à produire quoi que ce soit qui puisse lui porter dommage.

En me rappelant donc que je suis personnellement une des parties de ce tout, je recevrai avec reconnaissance tout ce qui pourra m'arriver[2] ; et en tant que je suis en quelque sorte de la famille des parties qui sont de même espèce que moi, je me garde de faire rien de ce qui pourrait blesser la communauté. Bien plus, je penserai sans cesse à ces êtres mes semblables[3], et je dirigerai tous mes efforts vers le bien commun, et me défendrai de tout ce qui pourrait y être contraire.

Ces divers devoirs étant bien remplis, le cours de la vie doit être nécessairement heureux, si tu admets que le citoyen coule réellement une vie heureuse quand il la passe à ne faire que des actes utiles à ses concitoyens[4], et qu'il accepte avec joie la part que lui accorde l'État.

VII

Les parties de l'univers qui, d'après la loi de la nature, sont comprises dans le monde où nous sommes, doivent périr de toute nécessité. D'ailleurs, périr ne signifie pas autre chose que changer[5]. Mais si, pour ces parties, changer est un mal naturel et un mal nécessaire[6], c'est qu'alors le tout serait mal constitué, les parties étant fort disparates, et, en ce qui regarde la destruction, étant traitées différemment les unes des autres. Est-ce donc que la nature elle-même a résolu de maltraiter ses parties diverses, et, en les assujettissant au mal, les y a-t-elle fait nécessairement tomber ? Ou bien tous ces phénomènes ont-ils lieu à son insu ? Les deux suppositions sont également inadmissibles[7]. Que si, laissant de côté l'intelligence de la nature[8], on prétendait expliquer les choses en disant simplement qu'elles sont ce qu'elles sont[9], l'explication serait encore ridicule, puisque, d'une part, on affirmerait que les choses sont faites pour changer, et

---

1 L'idée n'est peut-être pas très juste, si d'ailleurs elle est héroïque. La partie peut souffrir réellement ; mais elle doit se résigner à son mal, si le système entier, dont elle fait partie, doit en profiter.

2 Par une foi magnanime à la sagesse infinie de Dieu, et à sa justice.

3 Tous ces préceptes acquièrent une grandeur incomparable quand on songe que Marc-Aurèle a su faire comme empereur tout ce qu'il a si bien exprimé.

4 Voir plus haut, liv. II, § 16, ces mêmes pensées rendues avec plus de précision encore.

5 Cet axiome est vrai pour la matière proprement dite ; mais il ne l'est pas pour la forme, qui disparaît définitivement pour ne plus renaître. Reste la partie spirituelle du monde, dont Marc-Aurèle ne parle point ici ; car le souffle vital, dont il est question un peu plus bas, est pris encore au sens matériel, et ne se confond pas avec l'âme.

6 Dans le système optimiste de Marc-Aurèle, le changement n'est point un mal ; ce n'est que l'exécution des décrets de la Providence. Voir plus haut, liv. IV, §§ 14 et 21.

7 Parce qu'elles contredisent également l'idée de la Providence, qu'on ne petit soupçonner ni de mal faire, ni d'ignorer.

8 Qui éclate dans toutes ses œuvres, depuis les astres qui peuplent l'espace jusqu'à l'organisation des moindres êtres, dont nous pouvons juger par l'organisation du nôtre.

9 C'est aujourd'hui le fondement, plus spécieux que solide, sur lequel s'appuie la philosophie matérialiste. Mais refuser à l'esprit humain de rechercher le pourquoi des choses et le mot de l'énigme universelle, c'est en définitive la négation même de la science, réduite alors à n'être plus que la satisfaction d'une vaine curiosité. Heureuse, ment l'esprit humain ne se laisse, ni persuader, ni décourager ; et il fait servir toutes les sciences de détail à la science universelle, qui essaie d'expliquer la totalité des choses, soit sous forme de religion, soit sous forme de philosophie.

que, d'autre part, on s'étonnerait et l'on se plaindrait même d'un de ces changements, comme s'il était contre nature, quoique après tout il ne s'agisse que de la dissolution des êtres dans leurs propres éléments. De deux choses l'une en effet : ou c'est la simple dispersion des éléments dont l'être avait été formé ; ou c'est une transformation, laquelle, par exemple, fait changer en terre la partie solide de notre corps, et le souffle vital en air, de telle façon que ces principes rentrent dans la substance de l'univers, destiné lui-même à être consumé par le feu[1], après une période déterminée, ou à se renouveler par des changements éternels.

Même avec cette hypothèse[2], ne va pas t'imaginer que, dans ton être, cette partie solide et cette partie de souffle vital soient exactement encore aujourd'hui ce qu'elles étaient à l'époque de ta naissance[3]. Ton être actuel, dans sa totalité, a puisé ce qu'il est aux aliments que tu as pris et à l'air que tu as respiré, depuis deux ou trois jours peut-être. Ce qui change, c'est ce que ton corps avait récemment absorbé, et non pas ce qu'il avait reçu jadis du sein maternel[4]. Mais prends garde[5] de t'égarer en tenant trop de compte d'une organisation particulière et spéciale, qui n'a rien à faire, selon moi, à ce que je dis ici.

VIII

Quand tu te seras conquis le renom d'homme honnête, modeste, sincère, prudent, résigné, magnanime, veille bien à ne jamais t'attirer des appellations contraires[6] ; que si tu .perds tes titres à ces noms honorables, hâte-toi de les reconquérir[7], au plus vite, de ton mieux. Souviens-toi qu'être Prudent, cela veut dire qu'on s'applique à examiner chaque objet attentivement et sans négligence ; qu'être Résigné[8], c'est accepter de sa pleine volonté le destin que nous répartit la commune nature ; que Magnanime désigne l'empire de la partie pensante[9] de notre être sur les émotions agréables ou pénibles de la chair, sur la vaine gloire, sur la mort, et sur toutes les choses de cet ordre.

Si donc tu continues à mériter réellement ces noms, sans t'inquiéter d'ailleurs de les recevoir de la bouche d'autrui, tu deviendras tout différent de ce que tu es, et

---

1 C'est le système d'Héraclite. Voir plus haut, liv. Ill, § 3, et liv. V, §§ 13 et 34.

2 La fin de ce paragraphe, quoique assez claire dans les mots, reste obscure dans la pensée. Les manuscrits ne fournissent pas de variantes qui puissent servir à élucider ce passage.

3 Cette transformation perpétuelle de notre être est vraie ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est la permanence de notre personnalité, subsistant identique malgré ce renouvellement incessant de notre corps.

4 Il aurait fallu préciser davantage les choses, surtout ici, et indiquer ce qu'on entendait positivement par là. S'agit-il de l'âme, et de la partie spirituelle de l'être humain ? C'est probable ; mais il eût été bon de le dire.

5 C'est surtout cette dernière idée qu'il est presque impossible de comprendre. Voir plus haut, liv. IX, § 18.

6 C'est écarter de soi avec le plus grand soin toute hypocrisie et toute dissimulation, effort assez facile quand on ce songe sérieusement qu'à faire bien, sans s'inquiéter en rien des conséquences. La franchise est un des premiers devoirs du philosophe, vis-à-vis de lui-même d'abord, et ensuite vis-à-vis de ses semblables. Le mensonge doit lui être étranger sous quelques formes qu'il se cache ; et c'est en s'avouant à soi-même ses propres fautes qui on peut réussir à s'en corriger.

7 C'est une réhabilitation à nos propres yeux, et plus tard aux yeux des autres.

8 Il n'y a pas de recommandation faite plus fréquemment et plus énergiquement par le Stoïcisme et par Marc-Aurèle.

9 Voilà une définition exacte et profonde de la magnanimité ; toutes les petitesses et les bassesses d'âme viennent de ce que la bête l'emporte sur l'être raisonnable, de ce que l'amour des faux biens l'emporte sur l'amour des vrais biens.

tu entreras dans une tout autre vie[1]. Car demeurer encore ce que tu as été jusqu'aujourd'hui, être toujours lacéré et souillé par cette conduite que tu as antérieurement menée, c'est avoir par trop perdu tout sentiment, c'est par trop aimer l'existence ; c'est par trop ressembler à ces bestiaires[2] à demi dévorés, qui, criblés de blessures et couverts de boue, n'en demandent pas moins avec instance qu'on les conserve pour le jour suivant[3], afin qu'ils puissent encore, dans l'état où ils sont, aller s'exposer aux griffes et aux dents qui les ont déjà déchirés.

Affermis-toi donc dans la possession de ces quelques noms honorables ; et, si tu peux rester sur ce ferme terrain, restes-y, comme si tu avais le bonheur d'avoir été transplanté dans les îles des Bienheureux. Si tu vois que tu en sors, et que tu n'es plus de force à y demeurer, aie alors le courage de te retirer dans quelque lieu écarté, où tu pourras redevenir ton maître et recouvrer tes forces. Sinon, sors définitivement de ce monde[4], non pas dans un accès de fureur, mais au contraire, avec simplicité, avec ta liberté entière, modestement, et n'ayant fait de bien qu'une seule chose dans ta vie, à savoir d'en être sorti de cette façon. Pour te rappeler tout ce que valent ces noms qu'il faut mériter, ce sera un grand appui pour toi de te rappeler aussi qu'il y a des Dieux[5], que ce qu'ils veulent, ce n'est pas d'être flattés, c'est d'être imités[6] par les êtres auxquels ils ont accordé la raison ; et que si le figuier doit remplir le rôle de figuier, le chien le rôle de chien, l'abeille le rôle d'abeille, l'homme doit remplir également ses fonctions d'homme.

IX

Un histrion, des travaux de guerre[7], un vain effroi, la paresse, la servilité d'esprit, effaceront chaque jour de ton âme les saintes maximes que nous découvre l'étude de la nature, et que tu négliges. Tes réflexions et tes actes doivent toujours être conduits de telle sorte que tu accomplisses à la fois ce que les circonstances exigent, et qu'en même temps tu pratiques ce que la théorie nous enseigne ; et sache, avec tout ce que nous peut apprendre la science des choses[8], conserver une satisfaction intime qui ne se montre pas, mais qui ne se cache pas non plus. Quand sentiras-tu le plaisir d'être simple, le plaisir d'être brave, le plaisir de connaître chaque chose, en connaissant ce que cette chose

---

1 C'est la vie morale, après la vie de l'instinct, et trop souvent de la brute.
2 On se rappelle que c'était le nom des gladiateurs destinés à combattre contre les bêtes féroces.
3 Quand un gladiateur était blessé, le peuple du cirque était consulté pour savoir s'il fallait achever sur-le-champ le malheureux, ou le réserver pour d'autres combats.
4 Le conseil est terrible ; et l'on sait que, dans le Stoïcisme, il était sérieux. Mais, pour en arriver à cette extrémité et s'y décider par le jugement de la raison la plus froide, il faut être à ses propres yeux bien criminel et désespérer absolument de pouvoir s'amender. Il n'est pas possible non plus de justifier son suicide par le dégoût qu'on aurait de la vie. Est-ce un motif raisonnable de s'en défaire ? Souvent le remords produit cet homicide effet sur des scélérats, qui ne peuvent supporter l"existence souillée qu'ils se sont faite.
5 C'est la foi en Dieu et en sa bonté. Cette confiance de l'homme en son créateur est en effet le plus ferme appui qu'il puisse se donner.
6 Doctrine platonicienne que nous avons déjà vue plus haut, liv. III, § 4, et livre V, § 27.
7 Il est assez probable qu'ici Marc-Aurèle fait allusion à quelque détail de sa vie intime, et qu'il retrace au vrai les distractions inévitables de son âme, au milieu de toutes les occupations dont il était assailli. L'âme se dissipe malgré elle dans les mille riens de chaque jour ; et de là, la nécessité de fortes maximes qui on ne perd pas de vue un instant dans sa conduite. De là aussi, la nécessité de quelques retraites où l'âme se retrempe dans la solitude et la méditation.
8 Et la contemplation de l'ordre universel, dont chacun de nous fait partie.

est dans son essence[1], la place qu'elle occupe dans le monde, la durée que la nature lui accorde, les éléments dont elle est composée, les êtres à qui elle peut appartenir, et ceux qui peuvent, ou nous la procurer, ou nous la ravir ?

X

Une araignée est toute fière d'avoir pris une mouche ; tel chasseur est tout fier d'avoir pris un lièvre ; tel piocheur d'avoir pris une sardine dans son filet ; tel autre d'avoir pris des sangliers ; tel autre encore, des ours ; tel autre, enfin, des Sarmates[2]. A ne considérer que les principes, ne sont-ils pas tous également des brigands[3] et des voleurs[4] ?

XI

Il faut se rendre bien compte, par une étude méthodique, de la manière dont les choses se changent les unes dans les autres ; applique-toi sans cesse à cette question, et fais-en spécialement le constant exercice de ta pensée. Rien n'est plus propre à élever l'âme[5] ; elle se dépouille du corps[6] ; et quand l'homme songe qu'il va falloir dans un instant quitter tout cela, en sortant de la société de ses semblables, il se consacre tout entier et il se dévoue à la justice, dans les actes qui dépendent de lui ; il se soumet, pour tout ce peut lui arriver d'ailleurs, à la nature universelle des choses. Quant à ce que les autres hommes pourront dire ou penser de lui, bien plus, quant à ce qu'ils pourront faire contre lui, cette idée ne lui entre même pas dans l'esprit, satisfait de ces deus seuls points[7], à savoir, de pratiquer la justice dans tout ce qu'il fait actuellement, et de toujours se trouver heureux du sort qui lui est actuellement accordé. C'est ainsi qu'on se délivre de toutes les préoccupations, de tous les soucis, et qu'on ne veut rien au monde que marcher sur la droite ligne, en observant la loi, qui est d'obéir à Dieu, dont les sentiers sont toujours droits[8].

XII

---

1 C'est-à-dire indépendamment des idées personnelles que nous pouvons ajouter à la nature même de la chose. Voir des exemples plus haut, liv. VI, § 13.

2 Dans la bouche d'un empereur faisant la guerre aux Barbares, l'épigramme est sanglante. Le trait est-il aussi vrai qu'il est vif ? Malheureusement la guerre n'est bien souvent qu'un brigandage, surtout quand elle se prolonge un peu. Au début, elle peut servir un intérêt général de nation ; mais plus tard ce noble but s'efface aux yeux de l'armée ; l'intérêt individuel prend le dessus ; et c'est alors une sorte de pillage organisé. Après plusieurs campagnes, Alexandre est obligé de faire brûler les bagages de ses soldats, c'est-à-dire le fruit de leurs vols. Ce qu'il y a de pis, c'est que le courage détroit à mesure que la cupidité se satisfait et que la richesse augmente.

3 Au temps de Marc-Aurèle, c'était là une idée bien neuve et bien hardie.

4 Il n'y a dans te texte grec qu'un seul mot, qui à la force des deux que j'ai dû employer. — Cette réflexion de Marc-Aurèle a déjà le ton et le tour que plus tard doit prendre Pascal, sans connaître sans doute son prédécesseur.

5 En lui faisant voir la mobilité perpétuelle de toutes choses, et la vanité de nos passions et de nos intérêts.

6 C'est la doctrine platonicienne, qui fait de la philosophie l'apprentissage de la mort. L'âme peut le réaliser à peu prés dès cette vie, en s'isolant autant que possible de son compagnon.

7 Ce sont non seulement les deux points essentiels ; mais, de plus, ils renferment toute la destinée de l'homme.

8 Personne n'a dit mieux, et personne ne pourra mieux dire.

Quel besoin as-tu de tant de réflexion dès que tu peux voir ce que tu dois faire[1] ? Si tu l'aperçois clairement, n'hésite pas à marcher à cette lumière, d'un cœur tranquille, et sans te laisser détourner de ta route. Si tu ne le vois pas assez nettement, tu n'as qu'à t'arrêter[2] et à recourir aux conseils les plus éclairés. S'il se présente encore d'autres difficultés qui s'opposent à tes desseins, tu peux toujours t'avancer[3], en scrutant avec réflexion les motifs que tu as actuellement d'agir, et en t'en tenant à ce qui te semble juste. C'est le point essentiel ; il faut t'en assurer, bien que du reste tu puisses échouer dans ce que tu poursuis. Suivre en toutes choses les conseils de la raison, c'est tout à la fois se garantir la paix et se faciliter tous ses mouvements ; c'est à la fois brillant et solide.

XIII

Au moment où tu t'éveilles, tu peux te demander à toi-même : « S'il t'importera personnellement qu'un autre que toi se conduise avec justice et probité[4]. » Non sans doute, cela ne t'importe en rien. Est-ce que tu ignores comment ces gens, si impertinents[5] dans les louanges ou dans les critiques qu'ils font d'autrui, se conduisent eux-mêmes au lit, comment ils se conduisent à table ? Ignores-tu leurs manières de faire, les objets de leurs craintes, les objets de leurs convoitises, leurs rapines, leurs vols, qu'ils accomplissent, non pas en se servant de leurs mains et de leurs pieds, mais en y appliquant la partie la plus précieuse de leur être, celle qui peut avoir, quand elle le veut, la loyauté, la pudeur, la vérité, l'obéissance à la loi, et qui peut devenir le bon génie de l'homme[6] ?

XIV

L'homme éclairé et respectueux dit à la nature[7], qui nous donne tout et qui peut tout nous reprendre : « Donne-moi ce que tu veux[8] ; reprends-moi ce que tu veux. » Mais s'il tient ce langage, ce n'est pas pour braver la nature audacieusement ; c'est uniquement parce qu'il est docile et reconnaissant envers elle.

XV

---

1 La vite du devoir est beaucoup plus facile qu'on ne le pense en général ; et à cet égard, notre conscience, ne nous trompe pas. Mais ce qui nous trompe, ce sont les passions ou les intérêts ; et la ferme résolution de faire ce qu'on doit devient alors très difficile et très rare. En ceci d'ailleurs comme dans tout le reste, l'habitude exerce une influence souveraine ; et l'on accomplit le devoir, même pénible, d'autant plus aisément qu'on l'a déjà plusieurs fois accompli.

2 Ou, à suspendre ton jugement.

3 Conseils analogues à ceux que donne Descartes dans le *Discours de la Méthode*, p. 150, édit. Victor Cousin.

4 Peut-être cette pensée est-elle trop évidente et trop simple. La conduite des autres peut nous faire un tort matériel ; mais il n'y a que notre propre conduite qui puisse nous faire un tort moral, parce que notre personnalité ne peut se confondre avec aucune autre.

5 Marc-Aurèle a raison de dédaigner les jugements du vulgaire ; mais il ne faut pas pousser ce dédain jusqu'à se rendre soi-même trop orgueilleux à l'égard de ses semblables. La misanthropie n'est souvent que le résultat de la vanité.

6 Le Christianisme dirait : l'Ange gardien. Voir plus haut, liv. VIII, § 45.

7 En d'autres termes, Dieu ; il n'y a ici qu'une différence de mots.

8 C'est la résignation poussée au dernier degré de la raison et de la foi ; c'est la confiance absolue en la bonté divine. Job dit aussi, ch. I, § 21 : « Le Seigneur me l'a donné ; le Seigneur me l'a enlevé. » Il en est arrivé ce que le Seigneur a voulu ; que le nom du « Seigneur soit béni. » Voir plus haut, liv. VIII, § 55.

Ce qui te reste à vivre est bien peu de chose[1]. Vis donc comme si tu étais au sommet d'un mont[2] ; car il n'importe point qu'on soit ici ou qu'on soit là, puisque partout on est dans le monde comme dans une cité. Que les humains puissent enfin voir et contempler à leur aise un homme véritable, qui vit selon les lois de la nature. Que s'ils ne peuvent pas en supporter la vue, qu'ils l'égorgent[3] ; car, pour lui, la mort serait préférable à la vie que mène le vulgaire.

XVI

Il n'est plus temps de discuter[4] sur les conditions que l'homme de bien doit remplir ; il s'agit uniquement d'être homme de bien.

XVII

Essaie sans cesse de te représenter l'image de la totale durée[5], de la totale substance ; et dis-toi bien que tous les êtres particuliers valent, comparés à la substance, un grain de millet, et, comparés au temps éternel, un tour de vrille.

XVIII

En examinant un objet quelconque, figure-le-toi comme s'il était déjà dissous, et soumis au changement qui doit le transformer[6], comme s'il était déjà exposé à la corruption qui l'attend, et à la dispersion de toutes ses parties, c'est-à-dire en cet état où, selon les lois de la nature, tout être doit mourir, à ce qu'il semble.

XIX

Qu'est-ce donc que sont les hommes, qui mangent, qui dorment, qui s'accouplent, qui rendent leurs excréments, et qui sont soumis à tant d'autres besoins ! Et cependant, quel orgueil n'ont-ils pas d'être hommes[7] ! Quelle morgue ! Que de dureté pour les autres, qu'ils traitent du haut d'une écrasante supériorité ! Et l'instant d'auparavant, de qui n'étaient-ils pas les esclaves[8] ? Et

---

1 Le texte n'est pas aussi précis ; mais la suite prouve que c'est bien là le sens.
2 La pensée ici non plus n'est pas assez claire ; et elle n'est qu'incomplètement rendue. C'est peut-être de l'isolement moral du sage que Marc-Aurèle veut parler ; c'est peut-être aussi du spectacle qu'il donne aux autres hommes, qui peuvent le voir de toute part, comme de toute part on voit la cime élevée d'une montagne. Je préfère le premier sens au second. Voir plus loin, § 23.
3 C'est le destin de Socrate ; c'est le destin de Jésus-Christ.
4 Le Stoïcisme n'a pas laissé de discuter ; mais il faut lui rendre cette justice qu'il a mis en général la pratique fort au-dessus de la théorie. A certains égards, c'était une tendance à descendre, bien que ce fût aussi mue réaction contre certaines exagérations du Platonisme ; mais dans les temps où le Stoïcisme apparut et surtout sous l'Empire romain, la morale stoïcienne soutint les âmes et les fortifia plus que ne pouvait le faire aucune autre doctrine. L'histoire en fournit une foule de preuves.
5 En d'autres termes, de l'infinité du temps et de l'infinité de la matière. J'ai préféré la première version à la seconde, qui aurait eu une nuance trop moderne.
6 Voir plus haut, § 11 et passim. L'idée de la mobilité des choses ne saurait être trop souvent présente à la raison de l'homme ; elle le remet à sa juste place, et lui fait mieux apprécier le monde où il est.
7 Le sens n'est pas sûr, parce que le mot dont se sert ici Marc-Aurèle est extrêmement douteux.
8 Cette peinture des lâchetés humaines se rapporte surtout aux mœurs des cours, où les bassesses sont plus apparentes. Aujourd'hui, nous sommes un peu blasés sur ces critiques, quelque Justes qu'elles soient ; elles étaient très neuves au temps de Marc-Aurèle, qui était en position de bien connaître les choses, et qui avait l'âme assez haute pour les bien juger.

pourquoi s'abaissaient-ils ainsi ? Dans un instant, ne reviendront-ils pas encore aux mêmes bassesses ?

XX

Tout ce que la nature universelle[1] comporte pour un être est utile à cet être, et, de plus, lui est utile au moment où la nature le lui donne.

XXI

« La terre aime la pluie, ainsi que l'air immense[2]. »

Il en est de même pour le monde[3], qui se plaît à faire tout ce qui doit être. Je dis donc au monde[4] : « J'aime avec toi tout ce que tu aimes. » Ne dit-on pas aussi, en parlant même d'une chose, qu'elle aime à être de telle ou telle façon[5] ?

XXII

On bien tu continues à vivre où tu es, et c'est pour toi chose d'habitude ; ou bien tu t'en vas[6], et c'est parce que tu l'as voulu ; ou enfin tu meurs, et alors tu as fini ton service. Hors de ces trois hypothèses, il n'y en a pas d'autre. Ainsi, aie bon courage[7].

XXIII

Qu'il soit toujours parfaitement évident pour toi que la ville, que tu habites[8], est précisément ce qu'est la campagne. Sache bien aussi que les choses y sont tout à fait identiques à ce qu'elles sont au sommet des montagnes, sur le rivage des mers, en un mot, partout où tu voudras. Tu pourras voir combien est vrai ce que dit Platon dans ce passage : « Les rois ne sont ni moins grossiers ni moins ignorants que des pâtres, à cause du peu de loisir qu'ils ont de s'instruire, renfermés entre des murailles, comme dans un parc sur une montagne[9]... »

XXIV

---

1 Nouvel hommage vendu à la Providence. Voir plus haut, liv. II, § 3.
2 Il semble que le début de ce paragraphe est une citation, et, sans doute, de quelque poète.
3 Ordonné et gouverné par la Providence.
4 Voir plus haut, § 14.
5 La pensée n'est pas très claire ; et l'on ne voit pas nettement le but le cette comparaison. Le sens général de ce passage, c'est simplement que l'homme doit aimer le sort que la Providence lui a fait.
6 Il s'agit ici du suicide, que le Stoïcisme permettait au sage, ne voyant pas que le suicide est une révolte contre la Providence, et contre le destin qu'elle nous départit.
7 La conclusion est excellente, quoique les prémisses ne soient pas toutes également acceptables.
8 J'ai rendu la pensée plus précise qu'elle n'est dans le texte ; et le sens que je donne me parait plus d'accord avec ce qui suit. La Ville est opposée à la Campagne.
9 On voit que Marc-Aurèle ne se fait pas la moindre illusion sur les grandeurs et les magnificences qui l'entourent. Il sait bien qu'elles n'ajoutent rien à sa valeur personnelle. Le passage de Platon est tiré du *Théétèle*, p. 130, traduction de M. V. Cousin.

Dans quel état est en moi[1] la faculté qui doit me conduire ? Qu'est-ce que j'en fais en ce moment même ? Â quel usage est-ce que je l'applique maintenant ? Est-elle dénuée de raison ? Ne s'est-elle pas isolée et arrachée de la communauté[2], à laquelle elle appartient ? Ne s'est-elle pas tellement absorbée et confondue dans cette misérable chair[3], qu'elle en subisse et en partage toutes les fluctuations ?

XXV

L'esclave qui fuit son maître est un déserteur et un fugitif[4] ; or notre maître, c'est la loi ; donc transgresser la loi, c'est fuir et déserter. Par la même raison, on a tort et l'on transgresse la loi quand on s'afflige, quand on s'emporte, quand on s'effraie pour une de ces choses passées, présentes ou futures, lesquelles sont réglées par Celui qui régit l'univers[5], par Celui qui est la loi même, répartissant à chacun ce qui lui revient. Ainsi, la crainte, la douleur, la colère[6], ce sont lit autant de désertions.

XXVI

La semence une fois versée dans l'organe qui la doit recevoir, le père disparaît. Pour ce qui se développe ensuite, c'est une autre cause qui, recevant ce germe, élabore et parachève l'enfant[7]. Quel début ! Quel progrès[8] ! Puis, l'enfant absorbe de la nourriture, qui passe par sa bouche. Et pour ce qui va suivre encore, c'est également une autre cause qui, recevant ces premiers matériaux, produit la sensibilité, les passions, eu un mot, la vie, avec les forces et toutes les facultés qui la composent. En quel nombre ! Avec quelle énergie ! Contemplons ce qui se passe dans ces profondes ténèbres, voyons la force qui produit ces merveilles, ainsi que nous voyons la force qui précipite les corps en bas[9], ou qui les fait monter en haut. Certes, ce n'est pas l'affaire de nos yeux ; mais le fait n'en est pas moins d'une évidence éclatante.

---

1 C'est comme un examen de conscience, que la philosophie recommande aussi bien que la religion. C'est l'antique précepte de l'oracle de Delphes, que Socrate s'était approprié : « Connais-toi toi-même. »

2 C'est-à-dire de l'ordre universel, dont chacun de nous fait partie.

3 Voir plus haut, liv. IX, § 41. Pour la pensée générale de ce paragraphe, voir plus haut, liv. VIII, § 34.

4 La comparaison est peut être plus frappante qu'elle n'est juste. L'homme n'est pas, à vrai dire, l'esclave de la loi ; il en est le serviteur, puisqu'il s'y associe par sa raison, et qu'en l'exécutant il se fait gloire d'y obéir et de l'approuver.

5 C'est-à-dire Dieu, avec sa toute-puissance et sa miséricorde infinie.

6 Ce sont des passions bien naturelles à l'homme ; mais c'est à la raison de les dompter et de les restreindre dans de sages limites.

7 L'expression du texte est plus générale ; mais la suite prouve bien qu'il s'agit de l'être humain spécialement.

8 L'admiration de Marc-Aurèle pour l'organisation de l'homme est aussi vive que justifiée, et tout ce qu'il dit ici est d'une vérité incontestable. Le matérialisme contemporain a obscurci toutes ces grand8s et claires idées ; et certainement, l'homme est à lui-même la plus prodigieuse merveille de ce monde, si, de sa constitution matérielle et de sa vie purement animale, il passe à sa vie morale et au spectacle de sa conscience et ne son libre arbitre. Ce sont là des contemplations que chacun de nous peut se donner. La sagesse antique ne s'y était pas méprise, et ces idées étaient déjà si répandues, même avant notre ère, que les poètes eux-mêmes en étaient l'écho. *Os homini sublime dedit*.... disait Ovide. Ces vérités éclatantes, voilées pour un instant, ne reparaîtront que plus puissantes et plus belles.

9 Nos matérialistes devraient se dire, comme Marc-Aurèle, que l'attraction, à laquelle ils croient, n'est plus visible aux yeux du corps que l'âme, à laquelle ils ne croient pas. Mais Elle n'en est pas moins d'une évidence éclatante.

XXVII

Répète-toi sans cesse que la manière dont les choses se passent[1] actuellement est aussi la manière dont elles se passaient jadis, dont elles se passeront plus tard. Remets-toi sous les yeux tous ces drames, tous ces théâtres, toujours si uniformes, que tu as pu connaître, soit par ton expérience personnelle, soit par les récits d'une histoire plus ancienne ; par exemple, tout ce que l'on a fait à la cour d'Adrien, à celle d'Antonin[2], et tout ce qu'on faisait dans les cours de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Elles étaient absolument comme celle que tu as ; il n'y avait que les acteurs de changés.

XXVIII

Représente-toi bien qu'un homme qui s'afflige de quoi que ce soit[3], ou qui se révolte contre les choses, ressemble à un de ces pourceaux traînés au sacrifice[4], qui regimbent en grognant. C'est l'image de celui qui, couché sur son lit solitaire, se plaint en secret du destin qui nous enchaîne. Dis-toi bien aussi que le privilège de l'être doué de raison, c'est d'obéir de son plein gré aux événements, tandis que, pour tous les autres êtres, y obéir purement et simplement est une absolue nécessité.

XXIX

A chacun des actes que tu accomplis, demande-toi si la mort te semble plus particulièrement affreuse[5], parce qu'elle doit te priver de l'objet qui t'occupe.

XXX

Lorsque tu t'offusques de la faute de quelqu'un, fais un retour sur toi-même[6], et pense un peu aux fautes analogues que, toi aussi, tu commets ; par exemple, quand tu fais trop de cas de l'argent, du plaisir, de la vaine gloire, et de tant d'autres objets, qui ne valent pas mieux. Si tu t'attaches à cette réflexion, tu auras bien vite oublié ton irritation, et tu te diras : « Il y était forcé ; que pouvait-il faire ? » Ou bien même, si tu le peux, fais disparaître la contrainte que le malheureux subit[7].

---

1 Il ne s'agit pas des choses en général, mais des choses qui se passent à la cour des Rois et des Empereurs, comme le prouve la suite du paragraphe.

2 Marc-Aurèle avait passé une partie de son enfance à la cour d'Adrien, et il avait dix-sept ans lorsque cet empereur mourut, en 138. Quant à la cour d'Antonin, il y avait vécu plus de vingt ans de suite, mêlé à toutes les affaires, avant d'être empereur lui-même.

3 Voir plus haut, § 25.

4 L'image est violente ; mais il n'y a pas de principe qui tienne plus à cœur à Marc-Aurèle que la résignation de l'homme à l'ordre de la Providence, et la foi absolue en sa bonté infinie et toute-puissante. Il n'a pas moins raison, quand il nous rappelle que la révolte est parfaitement inutile, puisque la nécessité est inévitable. S'y associer en s'y soumettant, c'est encore ce que nous avons de mieux à faire, au point de vue pratique. Voir plus haut, liv. VIII, § 49, la note et la citation de Sénèque.

5 Le côté le plus utile de ce précepte, c'est de se familiariser avec l'idée de la mort, en y songeant aussi souvent qu'on le peut. Voir plus loin, liv. XII, § 31.

6 C'est un conseil plein de sagesse et de charité ; car le meilleur moyen de supporter les fautes d'autrui, c'est de s'avouer celles qu'on commet soi-même.

7 C'est la charité vraiment active et efficace. Voir plus haut, liv. VII, § 63. Bossuet a dit : « En voyant les fautes des autres, nous devrions songer par la même raison que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous ; nous ne pardonnons rien aux autres ; nous

XXXI

Quand tu vois Satyron, pense à un philosophe socratique, ou à Eutychès, ou à Hymen ; quand tu vois Euphrate, pense à Eutychion, à Silvanus ; quand c'est Alciphron, pense à Tropæophore ; en voyant Xénophon, pense à Criton ou à Severus[1] ; enfin, en regardant à toi-même, reporte ta pensée sur un des Césars. En un mot, dans chaque cas qui se présente, fais une comparaison analogue. Puis adresse-toi cette question : « Et tous ceux-là, où sont-ils ? Nulle part, en ce monde ; ou bien, ils sont n'importe où. » En te mettant sans cesse à ce point de vue, tu comprendras que les choses humaines ne sont que fumée et que néant[2]. Tu en seras surtout convaincu, si tu te rappelles en même temps que l'être qui a une fois changé et disparu ne redeviendra jamais ce qu'il a été, dans toute la durée du temps infini. Et toi, dans combien de temps vas-tu changer aussi ? Est-ce qu'il ne te suffit pas d'avoir fourni comme il convient[3] cette courte carrière ? Quelle réalité, quelle chimère[4] peux-tu craindre et fuir encore ? Qu'est-ce, en effet, que tout cela, si ce n'est une suite d'exercices pour la raison, appréciant nettement, et par l'étude exacte de la nature, ce que valent les choses de la vie[5] ? Arrives-en donc avec persévérance à t'assimiler ainsi ces vérités, de même qu'un estomac robuste[6] s'assimile tous les aliments, de même qu'un feu qui brille[7] convertit en flamme et en lumière éclatante tout ce qu'on y jette.

XXXII

Que personne ne puisse jamais se permettre de dire de toi avec vérité que tu n'es pas simple ou que tu n'es pas bon[8] ; qu'à ton égard un tel soupçon soit toujours une calomnie. Tout cela ne dépend que de toi[9]. Qui pourrait, en effet, t'empêcher d'être bon et simple[10] ? Tu n'as qu'à te résoudre à ne pas continuer de vivre[11], si tu n'avais pas ces qualités ; car la raison ne te retient pas dans la vie, si tu ne les possèdes point.

---

ne nous refusons rien à nous-mêmes. » *Réflexions chrétiennes et morales*, § 15, *Des Jugements humains*.

1 La plupart de ces noms sont absolument inconnus ; et, comme nous ignorons ce qu'étaient les personnages qui les portaient, il nous est difficile de comprendre très précisément la pensée de ce paragraphe. La suite semble prouver que ce sont des comparaisons que Marc-Aurèle recommande de faire, afin de mieux juger les autres et de mieux se juger soi-même. C'est ainsi qu'il a l'intention de se comparer personnellement à quelqu'un de ses prédécesseurs.

2 On a déjà vu des idées et des expressions semblables, liv. II, § 17, et on les retrouvera plus bas, liv. XII, §§ 27 et 33. L'image de la fumée appliquée aux choses de la vie est aussi naturelle que juste.

3 C'est-à-dire, en accomplissant sans cesse le devoir, sous toutes les formes où il se présente.

4 Le texte n'est peut-être pas aussi précis.

5 Il ne faut pas oublier que c'est un empereur qui parle.

6 Image très exacte.

7 Voir plus haut, liv. IV, § 1.

8 Deux qualités qui résument en quelque sorte toutes les autres.

9 C'est un des axiomes de l'école stoïcienne, et, parmi toutes les philosophies, il n'en est pas une qui ait affirmé plus énergiquement le libre arbitre de l'homme.

10 Si ce n'est toi-même.

11 Il semble bien que Marc-Aurèle veut ici parler de suicide ; mais l'idée de cette extrémité, quoique permise et recommandée en certains cas par le Stoïcisme, ne semble pas applicable dans ce passage puisque plus haut, Marc-Aurèle vient d'affirmer qu'il ne dépend que de nous d'acquérir les vertus qui nous manquent, et qu'il l'affirmera énergiquement dans le paragraphe qui suit. Il est donc probable que Marc-Aurèle ne veut pas dire autre chose, si ce n'est qu'il vaut mieux ne pas vivre que de vivre dans le vice et le crime. Les manuscrits n'offrent, d'ailleurs, aucune variante qui autorise à modifier la nuance de la pensée.

XXXIII

Sur une question donnée, qu'y a-t-il de mieux à faire ou à dire[1], dans la mesure du possible ? Quelle que soit cette question, il t'est toujours permis de faire ou de dire ce qu'il y a de mieux. Et ne va pas alléguer pour excuse que tu en es empêché. Tu ne cesseras de te plaindre que quand, aussi ardent que les amis du plaisir le sont dans leurs jouissances, tu sauras accomplir tout ce que comporte la constitution de l'homme, dans la question qui se présente et qu'il faut résoudre ; car tout être doit regarder comme une jouissance véritable de faire ce que permet sa nature propre. Or, toujours et partout, il est possible de s'y conformer[2]. Ainsi, une boule ne peut pas toujours et partout obéir au mouvement qui lui est propre ; le mouvement propre n est pas non plus toujours possible pour l'eau, le feu, et tant d'autres choses, qui n'obéissent qu'à la nature[3], ou pour une âme qui n'est pas douée de raison[4], attendu qu'il peut y avoir une foule d'obstacles qui les empêchent et les arrêtent. Mais l'intelligence et la raison peuvent toujours se frayer leur route[5] à travers tous les obstacles, selon leur nature et dans la plénitude de leur volonté.

Si tu te mets bien devant les yeux cette facilité merveilleuse que possède la raison de passer au travers de tout, comme le feu monte en haut, comme la pierre descend en bas, comme l'objet rond roule sur un plan incliné, ne recherche dès lors rien de plus ; car tous ces obstacles, qui ne regardent que le corps et notre cadavre, et qui sont en dehors de notre volonté et du domaine de la raison même, n'ont pas le don de nous blesser ; ils ne nous font absolument aucun mal, puisque, dans ce cas, l'être qui en serait vraiment atteint, devrait périr à l'instant même[6]. Il est bien vrai que, dans les autres combinaisons de choses, quand il survient un mal quelconque, ce mal empire la condition de l'être qui en est atteint ; mais ici, au contraire, il faut bien se dire que l'homme n'en devient que meilleur[7] et d'autant plus louable, quand il fait bon usage des épreuves qu'il subit. Souviens-toi donc toujours que le véritable et naturel citoyen ne souffre jamais de ce qui ne fait pas souffrir la cité, et que la cité même n'éprouve aucun dommage quand la loi n'en éprouve point. Or, dans ces prétendus revers[8], il n'y a rien qui blesse la loi ; et, dès lors, ce qui ne blesse point la loi ne blesse point non plus, ni la cité, ni le citoyen[9].

XXXIV

---

1 L'homme n'est pas tenu à davantage ; mais c'est là tout son devoir ; et c'est en ce sens que l'Evangile a dit : « Paix aux hommes de bonne volonté. »
2 Grâce au libre arbitre, qui est tout à la fois la grandeur et la faiblesse de l'homme, selon qu'il s'attache au bien ou qu'il en dévie.
3 C'est là pour l'homme une glorieuse exception ; il n'obéit qu'à la raison.
4 Celle des bêtes, par exemple.
5 Aux risques et périls du corps, qui peut d'ailleurs périr, s'il le faut, pour le salut de l'âme.
6 Moralement.
7 Heureuses les âmes qui ont pu faire cette virile expérience !
8 Qui sont les seuls que le vulgaire comprenne, parce qu'il ignore les déchéances morales et ne les sent pas.
9 Voir plus haut, § 6, et liv. V, § 22.

Une fois qu'on a mordu aux vrais principes[1], il suffit du plus simple mot, d'une sentence connue de tout le monde, pour se souvenir qu'on ne doit avoir ni tristesse, ni crainte :

« Le vent les jette à terre et pourtant la nature... »

. . . . . .

« Ainsi sont les humains[2]..... »

Ce sont également des feuilles que tes enfants[3] ; ce sont aussi des feuilles légères que les clameurs enthousiastes qui chantaient tes louanges, ou, en sens contraire, ces malédictions, ces critiques, ces railleries dont on t'accablait. Ce sont des feuilles encore, et non moins légères celles-là, que ces voix qui propageront successivement ton souvenir dans la postérité. Oui, ce sont là autant de feuilles.

« . . . . . Et pourtant la nature,

« Chaque année, au printemps, ramène la verdure. »

Puis, le vent les a dispersées encore une fois, et la forêt en produit d'autres à leur place. Ainsi donc, cette durée éphémère est la condition commune de toutes choses. Et toi, tu prends toutes choses, soit que tu les fuies, soit que tu les recherches, comme si elles devaient être éternelles[4] ! Encore un peu, et tes yeux se fermeront aussi ; et celui-là même qui t'aura porté en terre sera, à son tour, pleuré par un autre, qui l'y portera[5].

XXXV

Lorsque l'œil est sain, il regarde tout ce qui peut être regardé, et il ne dit pas : « C'est du vert que je veux voir[6]. » Car le vert n'est un besoin que pour l'œil qui est malade. De même, l'ouïe quand elle saine, l'odorat quand il est sain, doivent être tout prêts à entendre les sons et à sentir les odeurs. L'estomac qui est sain doit être aussi bien disposé pour tous les aliments qu'il reçoit, de même encore qu'une meule de moulin doit être prête à moudre tous les grains qu'on y apporte.

---

1 La tournure du texte est encore plus vive : « Une fois qu'on a été mordu par les vrais principes. » C'est là ce qui fait l'immense supériorité des grandes doctrines morales, comme le Platonisme et le Stoïcisme. Ce sont de vraies religions ; elles règlent la conduite de l'homme, et mordent sur lui.

2 *Iliade*, chant VI, vers 117 et suivants.

3 C'est, sans doute, pour Marc-Aurèle un souvenir des enfants qu'il avait perdus. Cette image, si mélancolique et si naturelle, remonte donc jusqu'à Homère. Elle a été répétée mille fois, et elle le sera sans cesse.

4 C'est, en effet, sur les choses éternelles qu'il faut mesurer les choses d'ici-bas.

5 Ces réflexions, toutes tristes qu'elles sont, n'en ont pas moins une profonde vérité. Sénèque a dit : « L'homme ne parait jamais plus divin que lorsqu'il songe qu'il est né pour mourir, et que son corps n'est qu'une hôtellerie qu il doit quitter aussitôt qui il est à charge à son hôte. » Epître CXX, à Lucilius. Bossuet a dit aussi, se rappelant, sans doute, Homère comme le fait Marc-Aurèle : « Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus ; les autres, moins. Que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil et le brise. » *Sermon sur la Mort*.

6 Ainsi, dès le temps de Marc-Aurèle, on avait remarqué que la couleur du vert est celle qui fatigue le moins la vue. L'observation était assez facile, puisque la nature a répandu presque partout la couleur verte par le règne végétal. Aujourd'hui, cette observation est banale. Il y a vingt siècles, elle l'était moins.

Ainsi donc, l'une, quand elle est vraiment saine, doit être préparée à tous les événements. Mais l'âme qui dit : « Que mes enfants vivent[1] ; » ou bien : « Que tout le monde me comble de louanges dans tout ce que je fais, » cette âme-là n'est qu'un œil qui cherche à voir du vert, ou des dents qui ne veulent que des aliments mous et faciles à broyer.

XXXVI

Il n'est personne qui soit assez heureux[2] pour n'avoir point auprès de soi, quand il meurt, des gens prêts à prendre assez tranquillement le mal qui lui arrive. « Sans doute, c'était un honnête homme, diront-ils ; c'était un sage. » Mais n'y aura-t-il pas aussi quelqu'un pour se dire, en fin de compte, et à part lui : « Nous voilà donc délivrés de ce pédagogue ; respirons enfin. Certes, il n'était méchant pour personne de nous ; mais je sentais bien qu'au fond du cœur il nous désapprouvait[3] ? » Voilà ce qu'on dit d'un honnête homme. Mais, nous autres, combien de motifs ne fournissons-nous pas à ceux qui, en grand nombre, voudraient être débarrassés de nous ? C'est là ce qu'on doit penser à son lit de mort, et la réflexion suivante te fera quitter la vie plus aisément : « Je sors de cette vie, où même mes associés de route, pour qui ai tant lutté, fait tant de vœux, pris tant de peine, désirent, malgré tout cela, que je m'en aille, espérant que ma mort leur procurera peut-être une facilité quelconque de plus. » Quel motif pourrait donc nous faire souhaiter de demeurer plus longtemps ici-bas ? Toutefois ne va pas, en partant, montrer moins de bienveillance pour eux[4] ; conserve à leur égard ton caractère habituel ; reste affectueux, indulgent, doux, et ne semble pas avoir l'air d'être éconduit. Mais de même que, quand on a une mort facile, l'âme s'exhale aisément du corps, de même il faut que tu prennes congé de tes semblables avec une inaltérable sérénité. Car c'est la nature qui avait formé ton lien avec eux et qui le rompra[5]. Mais voici qu'elle le rompt. Eh bien, je me sépare d'amis qui me sont chers, sans qu'on ait besoin de m'arracher d'au milieu d'eux, et sans qu'il faille me faire violence ; car cette séparation même est une chose qui n'a rien que de conforme à la nature.

XXXVII

Autant que possible, quand tu vois agir quelqu'un, prends l'habitude de te demander à toi-même : « Quel motif cet homme peut-il bien avoir pour faire ce qu'il fait ? » Commence ainsi par toi-même, et soumets-toi le premier à ton examen[6].

---

1 Ce n'est pas que Marc-Aurèle entende blâmer la tendresse paternelle ; mais il ne veut pas qu'elle aille jusqu'à la révolte contre les décrets de la Providence. Voir plus haut, liv. IX, § 40.

2 Cette réflexion est sans doute toute personnelle, et Marc-Aurèle avait dit sentir plus d'une fois autour de lui l'embarras que sa vertu causait à toits ceux qui l'approchaient. Il n'y met point, d'ailleurs, d'amertume ; et, au fond, il plaint ceux qui ne cherchent pas le bien aussi sincèrement que lui ; voilà tout. L'observation peut être généralisée ; et il n'est pas besoin d'être empereur pour que la mort de l'un soulage toujours quelque autre dans une certaine mesure.

3 Thraséas n'avait pas commis d'autre crime pour que Néron le fait mourir ; le tyran voulait se débarrasser d'un silence accusateur.

4 Le sentiment est admirable, et il tempère ce due peut avoir de douloureux cette analyse du cœur humain.

5 En d'autres termes, la Providence. L'argument est décisif dans la doctrine stoïcienne.

6 La pensée de ce paragraphe n'est pas assez claire. Le texte, d'ailleurs, n'offre aucune difficulté ; et c'est seulement une explication un peu plus développée qui manque dans ce passage. Au fond,

XXVIII

Dis-toi bien que le principe qui met tes fibres en mouvement est tout intérieur et caché en toi[1]. Ce principe est ce qui te fait parler c'est la vie, et, s'il faut le dire d'un mot, c'est l'homme[2]. Ne le confonds jamais dans ta pensée avec le vase qui le renferme, avec les organes dont il est entouré et revêtu. Ils sont à ton usage comme tous les autres instruments, une cognée, par exemple ; et la seule, différence, c'est que c'est la nature qui nous les donne. Mais ces parties de ton corps, sans la cause[3] qui en provoque ou en arrête le mouvement[4], seraient aussi inutiles que la navette sans l'ouvrière qui tisse, que le roseau sans la main qui écrit, ou que le fouet sans le cocher qui le tient.

Marc Aurèle conseille de s'examiner soi-même avant de juger autrui, et de se demander ce qui on aurait fait à la place de celui qui on voit agir sous ses yeux.

1 En d'autres termes, l'âme et la volonté.

2 Distinct de l'organisation matérielle qui lui a été donnée. Ce sont les deux principes dont notre nature se compose, que la conscience nous atteste, et que le Platonisme avait déjà assez nettement distingués.

3 L'âme et le libre arbitre.

4 Le spiritualisme de Marc-Aurèle apparaît ici dans tonte sa netteté et avec la dernière précision. Sur ce point, la doctrine stoïcienne n'a jamais été douteuse, et, en attribuant au libre arbitre une telle puissance et une telle supériorité, elle n'a fait que continuer le Platonisme et toute l'école socratique. Croire à l'unité de l'homme, est une erreur que les modernes peuvent commettre, mais que n'a jamais commise la sage antiquité ; Épicure lui-même n'y est pas tombé.

LIVRE XI

I

Voici les facultés propres de l'une raisonnable[1] : elle se voit elle-même ; elle s'analyse ; elle fait d'elle ce qu'elle veut ; elle cueille le fruit qu'elle porte, tandis que les fruits des plantes ou les produits analogues des animaux sont recueillis par des mains étrangères ; enfin l'âme atteint toujours le but qu'elle poursuivait, à quelque moment que survienne la fin de l'existence. A cet égard, il n'en est pas pour elle comme il en est de la danse, comme il en est d'une pièce de théâtre[2] et de représentations pareilles, où le moindre détail qui vient à manquer suffit pour déranger tout l'ensemble. L'âme, au contraire, dans une partie quelconque de temps, et en quelque lieu qu'elle soit surprise par la mort, a toujours rempli l'objet qu'elle se proposait ; et, comme il n'y manque rien, elle peut toujours se dire : « Je possède, et je retiens ce qui est bien à moi. »

L'âme a encore cette faculté de pouvoir embrasser le monde entier[3], y compris le vide qui entoure le monde, et la forme qu'il a reçue ; elle peut s'étendre aussi dans l'infinité de la durés ; elle observe et elle conçoit la régénération périodique de toutes choses[4] ; elle comprend que ceux qui nous succéderont ne verront rien de nouveau[5], de même que ceux qui nous ont précédés n'ont rien vu de plus que nous ; et qu'en un certain sens, il suffit d'avoir vécu une quarantaine d'années, quelque intelligence qu'on ait d'ailleurs, pour connaître, par une assimilation facile, et tout ce qui a été et tout ce qui sera.

Enfin, une dernière faculté propre à l'âme raisonnable, c'est d'aimer le prochain[6], c'est d'être faite pour la vérité et pour le respect, et de ne rien mettre au monde au-dessus d'elle-même, privilège qui n'appartient qu'à elle, ni au-dessus de la loi. Ainsi, la droite raison s'accorde sur tous les points avec la raison de justice[7].

II

Tu tiendrais bien peu de compte d'un chant délicieux, d'une danse élégante, ou de tous les exercices du pancrace, si tu décomposais cette voix harmonieuse en

---

1 La psychologie moderne n'a rien à ajouter à cette analyse de l'âme ; les traits en sont un peu généraux, mais ils sont d'une justesse profonde. Marc-Aurèle ne fait, d'ailleurs, que résumer les doctrines antérieures, et particulièrement la doctrine platonicienne.

2 Voir plus loin, liv. XII, § 36.

3 C'est-à-dire, de se mettre en rapport avec l'infini, sous toutes ses formes, et de le comprendre dams une certaine mesure, soit comme espace, soit comme durée.

4 Voir plus haut, liv. V, §§ 13 et 22, et liv. X, § 7.

5 Sur l'uniformité des choses de ce monde, voir plus haut, liv. VI, § 37, et liv. VII, § 1. Voir aussi les notes où cette pensée est réduite à ses véritables limites.

6 C'est une des recommandations les plus ordinaires et du plus essentielles du Stoïcisme, qui a donné à la charité ce solide fondement. Tous les hommes sont membres d'une même famille et d'une même cité ; ils sont tous frères, et ils doivent s'aimer à ce titre.

7 Cette expression est obscure. — Bossuet, au début de son admirable *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, a dit : « L'âme est ce qui nous fait penser, entendre, sentir, raisonner, vouloir, choisir une chose plutôt qu'une autre, comme de si mouvoir à droite plutôt qu'à gauche.... Toutes les facultés ne sont au fond que la même âme, qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations. » Voir aussi la fin du ch. II du même Traité.

chacun des sons successifs qu'elle a produits[1] ; et si, à chacun d'eux pris isolément, tu te demandais s'ils te charment encore ; car ton sentiment serait bien retourné par cette épreuve. Même effet pour la danse, si tu la décomposais en chaque mouvement, en chaque attitude ; et de même aussi, pour les exercices gymnastiques. Ainsi donc, et d'une manière générale, sauf la vertu[2] et tout ce qui vient d'elle, tu dois courir sur les détails, et, en les divisant, arriver à en faire bien peu de cas. Tu peux appliquer cette même règle à la vie tout entière[3].

III

Que doit être l'âme qui sait être toute preste au moment où, nécessairement délivré du corps, notre être doit enfin s'éteindre, ou se disperser, ou subsister éternellement[4] ? Quand je dis que l'âme est prête, j'entends que cette fermeté doit venir de notre propre jugement, et sans être la suite d'une injonction étrangère, comme pour les Chrétiens[5] ; il faut que ce soit un acte réfléchi, grave et assez sérieux pour provoquer l'imitation et la foi des autres, sans aucune prétention dramatique.

IV

Ai-je fait une chose utile à la communauté[6] ? Si oui, je me suis rendu service à moi-même. Arrange-toi pour avoir toujours cette conviction présente à l'esprit, et ne cesse jamais de te conduire en conséquence[7].

V

---

1 Cette observation est très vraie ; et, même dans la plus ravissante mélodie, chaque son pris à part ne signifie rien ; c'est par la succession et la diversité que se forme l'ensemble qui charme notre oreille. C'est comme un fil qui, à lui seul, quelque régulier qu'il soit, ne forme pas un tissu.

2 Qu'on a beau décomposer, et qui ne perd jamais le caractère qui lui est propre, même dans ses moindres détails.

3 En pensée n'est pas très claire. Sans doute, Marc-Aurèle vent dire que chaque détail de la vie est peu de chose, mais que l'ensemble seul a une réelle importance, et encore dans la mesure qu'il a lui-même assignée à la valeur des choses passagères.

4 Cette préparation à la mort est la conséquence tonte naturelle de cet examen constant de soi-même, que le Platonisme avait recommandé, et qu'avait si énergiquement pratiqué le Stoïcisme. La soumission à la volonté de Dieu durant toute la vie est un secours assuré au moment de la mort.

5 C'est la seule fois que Marc-Aurèle parle des Chrétiens ; et, dans ce qu'il en dit, on peut voir tout à la fois un blâme et un éloge. Il leur reproche d'obéir à une impulsion étrangère, au lieu de puiser en eux-mêmes la force dont l'homme a besoin pour bien vivre et bien mourir. Mais il reconnaît qu'ils sont prêts au moment de quitter la vie, et c'est une louange indirecte qu'il leur adresse ; car c'est là le point essentiel. Il n'y a. ici, entre la philosophie et la religion, qu'une différence de forme et de méthode. Sénèque a dit : « La nature aurait raison de se plaindre et de dire : Qu'est-ce que cela ? Je vous ai mis au monde sans désirs, sans craintes, sans superstition et sans tous ces désordres qui règnent parmi vous. Sortez de la vie tels que vous y êtes entrés.... Y a-t-il rien de plus honteux que d'avoir peur lorsqu'on est près d'entrer dans un lieu de sûreté ? Cela vient de ce que nous ne trouvons point en nous,à la fin de la vie, les bonnes couvres que nous voudrions avoir faites, et que nous ne sommes tourmentés que du regret de la vie. Car alors il n'en demeure pas la moindre partie en notre puissance ; elle est passée, elle est écoulée. Personne n'a soin de bien vivre, mais seulement de vivre longtemps, quoique tout le monde puisse bien vivre et que vivre longtemps ne soit possible à personne ». Épître XXII, à Lucilius.

6 C'est-à-dire, l'ordre universel des choses, dont l'homme fait partie, et qui comprend aussi la cité dont il est membre.

7 Le texte n'est pas tout à fait aussi précis.

Quelle est ta profession[1] ? D'être homme de bien. Mais comment atteindre sûrement ce but, si ce n'est avec l'aide de ces nobles études[2], qui s'appliquent tout ensemble à la nature de l'univers entier et à la condition particulière de l'homme ?

VI

Le premier objet que la tragédie se soit proposé[3], en nous mettant sous les yeux les événements de la vie, ce fut de nous rappeler que ces événements sont bien en effet dans la nature tels que la scène nous les montre, et que ce qui nous charme au théâtre ne doit pas nous accabler sur une scène plus grande[4]. C'est qu'en réalité les choses doivent nécessairement se passer ainsi ; et que ceux-là même les subissent comme les autres qui s'écrient le plus fort : « Hélas ! Cithéron ! ô Cithéron ![5] » Les poètes tragiques ont parfois des sentences bien justes, celle-ci, par exemple :

« Si les Dieux m'ont frappé mes deux enfants et moi,

« C'est qu'ils ont leur raison pour cette rude loi. »

Et cette autre :

« A quoi bon s'emporter jamais contre les choses ? »

Et cette autre encore :

« Nos jours sont moissonnés, ainsi que des épis[6]. »

Et une foule d'autres maximes qui valent autant que celles-là[7].

Après la tragédie, fut inventée la comédie ancienne, qui ne laissa pas de contribuer à l'instruction des hommes[8] par sa franchise, et de rabattre les vanités par la rudesse même de ses critiques. Aussi Diogène[9] lui fit-il quelques emprunts. A la comédie ancienne, succéda la comédie moyenne, et enfin la nouvelle, qui, peu à peu, dégénéra jusqu'à ne plus rechercher que l'art de la pure imitation. Réfléchis à ces détails ; car il faut reconnaître que, dans tous ces

---

1 Il faut remarquer cette vive et noble tournure ; elle n'a plus rien de piquant, pour nous, parce que depuis Marc-Aurèle elle a été employée par tout le monde. Ce n'est pas d'ailleurs Marc-Aurèle qui invente ces formes de langage ; et elles se retrouvent déjà dans Sénèque, qui en fait même un usage peut-être excessif.

2 La philosophie, et avant tout le Stoïcisme, qui a eu sans cesse sous les yeux l'ordre universel des choses et la place que l'homme y doit tenir. Voir la préface des Questions naturelles de Sénèque : « La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds tous mauvais désirs, de s'élancer dans les cieux et de pénétrer les replis les plus cachés de la nature. »

3 Il est probable que le plaisir plutôt qu'une leçon de morale a été le premier objet de la tragédie. Mais il est vrai aussi que la leçon de morale ne tarda pas à être tirée de la représentation scénique ; et les auditeurs charmés par le génie du poète firent aisément un retour sur eux-mêmes.

4 La vie, en effet, ressemble à un drame, quelquefois tragique, quelquefois comique, mais toujours sérieux, quand on comprend les choses dans leur réalité, et la nature humaine dans sa grandeur, comme l'a fait le Stoïcisme.

5 Voir l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle, vers 1391, édition de Firmin-Didot.

6 Ces vers, qui sont fort beaux, plaisaient sans doute très particulièrement à Marc-Aurèle, puisqu'il les répète, après les avoir cités plus haut, liv. VII, §§ 38, 40 et 41.

7 Les tragiques grecs sont pleins en effet des maximes les plus belles et les plus pratiques.

8 La remarque est juste ; mais c'était la tragédie qui avait commencé ; et par les émotions violentes qu'elle donnait, ses enseignements étaient plus féconds.

9 Le cynique, un des prédécesseurs du Stoïcisme.

poètes, il y a plus d'une bonne chose[1]. Mais, au fond, quel est le véritable but que s'est proposé tout ce développement de la poésie et de l'art dramatique[2] ?

VII

Que tu dois voir clairement qu'il n'est pas, dans la vie, de meilleure route à suivre pour être philosophe que celle que tu suis maintenant[3] !

VIII

Un rameau qui est détaché du rameau voisin[4] ne peut pas ne pas être détaché de l'arbre tout entier. Tel est l'homme qui, en se séparant d'un seul autre homme, s'est détaché en même temps de la communauté entière. C'est une main étrangère qui coupe la branche, tandis que c'est l'homme qui se sépare lui-même de son prochain, qu'il déteste et qu'il fuit, sans se douter que, du même coup, il se retranche lui-même de toute la cité. Cependant Jupiter[5], qui a constitué l'association des hommes entre eux, nous a octroyé ce précieux don, à savoir que nous pouvons nous rattacher de nouveau[6] à notre voisin et redevenir encore une partie intégrante de l'ensemble. Mais, si cette séparation se répète souvent, elle rend, pour le membre qui s'était isolé, la réunion plus difficile, ainsi que la réconciliation. Le rameau qui, dès l'origine, a grandi avec le reste de l'arbre, et qui a toujours reçu la même sévie, ne ressemble en rien à celui qui, après un premier retranchement, a été regreffé dans le tronc, et c'est là ce que les jardiniers savent bien. On est donc tenu de pousser tous ensemble[7], si ce n'est de penser tous de la même façon.

IX

De même que les gens qui te font obstacle quand tu marches dans le chemin de la droite raison, ne doivent pas pouvoir t'empêcher de te conduire selon le devoir, de même leur opposition ne doit pas davantage refroidir ta bienveillance à leur égard[8]. Il y a ici deux choses dont il faut également te préserver : la première, c'est de te laisser ébranler en rien dans ton jugement[9] ou dans tes actes ; et la seconde, c'est de rien perdre de ta bonté, même envers ceux qui essaient de t'arrêter ou qui te causent un déplaisir quelconque. Il y aurait égale

---

1 Louange très méritée et qui est d'un grand poids de la part de Marc-Aurèle.
2 Il n'est pas certain que l'art tragique se soit, dès ses premiers pas, proposé un autre but que celui que se proposent d'abord tous les arts, c'est-à-dire la satisfaction d'un instinct de notre nature. Seulement, le théâtre grec est très vite arrivé à la perfection, comme y arrivaient aussi tous les autres arts sur ce soi fortuné. On put alors réfléchir davantage ; et l'on put faire de la scène une école de mœurs en même temps qu'on en faisait un plaisir exquis.
3 Marc-Aurèle semble ici avoir un peu plus de contentement de lui-même qu'il n'en a d'ordinaire.
4 La comparaison, comme plusieurs autres qu'on a déjà vues, est frappante et gracieuse. Mais il est vrai aussi qu'un homme peut se détacher d'un autre, parce que cet autre s'est détaché lui-même, par le vice, de l'ordre universel. C'est rentrer dans cet ordre que de s'éloigner de celui qui l'a violé.
5 C'est-à-dire Dieu, qui a fait l'homme essentiellement sociable, et qui a fondé par là, eu quelque sorte, la société civile.
6 Voir plus haut la même pensée, liv. VIII, § 34, où Marc-Aurèle remercie Dieu de nous permettre de rentrer dans l'ordre et dans la société, après que nous nous en sommes éloignés.
7 Maxime de charité profonde et de tolérance mutuelle.
8 Admirable précepte, qu'il est d'autant plus difficile de pratiquer qu'on est placé plus haut.
9 Marc-Aurèle a supposé qu'on est dans le chemin de la droite raison ; et par conséquent, on n'a point à en dévier par quelque considération que ce soit.

faiblesse, soit à t'emporter contre eux, soit à renoncer à ce que tu veux faire et à céder sous le coup que tu reçois. C'est déserter également le devoir[1] que d'avoir peur, dans un cas ; et, dans l'autre cas, de prendre en aversion quelqu'un dont la nature même a fait notre parent et notre ami[2].

X

La nature ne peut jamais être inférieure à l'art, puisque les arts ne sont qu'une imitation de la nature, sous ses formes diverses. S'il en est ainsi, la nature, qui est la plus parfaite[3] et la plus compréhensive de toutes, ne peut pas être au-dessous des chefs-d'œuvre de l'art, les plus accomplis. Or tous les arts, sans exception, font toujours ce qui est moins bon en vue de ce qui est meilleur, et la commune nature[4] n'agit pas autrement. C'est de la nature que découle la justice ; et c'est de la justice que découlent toutes les autres vertus ; car nous ne notas soucierons pas assez de la justice si nous recherchons avec tant de passion les choses indifférentes[5], et si nous nous montrons faciles à séduire, faciles à nous laisser prévenir, faciles à changer d'avis.

XI

Puisque ce ne sont pas les choses mêmes qui viennent à toi[6], quand elles te bouleversent par l'espérance ou par la crainte, c'est toi seul qui, en un certain sens, vas vers elles. Apaise donc et mets de côté le jugement que tu en portes ; et, comme les choses ne bougeront pas, on ne te verra, ni les rechercher, ni les fuir.

XII

La sphère de l'âme est absolument identique à elle-même dans toutes ses parties[7], quand elle ne s'étend pas à un objet du dehors, ou qu'elle ne se réfugie pas dans son intérieur, quand elle ne se disperse pas, ou qu'elle ne se concentre point, mais qu'elle brille de cette éclatante lumière qui lui fait voir, et la vérité de toutes choses, et la vérité qu'elle porte dans son propre sein[8].

XIII

---

1 Voir plus haut, liv. X, § 25.
2 Doctrine essentiellement stoïcienne.
3 C'est la Providence et Dieu ; c'est l'ordre universel des choses.
4 Autre forme de la même idée. La commune nature, c'est le monde avec les merveilles de tout genre qu'il offre à notre étude et à notre admiration.
5 Le texte dit précisément : « Les choses moyennes » ; d'après la formule du Stoïcisme, ce sont celles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises. « Puisque tout, dit Sénèque, est bien ou mal, ou indifférent, nous appelons Indifférent tout ce qui peut arriver aussi bien à un méchant qu'à un homme vertueux, comme l'argent, la beauté, la noblesse. » Épître CXVII, à Lucilius.
6 C'est une des maximes fondamentales du Stoïcisme ; et comme c'est là une vérité incontestable, l'homme doit surtout agir sur lui-même bien plutôt que d'essayer d'agir sur les choses. De là, cette surveillance perpétuelle sur soi-même et la domination exclusive de la raison, pour se prémunir autant que possible contre les surprises des sens et contre les faux plaisirs et les fausses douleurs. Voir plus haut un développement admirable de cette idée, liv. IV, § 3 et § 39 ; voir aussi liv. V, § 39, et liv. IX, § 15.
7 Plus loin, liv. XII, § 7, Marc-Aurèle cite un vers d'Empédocle qui peut éclaircir cette pensée.
8 Et celle-là est la plus certaine de toutes. Rien n'égale la lumière de la conscience, quand on veut se donner la peine de la regarder et de la suivre.

Mais un tel va me mépriser[1] ! — C'est à lui d'y voir. Mais ce que je dois voir personnellement, c'est que l'on ne puisse jamais surprendre de moi un acte ou un mot digne de mépris. — Mais un tel va me haïr ! — C'est à lui d'y voir encore. Ce que je dois voir se réduit, pour ma part, à demeurer tranquille et bienveillant à l'égard de tout le monde, fort disposé, avec celui-là même qui me hait ou me méprise, il lui faire voir son erreur, non pas en l'injuriant, non pas même en lui faisant sentir due je le supporte, niais avec pleine franchise et pour lui être utile, comme le faisait cet excellent Phocion[2], si toutefois Phocion n'y mettait pas quelque malice. C'est le fond de notre cœur qui doit être dans cette disposition intime, afin qu'aux regards des Dieux l'homme ne montre, ni indignation, ni souffrance. Quel mal, en effet, peut-il y avoir jamais pour toi[3], quand tu fais toi-même, actuellement ce qui convient à ta propre nature, et que tu accueilles avec gratitude ce que la nature universelle trouve opportun de t'envoyer actuellement, homme mis au poste qu'il occupe[4] pour servir toujours l'intérêt de la communauté ?

XIV

Tout en se méprisant mutuellement[5], ils se font des politesses, et bien qu'ils veuillent l'un l'autre se supplanter, ils se confondent en bassesses réciproques.

XV

Quelle- perversité et quelle hypocrisie de dire[6] : « J'ai pris la résolution d'en agir franchement avec vous ! » Homme, que fais-tu ? Supprime ce préambule ; ton intention se verra de reste. Avant même que tu aies parlé, ce que tu vas dire doit se lire sur ta figure[7]. Tu es dans cette disposition à son égard ; il le voit sur-le-champ dans tes yeux, comme, entre amants, celui qui est aimé connaît dans un coup d'œil toutes les pensées de sa maîtresse. En un mot, l'homme simple et bon doit toujours être a peu près comme celui qui a de l'odeur ; on le sent en s'approchant de lui, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas. L'affectation de la franchise est une dague cachée, et rien n'est plus laid qu'une amitié de loup[8] ; fuis-la plus que tout au monde. L'homme bon, simple, bienveillant, porte ces qualités dans ses regards, et personne ne s'y trompe.

---

1 C'est souvent le respect humain qui fait commettre bien des faiblesses. On tient compte de l'opinion plus que de la vérité et de la justice. Voir plus haut des réflexions analogues, liv. V, § 25 ; liv. IX, § 27, et aussi liv. I, § 32.

2 Ceci se rapporte sans doute au mot de Phocion sur le fils de Chabrias, qu'il avait sinus ses ordres : « Quelle preuve d'amitié je te donne, à Chabrias, en supportant toutes les impertinences de ton fils ! » Voir Plutarque, *Vie de Phocion*, ch. VII, p. 383, édition Firmin-Didot.

3 Un des principaux préceptes du Stoïcisme, profondément vrai, mais trop exclusivement raisonnable pour que l'application en soit bien ordinaire.

4 Voir la même pensée plus développée, liv. IV, § 23.

5 Il est assez probable qu'il s'agit ici des courtisans ; Marc-Aurèle les a déjà jugés avec la mène justice et la sévérité. Voir plus haut, liv. IV, § 32.

6 C'est peut-être bien sévère. La forme de langage, blâmée par Marc Aurèle, est mauvaise sans doute ; mais elle ne cache pas toujours une coupable fausseté. C'est que Marc-Aurèle avait vu trop souvent la valeur de ces belles protestations. Alceste aussi s'en indigne dans Molière, et contre des gens d'espèce assez semblable ; mais Marc-Aurèle n'est pas misanthrope.

7 C'est vrai, et les intéressés ne s'y trompent guère.

8 Le mot était devenu proverbial en Grèce ; ce n'est pas Marc-Aurèle qui l'invente. C'est pour ces amitiés-là que Marc-Aurèle devait garder toute la rigueur qu'il montre dans les premières lignes de ce paragraphe.

XVI

L'âme trouve en elle-même le pouvoir de mener la plus noble existence, pourvu qu'elle sache rester indifférente à tout ce qui est indifférent[1]. Elle s'assurera cette sage impassibilité, en considérant chacun des objets qui la peuvent émouvoir, d'abord isolément, puis dans leur relation avec le tout. Elle se rappellera toujours qu'il n'est pas un seul de ces objets qui puisse nous imposer l'idée que nous devons nous en faire[2], pas un seul qui arrive jusqu'à nous, mais qu'ils demeurent immobiles, et que c'est nous seuls qui produisons les jugements que nous en portons, qui gravons, en quelque sorte, ces jugements en notre esprit, tout en ayant le pouvoir de ne pas les y graver, et qui pouvons aussi les effacer sur-le-champ, si nous reconnaissons que ces jugements se sont, à notre insu, glissés en notre âme. Enfin l'âme doit se dire que cette attention qu'elle a à prendre exige bien peu de temps[3], et que le reste de la vie sera tranquille. Et, d'ailleurs, qu'y a-t-il donc de si pénible dans cette surveillance de soi ? Si les objets qui se présentent sont conformes à la loi de la nature, jouis-en, et qu'ils te soient légers et faciles. S'ils sont contre la nature, recherche ce qui est pour toi conforme à ta nature propre, et sache t'y attacher, quelque singulier que cela puisse paraître[4]. On est toujours excusable de rechercher son bien personnel, tel qu'on l'entend.

XVII

Pour un objet quelconque, on peut toujours se demander : « Quelle est son origine[5] ? De quels éléments est-il composé ? En quel autre objet changera-t-il[6] ? Et quand il aura changé, que sera-t-il devenu ? Quel mal subira-t-il à changer ainsi[7] ? »

XVIII

---

1 C'est-à-dire, à toutes les choses qui ne sont par elles-mêmes, ni bonnes, ni mauvaises, et surtout à toutes les choses du dehors.

2 Voir un peu plus haut la même pensée, § 11.

3 On peut donner à ce passage un autre sens, et comprendre que cette surveillance, après tout, doit peu durer, puisque la vie elle-même est si courte.

4 Marc-Aurèle a cent fois recommandé cette fermeté d'âme qui vous permet de vous élever au-dessus de l'opinion, et même de la braver, s'il le faut. C'est un des préceptes principaux du Stoïcisme, et certainement un des plus utiles. Socrate, avant l'école stoïcienne, avait mis ce précepte en pratique, même en risquant de déplaire à ses concitoyens et de provoquer leur colère homicide. Sénèque, *Traité de la tranquillité de l'âme*, ch. III, fait un beau portrait de cette constance de Socrate, sous le règne des Trente.

5 Ces pensées sont un peu plus développées, liv. III, § 11.

6 La mobilité des choses est un des phénomènes les plus frappants et les plus instructifs que nous offre le spectacle du monde. Et de là, l'indifférence que le Stoïcisme nous recommande pour la plupart des choses extérieures. La religion n'y contredit pas.

7 L'optimisme stoïcien ne peut voir de mai dans les changements que le monde subit et il a réglés l'éternelle Providence. Voir plus haut, liv. VII, § 18.

Premièrement[1]. Quelle est ma position à l'égard des autres hommes[2] ? Nous sommes faits certainement les uns pour les autres[3] ; mais, sous un autre rapport, je suis né pour être à leur tête, comme le bélier est à la tête des moutons, et le taureau à la tête de son troupeau. Pars encore de ce principe plus élevé que, si ce ne sont pas les atomes qui gouvernent l'univers[4], c'est la nature ; ce principe admis, il en résulte que les êtres inférieurs sont faits pour les êtres supérieurs[5], et que ces derniers sont faits réciproquement les uns pour les autres.

Secondement. Examine ce que sont les hommes dans tous les détails de la vie, à table, au lit[6], etc. Rends-toi compte surtout des nécessités que leur implosent certaines idées[7], et vois avec quel orgueil ils font tout cela.

Troisièmement. Dis-toi toujours que, si les hommes se conduisent bien, il n'y a point apparemment à leur en vouloir, et que, s'ils se conduisent mal, il est clair qu'ils le font sans intention et par pure ignorance[8] ; car, de même qu'il n'est pas une âme qui se prive de la vérité autrement que contre son propre gré, de même il n'en est pas non plus qui se prive volontairement de traiter chacun selon son mérite. C'est là ce qui fait que les gens se révoltent quand on les traite d'injustes, d'ingrats, d'avares, en un mot, quand on leur reproche quelque méfait à l'égard de leur prochain.

Quatrièmement. Il faut bien t'avouer aussi que tu n'as pas laissé de commettre personnellement des fautes nombreuses[9] ; que, sous ce rapport, tu ressembles au reste des hommes, et flue, si tu évites des fautes d'un certain genre, tu n'en as pas moins la disposition qui les fait commettre, ne t'abstenant souvent de délits pareils que par lâcheté, par crainte de l'opinion, ou par suite de toute autre faiblesse qui ne vaut pas mieux.

Cinquièmement[10]. Tu ne sais même pas très précisément si les gens sont en faute ; car il y a une foule d'actes qui se font par de très bons motifs ; et, en général, on doit prendre bien des informations[11] avant de pouvoir rien dire de fondé sur la conduite des autres.

---

1 C'est un résumé de doctrine et une sorte de catéchisme que se trace ici Marc-Aurèle. Les maximes qu'il se rappelle à lui-même au nombre de neuf lui représentent, comme il le dit, lis chœur dés neuf Muses ; et bien que quelques-unes de ces maximes paissent lui être personnelles, on peut aussi y trouver rote utilité générale. La première se rapporte particulièrement à l'empereur ; mais, sans être empereur, on a toujours quelques subordonnés auxquels on commande et on doit donner l'exemple.

2 La suite prouve qu'il s'agit des fonctions suprêmes dont Marc-Aurèle était revêtu.

3 Principe essentiellement stoïcien, et qui est le fondement même de la société humaine.

4 Comme le croyait l'Épicurisme. Marc-Aurèle combat toujours cette fausse doctrine, et il affirme énergiquement la providence, et l'intelligence infinie et toute-puissante, qui gouverne les choses.

5 On pourrait tout aussi bien renverser ce principe ; et les êtres supérieurs peuvent sembler faits en vue des inférieurs, puisqu'ils doivent les diriger et les conduire pour leur bien.

6 Voir plus haut, liv. III, § 16.

7 C'est un sentiment de charité très sage. Voir plus haut, liv. VIII, § 19. En se mettant au point de vue des autres, on les comprend mieux et l'on a plus de tolérance.

8 C'est une doctrine essentiellement platonicienne ; le Stoïcisme l'avait suivie, bien qu'elle ne soit pas très juste et qu'on ne puisse l'adopter qu'avec beaucoup de réserve. A ce compte, l'homme ne serait jamais coupable. Voir plus haut, liv. VII, § 63.

9 Cette franchise à s'avouer ses propres fautes aide beaucoup à supporter celles d'autrui. Voir plus haut, liv. X, § 30.

10 Autre motif d'indulgence ; il est très difficile de bien juger toujours des intentions d'autrui.

11 Cette sage précaution éviterait dans la société bien des discordes et des malentendus. Mais la vanité, plus encore que la malveillance, cause la précipitation regrettable des jugements. Dédaigner les autres, c'est se flatter soi-même.

Sixièmement[1]. Te répéter, quand tu ressens une colère ou une souffrance trop vive, que la vie de l'homme ne dure qu'un instant, et que, dans quelques jours, nous serons tous dans la tombe.

Septièmement[2]. Que ce ne sont pas, à vrai dire, les actes des hommes qui nous choquent, puisque ces actes ne sont réellement que dans leur esprit, mais que, ce qui nous émeut, ce sont les idées que le nôtre s'en fait. Supprime donc, ces idées ; veuille effacer le jugement qui attachait tant de gravité à la chose dont tu te plains ; et, du même coup, voilai ta colère partie[3]. Mais comment supprimer cette idée ? En te disant, après réflexion, qu'il n'y a pas là pour toi la moindre honte[4] ; et que, s'il y avait autre chose que le mal de honteux dans le monde, tu aurais nécessairement commis toi-même bien des crimes[5], et que tu serais une sorte de brigand, couvert de tous les méfaits.

Huitièmement[6]. Combien les emportements et la douleur que nous ressentons à l'occasion de ces actes sont plus pénibles que ne le sont ces actes eux-mêmes, qui nous causent tant de dépit et tant de peine.

Neuvièmement. Que la bonté est chose invincible[7], pourvu qu'elle soit réelle, et qu'elle ne soit ni fardée ni fausse. Que peut faire le plus violent des hommes, si tu conserves toute ta bonté à son égard ; si, dans l'occasion, tu l'avertis doucement, et, qu'au moment même où il essaie de te faire du mal, tu lui adresses sans te fâcher cette leçon : « Ne fais pas cela, mon ami ; la nature[8] veut de nous tout autre chose. Ce n'est point à moi que tu feras tort ; c'est à toi seul, mon ami ? » Puis, montre-lui, par une comparaison frappante et toute générale, qu'il en est bien comme tu le dis, et que les animaux mêmes qui vivent en société, comme les abeilles, ne font pas ce qu'il se permet. En lui donnant ce conseil, n'aie dans ton cœur aucun sentiment d'ironie ou d'insulte ; agis avec une affection véritable[9] et sans la moindre rancune, sans prendre le ton d'un pédagogue à l'école, et sans chercher à briller aux yeux des assistants ; mais ne parle qu'à lui seul, lors même que d'autres personnes seraient présentes à l'explication.

---

1 Nouveau motif d'indulgence, qu'on se donne rarement, parce qu'on pense bien plus à la vie qu'à la mort. Voyez une admirable expression de cette pensée, plus haut, liv. V, § 24. Il faut prendre garde aussi à ce que cette idée perpétuelle de la mort n'enlève à la vie tout son prix et n'en fasse négliger les devoirs. La vie certainement est peu de chose ; niais, pendant qu'elle dure, elle est à peu près le tout de l'homme, et c'est afin de la mieux régler d'abord qu'il doit sonder à ce qui doit la suivre.

2 Motif de tranquillité d'âme et d'impassibilité. Corriger nos propres pensées est plus aisé que de corriger celles d'autrui, dont nous ne pouvons disposer.

3 C'est parfaitement vrai ; mais quelle domination de soi !

4 Voir plus haut, liv. II, § 1. Les actes d'autrui ne sont de rien pour nous, en ce sens qu'ils ne peuvent jamais nous déshonorer : il n'y a que nos propres actes.

5 Si l'on s'en rapportait à l'opinion des autres sur nous.

6 Sois nous faisons plus de mal à nous-mêmes en ne nous modérant pas, que les autres ne peuvent nous en faire en nous attaquant.

7 C'est en ce sens que le Christ a dit : « Bien heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » Saint Matthieu, ch. V, verset 4. Voir aussi la 4e Élévation sur les Mystères dans Bossuet, et les Réflexions sur quelques paroles de Jésus-Christ.

8 Prise ici pour la raison.

9 C'est une conséquence de la doctrine stoïcienne, qui considère tous les hommes comme les membres d'une seule famille ; mais pour en arriver à cette suprême bienveillance, *Caritas generis humani*, comme dit Cicéron, il faut vaincre en soi bien des passions, bien des habitudes, bien des préjugés, bien des erreurs. Le résultat, du reste, en vaut la peine.

N'oublie jamais ces neuf points essentiels ; regarde-les comme autant de présents des Muses[1]. Commence enfin à être homme[2], et reste-le jusqu'à la fin de tes jours. Mais si tu te gardes de t'emporter contre tes semblables, aie un soin égal de ne pas les flatter. Ces défauts sont tous les deux contraires au bien de la communauté, et aussi nuisibles l'un que l'autre. Quand on va se mettre en colère, il faut se dire que l'emportement n'est pas digne d'un homme, et que la douceur et la bonté, de même qu'elles sont plus humaines, sont en même temps plus viriles[3] ; que ce sont elles qui témoignent de la force, de la vigueur et du courage, et que ce ne sont pas du tout la colère et la mauvaise humeur ; car, plus l'attitude se rapproche de l'impassibilité, plus elle se rapproche aussi de la force. Si la douleur est un signe de faiblesse, la colère en est un signe non moins certain. Dans les deux cas, on est blessé[4] et l'on se rend à l'ennemi.

Si tu le veux bien, reçois, de la main du chef des Muses[5], un dixième présent que voici : C'est que prétendre empêcher le mal que font les méchants est une folie, car c'est désirer l'impossible[6]. Mais leur concéder de faire du mal aux autres, et prétendre qu'ils ne vous en feront pas à vous-même, c'est un acte déraisonnable qui ne va qu'à un tyran.

XIX

Voici quatre erreurs de ton guide, de ta raison, contre lesquelles tu dois surtout te prémunir par une vigilance constante, et que tu dois effacer en toi, dès que tu les surprends, en te faisant les objections suivantes : « L'idée que j'ai en ce moment n'est pas indispensable[7] ; l'acte que je vais faire est de nature à relâcher les liens de la communauté[8] ; ce que je vais dire n'est pas ma pensée. » Regarde, en effet, comme une des plus énormes fautes de parler contre ta conscience. Enfin, une quatrième erreur, que tu peux avoir à te reprocher, c'est que l'acte dont il s'agit soit le fait d'un homme qui se laisse vaincre, et qui soumet lâchement la plus divine partie de son être à la portion la moins précieuse[9], à la portion mortelle de son corps[10], et aux voluptés grossières que le corps exige.

XX

---

1 Qui sont aussi au nombre de neuf. La comparaison est gracieuse.

2 C'est donner à la douceur une haute importance que d'en faire la vertu caractéristique de l'homme.

3 Idée profonde et très exacte. Il faut une bien grande force pour se dompter soi•même et être sincèrement doux.

4 Parce qu'on a succombé à un emportement aveugle, au lieu d'obéir à la raison.

5 Le texte dit précisément Musagète ; c'est le surnom d'Apollon, quand il réunit les Muses autour de lui.

6 Voir plus haut la même pensée en termes presque identiques, liv. V, § 17.

7 Il semble qu'ici le texte n'est pas assez explicite ; une idée n'est pas fausse ou blâmable, parce qu'elle n'est pas nécessaire. Il n'est pas besoin qu'elle soit indispensable pour être juste. Il y a là quelque obscurité, qu'il n'a pas dépendu de la traduction d'éclaircir.

8 C'est-à-dire, de l'ordre universel des choses, qui est commun à tous les êtres sans exception.

9 C'est là tout le secret de la destinée de l'homme et de sa nature. Le Stoïcisme l'a profondément connu, et tout son effort a eu pour objet de soumettre la partie animale de notre être à la domination absolue de la raison, et de subordonner le principe qui n'est pas intelligent à celui qui l'est.

10 Il est impossible de professer plus nettement le spiritualisme. Cette doctrine est encore développée et plus précise, liv. VII, § 55. Voir le *Criton* de Platon, pages 139 et suiv., traduction de M. Victor Cousin, et le *Phédon*, pages 230 et suiv., ibid.

Le souffle qui t'anime, et toute la portion ignée qui entre dans la composition de ton être, tendent, par leur nature, à un mouvement d'ascension perpétuelle ; et cependant, se, soumettant à l'ordonnance générale des choses, ils sont retenus dans le mélange, à l'état que nous savons. De même encore, tous les éléments terrestres et liquides[1] qui sont en toi se portent non moins naturellement en bas, et cependant ils s'élèvent en haut, et ils occupent une place qui ne leur est pas naturelle. Ainsi donc, les éléments eux-mêmes obéissent à la loi qui régit l'univers ; et, en quelque place qu'ils aient été mis par elle, ils y demeurent par la force qui les domine, jusqu'à ce que le signal de la dissolution les fasse sortir de nouveau de la place qu'ils occupaient.

N'est-il donc pas intolérable que la partie intelligente de ton être[2] soit précisément la seule à désobéir[3] et à se révolter contre la position qui lui a été assignée ? Pourtant, aucune violence ne lui est imposée ; et, dans l'ordre qui lui est donné, il n'y a rien absolument qui ne soit conforme à sa nature. Et voilà que l'intelligence ne supporte pas la règle, et qu'elle tente de suivre une route toute contraire ! Car le mouvement qui nous entraîne aux injustices, aux excès, aux colères, aux douleurs, aux craintes, n'est pas autre chose que l'égarement d'un être révolté contre la nature. Quand notre raison, qui doit nous éclairer, s'irrite contre un événement quelconque de la vie, elle déserte également son poste ; car elle est faite pour être pieuse et pour adorer les Dieux[4], non moins que pour être juste. La piété et la soumission aux ordres divins sont indispensables à l'harmonie de la communauté, et elles sont plus augustes encore que la justice.

XXI

Quand on n'a pas dans la vie un seul et unique but[5], toujours identique, il est bien impossible d'être soi-même, durant sa vie entière, toujours un et toujours égal. Mais cette généralité ne suffit pas, et il faut encore déterminer précisément quel doit être ce but ; car, de même qu'il ne faut pas considérer indistinctement comme de véritables biens ceux que la majorité des hommes prend pour tels, mais qu'on ne doit s'attacher qu'à des biens d'une certaine espèce, je veux dire les biens communs à tout le monde, de même aussi on doit ne prendre pour but de la vie que l'intérêt de la communauté[6] et l'intérêt de l'État[7] ; car c'est en dirigeant toujours sur cet unique but ses tendances personnelles qu'on rendra

---

1 En un mot, la partie matérielle de notre être.

2 C'est l'opposition complète de la matière et de l'esprit ; et cette distinction est le fondement même du Stoïcisme, comme elle l'est de toute morale et de toute religion.

3 C'est ce pouvoir à la fois monstrueux et presque divin, qui fait la grandeur de l'homme et sa faiblesse. En ce sens, on a pu dire par métaphore que l'homme est un ange déchu.

4 Doctrine plus platonicienne encore que stoïcienne. Sénèque a dit : « Vous semble-t-il si étrange que l'âme aille a trouver les Dieux ? Dieu vient bien trouver les hommes ; et qui plus est, faire sa demeure avec eux. L'âme ne peut être bonne si Dieu n'est avec elle. Il y a des semences divines répandues dans le cœur des hommes. » Épître LXXIII, à Lucilius. *Divinæ particulam auræ*, a dit Horace.

5 Voilà une admirable maxime, d'une utilité pratique incontestable, et qui suffit à régler toute la conduite de la vie. Dans la *Morale à Nicomaque*, un des premiers soins d'Aristote est de montrer de quelle importance suprême il est pour l'homme de se fixer un but dans la vie, a afin que, comme des archers qui « visent à un but bien marqué, nous soyons alors mieux en état « de remplir notre devoir », liv. I, ch. I, § 7, de ma traduction, p. 4.

6 C'est-à-dire, l'obéissance absolue aux lois de l'ordre universel.

7 C'est la règle supérieure dans la vie civile et dans la vie politique, où l'intérêt général doit toujours l'emporter sur l'intérêt particulier.

toutes ses actions uniformes, et que, grâce à cette règle, on se montrera constamment le même.

XXII

Le rat des champs et le rat de ville[1] ; la terreur du premier, et ses trépidations continuelles.

XXIII

Socrate appelait les croyances vulgaires des Lamies[2], vains épouvantails des enfants.

XXIV

Dans les cérémonies solennelles, les Spartiates[3] réservaient pour les étrangers les places qui étaient à l'ombre ; quant à eux, ils s'asseyaient n'importe où.

XXV

Socrate, pour s'excuser de ne pas se rendre auprès de Perdiccas[4], lui faisait dire : « Je ne veux pas m'exposer à la plus triste fin ». En d'autres termes : « Je ne veux pas accepter un service que je ne pourrais pas rendre[5]. »

XXVI

Les lois écrites d'Éphèse[6] contenaient la recommandation de toujours entretenir avec soin la mémoire de ceux qui, dans les temps passés, s'étaient signalés par leur vertu.

XXVII

---

1 Cette pensée inachevée, et sans forme régulière, est sans doute une note que Marc-Aurèle avait prise pour lui-même. Voir, sur la fable du rat de ville et du rat des champs, Horace, satires, liv. II, § 6.

2 Je ne saurais dire où Socrate a exprimé cette pensée, que je ne trouve pas dans Platon ni dans Xénophon. Dans le *Criton*, il dédaigne l'opinion du vulgaire, p. 135, traduction de M. Victor Cousin ; mais ce n'est pas en fait de croyances religieuses, comme Marc-Aurèle semble le supposer ici. Loin de là, Socrate s'est toujours montré sincèrement respectueux du culte national et des croyances reçues. Les *Mémoires* de Xénophon, les Lois de Platon et la République attestent quels étaient ses sentiments à cet égard. Quand il se moque des Hippocentaures, des Chimères, des Gorgones, des Pégases et autres monstres plus effrayants les uns que les autres, ce n'est pas à des dogmes religieux qu'il s'adresse ; c'est à des superstitions puériles, sans aucune importance. Voir le Phèdre, p. 8, traduction de M. V. Cousin.

3 Les mœurs des Spartiates devaient plaire au Stoïcisme ; et, après de longs siècles, elles excitaient encore l'admiration et l'estime, comme le prouve ce souvenir, d'ailleurs bien mérité, de Marc-Aurèle.

4 Selon Aristote, *Rhétorique*, liv. II, ch. XXIII, § 13, p. 330 de ma traduction, c'est à Archélaüs et non pas à Perdiccas, que Socrate lit cette réponse. Le témoignage d'Aristote, étant le plus rapproché, est sans doute le plus exact. Sénèque nomme aussi Archélaüs et non Perdiccas. Voir le *Traité des Bienfaits*, p. 209, édition Nisard, liv. V, ch. VI.

5 C'est une fierté légitime, qui peut d'ailleurs se raire pardonner par la politesse des formes, dont il est toujours possible d'accompagner le refus.

6 C'est le seul témoignage de l'antiquité sur ce point assez curieux. On a proposé pour ce passage de Marc-Aurèle des variantes, qui en modifieraient beaucoup le sens, mais qui ne s'appuient sur aucun manuscrit.

Les Pythagoriciens[1] nous conseillent de lever les yeux au ciel, dès le point du jour[2], pour réveiller en nous la pensée de ces grands corps, qui parcourent éternellement la même carrière, et qui remplissent leurs fonctions avec une régularité parfaite. C'est se rappeler en même temps[3] la pureté et la vérité nues ; car les astres n'ont pas de voile qui les cache.

XXVIII

Il faut faire comme Socrate[4], qui s'était affublé d'une toison un jour que Xanthippe lui avait emporté son manteau en sortant, et répéter son mot à ses amis, qui se retiraient tout étonnés de le voir dans cet accoutrement.

XXIX

On ne pourrait pas donner des leçons d'écriture et de lecture, si d'abord on n'en avait soi-même reçu. A bien plus forte raison, cette éducation préalable est-elle nécessaire pour l'art de la vie[5].

XXX

« Vil esclave, tais-toi ; tu n'as pas la parole[6]. »

XXXI

« Mon cœur en a souri dans sa profonde joie[7]. »

XXXII

« Poursuivant la vertu de reproches amers[8]. »

XXXIII

---

1 Il est à regretter que Marc-Aurèle ne désigne pas nommément les philosophes auxquels il fait allusion.
2 C'est une sorte de prière matinale.
3 Je préfère ce sens, bien qu'on puisse rapporter aux astres l'idée de pureté et de nudité, comme l'ont entendu plusieurs traducteurs. Sénèque, *Consolation à Marcia*, ch. XVIII, a dit : « Suppose qu'au jour de ta naissance, je sois appelé pour te donner des conseils. Tu vas entrer dans la cité commune des Dieux et des hommes qui embrasse tout, qui est soumise à des lois immuables et éternelles, où dans leurs révolutions les astres accomplissent leur ministère infatigable. Là, tu verras d'innombrables étoiles et cet astre merveilleux qui remplit tout à lui seul, ce soleil dont le cours quotidien marque les intervalles du jour et de la nuit, et dont le cours annuel partage également les, étés et les hivers... Quand, rassasiés de ces grands spectacles, tes yeux s'abaisseront sur la terre, ils y trouveront un autre ordre de choses et d'autres merveilles. » Traduction Nisard, p. 115.
4 C'est-à-dire ne pas se plaindre et se contenter patiemment de ce qu'on a. D'ailleurs, on ne connaît pas ce trait de la vie de Socrate par un autre témoignage que celui-ci.
5 C'est la philosophie qui donne ces leçons, en s'appuyant sur l'observation, et de la nature de l'homme, et des circonstances où il vit.
6 On ne sait de qui est ce vers. Il est probable que Marc-Aurèle l'applique au corps, qui doit obéir à la raison, comme l'esclave doit obéir à son maître.
7 Homère, Odyssée, chant xi, vers 413. On ne voit pas à quoi s'applique ce souvenir poétique ; Marc-Aurèle l'avait noté sans doute pour en tirer quelque conséquence morale, que la mort l'aura empêché d'écrire.
8 On ignore de qui est ce vers ; et l'on ne voit pas à qui Marc-Aurèle voulait en faire application. Brutus, avant de se tuer, après sa défaite de Philippes, avait semblé douter de la vertu, dans le mot célèbre qu'on lui prête.

Vouloir des figues en hiver, c'est folie[1] ; mais il n'est pas moins fou de chercher encore son enfant quand on ne peut plus l'avoir.

XXXIV

« Quand on embrasse son enfant[2], disait Épictète, il faut se dire en son cœur : « Demain peut-être seras-tu mort. — C'est un affreux. « Augure ! — Il n'y a pas de mauvais augure à prévoir un fait naturel, répondait le philosophe ; ou bien, il serait aussi de mauvais augure de dire que les épis seront moissonnés. »

XXXV

Raisin vert, raisin mûr, raisin sec[3] ; autant de changements, qui ne font point que la chose ne soit plus, mais qui font qu'elle devient ce qu'elle n'est pas actuellement.

XXXVI

« Il n'y a point de voleur pour notre libre arbitre[4]. » C'est un mot d'Épictète.

XXXVII

Epictète disait encore[5] qu'il faut se faire un art de bien donner le consentement de sa raison, et de ménager cet acquiescement en tout ce qui touche aux motifs d'action, afin que ces motifs soient toujours conditionnels, conformes à l'intérêt commun, et en rapport avec l'importance des choses. Il disait aussi qu'il faut s'abstenir absolument de tout aveugle désir, et savoir se détourner de tout ce qui ne dépend pas de nous.

XXXVIII

« Dans le combat que nous livrons, disait-il encore[6], il ne s'agit pas d'une mince affaire ; il s'agit de savoir si nous serons fous, ou si nous ne le serons pas. »

XXXIX

---

1 La pensée est d'Épictète ; mais ce ne sont pas ses expressions textuelles. Voir les *Dissertations* d'Arrien, liv. III, ch. XXIV, §§ 86 et 87, p. 72. édit. Firmin-Didot.

2 Ce n'est pas non plus une citation textuelle ; c'est bien d'ailleurs la pensée d'Épictète, quoiqu'il l'exprime d'une manière plus douce ; *Dissertations* d'Arrien, liv. III, ch. XXIV, § 91, p. 192, édit. Firmin-Didot. Sénèque, *Consolation à Polybe*, ch. XXX, a dit : « Combien était plus juste celui qui, apprenant la mort de son fils, fit entendre cette parole digne d'une grande âme : « Du jour que je l'engendrai, j'ai su qu'il mourrait. » Puis il ajouta encore avec plus de sagesse et de fermeté : « C'est pour cela que je l'élevai. »

3 C'est toujours du raisin ; il change, mais ne disparaît pas ; même, il y a là transformation plutôt encore que changement proprement dit.

4 Cette citation d'Epictète n'est pas textuelle. Voir les *Dissertations* d'Arrien, liv. I, ch. XVIII, § 12, édit. Firmin-Didot.

5 Il serait difficile de dire à quelle pensée d'Epictète ceci se rapporte précisément, bien qu'il ait plus d'une fois traité des sujets analogues. Voir spécialement, dans les *Dissertations* d'Arrien, liv. III, ch. VIII. La doctrine que rappelle ici Marc-Aurèle est au fond celle d'Epictète et de tout le Stoïcisme.

6 Comme plus haut, la citation n'est pas textuelle ; mais on peut trouver des pensées de ce genre dans les *Dissertations* d'Arrien, liv. I, ch. 22, §§ 17 et suiv., et ch. XXVIII, § 33, édit. Firmin-Didot.

« Que voulez-vous avoir, disait Socrate[1], l'âme des êtres raisonnables ou l'âme des êtres privés de raison ? — L'âme des êtres raisonnables. — Mais, parmi ces êtres raisonnables, désirez-vous l'âme des bons, ou l'âme des méchants ? — L'âme des bons. — Alors, pourquoi ne cherchez-vous pas à l'avoir ? — Parce que nous l'avons. — Si vous l'avez, pourquoi donc toutes ces luttes entre vous, pourquoi toutes ces discordes ? »

---

1 On ne trouve rien dans Platon ni dans Xénophon qui corresponde à la citation que fait ici Marc-Aurèle. D'ailleurs, c'est bien l'esprit de la doctrine socratique ; mais il eût été curieux de savoir à quel ouvragé Marc-Aurèle emprunte cette idée du sage d'Athènes.

LIVRE XII

I

Tu peux te procurer immédiatement tous les biens que tu cherches à acquérir par de si longs détours[1] ; pour cela, tu n'as qu'à ne pas te nuire à toi-même. Tout se réduit à mettre de côté le passé[2], à laisser l'avenir à la Providence[3], à régler le seul présent[4], d'après les lois de la piété et de la justice : de la piété, pour savoir être heureux de la part qui t'est faite en ce monde, puisque c'est la nature[5] qui a fait ce destin pour toi et qui t'a fait pour ce destin ; de la justice, pour que tu dises toujours le vrai[6], en toute liberté et sans réticence, pour que tu agisses conformément à la loi et dans la mesure de chaque chose, pour que tu ne sois jamais arrêté par la perversité des autres hommes, ni par leurs opinions, ni par leurs paroles, pour que tu ne cèdes pas à tes sens, ni aux suggestions de cette chair qui n'est que ton enveloppe matérielle, et dont ce qui en souffre a seul à s'inquiéter[7].

Si donc, à quelque moment qu'il te faille sortir de la carrière, tu es prêt à tout abandonner, uniquement occupé de l'âme[8] qui te gouverne et de la partie divine de ton être[9] ; si tu ne crains jamais de cesser de vivre, mais seulement de ne pas vivre comme le veut la nature ; alors, tu deviendras un homme digne du monde qui t'a produit[10] ; tu cesseras d'être un étranger dans ta patrie ; tu ne t'étonneras plus désormais de tout ce qui arrive chaque jour, comme si c'étaient là des choses absolument inopinées ; et tu ne seras plus le jouet des événements.

II

Dieu voit les âmes toutes nues[11], et dépouillées de ces enveloppes charnelles, de ces feuillages et de ces impuretés qui les cachent. C'est par son intelligence toute seule[12] que Dieu touche aux seuls êtres qui soient émanés de lui, pour s'écouler

---

1 C'est à lui-même que Marc-Aurèle adresse ces conseils plus encore qu'il ne les adresse à son lecteur ; car il ne faut point oublier que c'est pour lui seul qu'il écrit et pour régler sa propre conscience. Ce n'est pas un auteur qui parle au public, ni un moraliste qui fait la leçon aux autres ; c'est une âme sérieuse et attentive qui veut se rendre compte intimement de ce qu'elle est et de ce qu'elle doit être.

2 Sur lequel nous ne pouvons plus rien, mais qui peut encore nous être utile par les leçons qu'il renferme.

3 Sans cesser de coopérer à notre propre conduite.

4 Qui seul nous appartient, bien qu'il nous échappe à tout instant. Voir plus bas, § 26.

5 En d'autres termes, Dieu.

6 C'est un des préceptes principaux de la sagesse pratique ; et l'amour imperturbable de la vérité est une des premières conditions de la vertu, qui doit avoir en horreur tout mensonge et toute fausseté.

7 L'âme doit opposer une patience invincible aux maux du corps, mais ne pas s'en troubler. Voir plus haut la même pensée, liv. VIII, § 40, et liv. VI, § 32.

8 Marc-Aurèle a pratiqué, au moment de la mort, ce qu'il se recommande ici à lui-même et ce qu'il nous conseille.

9 Voir plus haut, liv. V, § 24 et *passim*.

10 C'est-à-dire, de Dieu, qui t'a donné l'être et qui régit l'univers entier.

11 On ne peut dira mieux.

12 C'est la seule idée qu'on puisse se faire de l'action de Dieu sur les créatures, qu'il a produites. Tout esprit, c'est par là qu'il agit sur les esprits secondaires auxquels il a donné l'existence.

et descendre dans leur condition actuelle. Si tu parviens en ceci à imiter l'exemple de Dieu même[1], tu te débarrasseras de bien des agitations qui te déchirent ; car celui qui ne tient pas compte de cette masse de chair où il est plongé, ne s'inquiétera guère, à plus forte raison, d'un vêtement, d'une maison, de la renommée qu'il peut avoir, ni de tout ce vain attirail et de toute cette mise en scène[2].

III

Trois éléments[3] entrent dans la composition totale de ton être : le corps, le souffle de vie qui t'anime, et l'intelligence. De ces trois éléments, deux te regardent bien, en ce sens que c'est à toi d'en prendre soin ; mais en vérité, il n'y a que le troisième qui soit réellement tien[4]. Si tu sais écarter loin de toi, je veux dire de ta pensée, tout ce que font les autres hommes, tout ce qu'ils disent ; si même tu en écartes tout ce que personnellement tu as pu faire jadis, ou tout ce que jadis tu as pu dire, tout ce qui te trouble dans l'avenir, tout ce qui ne concerne que le corps qui t'enveloppe et le principe de vie que tu as reçu à ta naissance, sans que tu y sois pour rien, tout ce que roule à l'extérieur le tourbillon dont les flots t'environnent, de telle manière que la force intelligente, dégagée de l'empire du destin, pure et libre, vive de son propre fonds, pratiquant la justice, acceptant tout ce qui lui arrive, et ne disant jamais que la vérité ; si, dis je, tu isoles de ton esprit ainsi disposé toutes les relations du corps, dont il subit le contact, du temps qui doit suivre, du temps qui a précédé, tu deviendras comme le dit Empédocle[5] :

« Un Sphærus arrondi, goûtant son fier repos. »

Et enfin, si tu t'appliques à ne vivre que là où tu vis, c'est-à-dire dans le présent, à ces conditions, tu pourras jusqu'à la mort passer ce qui te reste d'existence sans trouble, avec dignité, et en un constant accord avec le génie qui te gouverne[6].

IV

Bien souvent je me suis demandé, non sans surprise, comment il se peut que chacun de nous, tout en se préférant au reste des êtres, fasse pourtant moins de cas de sa propre opinion sur lui-même que de l'opinion des autres[7]. Si un Dieu veillant sur nous, ou un maître plein de sagesse, nous prescrivait de ne concevoir

---

1 C'est-à-dire, à voir ton âme et celle de tes semblables de la même manière que Dieu les voit, en écartant tout ce qui les entoure et les dérobe à la vue.

2 De là, le profond dédain du philosophe, d'un Socrate par exemple, pour tout ce qui est extérieur. Cependant il y a dans ce sage dédain une mesure que l'école cynique et le Stoïcisme lui-même n'ont pas toujours su garder. Cette limite est celle qu'imposent les convenances sociales et le respect humain. C'est une juste condescendance pour les opinions ou les faiblesses d'autrui. Voir plus haut, liv. VII, § 60.

3 On peut distinguer en effet ces trois éléments ; mais on peut aussi les réduire à deux, l'âme et le corps. Le souffle vital, le principe de vie fait partie du corps, qui ne serait rien sans lui.

4 Attendu qu'il est le seul dont nous puissions disposer en toute liberté.

5 Le vers d'Empédocle est déjà cité plus haut, liv. VIII, § 41.

6 La partie divine de notre être, comme il est dit plus haut, § 1.

7 C'est une réflexion qui a frappé aussi Pascal, et il explique cette apparente contradiction, dans ses *Pensées*, article 1, § 5 : « Il estime si grande la raison de l'homme que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde. » Mais Pascal ne compare pas, comme Marc-Aurèle, l'opinion qu'on a de soi à l'opinion qu'en ont les autres.

aucune pensée, de ne faire aucune réflexion sans l'exprimer à l'instant même où nous l'aurions dans l'esprit, nous serions incapables de supporter cette contrainte un seul jour. Tant il est vrai que nous respectons[1] l'opinion que les autres se font de nous, bien plutôt que l'opinion que nous en avons nous-mêmes !

V

Comment est-il possible de concevoir que les Dieux, qui ont ordonné si bien les choses et avec tant d'amour pour l'humanité, n'aient oublié qu'un seul point, à savoir que ces quelques hommes, qui ont été complètement bons, qui furent en quelque sorte presque toute leur vie en commerce étroit avec la divinité, qui sont entrés le plus avant dans sa familiarité, par leurs œuvres saintes et par leurs pieux sacrifices, ne reviennent plus à la vie[2] une fois qu'ils sont morts, et qu'ils s'éteignent à jamais ? Puisqu'il en est ainsi, sois bien persuadé que, s'il avait fallu qu'il en fût autrement, les Dieux l'eussent certainement fait ; que, si cet arrangement eût été juste, il aurait été possible ; et que, s'il eût été conforme à la nature, la nature n'eût pas manqué de le produire. De ce que cela n'est pas de cette façon, puisqu'en effet il n'en est pas ainsi, tire cette conclusion convaincante qu'il ne fallait pas que cela fût. Toi-même, tu peux voir aisément que tenter une telle recherche, c'est faire le procès à Dieu. Mais nous ne pourrions pas même élever ces objections contre les Dieux, s'ils n'étaient pas souverainement bons et justes envers nous. Que si c'est là une vérité évidente, il n'est pas moins clair que les Dieux n'auraient pas laissé passer, dans l'ordonnance de ce monde, quelque chose qui, par une négligence étrange, eût été contraire à la justice et à la raison[3].

VI

Apprends à faire par l'habitude les choses mêmes qui te répugnent[4]. C'est ainsi que la main gauche, qui est cependant la plus inhabile, faute d'habitude, tient la bride plus solidement que la main droite, parce qu'elle a été dressée à la tenir.

VII

L'état de corps et d'âme[5] où il faut être quand la mort viendra nous surprendre, la brièveté de la vie, le gouffre insondable du temps, soit en arrière, soit en avant[6], la fragilité de toute matière.....

VIII

---

1 Il y a bien là aussi quelque sentiment de crainte, quand l'âme n'est pas très ferme.

2 La réponse que Marc-Aurèle fait à cette question est aussi la seule qu'on puisse y faire. Les choses sont ainsi, parce que Dieu a trouvé bon qu'elles le fussent. Mais la vie qui nous est accordée a d'autant plus de prix qu'elle est unique, et qu'il n'est plus possible de la recommencer. C'est là un témoignage de plus de la sagesse de Dieu. Ce qui donne si peu de valeur à la vie chez les peuples bouddhiques et même brahmaniques, c'est la croyance à la transmigration. Une existence qui peut avoir été précédée et qui peut être suivie de milliers d'autres, perd bien vite toute importance.

3 C'est réellement chose impossible et absolument contradictoire.

4 C'est en effet un des instruments les plus puissants dont l'homme puisse se servir ; mais, au début, il faut beaucoup d'énergie ; et, dans la suite, beaucoup de constance.

5 La phrase est inachevée dans le texte, comme dans la traduction.

6 Pascal n'a rien dit de plus grand ni de plus vrai. Les deux abîmes de grandeur et de petitesse sont moins frappants que les abîmes de la durée.

Considérer les causes toutes nues sans les écorces qui les cachent[1] ; apprécier les intentions sans les actes ; bien peser ce que c'est que la douleur, ce que c'est que le plaisir, ce que c'est que la mort ; ce que c'est que la gloire ; voir comment on se crée à soi-même tous ses tourments, comment on n'est jamais arrêté par un autre que soi, et comment l'importance des choses dépend uniquement de l'idée qu'on s'en forme.

IX

Dans l'usage qu'on fait des principes par lesquels on se guide, il faut ressembler à l'athlète exercé à tous les genres de luttes[2] plutôt qu'au gladiateur, qui ne connaît qu'une seule manière de combattre[3]. Le gladiateur, une fois qu'il a perdu le glaive qu'il tient, n'a plus qu'à mourir, tandis que l'athlète du Pancrace a toujours ses mains à sa disposition, et il n'a qu'à les manœuvrer énergiquement.

X

Voir ce que les choses sont dans leur réalité, en y distinguant leur matière, leur cause[4] et leurs conséquences.

XI

Quelle admirable puissance l'homme n'a-t-il pas[5], puisqu'il lui est donné de ne faire que ce que Dieu doit approuver[6], et d'accepter toujours le destin que Dieu lui fait[7] !

XII

Ne jamais s'en prendre aux Dieux pour ce qui est conforme aux lois de la nature ; car les Dieux ne font jamais rien de mal[8], ni volontairement, ni involontairement ; ne pas s'en prendre davantage aux hommes ; car leurs fautes sont toujours involontaires[9]. En résumé, ne s'en prendre jamais à personne[10].

XIII

---

1 Voir plus haut, § 2, des expressions toutes semblables. Toutes les réflexions indiquées dans ce paragraphe sont celles que Marc-Aurèle se recommande, et se propose d'avoir le plus habituellement présentes à l'esprit. Ce sont les objets de ses méditations les plus constantes et les plus utiles.

2 C'est le Pancrace, espèce de lutte où les adversaires, n'ayant que leurs poings, ne pouvaient perdre ces armes naturelles, et s'en servaient jusqu'à la fin du combat.

3 C'est la paraphrase du mot dont se sert le texte.

4 Voir plus haut, liv. VII, § 51, et *passim*.

5 La grandeur morale de l'homme a été profondément sentie par le Stoïcisme, dont Marc-Aurèle se fait ici l'écho en termes excellents.

6 En voulant toujours le bien, et en le pratiquant dans la mesure où on le peut.

7 C'est la résignation et la confiance à la bonté de Dieu, sentiments que Marc-Aurèle recommande sans cesse. Sénèque les avait aussi recommandés avant lui.

8 En effet, les deux idées de mal et de Dieu sont contradictoires, parce que Dieu est la source infinie du bien. C'est, d'ailleurs, une théorie que le Stoïcisme avait empruntée à Platon et à Socrate.

9 Théorie platonicienne, qui n'est pas toujours aussi vraie que charitable. Voir plus haut, liv. VII, § 22.

10 C'est l'absolue résignation, qui n'est pas sans danger, si elle mène à l'indifférence absolue.

C'est être bien ridicule, ou étrangement inexpérimenté, que de s'étonner de quoi que ce soit dans la vie[1] !

XIV

Ou il n'y a dans le monde qu'une nécessité aveugle[2] et un arrangement d'où l'homme peut sortir ; ou bien, il y a une Providence miséricordieuse[3] ; ou enfin, il n'y a qu'une confusion infinie[4], sans cause supérieure. Si c'est une nécessité insurmontable, à quoi bon luttes-tu contre elle ? Si c'est une Providence, qui permet qu'on la fléchisse[5], rends-toi digne de recevoir l'appui de la divinité. Si c'est une confusion sans aucun maître qui la dirige, prends-en bravement ton parti, puisque toi du moins, dans cette affreuse tourmente, tu as le bonheur de porter en toi une intelligence[6] qui peut te diriger. Si le flot t'emporte, qu'il emporte donc cette chair dont ton corps est formé, ce souffle qui t'anime, et tout le reste également ; mais, quant à ton intelligence, il ne l'emportera pas[7].

XV

Eh quoi ! la lumière de la lampe resplendit et ne cesse point de briller jusqu'au moment où elle s'éteint ; et la vérité, la justice, la sagesse[8], qui sont en toi, s'éteindraient avant toi-même !

XVI

Quand quelqu'un me paraît avoir commis une faute, je me demande[9] : « Suis-je bien sûr que ce soit là une faute de sa part ? » Et si, de fait, il est réellement coupable, je me dis : « Ne s'est-il pas déjà condamné lui-même ? » Alors, c'est bien à peu près comme s'il s'était arraché les yeux de ses propres mains. Prétendre que le méchant ne fasse pas le mal, c'est comme si l'on prétendait que le figuier n'ait pas de suc dans ses figues[10], que les enfants à la mamelle s'abstiennent de vagir, que les chevaux ne hennissent pas ; c'est vouloir empêcher tant d'autres choses non moins nécessaires. Pouvait-on attendre autre chose d'un homme qui a une pareille complexion ? Guéris donc cette complexion même, si tu es si habile.

XVII

---

1 C'est le *Nil mirari* de la sagesse antique. Si l'âme est énergiquement préparée à tout, y compris la mort même, elle n'a à s'étonner de rien, parce qu'elle ne craint rien. La résolution morale fait ici plus encore que l'expérience ; les leçons de la philosophie sont plus puissantes que la pratique, si on les comprend bien et si on les accepte dans toute leur étendue.

2 C'est le destin, dans le sens où l'avait entendu l'antiquité, jusqu'aux temps d'Anaxagore, de Socrate et de Platon.

3 C'est la croyance du Stoïcisme, au temps de Marc-Aurèle, et surtout celle de Marc-Aurèle lui-même.

4 C'est la négation de l'intelligence dans le monde.

5 Les sacrifices des anciens impliquaient essentiellement cette croyance.

6 C'est un fait que nous atteste irrécusablement la conscience, mais que quelques doctrines se sont obstinées à méconnaître.

7 C'est le même sentiment de stoïcisme inébranlable qui a inspiré les fameux vers d'Horace : « *Si factus illabatur orbis Impavidum ferient ruinæ*. » Voir plus haut, dans ce livre, la fin du § 3.

8 Qui sont les lumières de la raison humaine.

9 Cette méthode de suspendre son jugement et d'examiner avant de condamner, est un excellent conseil de charité.

10 Voir plus haut, liv. IV, § 6, la même pensée exprimée par la même image.

Si la chose n'est pas convenable, ne la fais pas ; si elle n'est pas vraie, ne la dis point[1]. Que ce soit toujours là tes motifs d'agir.

XVIII

Pour toute espèce de choses, regarde toujours ce qu'est en lui-même l'objet qui te produit cette apparence sensible[2] ; analyse cet objet en y distinguant la cause, la matière, la conséquence, et en calculant l'intervalle de temps[3] où il faudra nécessairement qu'il cesse d'exister.

XIX

Comprends donc enfin que tu portes en toi quelque chose de plus noble, quelque chose de plus divin[4] que tous ces objets qui causent tes impressions, et te font mouvoir tout d'un coup[5], comme les fils font mouvoir la marionnette. En ce moment, quelle est au vrai la disposition de ton âme[6] ? N'est-ce pas la crainte ? N'est-ce pas le soupçon ? N'est-ce pas le désir, ou quelque autre passion aussi peu louable ?

XX

En premier lieu, ne faire quoi que ce soit au hasard[7], ou sans le rapporter à un but. En second lieu, ne rapporter jamais l'acte qu'on fait à une autre fin que celle même de la communauté[8].

XXI

Il ne s'écoulera pas beaucoup de temps[9] encore pour que toi-même tu ne sois absolument rien, non plus que chacune de ces choses que tu vois présentement, non plus que chacun de ceux qui présentement vivent avec toi[10]. La nature veut que tout change[11], que tout se transforme, que tout périsse, pour que d'autres êtres puissent à leur tour succéder à ce qui est.

XXII

---

1 C'est la première partie de la formule stoïcienne : Abstiens-toi.
2 Marc-Aurèle a très souvent répété ce précepte, qui consiste à examiner la chose dans ce quelle est essentiellement, sans la confondre avec l'impression sensible qu'elle nous cause, et avec l'idée que nous nous en faisons. C'est juger par la raison seule, indépendamment de la sensibilité.
3 Voir plus haut, liv. V, § 23.
4 La raison, qui, dans une certaine mesure, permet à l'homme de ressembler à Dieu.
5 J'ai du paraphraser le texte pour rendre toute la force du mot dont il se sert.
6 Voir plus haut, liv. X, § 24.
7 Le Stoïcisme n'a pas donné de conseil meilleur ni plus pratique ; et, comme la règle supérieure de sa morale, c'est le dévouement absolu au bien, cette vigilance constante sur soi-même confère à la vie un sérieux qu'elle ne peut avoir qu'à cette condition.
8 C'est-à-dire, dans le langage stoïcien, l'ordre universel des choses, qui comprend l'ordre dans la société et les rapports de l'homme avec ses semblables, à côté de ses rapports avec Dieu. Voir, un peu plus bas, le § 24 de ce livre, et plus haut, liv. II, §§ 16 et 17, et liv. XI, § 21.
9 Voir plus haut, liv. IX, la fin du § 28 et le § 32.
10 Voir plus haut, le septième précepte du § 18, du liv. XI.
11 Il est vrai que cette mobilité perpétuelle des choses devrait les rendre bien méprisables à nos yeux, si nous ne nous disions en même temps que c'est la loi.

Sache bien que les choses ne sont que l'idée que tu t'en fais[1]. Or cette idée dépend toujours de toi ; supprime-la donc, quand tu le veux ; et, ainsi qu'un vaisseau qui a doublé un promontoire, tu trouveras une mer calme, une pleine tranquillité, et un port où les vagues ne pénètrent plus[2].

XXIII

Une action isolée, quelle qu'elle soit, quand elle cesse en son temps, ne souffre en rien dans le mérite qu'elle peut avoir, par cela seul qu'elle a cessé ; celui qui a fait cette action ne souffre pas davantage par ce motif unique que cette action a dû cesser d'être. En vertu de la même raison, cet ensemble d'actes successifs qui est ce qu'on appelle la vie[3], n'est pas mis à mal par cela seul qu'il cesse son cours, pas plus que ne souffre celui qui met un terme opportun[4] à cet enchaînement d'actions qui se suivent. C'est la nature qui marque le temps opportun[5] et la limite. Parfois, c'est la constitution même de chaque individu, quand il sent le poids de la vieillesse. Mais, d'une manière générale, c'est la nature universelle qui nous prescrit ce terme inévitable, parce qu'il faut que ses parties changent perpétuellement, pour que le monde dans sa totalité soit éternellement jeune et florissant[6]. Or tout ce qui est dans l'intérêt de l'ensemble[7] est toujours bon et vient toujours à point. Donc la cessation de la vie n'est un mal pour personne, parce qu'elle n'a rien de honteux, attendu qu'elle est absolument involontaire[8] et qu'elle ne blesse en quoi que ce soit l'intérêt de la communauté[9]. On peut même dire qu'elle est un bien[10], du moment qu'elle est opportune et utile pour l'ensemble des choses, et qu'elle rentre dans leur cours régulier. C'est qu'en effet l'homme est porté par la main de Dieu, quand il se porte vers le même but que Dieu lui-même, et qu'en pleine connaissance de cause, il s'associe à ses desseins[11].

---

1 C'est une des maximes favorites du Stoïcisme ; elle est vraie, à certains égards ; mais elle est excessive. Sans doute, nous exagérons souvent les maux ou les biens par l'idée que nous nous en faisons. Mais les choses ont une nature propre, qu'il ne nous est pas possible de changer. Il est bon de n'y pas céder, par trop d'indulgence pour nous-mêmes ; mais il y a des limites à notre résistance, et c'est la sensibilité qui pose ces limites.

2 Images fort bien choisies, qui étaient neuves au temps de Marc-Aurèle, si aujourd'hui elles nous paraissent un peu vieilles.

3 La pensée n'est peut-être pas très juste, attendu qu'après un acte isolé, on s'attend à d'autres actes qui doivent y succéder, tandis que la mort est une cessation absolue de toute activité. Mais ce qui est vrai, c'est que chacun de nous doit regarder sa propre mort comme rentrant dans l'ordre universel des choses, et comme un décret de Dieu. Voir plus haut, liv. IX, § 21.

4 Il s'agit évidemment du suicide, que permettait le Stoïcisme.

5 Pour la presque totalité des hommes, c'est la nature qui met fin à leur existence ; car le suicide aveugle on réfléchi n'est toujours que l'exception. Un peu plus haut, liv. VI, § 49, Marc-Aurèle a dit que la mort n'a pas plus d'importance pour nous que n'en a le poids de notre corps.

6 Voir plus haut, liv. VII, § 25, une expression presque semblable.

7 Sous une forme plus personnelle et avec une sorte d'enthousiasme, Marc-Aurèle a déjà exprimé, plusieurs fois, sa soumission absolue à la volonté de Dieu. Voir plus haut, liv. IV, § 23.

8 Ceci implique que le suicide, autorisé par le Stoïcisme, peut avoir quelque chose de honteux, tandis que la mort naturelle n'est jamais honteuse.

9 Prise dans le sens habituel où la prend Marc-Aurèle, c'est-à-dire, l'ordre universel des choses.

10 Voir le développement de cette austère pensée, plus haut, liv. II, § 11.

11 La raison de l'homme ne peut pas s'élever plus haut, bien que parfois elle croie se grandir en se révoltant, et en critiquant l'œuvre divine. Sénèque, *Consolation à Polybe*, ch. XXIX, a dit : « Compte parmi tes plus grands biens d'avoir eu un excellent frère. il ne faut pas sonner combien de temps encore tu pourrais l'avoir, mais combien de temps tu l'as eu. La nature te l'avait donné, non pas en propriété, mais prêté ; lorsque ensuite il lui a plu de le redemander, elle n'a pas consulté en cela ta satiété, mais sa loi ». Traduction Nisard, p. 92.

XXIV

Voici trois idées qu'il faut toujours avoir présentes à l'esprit[1].

Dans tout ce que tu fais, n'agis jamais sans réflexion[2], ni autrement que ne le ferait la justice même[3]. Dans les événements extérieurs, dis-toi toujours qu'ils viennent ou du hasard ou de la Providence ; et il n'y a, ni à se plaindre du hasard, ni à accuser la Providence[4].

En second lieu, considère un peu ce qu'est un être quelconque depuis le moment qu'il est à l'état de simple germe, jusqu'à celui où il reçoit une âme[5], et depuis le moment où l'âme lui est donnée jusqu'au moment où il doit la rendre ; et vois de quels éléments il est composé, et en quels éléments il se dissout !

En troisième lieu, suppose qu'en t'élevant tout à coup, au sommet des airs, tu puisses contempler à tes pieds les choses humaines, observant cette infinie variété sous toutes ses faces, et embrassant d'un regard tout ce que l'air et l'éther renferment dans leur vaste sein ; ne te dirais-tu pas, toutes les fois que tu t'élèverais, en ayant sous les yeux ce spectacle toujours uniforme et toujours passager : « Voilà donc les objets de notre orgueil ! »

XXV

Mets de côté l'idée que tu te fais des choses[6], et te voilà sauvé. Et qui peut t'empêcher encore de la mettre de côté ?

XXVI

Quand tu ressens de la peine à supporter ce qui t'arrive, c'est que tu oublies que tout sans exception se produit selon les lois de la nature universelle[7] ; que la faute est ailleurs qu'en elle[8] ; tu oublies en outre que ce qui se passe aujourd'hui s'est toujours passé[9] comme tu le vois, se passera toujours de même, se passe ainsi partout à cette heure ; tu oublies que l'homme est uni à tout le genre humain par une parenté étroite, qui ne vient pas d'une communauté de sang et de race, mais d'une communauté d'intelligence[10]. C'est que tu ne penses pas

---

1 Elles sont toutes les trois également vraies et pratiques.
2 Voir plus haut, liv. III, § 2.
3 C'est demander beaucoup à la faiblesse humaine ; mais c'est en demandant beaucoup de l'homme que le Stoïcisme en a tant obtenu.
4 C'est une aberration que le Stoïcisme n'a jamais commise.
5 C'est le moment de la naissance, et l'âme est prise ici pour la vie, au sortir du sein de la mère. Cette seconde réflexion regarde surtout la fragilité trop évidente de notre être, comme la troisième regarde la mobilité générale des choses.
6 Voir un peu plus haut, § 22, la même pensée.
7 Pour le développement de cette grande pensée, voir plus haut, liv. V, §§ 8 et 10.
8 Je préfère ce sens, bien que quelques traducteurs aient compris ce passage autrement : « Que la faute est étrangère à toi ».
9 Cette uniformité des choses est réelle ; mais elle n'est pas aussi complète que la fait Marc-Aurèle. Voir plus haut, liv. VII, § 1.
10 Voilà l'unité véritable de l'espèce humaine, qui diffère évidemment à tant d'autres égards. Le Stoïcisme a compris cette identité essentielle, grâce à la haute estime qu'il faisait de l'âme de l'homme ; et c'est par une erreur contraire que la science de notre temps a voulu identifier l'homme au reste des animaux, dont quelques-uns seraient ses ancêtres.

non plus que l'intelligence en chacun de nous est Dieu[1], de qui nous sommes tous sortis ; que rien n'appartient en propre[2] à quelque être que ce soit, et que c'est de Dieu que nous viennent, et notre enfant, et notre corps, et notre âme[3] ; que les choses ne sont que ce que les font nos idées[4] ; et enfin que chacun de nous ne vit absolument que dans le moment présent, et que c'est ce présent seul que nous pouvons perdre[5].

XXVII

Repasser sans cesse en sa mémoire le souvenir de ceux qui se sont signalés[6] par la fureur de leurs emportements, par l'éclat de leur gloire, par l'excès de leurs malheurs, par leurs rivalités, ou par des destinées extraordinaires en quelque genre que ce soit ; puis se demander : « Où tout cela est-il maintenant ?[7] » Fumée, poussière, bruit de paroles vaines, et plus même de bruit. Qu'on se représente encore, si l'on veut, tout ce côté des choses : un Fabius Catullinus, retiré dans sa campagne, un Lucius Lupus dans ses jardins, un Stertinius à Baies, un Tibère à Caprée[8], un Vélius Rufus, ou telles autres personnes, si vantées en quelque façon qu'elles le fussent. Que le but de tant d'efforts était misérable ! Et qu'il est cent fois plus sage de s'appliquer, dans la condition qui vous est faite, à être juste, sobre en tout, et obéissant à la volonté des Dieux avec une simplicité absolue ! Car l'orgueil le plus orgueilleux[9] et le plus insupportable est celui qui se cache sous les dehors de la modestie.

XXVIII

Si l'on te demande : « Où donc as-tu vu les Dieux[10], et d'où as-tu appris leur existence, « pour les adorer comme tu le fais ? » Réponds : « D'abord les Dieux sont visibles à tous les regards[11] ; et ensuite, sans avoir jamais vu mon âme[12], je ne l'en respecte pas moins. Pour les Dieux, il en est absolument de même ; et

---

1 L'expression est forte ; mais, dans la mesure où elle est prise ici, elle est profondément vraie ; et il serait bien incompréhensible que Dieu, qui est partout, ne fût pas dans son plus bel ouvrage, l'âme de l'homme.

2 C'est ainsi que saint Paul a dit : « Qu'avez-vous qui ne vous ait été donné ? » Ire aux Corinthiens, IV, 7.

3 C'est le développement naturel de la doctrine stoïcienne, qui voit dans le inonde un ordre admirable, auquel n'échappent même pas les moindres détails, à plus forte raison les rapports des créatures humaines entre elles, et les créatures humaines elles-mêmes.

4 Voir un peu plus haut, §§ 22 et 25.

5 Voir plus haut, la même pensée, liv. II, § 14.

6 Les exemples les plus illustres sont aussi les plus frappants et les plus instructifs. C'est pour arriver à bien juger des choses de ce monde et à ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont.

7 Plus haut, liv. III, § 3, Marc-Aurèle a passé en revue quelques-uns des plus grands hommes, pour montrer que, quelque grands qu'ils soient, ils n'échappent pas à la misère et à la loi commune.

8 Ceci semble indiquer clairement en quel sens il faut prendre les citations qui sont faites ici de ces personnages tous inconnus. Les jouissances, même les plus forcenées, ne font que prouver encore le néant de l'homme, en y ajoutant la dégradation.

9 Cette opposition est dans le texte.

10 C'est une question que bien des gens feraient encore aujourd'hui, comme on la faisait du temps de Marc-Aurèle ; et sa réponse est aujourd'hui toujours également bonne et simple.

11 Le spectacle de la nature, avec ses merveilles infinies, pose sans cesse devant nous ; et comme le dit David : « *Cœli enarrant gloriam Dei* ».

12 L'argument est excellent ; et l'âme, qui a le don de se replier sur elle-même, y trouve la trace de Dieu, plus évidente encore que celle du dehors.

comme je trouve partout des marques de leur puissance[1], ce témoignage me suffit pour conclure qu'ils existent, et pour les adorer. »

XXIX

Le salut de notre vie, c'est de savoir, pour chaque objet, ce qu'il est dans la totalité des choses, la matière dont il est fait, et la cause d'où il vient ; c'est de pratiquer la justice de toute notre âme[2], et de ne jamais dire que la vérité. Que voudrait-on de plus ? N'est-ce donc pas jouir pleinement de l'existence que de faire succéder sans interruption une bonne œuvre à une bonne œuvre, en ne laissant pas entre elles le moindre vide ?

XXX

Il n'y a qu'une seule et même lumière du soleil, bien qu'elle se divise en se répandant sur nos maisons, sur les montagnes, et sur des millions d'objets. Il n'y a également qu'une seule et même substance[3], bien que se partageant individuellement en des milliers de corps. Il n'y a qu'une seule vie[4], bien qu'elle se répartisse à des milliers de natures diverses, et s'y détermine de mille manières. Enfin il n'y a qu'une seule âme intelligente[5], bien qu'elle semble disséminée à l'infini. Entre toutes ces parties différentes de l'univers, il en est, par exemple le souffle vital ou les objets purement matériels, qui sont insensibles, et qui restent mutuellement étrangères les unes aux autres, quoique d'ailleurs toutes ces choses soient également soumises au principe raisonnable qui les embrasse, et à la force de pesanteur qui les entraîne indistinctement vers un même centre. Mais le propre de notre intelligence[6], c'est de nous pousser à nous unir avec nos semblables, à nous constituer entre nous, et à ne jamais perdre notre sympathie commune.

XXXI

Que peux-tu chercher encore ? Est-ce à continuer de vivre ? Mais sentir ? Mais vouloir ? Et grandir ? Et diminuer, après avoir grandi ? Et faire usage de la parole ? Et penser ? De toutes ces facultés, quelle est celle qui te semble la plus cligne de justifier ton désir ? Mais s'il n'en est pas une que tu ne sois prêt à dédaigner, arrives-en donc enfin au terme suprême, qui est d'obéir à la raison et à Dieu[7]. Et quand on adore Dieu et la raison, n'est-ce pas une contradiction flagrante[8] que de se désoler, parce que la mort vient nous ravir l'usage de toutes ces facultés ?

---

1 Au dedans de l'homme tout aussi que dans le monde extérieur.
2 Marc-Aurèle a donné l'exemple à côté du précepte ; et sa vie tout entière a été l'application de ses principes.
3 C'est une théorie très contestable ; et, aujourd'hui que l'étude de la nature a fait d'immenses progrès, il serait bien difficile de la soutenir encore.
4 Il n'est pas plus aisé de confondre la vie végétale avec la vie animale et la vie intellectuelle. Toutes ces généralités sont fort obscures ; mais elles étaient presque une nécessité pour le Stoïcisme, avec sa théorie, d'ailleurs très vraie, de l'ordre universel des choses.
5 C'est le Panthéisme, dont l'Ecole stoïcienne n'a pas su se défendre. Mais tous ces problèmes sont si ardus qu'on ne doit pas s'étonner que les Stoïciens, impuissants comme tant d'autres, n'aient pas su les résoudre.
6 Le texte n'est pas aussi précis ; mais la fin de la phrase prouve bien qu'il s'agit spécialement de l'âme de l'homme.
7 C'est le but suprême de la vie et il n'est pas donné à l'homme d'aller plus loin.
8 La réflexion est profondément vraie ; mais, quelle que soit ici l'autorité de la raison, la sensibilité réclame ; et Bossuet, qui pense de la Providence de Dieu tout ce que Marc-Aurèle en pense, et qui

XXXII

Quelle infime parcelle chacun des êtres n'ont-ils pas reçue dans la durée du temps insondable et infini[1] ; En un instant, ils disparaissent engloutis dans l'éternité. Quelle parcelle infime de la substance totale ! Quelle parcelle infime de l'âme universelle ! Quelle misérable portion du globe entier n'est pas la motte de terre[2] où tu es condamné à ramper ! En pesant tout cela dans ton cœur, comprends qu'il n'est au monde rien de grand, si ce n'est d'agir comme le veut ta nature particulière et d'accepter ce que produit la commune nature[3].

XXXIII

Quel usage ton âme fait-elle d'elle-même[4] ? Tout est là[5]. Quant au reste, volontaire ou involontaire, ce n'est jamais que cadavre et fumée[6].

XXXIV

Rien ne peut nous inspirer plus sûrement le mépris de la mort que de voir que ceux-là même qui font du plaisir un bien[7], et de la douleur un mal, ont cependant pour la mort un mépris souverain.

XXXV

Quand on ne trouve bon que ce qui vient en son temps[8] ; quand on regarde comme parfaitement égal[9] d'accomplir un nombre plus grand ou un nombre moindre d'actions conformes à la droite raison ; quand on ne met nul intérêt à

---

est aussi résigné, n'en déplore pas moins la mort d'Henriette d'Angleterre. Le Stoïcisme a raison ; mais qu'il est difficile à notre infirmité de le suivre jusqu'au bout ! Combien y a-t-il de Socrates au moment de la mort !

1 Personne n'a parlé en termes plus nets et plus grands de la petitesse de l'homme placé entre les deux abîmes du temps : le passé et l'avenir. Depuis Marc-Aurèle, Pascal seul a retrouvé ces accents solennels, que Bossuet lui-même n'a point dépassés. Voir plus haut, liv. IX, § 4, et liv. V, §§ 23 et 24, et les notes.

2 Ce que dit Marc-Aurèle d'un coin de la terre, relativement à la terre entière, est encore bien plus vrai de la terre par rapport à l'univers. Chaque jour l'astronomie nous en apprend beaucoup à cet égard ; mais le sentiment que nous inspirent ses découvertes ne peut pas être plus profond que celui de Marc-Aurèle.

3 Voir le développement de ces fortes pensées plus haut, liv. III, § 4, et liv. V, § 8.

4 C'est la surveillance constante de soi-même, tant recommandée par le Stoïcisme, et si nécessaire à l'homme.

5 Le spiritualisme ne peut pas aller plus loin.

6 La doctrine chrétienne n'a pas été plus sévère contre les périls du corps et ceux de la vanité.

7 Cette désignation concerne évidemment les Épicuriens, qui, en effet, ne regardaient pas la mort comme un mal. Pour eux, la mort était l'anéantissement total de l'être. Voir la fin du traité de Plutarque contre Epicure : *Non gosse suaviter vivi*, etc.

8 Dans le système des Stoïciens, tout vient à son temps, puisque tout est réglé par la Providence, comme Marc-Aurèle l'a si souvent répété.

9 L'essentiel, pour nous, c'est de pratiquer le bien tant que nous sommes de ce monde ; mais la durée de notre existence dépend de Dieu seul C'est en ce sens que Marc-Aurèle peut dire qu'il est indifférent de faire plus ou moins de bonnes actions ; l'homme de bien en fait d'autant plus qu'il vit plus longtemps.

voir le monde[1] plus ou moins longtemps ; quand le cœur est ainsi disposé, la mort n'a plus rien qui puisse nous inspirer de crainte[2].

XXXVI

Ô homme, tu as été le citoyen de cette grande cité[3] ; que t'importe de l'avoir été cinq ans, ou seulement trois[4] ? La règle qui est conforme aux lois est égale pour tous. Dès lors, quel mal y a-t-il à ce que tu sortes de la cité, d'où t'éloigne non point un tyran, non point un juge inique, mais la nature même[5], qui t'y avait introduit ? Ce n'est qu'un acteur quittant la scène, quand il reçoit congé du chef de la troupe[6] qui le commandait. — « Mais, je n'ai pas joué mes cinq actes ! je n'en ai joué que trois. » — « Tu les as bien joués ; et dans la vie, parfois, la pièce est complète avec trois actes seulement ; car Celui-là[7] marque le terme où tout est accompli, qui naguère avait décidé que des éléments seraient combinés, et qui décide aujourd'hui qu'ils seront dissous. Quant à toi, tu n'es pour rien[8], ni dans un cas, ni dans l'autre. Pars donc, le cœur serein ; car Celui qui te délivre est plein d'une bienveillante sérénité[9]. »

FIN DE L'OUVRAGE

---

1 Parce qu'on croit, comme Marc-Aurèle, que tout se répète dans le monde avec une complète uniformité.
2 Marc-Aurèle n'ajoute pas une raison plus forte encore que toutes celles qui précèdent : la croyance à l'autre vie et à l'immortalité.
3 La cité du monde, dont l'homme fait d'autant mieux partie qu'il la comprend mieux.
4 Ces nombres se rapportent aux cinq actes ou aux trois actes du drame, dont il est parlé plus bas.
5 En d'autres termes, la Providence ou Dieu. Sénèque, *Consolation à Polybe*, ch. XXI, dit très bien : « La plus puissante consolation, c'est de songer que ce qui nous arrive, tous l'ont souffert avant nous, tous le souffriront après ; et la nature ne semble avoir rendu commun ce qu'elle a fait de plus cruel, pour que l'égalité du sort nous consolât de ses rigueurs. » Edition Nisard, p. 85. Sénèque dit encore : « Ne sauriez-vous concevoir un Dieu dont la grandeur égale la mansuétude, un Dieu vénérable par sa douce majesté, ami de l'homme, toujours présent à ses côtés, et qui demande, non point des victimes, ni des flots de sang pour hommage, mais une âme pure, mais des intentions droites et vertueuses ? » XVIIe *Fragment* cité par Lactance. Bossuet, *Sermon sur la Mort* : « Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ; on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi ; et la pièce n'en aurait pas moins été jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. »
6 Le texte dit précisément : « Le général. »
7 Dieu.
8 C'est le principe de la résignation absolue à la volonté de Dieu, en même temps que de la confiance en sa bonté.
9 *Serein*... *sérénité*. La répétition est dans le texte.
Cette dernière pensée termine noblement un bien noble ouvrage.